



Waarde, titel en al. 1-16  
titel. priat

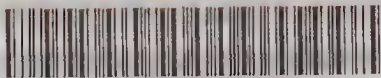
Pagina 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

Pagina 19 23, 32, 45, 115, 145, 148, 181, 205,  
242, 249, 261, 269, 292, 319, 337, 355, 389,  
397. met gatjes

Pagina 20 fout 'r papier  
" 168. en 331 en 9 beschadigd.  
" 199.



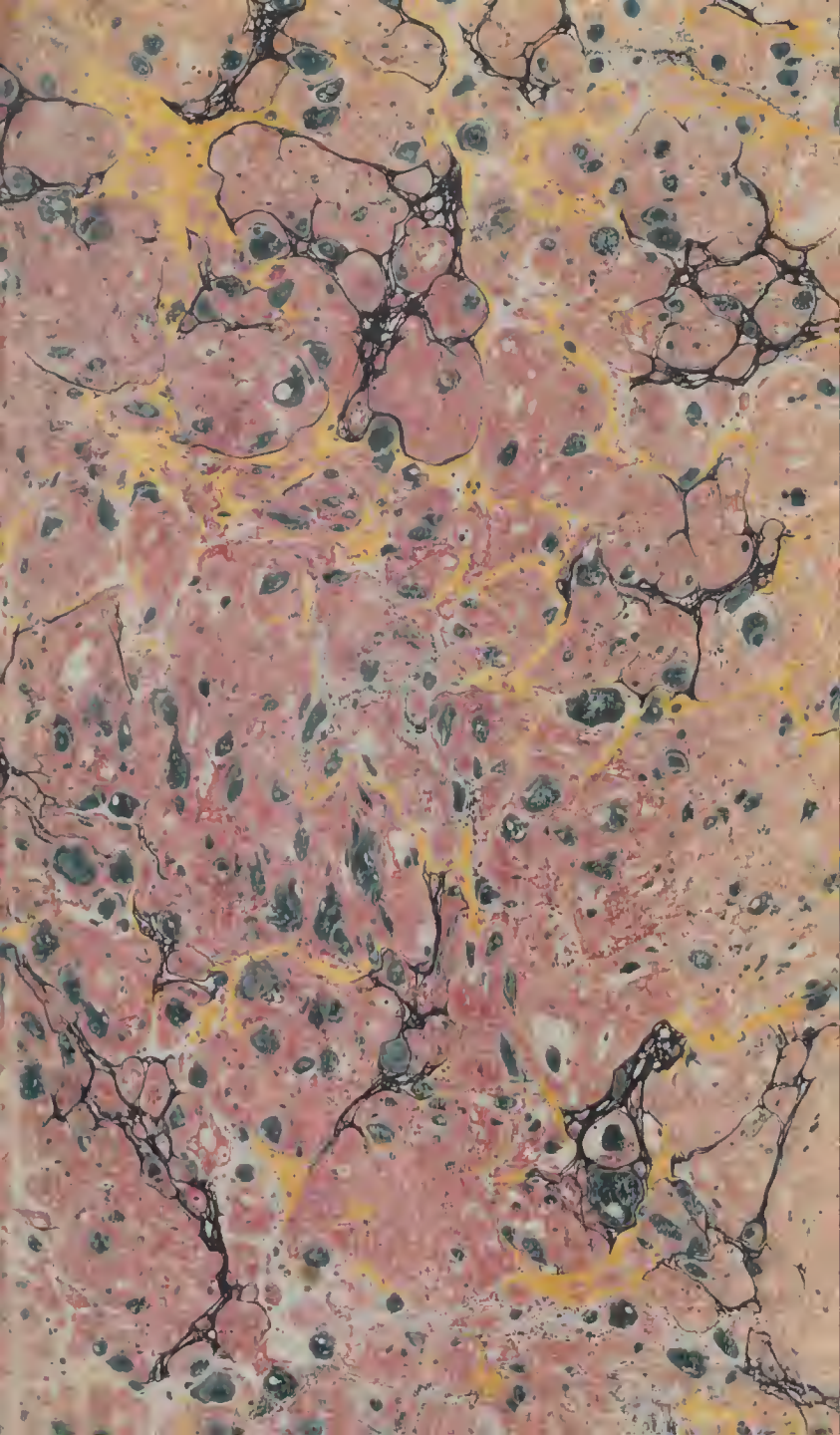
N N N



7 7496 00041724 4

BIBLIOTHEEK





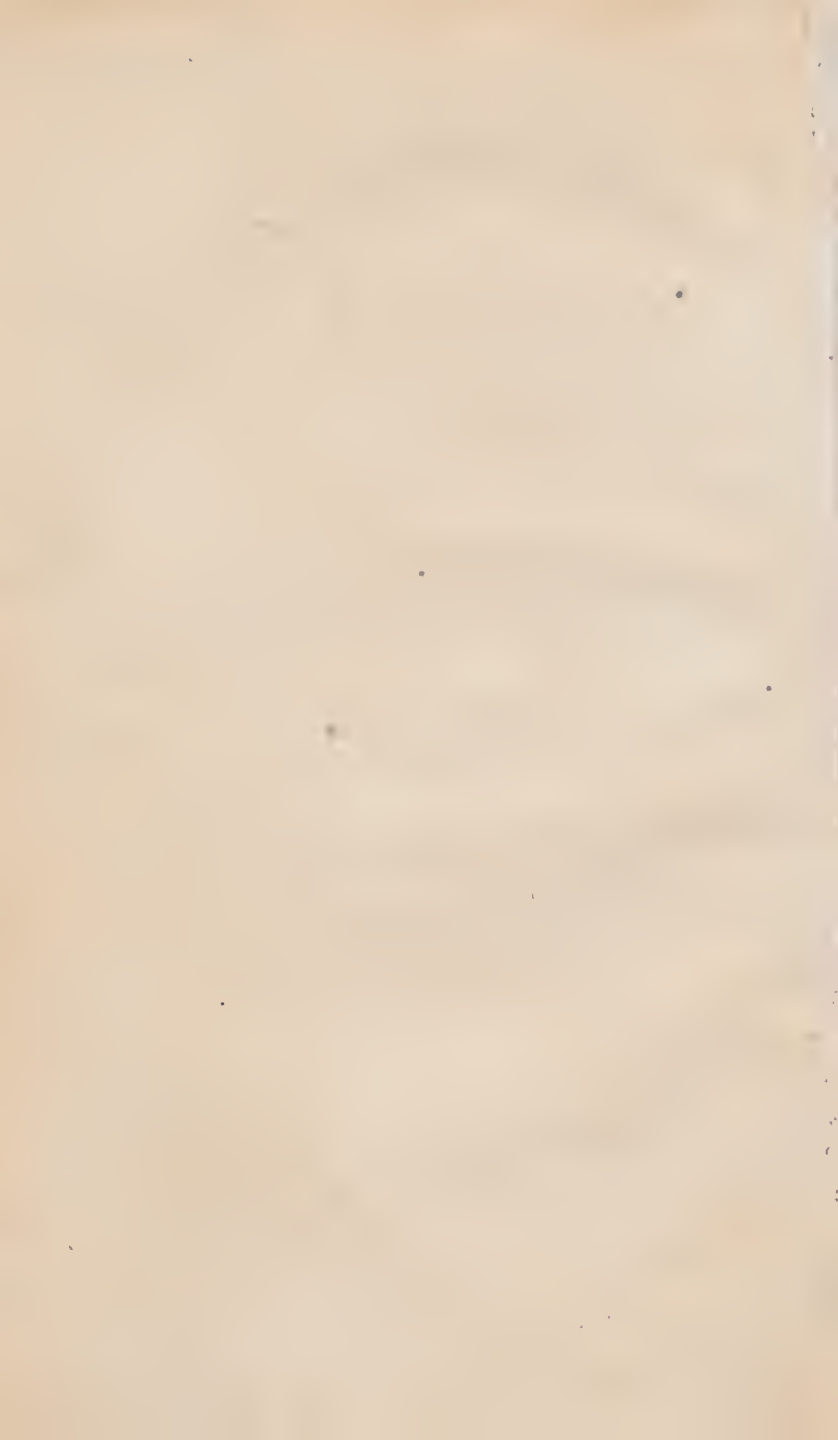
~~2 Duff 102#~~

RBR 1 00727



Brjps / 31, 19.

For Førtien dagen!



BIBLIOTHEEK  
DER  
IV<sup>e</sup> INFANTERIE BRIGADE.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

---

QUADRUPÈDES.



DE L'IMPRIMERIE DE WAGREZ AINÉ.

OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE BUFFON

NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE

PAR H. R. DUTHILLOEUL.

—  
TOME IV.



A BRUXELLES,  
CHEZ TARLIER, LIBRAIRE, RUE DE L'EMPEREUR.  
M. DCCCXXII.





HISTOIRE  
NATURELLE  
DES QUADRUPÈDES.



---

ANIMAUX DOMESTIQUES DE NOS CONTRÉES.

---

L'HOMME change l'état naturel des animaux en les forçant à lui obéir ; et les faisant servir à son usage : un animal domestique est un esclave dont on s'amuse , dont on se sert , dont on abuse , qu'on altère , qu'on dépayse et que l'on dénature , tandis que l'animal sauvage , n'obéissant qu'à la nature , ne connaît d'autres lois que celles du besoin et de sa liberté. L'histoire d'un animal sauvage est donc bornée à un petit nombre de faits émanés de la simple nature , au lieu que l'histoire d'un animal domestique est compliquée de tout ce qui a rapport à l'art que l'on emploie pour l'appivoiser ou pour le subjuguier ; et comme on ne sait pas assez combien l'exemple , la contrainte , la force de l'habitude , peuvent influer sur les animaux et changer leurs mouvemens , leurs déterminations , leurs penchans , le but d'un naturaliste doit être de les observer assez pour pouvoir distinguer les faits qui

dépendent de l'instinct , de ceux qui ne viennent que de l'éducation ; reconnaître ce qui leur appartient et ce qu'ils ont emprunté , séparer ce qu'ils font de ce qu'on leur fait faire , et ne jamais confondre l'animal avec l'esclave , la bête de somme avec la créature de Dieu.

L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire ; c'est l'empire de l'esprit sur la matière ; c'est non-seulement un droit de nature , un pouvoir fondé sur des lois inaltérables , mais c'est encore un don de Dieu , par lequel l'homme peut reconnaître à tout instant l'excellence de son être : car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait , le plus fort ou le plus adroit des animaux , qu'il leur commande ; s'il n'était que le premier du même ordre , les seconds se réuniraient pour lui disputer l'empire : mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande ; il pense , et dès-lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

Il est maître des corps bruts , qui ne peuvent opposer à sa volonté qu'une lourde résistance ou qu'une inflexible dureté , que sa main sait toujours surmonter et vaincre , en les faisant agir les uns contre les autres ; il est maître des végétaux , que par son industrie il peut augmenter , diminuer , renouveler , dénaturer , détruire , ou multiplier à l'infini ; il est maître des animaux , parce que non-seulement il a comme eux du mouvement et du sentiment , mais qu'il a de plus la lumière de la pensée , qu'il connaît les fins et les moyens , qu'il sait diriger ses actions , concerter ses opérations , mesurer ses mouvemens , vaincre la force par l'esprit , et la vitesse par l'emploi du tems.

Cependant parmi les animaux les uns paraissent être plus ou moins familiers , plus ou moins sauvages , plus ou moins doux , plus ou moins féroces : que l'on com-

pare la docilité et la soumission du chien avec la fierté et la férocité du tigre ; l'un paraît être l'ami de l'homme, et l'autre son ennemi : son empire sur les animaux n'est donc pas absolu ; combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entr'eux et l'homme l'élément qu'ils habitent ! combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse ! et enfin combien y en a-t-il qui, bien loin de reconnaître leur souverain, l'attaquent à force ouverte, sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piqûres, de ces serpens dont la morsure porte le poison et la mort, et de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal et le bien, et faire sentir à l'homme combien, depuis sa chute, il est peu respecté !

C'est qu'il faut distinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme : Dieu, créateur des êtres, est seul maître de la nature : l'homme ne peut rien sur le produit de la création ; il ne peut rien sur les mouvemens des corps célestes, sur les révolutions de ce globe qu'il habite ; il ne peut rien sur les animaux, les végétaux, les minéraux en général ; il ne peut rien sur les espèces, il ne peut que sur les individus : car les espèces en général et la matière en bloc appartiennent à la nature, ou plutôt la constituent ; tout se passe, se suit, se succède, se renouvelle et se meut par une puissance irrésistible : l'homme, entraîné lui-même par le torrent des tems, ne peut rien pour sa propre durée ; lié par son corps à la matière, enveloppé dans le tourbillon des êtres, il est forcé de subir la loi commune ; il obéit à la même puissance, et, comme tout le reste, il naît, croît et périt.



Mais le rayon divin dont l'homme est animé , l'annoblit et l'élève au dessus de tous les êtres matériels ; cette substance spirituelle , loin d'être sujette à la matière , a le droit de la faire obéir ; et quoiqu'elle ne puisse pas commander à la nature entière , elle domine sur les êtres particuliers : Dieu , source unique de toute lumière et de toute intelligence , régit l'univers et les espèces entières avec une puissance infinie ; l'homme , qui n'a qu'un rayon de cette intelligence , n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matière , et n'est maître que des individus.

C'est donc par les talens de l'esprit , et non par la force et par les autres qualités de la matière , que l'homme a su subjuguier les animaux : dans les premiers tems ils devaient être tous également indépendans ; l'homme , devenu criminel et féroce , était peu propre à les apprivoiser ; il a fallu du tems pour les approcher , pour les reconnaître , pour les choisir , pour les dompter ; il a fallu qu'il fût civilisé lui-même pour savoir instruire et commander , et l'empire sur les animaux , comme tous les autres empires , n'a été fondé qu'après la société.

C'est d'elle que l'homme tient sa puissance ; c'est par elle qu'il a perfectionné sa raison , exercé son esprit et réuni ses forces : auparavant l'homme était peut-être l'animal le plus sauvage et le moins redoutable de tous ; nu , sans armes et sans abri , la terre n'était pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres , dont souvent il devenait la proie ; et , même longtemps après , l'histoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des destructeurs de bêtes.

Mais lorsqu'avec le tems l'espèce humaine s'est étendue , multipliée , répandue , et qu'à la faveur des arts et de la société , l'homme a pu marcher en force

pour conquérir l'univers , il a fait reculer peu à peu les bêtes féroces , il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les ossemens énormes , il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les espèces voraces et nuisibles ; il a opposé les animaux aux animaux , et , subjuguant les uns par adresse , domptant les autres par la force , ou les écartant par le nombre , et les attaquant tous par des moyens raisonnés , il est parvenu à se mettre en sûreté , et à établir un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles , les solitudes reculées , les sables brûlans , les montagnes glacées , les cavernes obscures , qui servent de retraites au petit nombre d'espèces d'animaux indomptables.

---

## LE CHEVAL.

---

LA plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs ; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvemens : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide ; mais il semble consulter ses desirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le desire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talens sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui, dès le premier âge, a été soigné et ensuite exercé, dressé au service de l'homme : c'est par la perte de sa liberté que commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève. L'esclavage ou la domesticité de ces

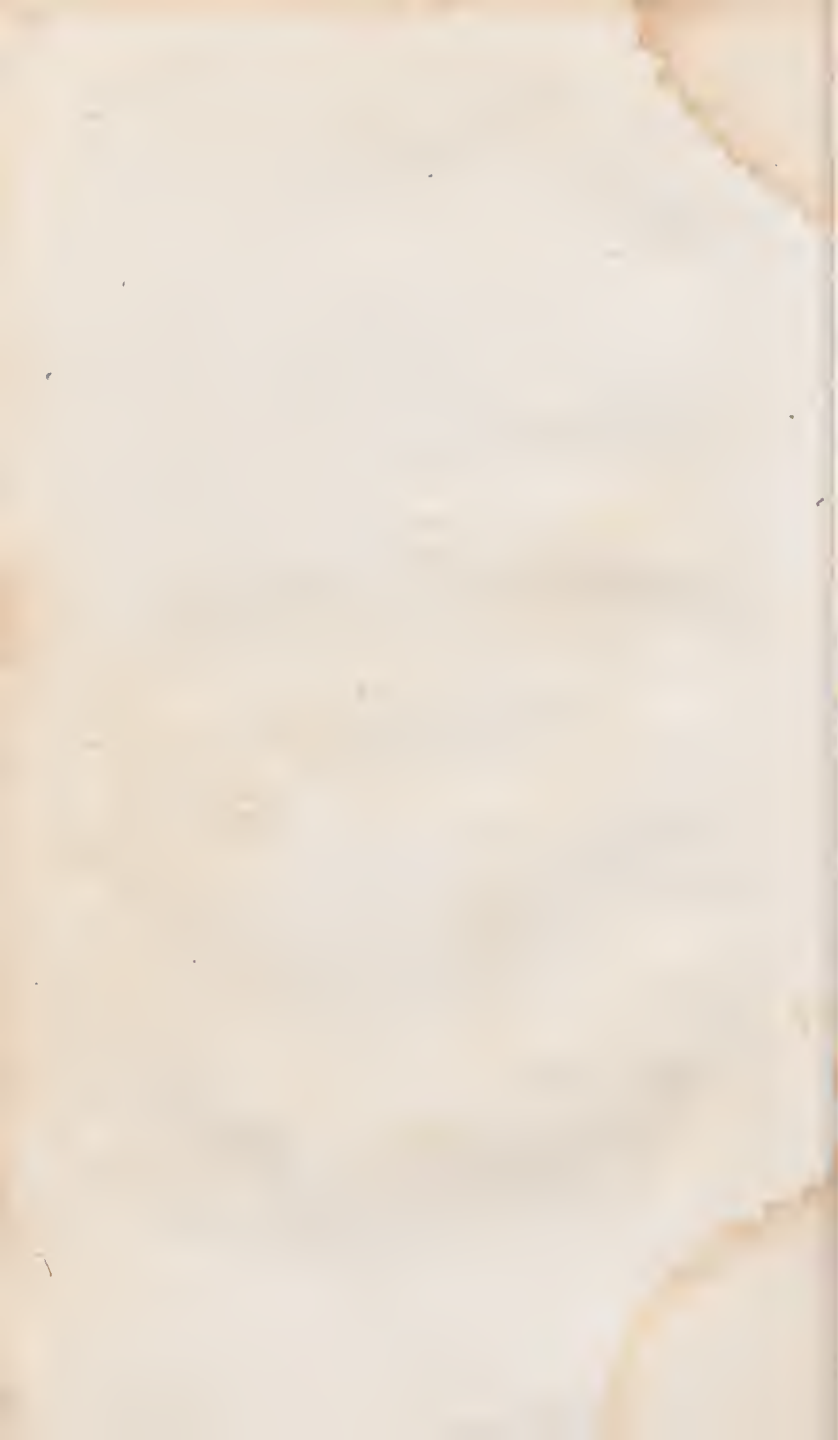




*De Sève, Del.*

*T. F. pine, Sculp.*

LE CHEVAL.



animaux est même si universelle , si ancienne , que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel : ils sont toujours couverts de harnais dans leurs travaux ; on ne les délivre jamais de tous leurs liens , même dans les tems du repos ; et si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages , ils y portent toujours les marques de la servitude , et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur ; la bouche est déformée par les plis que le mors a produits ; les flanes sont entamés par des plaies , ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon ; la corne des pieds est traversée par des clous. L'attitude du corps est encore gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles ; on les délivrerait en vain , ils n'en seraient pas plus libres : ceux même dont l'esclavage est le plus doux , qu'on ne nourrit , qu'on n'entretient que pour le luxe et la magnificence , et dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître , sont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet , par les tresses de leurs crins , par l'or et la soie dont on les couvre , que par les fers qui sont sous leurs pieds.

La nature est plus belle que l'art ; et , dans un être animé , la liberté des mouvemens fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole , et qui vivent en chevaux libres : leur démarche , leur course , leurs sauts , ne sont ni gênés , ni mesurés ; fiers de leur indépendance , ils fuient la présence de l'homme , ils dédaignent ses soins , ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient ; ils errent , ils bondissent en liberté dans des prairies immenses , où ils cueillent les productions nouvelles d'un printems toujours nouveau ; sans habitation fixe , sans autre abri que celui d'un ciel serein , ils respirent un air plus pur que celui de ces

palais vouëtés où nous les renfermons , en pressant les espaces qu'ils doivent occuper : aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts , plus légers , plus nerveux , que la plupart des chevaux domestiques ; ils ont ce que donne la nature , la force et la noblesse ; les autres n'ont que ce que l'art peut donner , l'adresse et l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce , ils sont seulement fiers et sauvages. Quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux , jamais ils ne les attaquent ; et s'ils en sont attaqués , ils les dédaignent , les écartent ou les écrasent. Ils vont aussi par troupes , et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble ; car ils n'ont aucune crainte , mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres. Comme l'herbe et les végétaux suffisent à leur nourriture , qu'ils ont abondamment de quoi satisfaire leur appétit , et qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux , ils ne leur font point la guerre , ils ne se la font point entr'eux , ils ne se disputent pas leur subsistance ; ils n'ont jamais occasion de ravir une proie ou de s'arracher un bien , sources ordinaires de querelles , et de combats parmi les autres animaux carnassiers : ils vivent donc en paix , parce que leurs appétits sont simples et modérés , et qu'ils ont assez pour ne se rien envier.

Tout cela peut se remarquer dans les jeunes chevaux qu'on élève ensemble et qu'on mène en troupeaux ; ils ont les mœurs douces et les qualités sociales ; leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation ; ils cherchent à se devancer à la course , à se faire et même s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière , sauter un fossé ; et ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple , ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers , sont les

## DU CHEVAL.

plus généreux , les meilleurs , et souvent les plus dociles et les plus souples lorsqu'ils sont une fois domptés.

Quelques anciens auteurs parlent des chevaux sauvages , et citent même les lieux où ils se trouvaient. Hérodote dit que sur les bords de l'Hypanis en Scythie , il y avait des chevaux sauvages qui étaient blancs , et que dans la partie septentrionale de la Thrace au delà du Danube , il y en avait d'autres qui avaient le poil long de cinq doigts par tout le corps. Aristote cite la Syrie , Pline les pays du nord , Strabon les Alpes et l'Espagne , comme des lieux où l'on trouvait des chevaux sauvages. Parmi les modernes , Cardan dit la même chose de l'Écosse et des Orcades , Olaüs de la Moseovie , Dapper de l'île de Chypre , où il y avait , dit-il , des chevaux sauvages qui étaient beaux , et qui avaient de la force et de la vitesse ; Struys de l'île de May au cap Vert , où il y avait des chevaux sauvages fort petits. Léon l'Africain rapporte aussi , qu'il y avait des chevaux sauvages dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie , et il assure qu'il a vu lui-même , dans les solitudes de Numidie , un poulain dont le poil était blanc et la crinière crépue. Marmol confirme ce fait , en disant qu'il y en a quelques uns dans les déserts de l'Arabie et de la Lybie , qu'ils sont petits et de couleur cendrée ; qu'il y en a aussi de blancs , qu'ils ont la crinière et les crins fort courts et hérissés , et que les chiens ni les chevaux domestiques ne peuvent les atteindre à la course. On trouve aussi dans les *lettres édifiantes* , qu'à la Chine il y a des chevaux sauvages fort petits.

Comme toutes les parties de l'Europe sont aujourd'hui peuplées et presque également habitées , on n'y trouve plus de chevaux sauvages , et ceux que l'on voit en Amérique sont des chevaux domestiques et européens d'origine , que les Espagnols y ont transportés , et qui

se sont multipliés dans les vastes déserts de ces contrées inhabitées ou dépeuplées ; car cette espèce d'animaux manquait au nouveau monde. L'étonnement et la frayeur que marquèrent les habitans du Mexique et du Pérou à l'aspect des chevaux et des cavaliers , firent assez voir aux Espagnols que ces animaux étaient absolument inconnus dans ces climats : ils en transportèrent donc un grand nombre , tant pour leur service et leur utilité particulière , que pour en propager l'espèce ; ils en lâchèrent dans plusieurs îles , et même dans le continent , où ils se sont multipliés comme les autres animaux sauvages. M. de la Salle en a vu en 1685 dans l'Amérique septentrionale , près de la baie Saint-Louis ; ces chevaux paissaient dans les prairies , et ils étaient si farouches , qu'on ne pouvait les approcher. L'auteur de l'*histoire des aventuriers flibustiers* dit « qu'on voit quelquefois dans » l'île St.-Domingue des troupes de plus de cinq cents » chevaux qui courent tous ensemble , et que lorsqu'ils » aperçoivent un homme , il s'arrêtent tous ; que l'un » d'eux s'approche à une certaine distance , souffle des » naseaux , prend la fuite , et que tous les autres le » suivent ». Il ajoute qu'il ne sait si ces chevaux ont dégénéré en devenant sauvages , mais qu'il ne les a pas trouvés aussi beaux que ceux d'Espagne , quoiqu'ils soient de cette race : « Ils ont , dit il , la tête » fort grosse , aussi bien que les jambes , qui de plus » sont raboteuses ; ils ont aussi les oreilles et le cou » long : les habitans du pays les apprivoisent aisément , » et les font ensuite travailler ; les chasseurs leur font » porter leurs cuirs. On se sert pour les prendre de » lacs de corde , qu'on tend dans les endroits où ils » fréquentent ; ils s'y engagent aisément ; et s'ils se » prennent par le cou , ils s'étranglent eux-mêmes , à » moins qu'on n'arrive assez tôt pour les secourir ; on



» les arrête par le corps et les jambes , et on les attache  
» à des arbres , où on les laisse pendant deux jours  
» sans boire ni manger : cette épreuve suffit pour com-  
» mencer à les rendre dociles , et avec le tems ils le  
» deviennent autant que s'ils n'eussent jamais été fa-  
» rouches ; et même si , par quelque hasard , ils se  
» retrouvent en liberté , ils ne deviennent pas sauvages  
» une seconde fois , ils reconnaissent leurs maîtres , et  
» se laissent approcher et reprendre aisément.»

Cela prouve que ces animaux sont naturellement doux et très-disposés à se familiariser avec l'homme et à s'attacher à lui : aussi n'arrive-t-il jamais qu'aucun d'eux quitte nos maisons pour se retirer dans les forêts ou dans les déserts ; ils marquent au contraire beaucoup d'empressement pour revenir au gîte où cependant ils ne trouvent qu'une nourriture grossière et toujours la même , et ordinairement mesurée sur l'économie beaucoup plus que sur leur appétit : mais la douceur de l'habitude leur tient lieu de ce qu'ils perdent d'ailleurs : après avoir été excédés de fatigue , le lieu du repos est un lieu de délices ; ils le sentent de loin ; ils savent le reconnaître au milieu des plus grandes villes , et semblent préférer en tout l'esclavage à la liberté ; ils se font même une seconde nature des habitudes auxquelles on les a forcés ou soumis , puisqu'on a vu des chevaux , abandonnés dans les bois , hennir continuellement pour se faire entendre , accourir à la voix des hommes , et en même tems maigrir et dépérir en peu de tems , quoiqu'ils eussent abondamment de quoi varier leur nourriture et satisfaire leur appétit.

Leurs mœurs viennent donc presque en entier de leur éducation , et cette éducation suppose des soins et des peines que l'homme ne prend pour aucun autre animal , mais dont il est dédommagé par les services



continuels que lui rend celui-ci. Dès le tems du premier âge on a soin de séparer les poulains de leur mère : on les laisse têter pendant cinq , six ou tout au plus sept mois ; car l'expérience a fait voir , que ceux qu'on laisse têter dix ou onze mois , ne valent pas ceux qu'on sèvre plutôt , quoiqu'ils prennent ordinairement plus de chair et de corps : après ces six ou sept mois de lait , on les sèvre pour leur faire prendre une nourriture plus solide que le lait ; on leur donne du son deux fois par jour et un peu de foin , dont on augmente la quantité à mesure qu'ils avancent en âge , et on les garde dans l'écurie tant qu'ils marquent de l'inquiétude pour retourner à leur mère : mais lorsque cette inquiétude est passée , on les laisse sortir par le beau tems , et on les conduit aux pâturages ; seulement il faut prendre garde de les laisser paître à jeun ; il faut leur donner le son et les faire boire une heure avant de les mettre à l'herbe , et ne jamais les exposer au grand froid ou à la pluie. Ils passent de cette façon le premier hiver : au mois de mai suivant , non-seulement on leur permettra de pâturer tous les jours , mais on les laissera coucher à l'air dans les pâturages pendant tout l'été et jusqu'à la fin d'octobre , en observant seulement de ne leur pas laisser paître les regains ; s'ils s'accoutumaient à cette herbe trop fine , ils se dégoûteraient du foin , qui doit cependant faire leur principale nourriture pendant le second hiver , avec du son mêlé d'orge ou d'avoine moulus : on les conduit de cette façon en les laissant pâturer le jour pendant l'hiver , et la nuit pendant l'été , jusqu'à l'âge de quatre ans , qu'on les retire du pâturage pour les nourrir à l'herbe sèche. Ce changement de nourriture demande quelques précautions : on ne leur donnera , pendant les premiers huit jours , que de la paille , et on fera bien de leur faire prendre

quelques breuvages contre les vers , que les mauvaises digestions d'une herbe trop crue peuvent avoir produits. M. de Garsault , qui recommande cette pratique, est sans doute fondé sur l'expérience ; cependant on verra qu'à tout âge et dans tous les tems , l'estomac de tous les chevaux est farci d'une si prodigieuse quantité de vers , qu'ils semblent faire partie de leur constitution : nous les avons trouvés dans les chevaux sains comme dans les chevaux malades , dans ceux qui paissaient l'herbe comme dans ceux qui ne mangeaient que de l'avoine et du foin ; et les ânes , qui de tous les animaux sont ceux qui approchent le plus de la nature du cheval , ont aussi cette prodigieuse quantité de vers dans l'estomac , et n'en sont pas plus incommodés : ainsi on ne doit pas regarder les vers , du moins ceux dont nous parlons , comme une maladie accidentelle , causée par les mauvaises digestions d'une herbe crue , mais plutôt comme un effet dépendant de la nourriture et de la digestion ordinaire de ces animaux.

Il faut avoir attention , lorsqu'on sèvre les jeunes poulains , de les mettre dans une écurie propre , qui ne soit pas trop chaude , crainte de les rendre trop délicats et trop sensibles aux impressions de l'air ; on leur donnera souvent de la litière fraîche ; on les tiendra propres , en les bouchonnant de tems en tems : mais il ne faudra ni les attacher , ni les panser à la main , qu'à l'âge de deux ans et demi ou trois ans ; ce frottement trop rude leur causerait de la douleur ; leur peau est encore trop délicate pour le souffrir , et ils dépériraient au lieu de profiter. Il faut aussi avoir soin que le râtelier et la mangeoire ne soient pas trop élevés : la nécessité de lever la tête trop haut pour prendre leur nourriture , pourrait leur donner l'habi-

tude de la porter de cette façon ; ce qui leur gâterait l'encolure. Lorsqu'ils auront un an ou dix-huit mois , on leur tondra la queue , les crins repousseront et deviendront plus forts et plus touffus. Dès l'âge de deux ans il faut séparer les poulains , mettre les mâles avec les chevaux , et les femelles avec les jumens : sans cette précaution les jeunes poulains se fatigueraient autour des poulines , et s'énerveraient sans aucun fruit.

A l'âge de trois ans ou de trois ans et demi , on doit commencer à les dresser et à les rendre dociles ; on leur mettra d'abord une légère selle et aisée , et on les laissera sellés pendant deux ou trois heures chaque jour ; on les accoutumera de même à recevoir un bridon dans la bouche et à se laisser lever les pieds , sur lesquels on frappera quelques coups comme pour les ferrer ; et si ce sont des chevaux destinés au carrosse ou au trait , on leur mettra un harnois sur le corps et un bridon : dans les commencemens il ne faut point de bride , ni pour les uns , ni pour les autres : on les fera trotter ensuite à la longe avec un cavesson sur le nez , sur un terrain uni , sans être montés , et seulement avec la selle ou le harnois sur le corps ; et lorsque le cheval de selle tournera facilement et viendra volontiers auprès de celui qui tient la longe , on le montera et descendra dans la même place et sans le faire marcher , jusqu'à ce qu'il ait quatre ans , parce qu'avant cet âge il n'est pas encore assez fort pour n'être pas , en marchant , surchargé du poids du cavalier : mais à quatre ans on le montera pour le faire marcher au pas ou au trot , et toujours à petites reprises. Quand le cheval de carrosse sera accoutumé au harnois , on l'attellera avec un autre cheval fait , en lui mettant une bride , et on le conduira avec une

longé passé dans la bride , jusqu'à ce qu'il commence à être sage au trait ; alors le cocher essayera de le faire reculer , ayant pour aide un homme devant , qui le poussera en arrière avec douceur , et même lui donnera des petits coups pour l'obliger à reculer. Tout cela doit se faire avant que les jeunes chevaux aient changé de nourriture : car quand une fois ils sont ce qu'on appelle engrainés , c'est-à-dire , lorsqu'ils sont au grain et à la paille , comme ils sont plus vigoureux , on a remarqué qu'ils étaient aussi moins dociles , et plus difficiles à dresser.

Le mors et l'éperon sont deux moyens qu'on a imaginés pour les obliger à recevoir le commandement ; le mors pour la précision , et l'éperon pour la promptitude des mouvemens. La bouche ne paraissait pas destinée par la nature à recevoir d'autres impressions que celles du goût et de l'appétit ; cependant elle est d'une si grande sensibilité dans le cheval , que c'est à la bouche , par préférence à l'œil et à l'oreille , qu'on s'adresse pour transmettre au cheval les signes de la volonté ; le moindre mouvement ou la plus petite pression du mors suffit pour avertir et déterminer l'animal , et cet organe de sentiment n'a d'autre défaut que celui de sa perfection même : sa trop grande sensibilité veut être ménagée , car si on en abuse , on gâte la bouche du cheval en la rendant insensible à l'impression du mors. Le sens de la vue et de l'ouïe ne seraient pas sujets à une telle altération , et ne pourraient être émoussés de cette façon ; mais apparemment on a trouvé des inconvéniens à commander aux chevaux par ces organes , et il est vrai que les signes transmis par le toucher font beaucoup plus d'effet sur les animaux en général , que ceux qui leur sont transmis par l'œil ou par l'oreille. D'ailleurs , la situation des chevaux par rapport à celui qui les monte ou

qui les conduit , rend les yeux presque inutiles à cet effet , puisqu'ils ne voient que devant eux , et que ce n'est qu'en tournant la tête qu'ils pourraient apercevoir les signes qu'on leur ferait ; et quoique l'oreille soit un sens par lequel on les anime et on les conduit souvent , il paraît qu'on a restreint et laissé aux chevaux grossiers l'usage de cet organe , puisqu'au manège , qui est le lieu de la plus parfaite éducation , l'on ne parle presque point aux chevaux , et qu'il ne faut pas même qu'il paraisse qu'on les conduise. En effet , lorsqu'ils sont bien dressés , la moindre pression des cuisses , le plus léger mouvement du mors suffit pour les diriger ; l'éperon est même inutile , ou du moins on ne s'en sert que pour les forcer à faire des mouvemens violens ; et lorsque , par l'ineptie du cavalier , il arrive qu'en donnant de l'éperon il retient la bride , le cheval , se trouvant excité d'un côté et retenu de l'autre , ne peut que se cabrer en faisant un bond sans sortir de sa place.

On donne à la tête du cheval , par le moyen de la bride , un air avantageux et relevé : on la place comme elle doit être , et le plus petit signe ou le plus petit mouvement du cavalier suffit pour faire prendre au cheval ses différentes allures. La plus naturelle est peut-être le trot : mais le pas et même le galop sont plus doux pour le cavalier , et ce sont aussi les deux allures qu'on s'applique le plus à perfectionner. Lorsque le cheval lève la jambe de devant pour marcher , il faut que ce mouvement soit fait avec hardiesse et facilité , et que le genou soit assez plié : la jambe levée doit paraître soutenue un instant ; et lorsqu'elle retombe , le pied doit être ferme et appuyer également sur la terre , sans que la tête du cheval reçoive aucune impression de ce mouvement : car lorsque la jambe retombe subitement ,



et que la tête baisse en même tems , c'est ordinairement pour soulager promptement l'autre jambe , qui n'est pas assez forte pour supporter seule tout le poids du corps. Ce défaut est très-grand , aussi bien que celui de porter le pied en dehors ou en dedans , car il retombe dans cette même direction. L'on doit observer aussi que lorsqu'il appuie sur le talon , c'est une marque de faiblesse , et que quand il pose sur la pince , c'est une attitude fatigante et forcée que le cheval ne peut soutenir long-tems.

Le pas , qui est la plus lente de toutes les allures , doit cependant être prompt , il faut qu'il ne soit ni trop alongé ni trop raccourci , et que la démarche du cheval soit légère : cette légèreté dépend beaucoup de la liberté des épaules , et se reconnaît à la manière dont il porte la tête en marchant ; s'il la tient haute et ferme , il est ordinairement vigoureux et léger : lorsque le mouvement des épaules n'est pas assez libre , la jambe ne se lève point assez , et le cheval est sujet à faire des faux pas , et à heurter du pied contre les inégalités du terrain ; et lorsque les épaules sont encore plus serrées , et que le mouvement des jambes en paraît indépendant , le cheval se fatigue , fait des chûtes , et n'est capable d'aucun service. Le cheval doit être sur la hanche , c'est-à-dire , hausser les épaules et baisser la hanche en marchant : il doit aussi soutenir sa jambe et la lever assez haut ; mais s'il la soutient trop long-tems , s'il la laisse retomber trop lentement , il perd tout l'avantage de la légèreté , il devient dur , et n'est bon que pour l'appareil et pour piaffer.

Il ne suffit pas que les mouvemens du cheval soient légers , il faut encore qu'ils soient égaux et uniformes dans le train du devant et dans celui du derrière , car si la croupe balance tandis que les épaules se soutien-

ment , le mouvement se fait sentir au cavalier par secousses , et lui devient incommode : la même chose arrive lorsque le cheval alonge trop de la jambe de derrière , et qu'il la pose au delà de l'endroit où le pied de devant a porté. Les chevaux dont le corps est court sont sujets à ces défauts ; ceux dont les jambes se croisent ou s'atteignent , n'ont pas la démarche sûre , et en général ceux dont le corps est long , sont les plus commodes pour le cavalier , parce qu'il se trouve plus éloigné des deux centres de mouvement , les épaules et les hanches , et qu'il en ressent moins les impressions et les secousses.

Les quadrupèdes marchent ordinairement en portant à la fois en avant une jambe de devant et une jambe de derrière : lorsque la jambe droite de devant part , la jambe gauche de derrière suit et avance en même tems ; et ce pas étant fait , la jambe gauche de devant part à son tour conjointement avec la jambe droite de derrière , et ainsi de suite : comme leur corps porte sur quatre points d'appui qui forment un carré long , la manière la plus commode de se mouvoir , est d'en changer deux à la fois en diagonale , de façon que le centre de gravité du corps de l'animal ne fasse qu'un petit mouvement , et reste toujours à peu près dans la direction des deux points d'appui qui ne sont pas en mouvement dans les trois allures naturelles du cheval , le pas , le trot et le galop. Cette règle de mouvement s'observe toujours , mais avec des différences. Dans le pas il y a quatre tems dans le mouvement : si la jambe droite de devant part la première , la jambe gauche de derrière suit un instant après ; ensuite la jambe gauche de devant part à son tour , pour être suivie un instant après de la jambe droite de derrière : ainsi le pied droit de devant pose à terre le premier , le pied gauche de derrière



pose à terre le second , le pied gauche de devant pose à terre le troisième , et le pied droit de derrière pose à terre le dernier ; ce qui fait un mouvement à quatre tems et à trois intervalles , dont le premier et le dernier sont plus courts que celui du milieu. Dans le trot il n'y a que deux tems dans le mouvement : si la jambe droite de devant part , la jambe de derrière part aussi en même tems , et sans qu'il y ait aucun intervalle entre le mouvement de l'une et le mouvement de l'autre ; ensuite la jambe gauche de devant part avec la droite de derrière aussi en même tems , de sorte qu'il n'y a dans ce mouvement du trot que deux tems et un intervalle : le pied droit de devant et le pied gauche de derrière posent à terre en même tems , et ensuite le pied gauche de devant et le droit de derrière posent aussi à terre en même tems. Dans le galop il y a ordinairement trois tems ; mais comme dans ce mouvement , qui est une espèce de saut , les parties antérieures du cheval ne se meuvent pas d'abord d'elles-mêmes , et qu'elles sont chassées par la force des hanches et des parties postérieures, si des deux jambes de devant la droite doit avancer plus que la gauche , il faut auparavant que le pied gauche de derrière pose à terre pour servir de point d'appui à ce mouvement d'élanement : ainsi c'est le pied gauche de derrière qui fait le premier tems du mouvement et qui pose à terre le premier , ensuite la jambe droite de derrière se lève conjointement avec la gauche de devant , et elles retombent à terre en même tems , et enfin la jambe droite de devant , qui s'est levée un instant après la gauche de devant et la droite de derrière , se pose à terre la dernière ; ce qui fait le troisième tems. Ainsi , dans ce mouvement du galop , il y a trois tems et deux intervalles ; et dans le premier de ces intervalles , lorsque le mouvement se

fait avec vitesse, il y a un instant où les quatre jambes sont en l'air en même tems, et où l'on voit les quatre fers du cheval à la fois. Lorsque le cheval a les hanches et les jarrets souples, et qu'il les remue avec vitesse et agilité, ce mouvement du galop est plus parfait, et la cadence s'en fait à quatre tems : il pose d'abord le pied gauche de derrière, qui marque le premier tems : ensuite le pied droit de derrière retombe le premier, et marque le second tems ; le pied gauche de devant, tombant un instant après, marque le troisième tems ; et enfin le pied droit de devant, qui retombe le dernier, marquo le quatrième tems.

Les chevaux galopent ordinairement sur le pied droit, de la même manière qu'ils partent de la jambe droite de devant pour marcher et pour trotter : ils entament aussi le chemin en galopant par la jambe droite de devant, qui est plus avancée que la gauche ; et de même la jambe droite de derrière, qui suit immédiatement la droite de devant, est aussi plus avancée que la gauche de derrière ; et cela constamment tant que le galop dure : delà il résulte que la jambe gauche, qui porte tout le poids et qui pousse les autres en avant est la plus fatiguée, en sorte qu'il serait bon d'exercer les chevaux à galoper alternativement sur le pied gauche aussi bien que sur le droit ; ils suffiraient plus long-tems à ce mouvement violent, et c'est aussi ce que l'on fait au manège, mais peut-être par une autre raison, qui est que comme on les fait souvent changer de main, c'est-à-dire décrire un cercle dont le centre est tantôt à droite, tantôt à gauche, on les oblige aussi à galoper tantôt sur le pied droit, tantôt sur le gauche.

Dans le pas, es jambes du cheval ne se lèvent qu'à une petite hauteur, et les pieds rasent la terre d'assez près ; au trot, elles s'élèvent davantage, et les pieds

sont entièrement détachés de terre ; dans le galop , les jambes s'élèvent encore plus haut , et les pieds semblent bondir sur la terre. Le pas , pour être bon , doit être prompt , léger , doux et sûr. Le trot doit être ferme , prompt et également soutenu ; il faut que le derrière chasse bien le devant : le cheval , dans cette allure , doit porter la tête haute , et avoir les reins droits ; car si les hanches haussent et baissent alternativement à chaque tems du trot , si la croupe balance et si le cheval se berce , il trotte mal par faiblesse : s'il jette en dehors les jambes de devant , c'est un autre défaut ; les jambes de devant doivent être sur la même ligne que celles de derrière , et toujours les effacer. Lorsqu'une des jambes de derrière se lance , si la jambe de devant du même côté reste en place un peu trop long-tems , le mouvement devient plus dur par cette résistance ; et c'est pour cela que l'intervalle entre les deux tems du trot doit être court : mais , quelque court qu'il puisse être , cette résistance suffit pour rendre cette allure plus dure que le pas et le galop , parce que dans le pas le mouvement est plus liant , plus doux , et la résistance moins forte , et que dans le galop il n'y a presque point de résistance horizontale , qui est la seule incommode pour le cavalier , la réaction du mouvement des jambes de devant se faisant presque toute de bas en haut dans la direction perpendiculaire.

Le ressort des jarrets contribue autant au mouvement du galop que celui des reins ; tandis que les reins font effort pour élever et pousser en avant les parties antérieures , le pli du jarret fait ressort , rompt le coup et adoucit la secousse : aussi plus le ressort du jarret est liant et souple , plus le mouvement du galop est doux ; il est aussi d'autant plus prompt et plus rapide , que les jarrets sont plus forts , et d'autant plus soutenu ,

que le cheval porte plus sur les hanches , et que les épaules sont plus soutenues par la force des reins. Au reste , les chevaux qui dans le galop lèvent bien haut les jambes de devant , ne sont pas ceux qui galopent le mieux : ils avancent moins que les autres , et se fatiguent davantage , et cela vient ordinairement de ce qu'ils n'ont pas les épaules assez libres.

Le pas , le trot et le galop , sont donc les allures naturelles les plus ordinaires ; mais il y a quelques chevaux qui ont naturellement une autre allure , qu'on appelle l'*amble* , qui est très-différente des trois autres , et qui du premier coup d'œil paraît contraire aux lois de la mécanique , et très-fatigante pour l'animal , quoique dans cette allure la vitesse du mouvement ne soit pas si grande que dans le galop ou dans le grand trot : dans cette allure le pied du cheval rase la terre encore de plus près que dans le pas , et chaque démarche est beaucoup plus allongée. Mais ce qu'il y a de singulier , c'est que les deux jambes du même côté , par exemple , celle de devant et celle de derrière du côté droit , partent en même tems pour faire un pas , et qu'ensuite les deux jambes du côté gauche partent aussi en même tems pour en faire un autre , et ainsi de suite , ensorte que les deux côtés du corps manquent alternativement d'appui , et qu'il n'y a point d'équilibre de l'un à l'autre : ce qui ne peut manquer de fatiguer beaucoup le cheval , qui est obligé de se soutenir dans un balancement forcé , par la rapidité d'un mouvement qui n'est presque pas détaché de terre ; car s'il levait les pieds dans cette allure autant qu'il les lève dans le trot , ou même dans le bon pas , le balancement serait si grand , qu'il ne pourrait manquer de tomber sur le côté ; et ce n'est que parce qu'il rase la terre de très-près , et par des alternatives promptes de mouvement , qu'il se sou-

tient dans cette allure , où la jambe de derrière doit non - seulement partir en même tems que la jambe de devant du même côté , mais encore avancer sur elle , et poser un pied ou un pied et demi au delà de l'endroit où celle-ci a posé : plus cet espace dont la jambe de derrière avance de plus que la jambe de devant est grand , mieux le cheval marche l'amble , et plus le mouvement total est rapide. Il n'y a donc dans l'amble comme dans le trot que deux tems dans le mouvement ; et toute la différence est que dans le trot les deux jambes qui vont ensemble sont opposées en diagonale , au lieu que dans l'amble ce sont les deux jambes du même côté qui vont ensemble. Cette allure , qui est très-fatigante pour le cheval , et qu'on ne doit lui laisser prendre que dans les terrains unis , est fort douce pour le cavalier ; elle n'a pas la dureté du trot , qui vient de la résistance que fait la jambe de devant lorsque celle de derrière se lève , parce que dans l'amble cette jambe de devant se lève en même tems que celle de derrière du même côté ; au lieu que dans le trot cette jambe de devant du même côté demeure en repos et résiste à l'impulsion pendant tout le tems que se meut celle de derrière. Les connaisseurs assurent que les chevaux qui naturellement vont l'amble , ne trottent jamais , et qu'ils sont beaucoup plus faibles que les autres. En effet , les poulains prennent assez souvent cette allure , sur-tout lorsqu'on les force à aller vite , et qu'ils ne sont pas encore assez forts pour trotter ou pour galoper ; et l'on observe aussi que la plupart des bons chevaux qui ont été trop fatigués et qui commencent à s'user , prennent eux-mêmes cette allure lorsqu'on les force à un mouvement plus rapide que celui du pas.

L'amble peut donc être regardé comme une allure défectueuse , puisqu'elle n'est pas ordinaire , et qu'elle



n'est naturelle qu'à un petit nombre de chevaux ; que ces chevaux sont presque toujours plus faibles que les autres , et que ceux qui paraissent les plus forts sont ruinés en moins de tems que ceux qui trottent et galopent. Mais il y a encore deux autres allures , l'entrepas et l'aubin , que les chevaux faibles ou excédés prennent d'eux-mêmes , qui sont beaucoup plus défectueuses que l'amble : on a appelé ces mauvaises allures des *trains rompus* , désunis ou composés : l'entrepas tient du pas et de l'amble , et l'aubin tient du trot et du galop , l'un et l'autre viennent des excès d'une longue fatigue ou d'une grande faiblesse de reins. Les chevaux de messagerie qu'on surcharge , commencent à aller l'entrepas au lieu du trot , à mesure qu'ils se ruinent , et les chevaux de poste ruinés , qu'on presse de galoper , vont l'aubin au lieu de galop.

Le cheval est de tous les animaux celui qui , avec une grande taille , a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps : car en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au dessus et au dessous , on verra que l'âne est mal-fait , que le lion a la tête trop grosse , que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes pour la grosseur de son corps , que le chameau est difforme , et que les plus gros animaux , le rhinocéros et l'éléphant , ne sont , pour ainsi dire , que des masses informes. Le grand allongement des mâchoires est la principale cause de la différence entre la tête des quadrupèdes et celle de l'homme ; c'est aussi le caractère le plus ignoble de tous : cependant , quoique les mâchoires du cheval soient fort allongées , il n'a pas comme l'âne un air d'imbécillité , ou de stupidité comme le bœuf : la régularité des proportions de sa tête lui donne au contraire un air de légèreté qui est bien scutenu par



la beauté de son encolure. Le cheval semble vouloir se mettre au dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête ; dans cette noble attitude il regarde l'homme face à face : ses yeux sont vifs et bien ouverts ; ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur , sans être courtes comme celles du taureau , ou trop longues comme celles de l'âne ; sa crinière accompagne bien sa tête , orne son cou , et lui donne un air de force et de fierté ; sa queue traînante et touffue convre et termine avantageusement l'extrémité de son corps : bien différente de la courte queue du cerf , de l'éléphant , etc. et de la queue nue de l'âne , du chameau , du rhinocéros , etc. la queue du cheval est formée par des crins épais et longs , qui semblent sortir de la croupe , parce que le tronçon dont ils sortent est fort court. Il ne peut relever sa queue comme le lion : mais elle lui sied mieux , quoiqu'abaissée ; et comme il peut la mouvoir de côté , il s'en sert utilement pour chasser les mouches qui l'incommode : car quoique sa peau soit très-ferme , et qu'elle soit garnie partout d'un poil épais et serré , elle est cependant très-sensible.

L'attitude de la tête et du cou contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au cheval un noble maintien. La partie supérieure de l'encolure , dont sort la crinière , doit s'élever d'abord en ligne droite en sortant du garrot , et former ensuite , en approchant de la tête une courbe à peu près semblable à celle du cou d'un cygne. La partie inférieure de l'encolure ne doit former aucune courbure ; il faut que sa direction soit en ligne droite depuis le poitrail jusqu'à la ganache , et un peu penchée en avant : si elle était perpendiculaire , l'encolure serait fautive. Il faut aussi que la partie supérieure du cou

soit mince , et qu'il y ait peu de chair auprès de la crinière , qui doit être médiocrement garnie de crins longs et déliés. Une belle encolure doit être longue et relevée , et cependant proportionnée à la taille du cheval : lorsqu'elle est trop longue et trop menue , les chevaux donnent ordinairement des coups de tête ; et quand elle est trop courte et trop charuue , ils sont pesans à la main ; et pour que la tête soit le plus avantageusement placée , il faut que le front soit perpendiculaire à l'horison.

La tête doit être sèche et menue sans être trop longue : les oreilles peu distantes , petites , droites , immobiles , étroites , déliées et bien plantées sur le haut de la tête ; le front étroit et un peu convexe , les salières remplies , les paupières minces ; les yeux clairs , vifs , pleins de feu , assez gros , et avancés à fleur de tête ; la prunelle grande , la ganache décharnée et peu épaisse , le nez un peu arqué , les nascaux bien ouverts et bien fendus , la cloison du nez mince , les lèvres déliées , la bouche médiocrement fendue , le garrot élevé et tranchant ; les épaules sèches , plates et peu serrées ; le dos égal , uni , insensiblement arqué sur la longueur , et relevé des deux côtés de l'épine , qui doit paraitre enfoncée : les flancs pleins et courts , la croupe ronde et bien fournie , la hanche bien garnie , le tronçon de la queue épais et ferme , les bras et les cuisses gros et charnus , le genou rond en devant , le jarret ample et évidé , les canons minces sur le devant et larges sur les côtés , le nerf bien détaché , le boulet menu , le fanon peu garni , le paturon gros et d'une médiocre longueur , la couronne peu élevée ; la corne noire , unie et luisante ; le sabot haut , les quartiers ronds , les talons larges et médiocrement élevés , la fourchette menue et maigre , et la sole épaisse et concave.

Mais il y a peu de chevaux dans lesquels on trouve toutes ces perfections rassemblées. Les yeux sont sujets à plusieurs défauts, qu'il est quelquefois difficile de reconnaître; dans un œil sain on doit voir à travers la cornée deux ou trois taches couleur de suie au dessus de la prunelle : car pour voir ces taches, il faut que la cornée soit claire, nette et transparente; si elle paraît double ou de mauvaise couleur, l'œil n'est pas bon. La prunelle petite, longue et étroite, ou environnée d'un cercle blanc, désigne aussi un mauvais œil; et lorsqu'elle a une couleur de bleu verdâtre, l'œil est certainement mauvais et la vue trouble.

On juge assez bien du naturel et de l'état actuel de l'animal par le mouvement des oreilles : il doit lorsqu'il marche, avoir la pointe des oreilles en avant. Un cheval fatigué a les oreilles basses; ceux qui sont colères et malins portent alternativement l'une des oreilles en avant et l'autre en arrière : tous portent les oreilles du côté où ils entendent quelque bruit; et lorsqu'on les frappe sur le dos ou sur la croupe, ils tournent les oreilles en arrière. Les chevaux qui ont les yeux enfoncés ou un œil plus petit que l'autre, ont ordinairement la vue mauvaise; ceux dont la bouche est sèche ne sont pas d'un aussi bon tempéramment que ceux dont la bouche est fraîche et devient écumeuse sous la bride. Le cheval de selle doit avoir les épaules plates, mobiles et peu chargées; le cheval de trait, au contraire, doit les avoir grosses, rondes et charnues : si cependant les épaules d'un cheval de selle sont trop sèches, et que les os paraissent trop avancer sous la peau, c'est un défaut qui désigne que les épaules ne sont pas libres, et que par conséquent le cheval ne pourra supporter la fatigue. Un autre défaut pour le cheval de selle est d'avoir le poitrail trop avancé et les jambes de devant

retirées en arrière, parce qu'alors il est sujet à s'appuyer sur la main en galopant, et même à broncher et à tomber. La longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du cheval : lorsque celles de devant sont trop longues, il n'est pas assuré sur ses pieds ; si elles sont trop courtes, il est pesant à la main. On a remarqué que les jumens sont plus sujetes que les chevaux à être basses du devant, et que les chevaux entiers ont le cou plus gros que les jumens et les hongres.

Une des choses les plus importantes à connaître, c'est l'âge du cheval. Les vieux chevaux ont ordinairement les salières creuses : mais cet indice est équivoque, puisque de jeunes chevaux, engendrés de vieux étalons, ont aussi les salières creuses. C'est par les dents qu'on peut avoir une connaissance plus certaine de l'âge ; le cheval en a quarante, vingt-quatre mâchelières, quatre canines et douze incisives ; les jumens n'ont pas de dents canines, ou les ont fort courtes : les mâchelières ne servent point à la connaissance de l'âge, c'est par les dents de devant et ensuite par les canines qu'on en juge. Les douze dents de devant commencent à pousser quinze jours après la naissance du poulain ; ces premières dents sont rondes, courtes, peu solides, et tombent en différens tems, pour être remplacées par d'autres : à deux ans et demi les quatre de devant du milieu tombent les premières, deux en haut, deux en bas ; un an après il en tombe quatre autres, une de chaque côté des premières qui sont déjà remplacées ; à quatre ans et demi environ il en tombe quatre autres, toujours à côté de celles qui sont tombées et remplacées. Ces quatre dernières dents de lait sont remplacées par quatre autres, qui ne croissent pas à beaucoup près

aussi vite que celles qui ont remplacé les huit premières ; et ce sont ces quatre dernières dents , qu'on appelle les *coins* , et qui remplacent les quatre dernières dents de lait , qui marquent l'âge du cheval ; elles sont aisées à reconnaître , puisqu'elles sont les troisièmes tant en haut qu'en bas , à les compter depuis le milieu de l'extrémité de la mâchoire : ces dents sont creuses , et ont une marque noire dans leur concavité. A quatre ans et demi ou cinq ans elles ne débordent presque pas au dessus de la gencive , et le creux est fort sensible ; à six ans et demi il commence à se remplir , la marque commence aussi à diminuer et à se rétrécir , et toujours de plus en plus jusqu'à sept ans et demi ou huit ans , que le creux est tout-à-fait rempli et la marque noire effacée. Après huit ans , comme ces dents ne donnent plus connaissance de l'âge , on cherche à en juger par les dents canines ou crochets ; ces quatre dents sont à côté de celles dont nous venons de parler. Ces dents canines , non plus que les mâchelières , ne sont pas précédées par d'autres dents qui tombent ; les deux de la mâchoire inférieure poussent ordinairement les premières à trois ans et demi , et les deux de la mâchoire supérieure à quatre ans , et jusqu'à l'âge de six ans ces dents sont fort pointues : à dix ans celles d'en haut paraissent déjà émoussées , usées et longues , parce qu'elles sont déchaussées , la gencive se retirant avec l'âge ; et plus elles le sont , plus le cheval est âgé. De dix jusqu'à treize ou quatorze ans , il y a peu d'indice de l'âge ; mais alors quelques poils des sourcils commencent à devenir blancs : cet indice est cependant aussi équivoque que celui qu'on tire des salières creuses , puisqu'on a remarqué que les chevaux engendrés de vieux étalons et de vieilles jumens ont des poils blancs aux sourcils dès l'âge de neuf ou dix ans.



Il y des chevaux dont les dents sont si dures qu'elles ne s'usent point , et sur lesquelles la marque noire subsiste et ne s'efface jamais ; mais ces chevaux , qu'on appelle *bégus* , sont aisés à reconnaître par le creux de la dent qui est absolument rempli , et aussi par la longueur des dents canines : au reste , on a remarqué qu'il y a plus de jumens que de chevaux bégus. On peut aussi connaître , quoique moins précisément , l'âge d'un cheval par les sillons du palais , qui s'effacent à mesure que le cheval vieillit.

Dès l'âge de deux ans ou deux ans et demi le cheval est en état d'engendrer , et les jumens , comme toutes les autres femelles sont encore plus précoces que les mâles ; mais ces jeunes chevaux ne produisent que des poulains mal conformés ou mal constitués : il faut que le cheval ait au moins quatre ans ou quatre ans et demi avant que de lui permettre l'usage de la jument ; et encore ne le permettra-t-on de si bonne heure qu'aux chevaux de trait et aux gros chevaux , qui sont ordinairement formés plus tôt que les chevaux fins : car pour ceux-ci il faut attendre jusqu'à six et même jusqu'à sept ans pour les beaux étalons d'Espagne. Les jumens peuvent avoir un an de moins : elles sont ordinairement en chaleur au printemps , depuis la fin de mars jusqu'à la fin de juin ; mais le tems de la plus forte chaleur ne dure guère que quinze jours ou trois semaines , et il faut être attentif à profiter de ce tems pour leur donner l'étalon. Il doit être bien choisi , beau , bien fait , relevé du devant , vigoureux , sain partout le corps , et sur-tout de bonne race et de bon pays. Pour avoir de beaux chevaux de selle fins et bien faits , il faut prendre des étalons étrangers ; les arabes , les tures , les barbes , et les chevaux d'Andalousie , sont ceux qu'on doit préférer à tous les autres ; et à leur défaut on se servira de beaux chevaux



anglais, parce que ces chevaux viennent des premiers, et qu'ils n'ont pas beaucoup dégénéré, la nourriture étant excellente en Angleterre, où l'on a aussi très-grand soin de renouveler les races. Les étalons d'Italie, sur-tout les napolitains, sont aussi fort bons, et ils ont le double avantage de produire des chevaux fins de monture lorsqu'on leur donne des jumens fines, et de beaux chevaux de carrosse, avec des jumens étoffées et de bonne taille. On prétend qu'en France, en Angleterre, etc. les chevaux arabes et barbes engendrent ordinairement des chevaux plus grands qu'eux, et qu'au contraire les chevaux d'Espagne n'en produisent que de plus petits qu'eux. Pour avoir de beaux chevaux de carrosse, il faut se servir d'étalons napolitains, danois, ou des chevaux de quelques endroits d'Allemagne ou de Hollande, comme du Holstein et de Frise. Les étalons doivent être de belle taille, c'est-à-dire, de quatre pieds huit, neuf et dix pouces pour les chevaux de selle, et de cinq pieds au moins pour les chevaux de carrosse : il faut aussi qu'un étalon soit de bon poil, noir comme du jais, beau gris, bai, alezan, isabelle doré avec la raie de mullet, les crins et les extrémités noires; tous les poils qui sont d'une couleur lavée et qui paraissent mal teints, doivent être bannis des haras, aussi bien que les chevaux qui ont les extrémités blanches. Avec un très-bel extérieur, l'étalon doit avoir encore toutes les bonnes qualités intérieures, du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la sensibilité dans la bouche, de la liberté dans les épaules, de la sûreté dans les jambes, de la souplesse dans les hanches, du ressort par tout le corps, et sur-tout dans les jarrets, et même il doit avoir été un peu dressé et exercé au manège. Le cheval est de tous les animaux celui qu'on a le plus observé, et on a remarqué qu'il communique,

par la génération , presque toutes ses bonnes et mauvaises qualités , naturelles et acquises. Un cheval naturellement hargneux , ombrageux , rétif , etc. produit des poulains qui ont le même naturel ; et comme les défauts de conformation et les vices des humeurs se perpétuent encore plus sûrement que les qualités du naturel , il faut avoir grand soin d'exclure du haras tout cheval difforme , morveux , pousseif , lunatique , etc.

Dans ces climats la jument contribue moins que l'étalon à la beauté du poulain ; mais elle contribue peut-être plus à son tempérament et à sa taille : ainsi il faut que les jumens aient du corps , du ventre , et qu'elles soient bonnes nourrices. Pour avoir de beaux chevaux fins , on préfère les jumens espagnoles et italiennes , et pour des chevaux de carrosse les jumens anglaises et normandes : cependant , avec de beaux étalons , des jumens de tout pays pourront donner de beaux chevaux , pourvu qu'elles soient elles-mêmes bien faites et de bonne race ; car si elles ont été engendrées d'un mauvais cheval , les poulains qu'elles produiront seront souvent eux-mêmes de mauvais chevaux ; dans cette espèce d'animaux , comme dans l'espèce humaine , la progéniture ressemble assez souvent aux ascendans paternels ou maternels ; seulement il semble que dans les chevaux la femelle ne contribue pas à la génération tout-à-fait autant que dans l'espèce humaine : le fils ressemble plus souvent à sa mère que le poulain ne ressemble à la sienne ; et lorsque le poulain ressemble à la jument qui l'a produit , c'est ordinairement par les parties antérieures du corps , et par la tête et l'encolure.

Au reste , pour bien juger de la ressemblance des enfans à leurs parens , il ne faudrait pas les comparer dans les premières années , mais attendre l'âge où , tout étant développé , la comparaison serait plus certaine et plus

sensible : indépendamment du développement dans l'accroissement , qui souvent altère ou change en bien des formes , les proportions et la couleur des cheveux , il se fait dans le tems de la puberté un développement prompt et subit , qui change ordinairement les traits , la taille , l'attitude des jambes , etc. le visage s'allonge , le nez grossit et grandit , la mâchoire s'avance ou se charge , la taille s'élève ou se courbe , les jambes s'allongent et souvent deviennent cagneuses ou effilées , en sorte que la physionomie et le maintien du corps changent quelquefois si fort , qu'il serait très-possible de méconnaître , au moins du premier coup d'œil , après la puberté , une personne qu'on aurait bien connue avant ce tems , et qu'on n'aurait pas vue depuis. Ce n'est donc qu'après cet âge qu'on doit comparer l'enfant à ses parens , si l'on veut juger exactement de la ressemblance ; et alors on trouve dans l'espèce humaine que souvent le fils ressemble à son père et la fille à sa mère ; que plus souvent ils ressemblent à l'un et à l'autre à la fois , et qu'ils tiennent quelque chose de tous deux ; qu'assez souvent ils ressemblent aux grand-pères ou aux grand'mères ; que quelquefois ils ressemblent aux oncles ou aux tantes ; que presque toujours les enfans du même père et de la même mère se ressemblent plus entr'eux qu'ils ne ressemblent à leurs ascendans , et que tous ont quelque chose de commun et un air de famille. Dans les chevaux , comme le mâle contribue plus à la génération que la femelle , les jumens produisent des poulains qui sont assez souvent semblables en tout à l'étalon , ou qui toujours lui ressemblent plus qu'à la mère : elles en produisent aussi qui ressemblent aux grand-pères ; et lorsque la jument mère a été elle-même engendrée d'un mauvais cheval , il arrive assez souvent que , quoiqu'elle ait eu un bel étalon et qu'elle

soit belle elle-même , elle ne produit qu'un poulain qui, quoiqu'en apparence beau et bien fait dans sa première jeunesse , décline toujours en croissant; tandis qu'une jument qui sort d'une bonne race donne des poulains qui, quoique de mauvaise apparence d'abord , embellissent avec l'âge.

Lorsque l'étalon est choisi et que les jumens qu'on veut lui donner sont rassemblées , il faut avoir un autre cheval entier , qui ne servira qu'à faire connoître les jumens qui seront en chaleur , et qui même contribuera par ses attaques à les y faire entrer ; on fait passer toutes les jumens l'une après l'autre devant ce cheval entier , qui doit être ardent et hennir fréquemment ; il veut les attaquer toutes ; celles qui ne sont point en chaleur se défendent , et il n'y a que celles qui y sont qui se laissent approcher : mais au lieu de le laisser approcher tout-à-fait , on le retire , et on lui substitue le véritable étalon. Cette épreuve est utile pour reconnoître le vrai tems de la chaleur des jumens , et sur-tout de celles qui n'ont pas encore produit ; car celles qui viennent de pouliner entrent ordinairement en chaleur neuf jours après leur accouchement : ainsi on peut les mener à l'étalon dès ce jour même , et les faire couvrir ; ensuite essayer , neuf jours après , au moyen de l'épreuve ci-dessus , si elles sont encore en chaleur ; et si elles y sont en effet , les faire couvrir une seconde fois , et ainsi de suite une fois tous les neuf jours tant que leur chaleur dure : car lorsqu'elles sont pleines , la chaleur diminue et cesse peu de jours après.

Mais pour que tout cela puisse se faire aisément , commodément , avec succès et fruit , il faut beaucoup d'attention , de dépense et de précautions : il faut établir les haras dans un bon terrain et dans un lieu convenable et proportionné à la quantité de jumens et

d'étalons qu'on veut employer : il faut partager ce terrain en plusieurs parties , fermées de palis ou de fossés avec de bonnes haies , mettre les jumens pleines et celles qui allaitent leurs poulains dans la partie où le pâturage est le plus gras , séparer celles qui n'ont pas conçu ou qui n'ont pas encore été couvertes , et les mettre avec les jeunes poulines dans un autre parquet où le pâturage soit moins gras , afin qu'elles n'engraissent pas trop , ce qui s'opposerait à la génération ; et enfin il faut mettre les jeunes poulains entiers ou hongres dans la partie du terrain la plus sèche et la plus inégale , pour qu'en montant et en descendant les collines ils acquièrent de la liberté dans les jambes et les épaules : ce dernier parquet où l'on met les poulains mâles , doit être séparé de ceux des jumens avec grand soin , de peur que ces jeunes chevaux ne s'échappent et ne s'énervent avec les jumens. Si le terrain est assez grand pour qu'on puisse partager en deux parties chacun de ces parquets , pour y mettre alternativement des chevaux et des bœufs l'année suivante , le fonds du pâturage durera bien plus long-tems que s'il était continuellement mangé par les chevaux ; le bœuf répare le pâturage , et le cheval l'amaigrit. Il faut aussi qu'il y ait des mares dans chacun de ces parquets ; les eaux dormantes sont meilleures pour les chevaux que les eaux vives qui leur donnent souvent des tranchées : et s'il y a quelques arbres dans ce terrain , il ne faut pas les détruire ; les chevaux sont bien aises de trouver cette ombre dans les grandes chaleurs : mais s'il y a des troncs , des chicots ou des trous , il faut arracher , combler , applanir , pour prévenir tout accident. Ces pâturages serviront à la nourriture de votre haras pendant l'été ; il faudra pendant l'hiver mettre les ju-



mens à l'écurie et les nourrir avec du foin , aussi bien que les poulains qu'on ne menera pâturer que dans les beaux jours d'hiver. Les étalons doivent être toujours nourris à l'écurie avec plus de paille que de foin, et entretenus dans un exercice modéré jusqu'au tems de la monte , qui dure ordinairement depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de juin; on ne leur fera faire aucun autre exercice pendant ce tems , et on les nourrira largement , mais avec les mêmes nourritures qu'à l'ordinaire.

Lorsqu'on menera l'étalon à la jument , il faudra le panser auparavant; cela ne fera qu'augmenter son ardeur : il faut aussi que la jument soit propre et défermée des pieds de derrière ; car il y en a qui sont chatouilleuses , et qui ruent à l'approche de l'étalon. Un homme tient la jument par le licou , et deux autres conduisent l'étalon par des longes : lorsqu'il est en situation , on aide à l'accouplement en le dirigeant et en détournant la queue de la jument; car un seul crin qui s'opposerait pourrait le blesser , même dangereusement. Il arrive quelquefois que dans l'accouplement l'étalon ne consomme pas l'acte de la génération , et qu'il sort de dessus la jument sans lui avoir rien laissé : il faut donc être attentif à observer si , dans les derniers momens de la copulation , le tronçon de la queue de l'étalon n'a pas un mouvement de balancier près de la croupe; car ce mouvement accompagne toujours l'émission de la liqueur séminale. S'il l'a consommé , il ne faut pas lui laisser réitérer l'accouplement ; il faut au contraire le ramener tout de suite à l'écurie , et le laisser jusqu'au surlendemain : car , quoiqu'un bon étalon puisse suffire à couvrir tous les jours une fois pendant les trois mois que dure le tems de la monte , il vaut mieux le ménager davantage , et ne lui donner une jument que tous les deux



jours ; il dépensera moins et produira davantage. Dans les premiers sept jours on lui donnera donc successivement quatre jumens différentes, et le neuvième jour on lui ramènera la première, et ainsi des autres, tant qu'elles seront en chaleur : mais dès qu'il y en aura quelqu'une dont la chaleur sera passée, on lui en substituera une nouvelle, pour la faire couvrir à son tour aussi tous les neuf jours ; et comme il y en a plusieurs qui retiennent dès la première, seconde ou troisième fois, on compte qu'un étalon ainsi conduit peut couvrir quinze ou dix-huit jumens, et produire dix ou douze poulains dans les trois mois que dure cet exercice. Dans ces animaux, la quantité de la liqueur séminale est très-grande, et dans l'émission ils en répandent fort abondamment. Dans les jumens il se fait aussi une émission ou plutôt une stillation de la liqueur séminale pendant tout le tems qu'elles sont en amour ; car elles jettent au dehors une liqueur gluante et blanchâtre, qu'on appelle des chaleurs ; et dès qu'elles sont pleines, ces émissions cessent. C'est cette liqueur que les Grecs ont appelée *l'hippomanès* de la jument, et dont ils prétendent qu'on peut faire des philtres, sur-tout pour rendre un cheval frénétique d'amour. Cet hippomanès est bien différent de celui qui se trouve dans les enveloppes du poulain, dont M. Daubenton a le premier connu et si bien décrit la nature, l'origine et la situation. Cette liqueur que la jument jette au dehors, est le signe le plus certain de sa chaleur ; mais on le reconnaît encore au gonflement de la partie inférieure de la vulve et aux fréquens hennissemens de la jument, qui dans ce tems cherche à s'approcher des chevaux. Lorsqu'elle a été couverte par l'étalon, il faut simplement la mener au pâturage sans aucune autre précaution. Le premier poulain d'une jument n'est jamais si étoffé que ceux qu'elle produit par la suite :

ainsi on observera de lui donner pour la première fois un étalon plus gros , afin de compenser le défaut de l'accroissement par la grandeur même de la taille. Il faut aussi avoir grande attention à la différence ou à la réciprocité des figures du cheval et de la jument , afin de corriger les défauts de l'un par les perfections de l'autre , et sur-tout ne jamais faire d'accouplemens disproportionnés , comme d'un petit cheval avec une grosse jument , et d'un grand cheval avec une petite jument , parce que le produit de cet accouplement serait petit ou mal proportionné. Pour tâcher d'approcher de la belle nature , il faut aller par nuanecs ; donner , par exemple , à une jument un peu trop épaisse un cheval étoffé , mais fin ; à une petite jument un cheval un peu plus haut qu'elle ; à une jument qui pêche par l'avant-main , un cheval qui ait la tête belle et l'encolure noble , etc.

On a remarqué que les haras établis dans des terrains secs et légers produisaient des chevaux sobres , légers et vigoureux , avec la jambe nerveuse et la corne dure ; tandis que , dans les lieux humides et dans les pâturages les plus gras , ils ont presque tous la tête grosse et pesante , le corps épais , les jambes chargées , la corne mauvaise et les pieds plats. Ces différences viennent de celle du climat et de la nourriture ; ce qui peut s'entendre aisément : mais ce qui est plus difficile à comprendre , et qui est encore plus essentiel que tout ce que nous venons de dire , c'est la nécessité où l'on est de toujours croiser les races , si l'on veut les empêcher de dégénérer.

Il y a dans la nature un prototype général dans chaque espèce , sur lequel chaque individu est modelé , mais qui semble , en se réalisant , s'altérer ou se perfectionner par les circonstances : en sorte que , relatif

vement à de certaines qualités , il y a une variation bizarre en apparence dans la succession des individus , et en même tems une constance qui paraît admirable dans l'espèce entière. Le premier animal , le premier cheval , par exemple , a été le modèle extérieur et le moule intérieur sur lequel tous les chevaux qui sont nés , tous ceux qui existent et tous ceux qui naîtront , ont été formés ; mais ce modèle , dont nous ne connaissons que les copies , a pu s'altérer ou se perfectionner en communiquant sa forme et se multipliant : l'empreinte originale subsiste en son entier dans chaque individu ; mais quoiqu'il y en ait des millions , aucun de ces individus n'est cependant semblable en tout à un autre individu , ni par conséquent au modèle dont il porte l'empreinte. Cette différence , qui prouve combien la nature est éloignée de rien faire d'absolu , et combien elle sait nuancer ses ouvrages , se trouve dans l'espèce humaine , dans celles de tous les animaux , de tous les végétaux , de tous les êtres en un mot qui se reproduisent , et ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il semble que le modèle du beau et du bon soit dispersé par toute la terre , et que dans chaque climat il n'en réside qu'une portion qui dégénère toujours , à moins qu'on ne la réunisse avec une autre portion prise au loin : en sorte que pour avoir de bon grain , de belles fleurs , etc. il faut en échanger les graines , et ne jamais les semer dans le même terrain qui les a produites ; et de même , pour avoir de beaux chevaux , de bons chiens , etc. il faut donner aux femelles du pays des mâles étrangers , et réciproquement aux mâles du pays des femelles étrangères ; sans cela les grains , les fleurs , les animaux , dégénèrent , ou plutôt prennent une si forte teinture du climat , que la matière domine sur la forme et semble l'abâtardir.

l'empreinte reste , mais défigurée par tous les traits qui ne lui sont pas essentiels. En mêlant au contraire les races , et sur-tout en les renouvelant toujours par des races étrangères , la forme semble se perfectionner , et la nature se relever et donner tout ce qu'elle peut produire de meilleur.

Ce n'est point ici le lieu de donner les raisons générales de ces effets , mais nous pouvons indiquer les conjectures qui se présentent au premier coup d'œil. On sait par expérience que des animaux ou des végétaux transplantés d'un climat lointain souvent dégénèrent et quelquefois se perfectionnent en peu de tems , c'est-à-dire , en un très-petit nombre de générations. Il est aisé de concevoir que ce qui produit cet effet est la différence du climat et de la nourriture : l'influence de ces deux causes doit à la longue rendre ces animaux exempts ou susceptibles de certaines maladies ; leur tempérament doit changer peu à peu ; le développement de la forme , qui dépend en partie de la nourriture et de la qualité des humeurs , doit donc changer aussi dans les générations. Ce changement est , à la vérité , presque insensible à la première génération , parce que les deux animaux , mâle et femelle , que nous supposons être les souches de cette race , ont pris leur consistance et leur forme avant d'avoir été dépaysés , et que le nouveau climat et la nourriture nouvelle peuvent à la vérité , changer leur tempérament , mais ne peuvent pas influer assez sur les parties solides et organiques pour en altérer la forme , sur-tout si l'accroissement de leur corps était pris en entier : par conséquent la première génération ne sera point altérée , la première progéniture de ces animaux ne dégénérera pas , l'empreinte de la forme sera pure , il n'y aura aucun vice de souche au moment de la naissance ; mais le jeune animal

essuyera , dans un âge tendre et faible , les influences du climat ; elles lui feront plus d'impression qu'elles n'en ont pu faire sur le père et la mère. Celles de la nourriture seront aussi bien plus grandes , et pourront agir sur les parties organiques dans le tems de l'accroissement , en altérer un peu la forme originaire , et y produire des germes de défauts , qui se manifesteront ensuite d'une manière très-sensible dans la seconde génération , où la progéniture a non-seulement ses propres défauts , c'est-à-dire , ceux qui lui viennent de son accroissement , mais encore les vices de la seconde souche , qui ne s'en développeront qu'avec plus d'avantage ; et enfin à la troisième génération les vices de la seconde et de la troisième souche , qui proviennent de cette influence du climat et de la nourriture , se trouvant encore combinés avec ceux de l'influence actuelle dans l'accroissement , deviendront si sensibles , que les caractères de la première souche en seront effacés : ces animaux de race étrangère n'auront plus rien d'étranger ; ils ressembleront en tout à ceux du pays. Des chevaux d'Espagne et de Barbarie , dont on conduit ainsi les générations , deviennent en France des chevaux français , souvent dès la seconde génération , et toujours à la troisième. On est donc obligé de croiser les races , au lieu de les conserver. On renouvelle la race à chaque génération , en faisant venir des chevaux barbes ou d'Espagne pour les donner aux jumens du pays : et ce qu'il y a de singulier , c'est que ce renouvellement de race , qui ne se fait qu'en partie , et , pour ainsi dire , à moitié , produit cependant de bien meilleurs effets que si le renouvellement était entier. Un cheval et une jument d'Espagne ne produiront pas ensemble d'aussi beaux chevaux en France que ceux qui viendront de ce même cheval



d'Espagne avec une jument du pays ; ce qui se concevra encore aisément , si l'on fait attention à la compensation nécessaire des défauts qui doit se faire lorsqu'on met ensemble un mâle et une femelle de différens pays. Chaque climat , par ses influences et par celles de la nourriture , donne une certaine conformation qui pèche par quelque excès ou par quelque défaut : mais dans un climat chaud il y aura en excès ce qui sera en défaut dans un climat froid , et réciproquement ; de manière qu'il doit se faire une compensation du tout lorsqu'on joint ensemble des animaux de ces climats opposés : et comme ce qui a le plus de perfection dans la nature est ce qui a le moins de défauts , et que les formes les plus parfaites sont seulement celles qui ont le moins de difformités , le produit de deux animaux , dont les défauts se compenseraient exactement , serait la production la plus parfaite de cette espèce : or , ils se compensent d'autant mieux , qu'on met ensemble des animaux de pays plus éloignés , ou plutôt de climats plus opposés ; le composé qui en résulte est d'autant plus parfait , que les excès ou les défauts de l'habitude du père sont plus opposés aux défauts ou aux excès de l'habitude de la mère.

Dans le climat tempéré de la France , il faut donc , pour avoir de beaux chevaux , faire venir des étalons de climats plus chauds ou plus froids : les chevaux arabes , si l'on en peut avoir , et les barbes , doivent être préférés , et ensuite les chevaux d'Espagne et du royaume de Naples ; et pour les climats froids , ceux de Danemark , et ensuite ceux de Holstein et de Frise : tous ces chevaux produiront en France , avec les jumens du pays , de très-bons chevaux , qui seront d'autant meilleurs et d'autant plus beaux , que la température du climat sera plus éloignée de celle du climat de la Fran-



ce ; ensorte que les arabes feront mieux que les barbes, les barbes mieux que ceux d'Espagne ; et de même les chevaux tirés de Danemarck produiront de plus beaux chevaux que ceux de Frisc. Au défaut de ces chevaux de climats beaucoup plus froids ou plus chauds , il faudra faire venir des étalons anglais ou allemands , ou même des provinces méridionales de la France dans les provinces septentrionales. On gagnera toujours à donner aux jumens des chevaux étrangers , et au contraire on perdra beaucoup à laisser multiplier ensemble dans un haras des chevaux de même race ; car ils dégènerent infailliblement et en très-peu de tems.

Dans l'espèce humaine , le climat et la nourriture n'ont pas d'aussi grandes influences que dans les animaux ; et la raison en est assez simple : l'homme se défend , mieux que l'animal , de l'intempérie du climat ; il se loge , il s'habille convenablement aux saisons ; sa nourriture est aussi beaucoup plus variée , et par conséquent elle n'influe pas de la même façon sur tous les individus. Les défauts ou les excès qui viennent de ces deux causes , et qui sont si constans et si sensibles dans les animaux , le sont beaucoup moins dans les hommes. D'ailleurs , comme il y a eu de fréquentes migrations de peuples , que les nations se sont mêlées , et que beaucoup d'hommes voyagent et se répandent de tous côtés , il n'est pas étonnant que les races humaines paraissent être moins sujettes au climat , et qu'il se trouve des hommes forts , bien faits , et même spirituels , dans tous les pays. Cependant on peut croire que , par une expérience dont on a perdu toute mémoire , les hommes ont autrefois connu le mal qui résultait des alliances du même sang , puisque chez les nations les moins policées il a rarement été permis au frère d'épouser sa sœur. Cet usage , qui

est pour nous le droit divin , et qu'on ne rapporte chez les autres peuples qu'à des vues politiques , a peut-être été fondé sur l'observation : la politique ne s'étend pas d'une manière si générale et si absolue , à moins qu'elle ne tienne au physique. Mais si les hommes ont une fois connu par expérience que leur race dégénérât toutes les fois qu'ils ont voulu la conserver sans mélange dans une même famille , ils auront regardé comme une loi de la nature celle de l'alliance avec des familles étrangères , et se seront tous accordés à ne pas souffrir de mélange entre leurs enfans. Et en effet , l'analogie peut faire présumer que dans la plupart des climats les hommes dégénèreraient comme les animaux , après un certain nombre de générations.

Une autre influence du climat et de la nourriture est la variété des couleurs dans la robe des animaux : ceux qui sont sauvages et qui vivent dans le même climat , sont d'une même couleur , qui devient seulement un peu plus claire ou plus foncée dans les différentes saisons de l'année ; ceux , au contraire , qui vivent sous des climats différens , sont de couleurs différentes ; et les animaux domestiques varient prodigieusement par les couleurs , en sorte qu'il y a des chevaux , des chiens , etc. de toutes sortes de poils , au lieu que les cerfs , les lièvres , etc. sont tous de la même couleur. Les injures du climat toujours les mêmes , la nourriture toujours la même , produisent dans les animaux sauvages cette uniformité. Le soin de l'homme , la douceur de l'abri , la variété dans la nourriture , effacent et font varier cette couleur dans les animaux domestiques , aussi bien que le mélange des races étrangères , lorsqu'on n'a pas soin d'assortir la couleur du mâle avec celle de la femelle ; ce qui produit quelquefois de belles singularités , comme on le

voit sur les chevaux pies , où le blanc et le noir sont appliqués d'une manière si bizarre , et tranchent l'un sur l'autre si singulièrement , qu'il semble que ce ne soit pas l'ouvrage de la nature , mais l'effet du caprice d'un peintre.

Dans l'accouplement des chevaux , on assortira donc le poil et la taille , on contrastera les figures , on croîsera les races en opposant les climats , et on ne joindra jamais ensemble les chevaux et les jumens nés dans le même haras. Toutes ces conditions sont essentielles , et il y a encore quelques autres attentions qu'il ne faut pas négliger : par exemple , il ne faut pas dans un haras de jumens à queue courte , parce que ne pouvant se défendre des mouches , elles en sont beaucoup plus tourmentées que celles qui ont tous leurs crins , et l'agitation continuelle que leur cause la piquûre de ces insectes , fait diminuer la quantité de leur lait ; ce qui influe beaucoup sur le tempérament et la taille du poulain , qui , toutes choses égales d'ailleurs , sera d'autant plus vigoureux que sa mère sera meilleure nourrice. Il faut tâcher de n'avoir pour son haras que des jumens qui aient toujours pâturé , et qui n'aient point fatigué : les jumens qui ont toujours été à l'écurie nourries au sec , et qu'on met ensuite au pâturage , ne produisent pas d'abord ; il leur faut du tems pour s'accoutumer à cette nouvelle nourriture.

Quoique la saison ordinaire de la chaleur des jumens soit depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de juin , il arrive assez souvent que dans un grand nombre il y en a quelques unes qui sont en chaleur avant ce tems ; on fera bien de laisser passer cette chaleur sans les faire couvrir , parce que le poulain qui naîtrait en hiver , souffrirait de l'intempérie de la saison , et ne pourrait sucer qu'un mauvais lait : et de même lorsqu'une jument ne

vient en chaleur qu'après le mois de juin , on ne devrait pas la laisser couvrir , parce que le poulain naissant alors en été , n'a pas le tems d'acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant.

Beaucoup de gens , au lieu de conduire l'étalon à la jument pour la faire couvrir , le lâchent dans le parquct où les jumens sont rassemblées , et l'y laissent en liberté choisir lui-même celles qui ont besoin de lui , et les satisfaire à son gré. Cette manière est bonne pour les jumens ; elles produiront même plus sûrement que de l'autre façon ; mais l'étalon se ruine plus en six semaines qu'il ne ferait en plusieurs années par un exercice modéré , et conduit comme nous l'avons dit.

Lorsque les jumens sont pleines , et que leur ventre commence à s'appesantir , il faut les séparer des autres qui ne le sont point , et qui pourraient les blesser. Elles portent ordinairement onze mois et quelques jours ; elles accouchent debout , au lieu que presque tous les autres quadrupèdes se couchent. On aide celles dont l'accouchement est difficile ; on y met la main ; on remet le poulain en situation , et quelquefois même , lorsqu'il est mort , on le tire avec des cordes. Le poulain se présente ordinairement la tête la première , comme dans toutes les autres espèces d'animaux ; il rompt ses enveloppes en sortant de la matrice , et les eaux abondantes qu'elles contiennent s'écoulent : il tombe en même tems un ou plusieurs morceaux solides formés par le sédiment de la liqueur épaisse de l'allantoïde. Ce morceau , que les anciens ont appelé l'hippomanès du poulain , n'est pas , comme ils le disent , un morceau de chair attaché à la tête du poulain ; il en est au contraire séparé par la membrane amnios. La jument lèche le poulain après sa naissance , mais elle ne touche pas à l'hippo-

manès ; et les anciens se sont encore trompés lorsqu'ils ont assuré qu'elle le dévorait à l'instant.

L'usage ordinaire est de faire couvrir une jument neuf jours après qu'elle a pouliné : c'est pour ne point perdre de tems , et pour tirer de son haras tout le produit que l'on peut en attendre. Cependant il est sûr que la jument ayant ensemble à nourrir son poulain né et son poulain à naître , ses forces sont partagées , et qu'elle ne peut leur donner autant que si elle n'avait que l'un ou l'autre à nourrir : il serait donc mieux , pour avoir d'excellens chevaux , de ne laisser couvrir les jumens que de deux années l'une ; elles dureraient plus long-tems et retiendraient plus sûrement : car dans les haras ordinaires il s'en faut bien que toutes les jumens qui ont été couvertes produisent tous les ans ; c'est beaucoup lorsque dans la même année il s'en trouve la moitié ou les deux tiers qui donnent des poulains.

Les jumens , quoique pleines , peuvent souffrir l'accouplement ; et cependant il n'y a jamais de superfétation. Elles produisent ordinairement jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans , et les plus vigoureuses ne produisent guère au delà de dix-huit ans. Les chevaux , lorsqu'ils ont été ménagés , peuvent engendrer jusqu'à l'âge de vingt et même au delà ; et l'on a fait sur ces animaux la même remarque que sur les hommes ; c'est que ceux qui ont commencé de bonne heure finissent aussi plus tôt ; car les gros chevaux , qui sont plus tôt formés que les chevaux fins , et dont on fait des étalons dès l'âge de quatre ans , ne durent pas si long-tems , et sont communément hors d'état d'engendrer avant l'âge de quinze ans.

La durée de la vie des chevaux est , comme dans toutes les autres espèces d'animaux , proportionnée à



la durée du tems de leur accroissement. L'homme , qui est quatorze ans à croître , peut vivre six ou sept fois autant de tems , c'est-à-dire quatre-vingt-dix ou cent ans. Le cheval , dont l'accroissement se fait en quatre ans , peut vivre six ou sept fois autant , c'est-à-dire , vingt-cinq ou trente ans. Les exemples qui pourraient être contraires à cette règle sont si rares , qu'on ne doit pas même les regarder comme une exception dont on puisse tirer des conséquences ; et comme les gros chevaux prennent leur entier accroissement en moins de tems que les chevaux fins , ils vivent aussi moins de tems , et sont vieux dès l'âge de quinze ans.

Il paraît au premier coup d'œil que dans les chevaux et la plupart des autres animaux quadrupèdes , l'accroissement des parties postérieures est d'abord plus grand que celui des parties antérieures , tandis que dans l'homme les parties inférieures croissent moins d'abord que les parties supérieures : car dans l'enfant les cuisses et les jambes sont , à proportion du corps , beaucoup moins grandes que dans l'adulte ; dans le poulain , au contraire , les jambes de derrière sont assez longues pour qu'il puisse atteindre à sa tête avec le pied de derrière , au lieu que le cheval adulte ne peut plus y atteindre. Mais cette différence vient moins de l'inégalité de l'accroissement total des parties antérieures et postérieures , que de l'inégalité des pieds de devant et de ceux de derrière , qui est constante dans toute la nature , et plus sensible dans les animaux quadrupèdes ; car dans l'homme les pieds sont plus gros que les mains , et sont aussi plus tôt formés ; et dans le cheval , dont une grande partie de la jambe de derrière n'est qu'un pied , puisqu'elle n'est composée que des os relatifs au tarse , au métatarse , etc. il n'est pas étonnant que ce pied soit plus étendu et plus tôt développé que la jambe



de devant , dont toute la partie inférieure représente la main , puisqu'elle n'est composée que des os du carpe , du métacarpe , etc. Lorsqu'un poulain vient de naître , on remarque aisément cette différence : les jambes de devant , comparées à celles de derrière , paraissent et sont en effet beaucoup plus courtes alors qu'elles ne le seront dans la suite ; et d'ailleurs l'épaisseur que le corps acquiert , quoiqu'indépendante des proportions de l'accroissement en longueur , met cependant plus de distance entre les pieds de derrière et la tête , et contribue par conséquent à empêcher le cheval d'y atteindre lorsqu'il a pris son accroissement.

Dans tous les animaux , chaque espèce est variée suivant les différens climats , et les résultats généraux de ces variétés forment et constituent les différentes races , dont nous ne pouvons saisir que celles qui sont les plus marquées , c'est-à-dire celles qui diffèrent sensiblement les unes des autres , en négligeant toutes les nuances intermédiaires , qui sont ici , comme en tout , infinies. Nous en avons même encore augmenté le nombre et la confusion en favorisant le mélange de ces races , et nous avons , pour ainsi dire , brusqué la nature en amenant en ces climats des chevaux d'Afrique ou d'Asie ; nous avons rendu méconnaissables les races primitives de France , en y introduisant des chevaux de tout pays ; et il ne nous reste , pour distinguer les chevaux , que quelques légers caractères , produits par l'influence actuelle du climat. Ces caractères seraient bien plus marqués et les différences seraient bien plus sensibles , si les races de chaque climat s'y fussent conservées sans mélange ; les petites variétés auraient été moins nuancées , moins nombreuses ; mais il y aurait eu un certain nombre de grandes variétés bien caractérisées , que tout le monde aurait aisément distinguées ; au lieu

qu'il faut de l'habitude, et même une assez longue expérience, pour connaître les chevaux des différens pays. Nous n'avons sur cela que les lumières que nous avons pu tirer des livres des voyageurs, des ouvrages des plus habiles écuyers, tels que MM. de Newcastle, de Garsault, de la Guérinière, etc. et de quelques remarques que M. de Pignerolles, écuyer du roi et chef de l'académie d'Angers, a eu la bonté de nous communiquer.

Les chevaux arabes sont les plus beaux que l'on connaisse en Europe; ils sont plus grands et plus étoffés que les barbes, et tout aussi bien faits: mais comme il en vient rarement en France, les écuyers n'ont pas d'observations détaillées de leurs perfections et de leurs défauts.

Les chevaux barbes sont plus communs; ils ont l'encolure longue, fine, peu chargée de crins et bien sortie du garrot; la tête belle, petite, et assez ordinairement moutonnée; l'oreille belle et bien placée, les épaules légères et plates, le garrot mince et bien relevé, les reins courts et droits, le flanc et les côtes ronds sans trop de ventre, les haanches bien effacées, la croupe le plus souvent un peu longue, et la queue placée un peu haut, la cuisse bien formée et rarement plate, les jambes belles, bien faites et sans poil, le nerf bien détaché, le pied bien fait, mais souvent le paturon long. On en voit de tous poils, mais plus communément de gris. Les barbes ont un peu de négligence dans leur allure; ils ont besoin d'être recherchés, et on leur trouve beaucoup de vitesse et de nerf: ils sont fort légers et très-propres à la course. Ces chevaux paraissent être les plus propres pour en tirer race: il serait seulement à souhaiter qu'ils fussent de plus grande taille; les plus grands sont de quatre pieds huit pou-

ces , et il est rare d'en trouver qui aient quatre pieds neuf pouces. Il est confirmé par expérience qu'en France , en Angleterre , etc. ils engendrent des poulains qui sont plus grands qu'eux. On prétend que parmi les barbes , ceux du royaume de Maroc sont les meilleurs , ensuite les barbes de montagne ; ceux du reste de la Mauritanie sont au dessous , aussi bien que ceux de Turquie , de Perse et d'Arménie. Tous ces chevaux des pays chauds ont le poil plus ras que les autres. Les chevaux tures ne sont pas si bien proportionnés que les barbes : ils ont pour l'ordinaire l'encolure effilée , le corps long , les jambes trop menues ; cependant ils sont grands travailleurs et de longue haleine. On n'en sera pas étonné , si l'on fait attention que dans les pays chauds les os des animaux sont plus durs que dans les climats froids ; et c'est par cette raison que , quoiqu'ils aient le canon plus menu que ceux de ce pays-ci , ils ont cependant plus de force dans les jambes.

Les chevaux d'Espagne , qui tiennent le second rang après les barbes , ont l'encolure longue , épaisse , et beaucoup de crins ; la tête un peu grosse , et quelquefois moutonnée ; les oreilles longues , mais bien placées ; les yeux pleins de feu , l'air noble et fier , les épaules épaisses et le poitrail large , les reins assez souvent un peu bas , la côte ronde , et souvent un peu trop de ventre ; la croupe ordinairement ronde et large , quoique quelques-uns l'aient un peu longue ; les jambes belles et sans poil , le nerf bien détaché ; le paturon quelquefois un peu long , comme les barbes ; le pied un peu alongé , comme celui d'un mulet , et souvent le talon trop haut. Les chevaux d'Espagne de belle race sont épais , bien étoffés , bas de terre ; ils ont aussi beaucoup de mouvement dans leur dé-

marche , beaucoup de souplesse , de feu et de fierté : leur poil le plus ordinaire est noir ou bai marron , quoiqu'il y en ait quelques-uns de toutes sortes de poils. Ils ont très-rarement des jambes blanches et des nez blancs ; les Espagnols , qui ont de l'aversion pour ces marques , ne tirent point race des chevaux qui les ont ; ils ne veulent qu'une étoile au front ; ils estiment même les chevaux zains autant que nous les méprisons. L'un et l'autre de ces préjugés , quoique contraires , sont peut-être tout aussi mal fondés , puisqu'il se trouve de très-bons chevaux avec toutes sortes de marques , et de même d'excellens chevaux qui sont zains. Cette petite différence dans la robe d'un cheval ne semble en aucune façon dépendre de son naturel , ou de sa constitution intérieure , puisqu'elle dépend en effet d'une qualité extérieure , et si superficielle , que par une légère blessure dans la peau on produit une tache blanche. Au reste , les chevaux d'Espagne , zains ou autres , sont tous marqués à la cuisse , hors le montoir , de la marque du haras dont ils sont sortis. Ils ne sont pas communément de grande taille ; cependant on en trouve quelques-uns de quatre pieds neuf ou dix pouces. Ceux de la haute Andalousie passent pour être les meilleurs de tous , quoiqu'ils soient assez sujets à avoir la tête trop longue ; mais on leur fait grâce de ce défaut en faveur de leurs rares qualités : ils ont du courage , de l'obéissance , de la grâce , de la fierté , et plus de souplesse que les barbes : c'est par tous ces avantages qu'on les préfère à tous les autres chevaux du monde , pour la guerre , pour la pompe et pour le manège.

Les plus beaux chevaux anglais sont , pour la conformation , assez semblables aux arabes et aux barbes , dont ils sortent en effet : ils ont cependant la tête plus grande , mais bien faite et moutonnée ; les oreilles plus

longues , mais bien placées. Par les oreilles seules on pourrait distinguer un cheval anglais d'un cheval barbe; mais la grande différence est dans la taille : les anglais sont bien étoffés et beaucoup plus grands ; on en trouve communément de quatre pieds dix pouces , et même de cinq pieds de hauteur. Il y en a de tous poils et de toutes marques. Ils sont généralement forts, vigoureux, hardis, capables d'une grande fatigue, excellens pour la chasse et la course : mais il leur manque la grâce et la souplesse ; ils sont durs , et ont peu de liberté dans les épaules.

On parle souvent de courses de chevaux en Angleterre, et il y a des gens extrêmement habiles dans cette espèce d'art gymnastique. Pour en donner une idée, je ne puis mieux faire que de rapporter ce qu'un homme respectable \* que j'ai déjà eu occasion de citer, m'a écrit de Londres le 18 février 1748. M. Thornhill, maître de poste à Stilton, fit gageure de courir à cheval trois fois de suite le chemin de Stilton à Londres, c'est-à-dire de faire deux cents quinze milles d'Angleterre (environ soixante-douze lieues de France) en quinze heures. Le 29 avril 1745, vieux style, il se mit en course, partit de Stilton, fit la première course jusqu'à Londres en trois heures cinquante-une minutes, et monta huit différens chevaux dans cette course ; il repartit sur le champ et fit la seconde course, de Londres à Stilton, en trois heures cinquante-deux minutes, et ne monta que six chevaux ; il se servit pour la troisième course des mêmes chevaux qui lui avaient déjà servi : dans les quatorze il en monta sept, et il acheva cette dernière course en trois heures quarante-neuf minutes ; en sorte que non-seulement il remplit la gageure qui

---

\* Mylord comte de Morton,



était de faire ce chemin en quinze heures , mais il le fit en onze heures trente-deux minutes. Je doute que dans les jeux olympiques il se soit jamais fait une course si rapide que cette course de M. Thornhill.

Les chevaux d'Italie étaient autrefois plus beaux qu'ils ne le sont aujourd'hui , parce que depuis un certain tems on y a négligé les haras ; cependant il se trouve encore de beaux chevaux napolitains , sur-tout pour les attelages : mais en général ils ont la tête grosse et l'encolure épaisse ; ils sont indociles , et par conséquent difficiles à dresser. Ces défauts sont compensés par la richesse de leur taille , et par leur fierté , et par la beauté de leurs mouvemens. Ils sont excellens pour l'appareil , et ont beaucoup de dispositions à piaffer.

Les chevaux danois sont de si belle taille et si étoffés , qu'on les préfère à tous les autres pour en faire des attelages. Il y en a de parfaitement bien moulés , mais en petit nombre ; car le plus souvent ces chevaux n'ont pas une conformation fort régulière. La plupart ont l'encolure épaisse , les épaules grosses , les reins un peu longs et bas , la croupe trop étroite pour l'épaisseur du devant ; mais ils ont tous de beaux mouvemens , et en général ils sont très-bons pour la guerre et pour l'appareil. Ils sont de tous poils ; et même les poils singuliers , comme pie et tigre , ne se trouvent guère que dans les chevaux danois.

Il y a en Allemagne de fort beaux chevaux ; mais en général ils sont pesans et ont peu d'haleine , quoiqu'ils viennent , pour la plupart , des chevaux turcs et barbes , dont on entretient les haras , aussi bien que de chevaux d'Espagne et d'Italie. Ils sont donc peu propres à la chasse et à la course de vitesse , au lieu que les chevaux hongrois , transilvains , etc. sont au



contraire légers et bons coureurs. Les housards et les Hongrois leur fendent les naseaux, dans la vue, dit-on, de leur donner plus d'haleine, et aussi pour les empêcher de hennir à la guerre. On prétend que les chevaux auxquels on a fendu les naseaux ne peuvent plus hennir. Je n'ai pas été à portée de vérifier ce fait; mais il me semble qu'ils doivent seulement hennir plus faiblement. On a remarqué que les chevaux hongrois, cravates et polonais, sont forts sujets à être bégus.

Les chevaux de Hollande sont fort bons pour le carrosse, et ce sont ceux dont on se sert le plus communément en France. Les meilleurs viennent de la province de Frise; il y en a aussi de fort bons dans le pays de Bergues et de Juliers. Les chevaux flamands sont fort au dessous des chevaux de Hollande: ils ont presque tous la tête grosse, les pieds plats, les jambes sujettes aux eaux; et ces deux derniers défauts sont essentiels dans les chevaux de carrosse.

Il y a en France des chevaux de toute espèce; mais les beaux sont en petit nombre. Les meilleurs chevaux de selle viennent du Limosin, ils ressemblent assez aux barbes, et sont comme eux excellens pour la chasse; mais ils sont tardifs dans leur accroissement: il faut les ménager dans leur jeunesse, et même ne s'en servir qu'à l'âge de huit ans. Il y a aussi de très-bons bidets en Auvergne, en Poitou, dans le Morvan, en Bourgogne, mais après le Limosin, c'est la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux: ils ne sont pas si bons pour la chasse, mais ils sont meilleurs pour la guerre; ils sont plus étoffés et plus tôt formés. On tire de la basse Normandie et du Cotentin de très-beaux chevaux de carrosse, qui ont plus de légèreté et de ressources que les chevaux de Hollande. La Franche-Comté et le Boulonnais fournissent de

très-bons chevaux de tirage. En général, les chevaux français pèchent pour avoir de trop grosses épaules, au lieu que les barbes pèchent pour les avoir trop serrées.

Après l'énumération de ces chevaux qui nous sont les mieux connus, nous rapporterons ce que les voyageurs disent des chevaux étrangers que nous connaissons peu. Il y a de fort bons chevaux dans toutes les îles de l'Archipel. Ceux de l'île de Crète étaient en grande réputation chez les anciens pour l'agilité et la vitesse; cependant aujourd'hui on s'en sert peu dans le pays même, à cause de la trop grande aspérité du terrain, qui est presque partout fort inégal et fort montueux. Les beaux chevaux de ces îles, et même ceux de Barbarie, sont de race arabe. Les chevaux naturels du royaume de Maroc sont beaucoup plus petits que les arabes, mais très-légers et très-vigoureux. M. Shaw prétend que les haras d'Égypte et de Tingitanie l'emportent aujourd'hui sur tous ceux des pays voisins; au lieu qu'on trouvait, il y a environ un siècle, d'aussi bons chevaux dans tout le reste de la Barbarie. L'excellence de ces chevaux barbes consiste, dit-il, à ne s'abattre jamais, et à se tenir tranquilles lorsque le cavalier descend ou laisse tomber la bride. Ils ont un grand pas et un galop rapide : mais on ne les laisse point trotter ni marcher l'amble; les habitans du pays regardent ces allures du cheval comme des mouvemens grossiers et ignobles. Il ajoute que les chevaux d'Égypte sont supérieurs à tous les autres pour la taille et pour la beauté. Mais ces chevaux d'Égypte, aussi bien que la plupart des chevaux de Barbarie, viennent des chevaux arabes, qui sont sans contredit les premiers et les plus beaux chevaux du monde.

Selon Marmol, ou plutôt selon Léon l'Africain, car

Marmol l'a ici copié presque mot à mot, les chevaux arabes viennent des chevaux sauvages des déserts d'Arabie, dont on a fait très-anciennement des haras, qui les ont tant multipliés, que toute l'Asie et l'Afrique en sont pleines. Ils sont si légers, que quelques-uns d'entr'eux devancent les autruches à la course. Les Arabes du désert et les peuples de Libye élèvent une grande quantité de ces chevaux pour la chasse; ils ne s'en servent ni pour voyager ni pour combattre: ils les font paître lorsqu'il y a de l'herbe; et lorsque l'herbe manque, ils ne les nourrissent que de dattes et de lait de chameau; ce qui les rend nerveux, légers et maigres. Ils tendent des pièges aux chevaux sauvages; ils en mangent la chair, et disent que celle des jeunes est fort délicate. Ces chevaux sauvages sont plus petits que les autres; ils sont communément de couleur cendrée, quoiqu'il y en ait aussi de blancs, et ils ont le erin et le poil de la queue fort courts et hérissés. D'autres voyageurs nous ont donné sur les chevaux arabes des relations curieuses, dont nous ne rapporterons ici que les principaux faits.

Il n'y a point d'Arabe, quelque misérable qu'il soit, qui n'ait des chevaux. Ils montent ordinairement les jumens, l'expérience leur ayant appris qu'elles résistent mieux que les chevaux à la fatigue, à la faim et à la soif; elles sont aussi moins vicieuses, plus douces, et hennissent moins fréquemment que les chevaux: ils les accoutument si bien à être ensemble, qu'elles demeurent en grand nombre, quelquefois des jours entiers, abandonnées à elles-mêmes, sans se frapper les unes les autres, et sans se faire aucun mal. Les Turcs, au contraire, n'aiment point les jumens; et les Arabes leur vendent les chevaux qu'ils ne veulent pas garder pour étalons. Ils consacrent avec

grand soin , et depuis très - long - tems , les races de leurs chevaux ; ils en connaissent les générations , les alliances et toute la généalogie. Ils distinguent les races par des noms différens , et ils en font trois classes : la première est celle des chevaux nobles , de race pure et ancienne des deux côtés ; la seconde est celle des chevaux de race ancienne , mais qui se sont mésalliés ; et la troisième est celle des chevaux communs : ceux-ci se vendent à bas prix ; mais ceux de la première classe , et même ceux de la seconde , parmi lesquelles il s'en trouve d'aussi bons que ceux de la première , sont excessivement chers. Ils ne font jamais couvrir les jumens de cette première classe noble que par des étalons de la même qualité. Ils connaissent par une longue expérience toutes les races de leurs chevaux et de ceux de leurs voisins ; ils en connaissent en particulier le nom , le surnom , le poil , les marques , etc. Quand ils n'ont pas des étalons nobles , ils en empruntent chez leurs voisins , moyennant quelque argent , pour faire couvrir leurs jumens ; ce qui se fait en présence de témoins , qui en donnent une attestation signée et scellée pardevant le secrétaire de l'Émir , ou quelqu'autre personne publique ; et dans cette attestation le nom du cheval et de la jument est cité , et toute leur génération exposée. Lorsque la jument a pouliné , on appelle encore des témoins , et l'on fait une autre attestation , dans laquelle on fait la description du poulain qui vient de naître , et on marque le jour de sa naissance. Ces billets donnent le prix aux chevaux , et on les remet à ceux qui les achètent. Les moindres jumens de cette première classe sont de cinq cents écus , et il y en a beaucoup qui se vendent mille écus , et même quatre , cinq et six mille livres. Comme les Arabes n'ont qu'une tente pour maison , cette tente

leur sert aussi d'écurie; la jument, le poulain, le mari, la femme et les enfans couchent tous pêle-mêle, les uns avec les autres : on y voit les petits enfans sur le corps, sur le cou de la jument et du poulain, sans que ces animaux les blessent ni les incommodent; on dirait qu'ils n'osent se remuer de peur de leur faire du mal. Ces jumens sont si accoutumées à vivre dans cette familiarité, qu'elles souffrent toute sorte de badinage. Les Arabes ne les battent point; ils les traitent doucement; ils parlent et raisonnent avec elles; ils en prennent un très-grand soin; ils les laissent toujours aller au pas, et ne les piquent jamais sans nécessité; mais aussi dès qu'elles se sentent chatouiller le flanc avec le coin de l'étrier, elles partent subitement, et vont d'une vitesse incroyable; elles sautent les haies et les fossés aussi légèrement que les biches; et si leur cavalier vient à tomber, elles sont si bien dressées, qu'elles s'arrêtent tout court, même dans le galop le plus rapide. Tous les chevaux des Arabes sont d'une taille médiocre, fort dégagés, et plutôt maigres que gras. Ils les pansent soir et matin fort régulièrement et avec tant de soin, qu'ils ne leur laissent pas la moindre crasse sur la peau; ils leur lavent les jambes, le crin et la queue, qu'ils laissent toute longue, et qu'ils peignent rarement pour ne pas rompre le poil. Ils ne leur donnent rien à manger de tout le jour, ils leur donnent seulement à boire deux ou trois fois, et au coucher du soleil ils leur passent un sac à la tête, dans lequel il y a environ un demi-boisseau d'orge bien net. Ces chevaux ne mangent donc que pendant la nuit, et on ne leur ôte le sac que le lendemain matin, lorsqu'ils ont tout mangé. On les met au vert au mois de mars, quand l'herbe est assez grande : c'est dans cette même saison que l'on fait couvrir les jumens, et



on a grand soin de leur jeter de l'eau froide sur la croupe immédiatement après qu'elles ont été couvertes. Lorsque la saison du printemps est passée , on retire les chevaux du pâturage , et on ne leur donne ni herbe ni foin de tout le reste de l'année , ni même de paille que très-rarement ; l'orge est leur unique nourriture. On ne manque pas de couper aussi les crins aux poulains dès qu'ils ont un an ou dix-huit mois , afin qu'ils deviennent plus touffus et plus longs. On les monte dès l'âge de deux ans ou deux ans et demi tout au plus tard ; on ne leur met la selle et la bride qu'à cet âge ; et tous les jours , du matin jusqu'au soir , tous les chevaux des Arabes demeurent sellés et bridés à la porte de la tente.

La race de ces chevaux s'est étendue en Barbarie , chez les Maures , et même chez les Nègres de la rivière de Gambie et du Sénégal. Les seigneurs du pays en ont quelques-uns qui sont d'une grande beauté. Au lieu d'orge ou d'avoine , on leur donne du maïs concassé ou réduit en farine , qu'on mêle avec du lait lorsqu'on veut les engraisser ; et dans ce climat si chaud on ne les laisse boire que rarement. D'un autre côté , les chevaux arabes ont peuplé l'Égypte , la Turquie , et peut-être la Perse , où il y avait autrefois des haras très-considérables. Marc Paul cite un haras de dix mille jumens blanches ; et il dit que dans la province de Balasie il y avait une grande quantité de chevaux grands et légers , avec la corne du pied si dure , qu'il était inutile de les ferrer.

Tous les chevaux du levant ont , comme ceux de Perse et d'Arabie , la corne fort dure : on les ferre cependant , mais avec des fers minces , légers , et qu'on peut clouer partout. En Turquie , en Perse et en Arabie , on a aussi les mêmes usages pour les soigner , les

nourrir , et leur faire de la litière de leur fumier , qu'on fait auparavant sécher au soleil pour ôter l'odeur , et ensuite on le réduit en poudre et on en fait une couche , dans l'écurie ou dans la tente , d'environ quatre ou cinq pouces d'épaisseur : cette litière dure fort long-tems ; car quand elle est infectée de nouveau , on la relève pour la faire sécher au soleil une seconde fois , et cela lui fait perdre entièrement sa mauvaise odeur.

Il y a en Turquie des chevaux arabes , des chevaux tartares , des chevaux hongrois , et des chevaux de race du pays. Ceux-ci sont beaux et très-fins ; ils ont beaucoup de feu , de vitesse , et même d'agrément : mais ils sont trop délicats ; ils ne peuvent supporter la fatigue , ils mangent peu , ils s'échauffent aisément , et ont la peau si sensible , qu'ils ne peuvent supporter le frottement de l'étrille ; on se contente de les frotter avec l'époussette et de les laver. Ces chevaux , quoique beaux , sont , comme l'on voit , fort au dessous des arabes ; ils sont même au dessous des chevaux de Perse , qui sont , après les arabes , les plus beaux et les meilleurs chevaux de l'Orient. Les pâturages des plaines de Médie , de Persépolis , d'Ardebil , de Derbent , sont admirables , et on y élève , par les ordres du gouvernement , une prodigieuse quantité de chevaux , dont la plupart sont très-beaux , et presque tous excellens. Pietro della Valle préfère les chevaux communs de Perse aux chevaux d'Italie , et même , dit-il , aux plus excellens chevaux du royaume de Naples. Communément ils sont de taille médiocre ; il y en a même de fort petits , qui n'en sont pas moins bons ni moins forts : mais il s'en trouve aussi beaucoup de bonne taille , et plus grands que les chevaux de selle anglais. Ils ont tous la tête légère , l'encolure fine , le poitrail étroit , les oreilles

bien faites et bien placées , les jambes menues , la croupe belle et la corne dure ; ils sont dociles , vifs , légers , hardis , courageux , et capables de supporter une grande fatigue ; ils courent d'une très-grande vitesse , sans jamais s'abattre ni s'affaïsser : ils sont robustes et très-aisés à nourrir ; on ne leur donne que de l'orge mêlé avec de la paille hachée menu , dans un sac qu'on leur passe à la tête , et on ne les met au verd que pendant six semaines au printems. On leur laisse la queue longue ; on ne sait ce que c'est que de les faire hongres ; on leur donne des couvertures pour les défendre des injures de l'air ; on les soigne avec une attention particulière ; on les conduit avec un simple bridon et sans éperon , et on en transporte une très-grande quantité en Turquie , et sur-tout aux Indes. Ces voyageurs , qui font tous l'éloge des chevaux de Perse , s'accordent cependant à dire que les chevaux arabes sont encore supérieurs pour l'agilité , le courage et la force , et même la beauté , et qu'ils sont beaucoup plus recherchés en Perse même que les plus beaux chevaux du pays.

Les chevaux qui naissent aux Indes ne sont pas bons ; ceux dont se servent les grands du pays y sont transportés de Perse et d'Arabie. On leur donne un peu de foin le jour , et le soir on leur fait cuire des pois avec du sucre et du beurre , au lieu d'avoine ou d'orge. Cette nourriture les soutient et leur donne un peu de force ; sans cela ils dépériraient en très-pen de tems , le climat leur étant contraire. Les chevaux naturels du pays sont en général fort petits , il y en a même de si petits , que Tavernier rapporte que le jeune prince du Mogol , âgé de sept ou huit ans , montait ordinairement un petit cheval très-bien fait , dont la taille n'excédait pas celle d'un grand lévrier. Il semble que les climats excessi-

vement chauds soient contraires aux chevaux : ceux de la côte d'Or , de celle de Juda , de Guinée , etc. sont , comme ceux des Indes , fort mauvais ; ils portent la tête et le cou fort bas , leur marche est si chancelante , qu'on les croit toujours prêts à tomber : ils ne se remueraient pas si on ne les frappait continuellement ; et la plupart sont si bas , que les pieds de ceux qui les montent touchent presque à terre. Ils sont de plus fort indociles , et propres seulement à servir de nourriture aux Nègres , qui en aiment la chair autant que celle des chiens. Ce goût pour la chair du cheval est donc commun aux Nègres et aux Arabes ; il se retrouve en Tartarie , et même à la Chine. Les chevaux chinois ne valent pas mieux que ceux des Indes : ils sont faibles , lâches , mal faits et fort petits ; ceux de la Corée n'ont que trois pieds de hauteur. A la Chine , presque tous les chevaux sont hongres ; et ils sont si timides , qu'on ne peut s'en servir à la guerre : aussi peut-on dire que ce sont les chevaux tartares qui ont fait la conquête de la Chine. Ces chevaux sont très-propres pour la guerre , quoique communément ils ne soient que de taille médiocre : ils sont forts , vigoureux , fiers , ardens , légers et grands coureurs. Ils ont la corne du pied fort dure , mais trop étroite ; la tête fort légère , mais trop petite ; l'encolure longue et roide ; les jambes trop hautes : avec tous ces défauts ils peuvent passer pour de très-bons chevaux ; ils sont infatigables , et courent d'une vitesse extrême. Les Tartares vivent avec leurs chevaux à peu près comme les Arabes ; ils les font monter dès l'âge de sept ou huit mois par de jeunes enfans , qui les promènent et les font courir à petites reprises ; ils les dressent ainsi peu à peu , et leur font souffrir de grandes diètes : mais ils ne les montent pour aller en course , que quand ils ont six ou sept ans : ils leur

font supporter alors des fatigues incroyables , comme de marcher deux ou trois jours sans s'arrêter , d'en passer quatre ou cinq sans autre nourriture qu'une poignée d'herbe de huit heures en huit heures , et d'être en même tems vingt-quatre heures sans boire , etc. Ces chevaux qui paraissent , et qui en effet sont si robustes dans leur pays , dépérissent dès qu'on les transporte à la Chine et aux Indes : mais ils réussissent assez en Perse et en Turquie. Les petits Tartares ont aussi une race de petits chevaux dont ils font tant de cas , qu'ils ne se permettent jamais de les vendre à des étrangers. Ces chevaux ont toutes les bonnes et mauvaises qualités de ceux de la grande Tartarie ; ce qui prouve combien les mêmes mœurs et la même éducation donnent le même naturel et la même habitude à ces animaux. Il y a aussi en Circassie et en Mingrèlie beaucoup de chevaux qui sont même plus beaux que les chevaux tartares. On trouve encore d'assez beaux chevaux en Ukraine , en Valachie , en Pologne et en Suède ; mais nous n'avons pas d'observations particulières de leurs qualités et de leurs défauts.

Maintenant , si l'on consulte les anciens sur la nature et les qualités des chevaux des différens pays , on trouvera que les chevaux de la Grèce , et sur-tout ceux de la Thessalie et de l'Épire , avaient de la réputation , et étaient très-bons pour la guerre ; que ceux de l'Achaïe étaient les plus grands que l'on connût ; que les plus beaux de tous étaient ceux d'Égypte , où il y en avait une très-grande quantité , et où Salomon envoyait en acheter à un très-grand prix ; qu'en Éthiopie les chevaux réussissaient mal à cause de la trop grande chaleur du climat ; que l'Arabie et l'Afrique fournissaient les chevaux les mieux faits , et sur-tout les plus légers et les plus propres à la monture et à la



course ; que ceux d'Italie , et sur-tout de la Pouille , étaient aussi très-bons ; qu'en Sicile , Cappadoce , Syrie , Arménie , Médie et Perse , il y avait d'excellens chevaux , et recommandables par leur vitesse et leur légèreté ; que ceux de Sardaigne et de Corse étaient petits , mais vifs et courageux ; que ceux d'Espagne ressembaient à ceux des Parthes , et étaient excellens pour la guerre ; qu'il y avait aussi en Transilvanie et en Valachie des chevaux à tête légère , à grands crins pendans jusqu'à terre , et à queue touffue , qui étaient très-prompts à la course ; que les chevaux danois étaient bien faits et bons sauteurs ; que ceux de Scandinavie étaient petits , mais bien moulés et fort agiles ; que les chevaux de Flandre étaient forts ; que les Gaulois fournissaient aux Romains de bons chevaux pour la monture et pour porter des fardeaux ; que les chevaux des Germains étaient mal faits et si mauvais , qu'ils ne s'en servaient pas ; que les Suisses en avaient beaucoup et de très-bons pour la guerre ; que les chevaux de Hongrie étaient aussi fort bons ; et enfin , que les chevaux des Indes étaient fort petits et très-faibles.

Il résulte de tous ces faits que les chevaux arabes ont été de tous tems et sont encore les premiers chevaux du monde , tant pour la beauté que pour la bonté ; que c'est d'eux que l'on tire , soit immédiatement , soit médiatement , par le moyen des barbes , les plus beaux chevaux qui soient en Europe , en Afrique et en Asie ; que le climat de l'Arabie est peut-être le vrai climat des chevaux , et le meilleur de tous les climats , puisqu'au lieu d'y croiser les races par des races étrangères , on a grand soin de les conserver dans toute leur pureté ; que si ce climat n'est pas par lui-même le meilleur climat pour les chevaux , les Arabes l'ont rendu tel par les soins particuliers qu'ils ont pris de tous les tems d'en-

noblir les races , en ne mettant ensemble que les individus les mieux faits et de la première qualité ; que par cette attention suivie pendant des siècles , ils ont pu perfectionner l'espèce au delà de ce que la nature aurait fait dans le meilleur climat. On peut encore en conclure que les climats plus chauds que froids , et sur-tout les pays secs , sont ceux qui conviennent le mieux à la nature de ces animaux ; qu'en général les petits chevaux sont meilleurs que les grands ; que le soin leur est aussi nécessaire à tous que la nourriture ; qu'avec de la familiarité et des caresses on en tire beaucoup plus que par la force et les châtimens ; que les chevaux des pays chauds ont les os , la corne , les muscles , plus durs que ceux de nos climats ; que quoique la chaleur convienne mieux que le froid à ces animaux , cependant le chaud excessif ne leur convient pas ; que le grand froid leur est contraire ; qu'enfin leur habitude et leur naturel dépendent presque en entier du climat , de la nourriture , des soins et de l'éducation.

En Perse , en Arabie , et dans plusieurs autres lieux de l'Orient , on n'est pas dans l'usage de hongrer les chevaux , comme on le fait si généralement en Europe et à la Chine. Cette opération leur ôte beaucoup de force , de courage , de fierté , etc. mais leur donne de la douceur , de la tranquillité , de la docilité. Pour la faire , on leur attache les jambes avec des cordes , on les renverse sur le dos , on ouvre les bourses avec un bistouri , on en tire les testicules , on coupe les vaisseaux qui y aboutissent et les ligamens qui les soutiennent , et après les avoir enlevés on referme la plaie , et on a soin de faire baigner le cheval deux fois par jour pendant quinze jours , ou de l'étuver souvent avec de l'eau fraiche , et de le nourrir pendant ce tems avec du son détrempe dans beaucoup d'eau , afin de le rafraichir.

Cette opération se doit faire au printems ou en automne , le grand chaud et le grand froid y étant également contraires. A l'égard de l'âge auquel on doit la faire , il y a des usages différens : dans certaines provinces on hongre les chevaux dès l'âge d'un an ou dix-huit mois , aussitôt que les testicules sont bien apparens au dehors ; mais l'usage le plus général et le mieux fondé est de ne les hongrer qu'à deux et même à trois ans , parce qu'en les hongrant tard ils conservent un peu plus des qualités attachées au sexe masculin. Plinè dit que les dents de lait ne tombent point à un cheval qu'on fait hongre avant qu'elles soient tombées : j'ai été à portée de vérifier ce fait , et il ne s'est pas trouvé vrai ; les dents de lait tombent également aux jeunes chevaux hongres et aux jeunes chevaux entiers ; et il est probable que les anciens n'ont hasardé ce fait que parce qu'ils l'ont cru fondé sur l'analogie de la chute des cornes du cerf , du chevreuil , etc. qui en effet ne tombent point lorsque l'animal a été coupé. Au reste , un cheval hongre n'a plus la puissance d'engendrer ; mais il peut encore s'accoupler , et l'on en a vu des exemples.

Les chevaux , de quelque poil qu'ils soient , muent comme presque tous les autres animaux couverts de poil , et cette mue se fait une fois l'an , ordinairement au printems , et quelquefois en automne. Ils sont alors plus faibles que dans les autres tems ; il faut les ménager , les soigner davantage et les nourrir un peu plus largement. Il y a aussi des chevaux qui muent de corne ; cela arrive sur-tout à ceux qui ont été élevés dans des pays humides et marécageux , comme en Hollande.

Les chevaux hongres et les jumens hennissent moins fréquemment que les chevaux entiers ; ils ont aussi la

voix moins pleine et moins grave. On peut distinguer dans tous cinq sortes de hennissemens différens , relatifs à différentes passions : le hennissement d'alégresse , dans lequel la voix se fait entendre assez longuement , monte et finit à des sons plus aigus ; le cheval rue en même tems , mais légèrement , et ne cherche point à frapper : le hennissement du désir , soit d'amour , soit d'attachement , dans lequel le cheval ne rue point , et la voix se fait entendre longuement et finit par des sons plus graves : le hennissement de la colère , pendant lequel le cheval rue et frappe dangereusement , est très-court et aigu : celui de la crainte , pendant lequel il rue aussi , n'est guère plus long que celui de la colère ; la voix est grave , rauque , et semble sortir en entier des naseaux ; ce hennissement est assez semblable au rugissement d'un lion : celui de la douleur est moins un hennissement qu'un gémissement ou ronflement d'oppression qui se fait à voix grave et suit les alternatives de la respiration. Au reste , on a remarqué que les chevaux qui hennissent le plus souvent , sur-tout d'alégresse et de désir , sont les meilleurs et les plus généreux. Les chevaux entiers ont aussi la voix plus forte que les hongres et les jumens. Dès la naissance le mâle a la voix plus forte que la femelle : à deux ans ou deux ans et demi , c'est-à-dire à l'âge de puberté , la voix des mâles et des femelles devient plus forte et plus grave , comme dans l'homme et dans la plupart des autres animaux. Lorsque le cheval est passionné d'amour , de désir , d'appétit , il montre les dents et semble rire : il les montre aussi dans la colère et lorsqu'il veut mordre ; il tire quelquefois la langue pour lécher , mais moins fréquemment que le bœuf , qui lèche beaucoup plus que le cheval , et qui cependant est moins sensible aux ca-

resses. Le cheval se souvient aussi beaucoup plus long-tems des mauvais traitemens , et il se rebute aussi plus aisément que le bœuf. Son naturel ardent et courageux lui fait donner d'abord tout ce qu'il possède de forces ; et lorsqu'il sent qu'on exige encore d'avantage , il s'indigne et refuse : au lieu que le bœuf , qui de sa nature , est lent et paresseux , s'excède et se rebute moins aisément.

Le cheval dort beaucoup moins que l'homme : lorsqu'il se porte bien , il ne demeure guère que deux ou trois heures de suite couché ; il se relève ensuite pour manger ; lorsqu'il a été trop fatigué , il se couche une seconde fois après avoir mangé : mais en tout il ne dort guère que trois ou quatre heures en vingt-quatre : il y a même des chevaux qui ne se couchent jamais , et qui dorment toujours debout : ceux qui se couchent dorment aussi quelquefois sur leurs pieds. On a remarqué que les hongres dorment plus souvent et plus long-tems que les chevaux entiers.

Les quadrupèdes ne boivent pas tous de la même manière , quoique tous soient également obligés d'aller chercher avec la tête la liqueur qu'ils ne peuvent saisir autrement , à l'exception du singe , du maki , et de quelques autres qui ont des mains , et qui par conséquent peuvent boire comme l'homme , lorsqu'on leur donne un vase qu'ils peuvent tenir ; car ils le portent à leur bouche , l'inclinent , versent la liqueur , et l'avalent par le simple mouvement de la déglutition. L'homme boit ordinairement de cette manière : parce que c'est en effet la plus commode ; mais il peut encore boire de plusieurs autres façons , en approchant les lèvres et les contractant pour aspirer la liqueur , ou bien en y enfonçant le nez et la bouche assez profondément pour que la langue en soit environnée , et n'ait



d'autres mouvemens à faire que celui qui est nécessaire pour la déglutition ; ou encore en mordant , pour ainsi dire , la liqueur avec les lèvres ; ou enfin , quoique plus difficilement , en tirant la langue , l'élargissant , et formant une espèce de petit godet qui rapporte un peu d'eau dans la bouche. La plupart des quadrupèdes pourraient aussi chacun boire de plusieurs manières : mais ils font comme nous ; ils choisissent celle qui leur est la plus commode , et la suivent constamment. Le chien , dont la gueule est fort ouverte et la langue longue et mince , boit en lapant , c'est-à-dire en léchant la liqueur , et formant avec la langue un godet qui se remplit à chaque fois , et rapporte une assez grande quantité de liqueur : il préfère cette façon à celle de se mouiller le nez. Le cheval au contraire , qui a la bouche plus petite et la langue trop épaisse et trop courte pour former un grand godet , et qui d'ailleurs boit encore plus avidement qu'il ne mange , enfonce la bouche et le nez brusquement et profondément dans l'eau , qu'il avale abondamment par le simple mouvement de la déglutition : mais cela même le force à boire tout d'une haleine ; au lieu que le chien respire à son aise pendant qu'il boit. Aussi doit-on laisser aux chevaux la liberté de boire à plusieurs reprises , sur-tout après une course , lorsque le mouvement de la respiration est court et pressé. On ne doit pas non plus leur laisser boire de l'eau trop froide , parce qu'indépendamment des coliques que l'eau froide cause souvent , il leur arrive aussi , par la nécessité où ils sont d'y tremper les naseaux , qu'ils se refroidissent le nez , s'enrhument , et prennent peut-être les germes de cette maladie à laquelle on a donné le nom de *morve* , la plus formidable de toutes pour cette espèce d'animaux : car

On sait depuis peu que le siège de la morve est dans la membrane pituitaire <sup>1</sup> ; que c'est par conséquent un vrai rhume , qui , à la longue , cause une inflammation dans cette membrane : et , d'un autre côté , les voyageurs qui rapportent dans un assez grand détail les maladies des chevaux dans les pays chauds , comme l'Arabie , la Perse , la Barbarie , ne disent pas que la morve y soit aussi fréquente que dans les climats froids. Ainsi je crois être fondé à conjecturer que l'une des causes de cette maladie est la froideur de l'eau , parcc que ces animaux sont obligés d'y enfoncer et d'y tenir le nez et les naseaux pendant un tems considérable ; ce que l'on prévient en ne leur donnant jamais d'eau froide , et en leur essuyant toujours les naseaux après qu'ils ont bu. Les ânes , qui craignent le froid beaucoup plus que les chevaux , et qui leur ressemblent si fort par la structure intérieure , ne sont pas cependant si sujets à la morve : ce qui ne vient peut-être que de ce qu'ils boivent différemment des chevaux ; car , au lieu d'enfoncer profondément la bouche et le nez dans l'eau , ils ne font presque que l'atteindre des lèvres.

Je ne parlerai pas des autres maladies des chevaux ; ce serait trop étendre l'histoire naturelle , que de joindre à l'histoire d'un animal celle de ses maladies. Cependant je ne puis terminer l'histoire du cheval , sans marquer quelques regrets de ce que la santé de cet animal utile et précieux a été jusqu'à présent abandonnée aux soins et à la pratique , souvent aveugles , de gens sans connaissance et sans lettres. La médecine que les anciens ont appelée médecine vétérinaire , n'est

---

<sup>1</sup> M. de la Fosse , maréchal du roi , a le premier démontré que le siège de la morve est dans la membrane pituitaire , et il a essayé de guérir des chevaux en les trépanant.

presque connue que de nom. Je suis persuadé que si quelque médecin tournait ses vues de ce côté-là , et faisait de cette étude son principal objet , il en serait bientôt dédommagé par d'amples succès ; que non-seulement il s'enrichirait , mais même qu'au lieu de se dégrader , il s'illustrerait beaucoup , et cette médecine ne serait pas si conjecturale et si difficile que l'autre : la nourriture , les mœurs , l'influence du sentiment , toutes les causes en un mot étant plus simples dans l'animal que dans l'homme , les maladies doivent être aussi moins compliquées , et par conséquent plus faciles à juger et à traiter avec succès ; sans compter la liberté qu'on aurait toute entière de faire des expériences , de tenter de nouveaux remèdes , et de pouvoir arriver , sans crainte et sans reproches , à une grande étendue de connaissances en ce genre , dont on pourrait même , par analogie , tirer des inductions utiles à l'art de guérir les hommes.

## ADDITION A L'ARTICLE

### DU CHEVAL.

SUIVANT les différens pays et selon les différens usages auxquels on destine les chevaux , on les nourrit différemment. Ceux de race arabe , dont on veut faire des coureurs pour la chasse en Arabie et en Barbarie , ne mangent que rarement de l'herbe et du grain : on ne les nourrit ordinairement que de dattes et de lait de chameau , qu'on leur donne le soir et le matin ; ces alimens ,

qui les rendent plutôt maigres que gras , les rendent en même tems très-nerveux et fort légers à la course. Ils trottent même les femelles chameaux , qu'ils suivent , quelque grands qu'ils soient ; et ce n'est qu'à l'âge de six ou sept ans qu'on commence à les monter.

En Perse , on tient les chevaux à l'air dans la campagne le jour et la nuit , bien convertis néanmoins contre les injures du tems , sur-tout l'hiver , non-seulement d'une couverture de toile , mais d'une autre par dessus qui est épaisse et tissue de poil , et qui les tient chauds et les défend du serein et de la pluie. On prépare une place assez grande et spacieuse , selon le nombre des chevaux , sur un terrain sec et uni , qu'on balaye et qu'on accommode fort proprement : on les y attache , à côté l'un de l'autre , à une corde assez longue pour les contenir tous , bien tendue et liée fortement par les deux bouts à deux chevilles de fer enfoncées dans la terre ; on leur lâche néanmoins le licou auquel ils sont liés , autant qu'il le faut pour qu'ils aient la liberté de se remuer à leur aise. Mais , pour les empêcher de faire aucune violence , on leur attache les deux pieds de derrière à une corde assez longue qui se partage en deux branches , avec des boucles de fer aux extrémités , où l'on place une cheville enfoncée en terre au devant des chevaux , sans qu'ils soient néanmoins serrés si étroitement qu'ils ne puissent se coucher , se lever et se tenir à leur aise , mais seulement pour les empêcher de faire aucun désordre ; et quand on les met dans des écuries , on les attache et on les tient de la même façon. Cette pratique est si ancienne chez les Persans , qu'ils l'observaient dès le tems de Cyrus , au rapport de Xéophon. Ils prétendent , avec assez de fondement , que ces animaux en deviennent plus doux , plus traitables , moins hargneux entr'eux ; ce qui est utile à la guerre , où les

chevaux inquiets incommodent souvent leurs voisins lorsqu'ils sont serrés par escadrons. Pour litière, on ne leur donne en Perse que du sable et de la terre en poussière bien sèche, sur laquelle ils reposent et dorment aussi bien que sur la paille. Dans d'autres pays, comme en Arabie et au Mogol, on fait sécher leur fiente, que l'on réduit en poudre, et dont on leur fait un lit très-doux. Dans toutes ces contrées, on ne les fait jamais manger à terre, ni même à un ratelier; mais on leur met de l'orge et de la paille hachée dans un sac qu'on attache à leur tête, car il n'y a point d'avoine et l'on ne fait guère de foin dans ce climat: on leur donne seulement de l'herbe ou de l'orge en verd au printemps, et en général on a grand soin de ne leur fournir que la quantité de nourriture nécessaire; car lorsqu'on les nourrit trop largement, leurs jambes se gonflent, et bientôt ils ne sont plus de service. Ces chevaux, auxquels on ne met point de bride, et que l'on monte sans étriers, se laissent conduire fort aisément; ils portent la tête très-haute au moyen d'un simple petit bridon, et courent très-rapidement et d'un pas très-sûr dans les plus mauvais terrains. Pour les faire marcher, on n'emploie point la houssine, et fort rarement l'éperon: si quelqu'un en veut user, il n'a qu'une petite pointe cousue au talon de sa botte. Les fouets dont on se sert ordinairement, ne sont faits que de petites bandes de parchemin nouées et cordelées: quelques petits coups de ce fouet suffisent pour les faire partir et les entretenir dans le plus grand mouvement.

Les chevaux sont en si grand nombre en Perse, que, quoiqu'ils soient très-bons, ils ne sont pas fort chers. Il y en a peu de grosse et grande taille; mais ils ont tous plus de force et de courage que de mine et de beauté. Pour voyager avec moins de fatigue, on se



sert de chevaux qui vont l'amble , et qu'on a précédemment accoutumés à cette allure , en leur attachant par une corde le pied de devant à celui de derrière , du même côté ; et , dans la jeunesse , on leur fend les naseaux , dans l'idée qu'ils en respirent plus aisément : ils sont si bons marcheurs , qu'ils font très-aisément sept à huit lieues de chemin sans s'arrêter.

Mais l'Arabie , la Barbarie et la Perse , ne sont pas les seules contrées où l'on trouve de beaux et bons chevaux : dans les pays même les plus froids , s'ils ne sont point humides , ces animaux se maintiennent mieux que dans les climats très-chauds. Tout le monde connaît la beauté des chevaux danois , et la bonté de ceux de Suède , de Pologne , etc. En Islande , où le froid est excessif , et où souvent on ne les nourrit que de poissons desséchés , ils sont très-vigoureux , quoique petits ; il y en a même de si petits , qu'ils ne peuvent servir de monture qu'à des enfans. Au reste , ils sont si communs dans cette île , que les bergers gardent leurs troupeaux à cheval : leur nombre n'est point à charge , car ils ne coûtent rien à nourrir. On mène ceux dont on n'a pas besoin dans les montagnes , où on les laisse plus ou moins de tems après les avoir marqués ; et lorsqu'on veut les reprendre , on les fait chasser pour les rassembler en une troupe , et on leur tend des cordes pour les saisir , parce qu'ils sont devenus sauvages. Si quelques jumens donnent des poulains dans ces montagnes , les propriétaires les marquent comme les autres , et les laissent là trois ans. Ces chevaux de montagne deviennent communément plus beaux , plus fiers et plus gras que tous ceux qui sont élevés dans les écuries.

Ceux de Norvège ne sont guère plus grands , mais bien proportionnés dans leur petite taille : ils sont

jaunes pour la plupart , et ont une raie noire qui leur règne tout le long du dos ; quelques-uns sont châtains , et il y en a aussi d'une couleur de gris de fer. Ces chevaux ont le pied extrêmement sûr ; ils marchent avec précaution dans les sentiers des montagnes escarpées , et se laissent glisser en mettant sous le ventre les pieds de derrière lorsqu'ils descendent un terrain roide et uni. Ils se défendent contre l'ours ; et lorsqu'un étalon aperçoit cet animal vorace , et qu'il se trouve avec des poulains ou des jumens , il les fait rester derrière lui , va ensuite attaquer l'ennemi , qu'il frappe avec ses pieds de devant , et ordinairement il le fait périr sous ses coups. Mais si le cheval veut se défendre par des ruades , c'est-à-dire , avec les pieds de derrière , il est perdu sans ressource ; car l'ours lui saute d'abord sur le dos et le serre si fortement , qu'il vient à bout de l'étouffer et de le dévorer.

Les chevaux de Nordlande ont tout au plus quatre pieds et demi de hauteur. A mesure qu'on avance vers le nord , les chevaux deviennent petits et faibles. Ceux de la Nordlande occidentale sont d'une forme singulière : ils ont la tête grosse , de gros yeux , de petites oreilles , le cou fort court , le poitrail large , le jarret étroit , le corps un peu long , mais gros , les reins courts entre queue et ventre , la partie supérieure de la jambe longue , l'inférieure courte , le bas de la jambe sans poil , la corne petite et dure , la queue grosse , les crins fournis , les pieds petits , sûrs , et jamais ferrés ; ils sont bons , rarement rétifs et fantasques , grim pant sur toutes les montagnes. Les pâturages sont si bons en Nordlande , que , lorsqu'on amène de ces chevaux à Stockholm , ils y passent rarement une année sans dépérir ou maigrir et perdre leur vigueur. Au contraire , les chevaux qu'on amène en Nordlande des pays plus

septentrionaux, quoique malades dans la première année, y reprennent leurs forces.

L'excès du chaud et du froid semble être également contraire à la grandeur de ces animaux. Au Japon, les chevaux sont généralement petits; cependant il s'en trouve d'assez bonne taille, et ce sont probablement ceux qui viennent des pays de montagnes, et il en est à peu près de même à la Chine. Cependant on assure que ceux du Tonquin sont d'une taille belle et nerveuse, qu'ils sont bons à la main, et de si bonne nature, qu'on peut les dresser aisément, et les rendre propres à toutes sortes de marches.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les chevaux qui sont originaires des pays secs et chauds, dégènèrent et même ne peuvent vivre dans les climats et les terrains trop humides, quelques chauds qu'ils soient; au lieu qu'ils sont très-bons dans tous les pays de montagnes, depuis le climat de l'Arabie jusqu'en Danemarck et en Tartarie dans notre continent, et depuis la nouvelle Espagne jusqu'aux terres Magellaniques dans le nouveau continent: ce n'est donc ni le chaud ni le froid, mais l'humidité seule qui leur est contraire.

On sait que l'espèce du cheval n'existait pas dans ce nouveau continent lorsqu'on en a fait la découverte; et l'on peut s'étonner avec raison de leur prompte et prodigieuse multiplication; car, en moins de deux cents ans, le petit nombre de chevaux qu'on y a transportés d'Europe, s'est si fort multiplié, et particulièrement au Chili, qu'ils y sont à très-bas prix. Frézier dit que cette prodigieuse multiplication est d'autant plus étonnante, que les Indiens mangent beaucoup de chevaux, et qu'ils les ménagent si peu pour le service et le travail, qu'il en meurt un très-grand nombre par excès de fatigue. Les chevaux que les Européens ont transportés dans

les parties les plus orientales de notre continent , comme aux îles Philippines , y ont aussi prodigieusement multiplié.

En Ukraine et chez les cosaques du Don , les chevaux vivent errans dans les campagnes. Dans le grand espace de terre compris entre le Don et le Nieper , espace très-mal peuplé , les chevaux sont en troupes de trois , quatre ou cinq cents , toujours sans abri , même dans la saison où la terre est couverte de neige : ils détournent cette neige avec le pied de devant pour chercher et manger l'herbe qu'elle recouvre. Deux ou trois hommes à cheval ont le soin de conduire ces troupes de chevaux , ou plutôt de les garder , car on les laisse errer dans la campagne ; et ce n'est que dans les tems des hivers les plus rudes , qu'on cherche à les loger pour quelques jours dans les villages , qui sont fort éloignés les uns des autres dans ce pays. On a fait sur ces troupes de chevaux abandonnés , pour ainsi dire , à eux-mêmes , quelques observations qui semblent prouver que les hommes ne sont pas les seuls qui vivent en société , et qui obéissent de concert au commandement de quelqu'un d'entr'eux. Chacune de ces troupes de chevaux a un cheval-chef qui la commande , qui la guide , qui la tourne et range quand il faut marcher ou s'arrêter : ce chef commande aussi l'ordre et les mouvemens nécessaires lorsque la troupe est attaquée par les voleurs ou par les loups. Ce chef est très-vigilant et toujours alerte : il fait souvent le tour de sa troupe ; et si quelqu'un de ses chevaux sort du rang ou reste en arrière , il court à lui , le frappe d'un coup d'épaule , et lui fait prendre sa place. Ces animaux , sans être montés ni conduits par les hommes , marchent en ordre à peu près comme notre cavalerie. Quoiqu'ils soient en pleine liberté , ils paissent en files et par

brigades , et forment différentes compagnies sans se séparer ni se mêler. Au reste , le cheval-chef occupe ce poste encore plus fatigant qu'important pendant quatre ou cinq ans ; et lorsqu'il commence à devenir moins fort et moins actif , un autre cheval ambitieux de commander , et qui s'en sent la force , sort de la troupe , attaque le vieux chef , qui garde son commandement s'il n'est pas vaincu , mais qui rentre avec honte dans le gros de la troupe s'il a été battu , et le cheval victorieux se met à la tête de tous les autres , et s'en fait obéir <sup>1</sup>.

En Finlande , au mois de mai , lorsque les neiges sont fondues , les chevaux partent de chez leurs maîtres , et s'en vont dans de certains cantons des forêts , où il semble qu'ils se soient donné le rendez-vous. Là , ils forment des troupes différentes , qui ne se mêlent ni ne se séparent jamais : chaque troupe prend un canton différent de la forêt pour sa pâture ; ils s'en tiennent à un certain territoire , et n'entreprennent point sur celui des autres. Quand la pâture leur manque , ils décampent , et vont s'établir dans d'autres pâturages avec le même ordre. La police de leur société est si bien réglée , et leurs marches sont si uniformes , que leurs maîtres savent toujours où les trouver lorsqu'ils ont besoin d'eux ; et ces animaux , après avoir fait leur service , retournent d'eux-mêmes vers leurs compagnons dans les bois. Au mois de septembre , lorsque la saison devient mauvaise , ils quittent les forêts , s'en reviennent par troupes , et se rendent chacun à leur écurie.

Ces chevaux sont petits , mais bons et vifs , sans

---

<sup>1</sup> Extrait d'un mémoire fourni à M. de Buffon par M. de Sanchez , ancien premier médecin des armées de Russie.



être vicieux. Quoiqu'ils soient généralement assez dociles , il y en a cependant quelques-uns qui se défendent lorsqu'on les prend , ou qu'on veut les attacher aux voitures. Ils se portent à merveille et sont gras quand ils reviennent de la forêt ; mais l'exercice presque continuel qu'on leur fait faire l'hiver , et le peu de nourriture qu'on leur donne , leur font bientôt perdre cet embonpoint. Ils se roulent sur la neige comme les autres chevaux se roulent sur l'herbe. Ils passent indifféremment les nuits dans la cour comme dans l'écurie, lors même qu'il fait un froid très-violent.

Ces chevaux qui vivent en troupes , et souvent éloignés de l'empire de l'homme , font la nuance entre les chevaux domestiques et les chevaux sauvages. Aux environs de Nippes , il s'en trouve qui ne sont pas plus grands que des ânes , mais plus ronds , plus ramassés et bien proportionnés : ils sont vifs et infatigables , d'une force et d'une ressource fort au dessus de ce qu'on en devrait attendre. À Saint-Domingue , on n'en voit point de la grandeur des chevaux de carrosse , mais ils sont d'une taille moyenne et bien prise. On en prend quantité avec des pièges et des nœuds coulans. La plupart de ces chevaux ainsi pris sont ombreux. On en trouve aussi dans la Virginie , qui , quoique sortis de cavales privées , sont devenus si farouches dans les bois , qu'il est difficile de les aborder , et ils appartiennent à celui qui peut les prendre : ils sont ordinairement si revêches , qu'il est très-difficile de les dompter. Dans la Tartarie , sur-tout dans le pays entre Urgenz et la mer Caspienne , on se sert , pour chasser les chevaux sauvages qui y sont communs , d'oiseaux de proie dressés pour cette chasse : on les accoutume à prendre l'animal par la tête et par le cou , tandis qu'il se fatigue sans pouvoir faire lâcher prise à l'oi-

seau. Les chevaux sauvages du pays des Tartares Mongoux et Kakas ne sont pas différens de ceux qui sont privés : on les trouve en plus grand nombre du côté de l'ouest, quoiqu'il en paraisse aussi quelquefois dans le pays des Kakas qui borde le *Harni*. Ces chevaux sauvages sont si légers, qu'ils se dérobent aux flèches même des plus habiles chasseurs. Ils marchent en troupes nombreuses; et lorsqu'ils rencontrent des chevaux privés, ils les environnent et les forcent à prendre la fuite. On trouve encore au Congo des chevaux sauvages en assez bon nombre. On en voit quelquefois aussi aux environs du cap de Bonne-Espérance; mais on ne les prend pas, parce qu'on préfère les chevaux qu'on y amène de Perse.

« Les chevaux sauvages qui se trouvent dans toute  
 » l'étendue du milieu de l'Asie, depuis le Wolga jus-  
 » qu'à la mer du Japon, paraissent être, dit M. Forster,  
 » les rejetons des chevaux communs qui sont devenus  
 » sauvages. Les Tartares, habitans de tous ces pays,  
 » sont des pâtres qui vivent du produit de leurs trou-  
 » peaux, lesquels consistent principalement en chevaux,  
 » quoiqu'ils possèdent aussi des bœufs, des dromadaires  
 » et des brebis. Il y a des Calmoueks ou des Kirghizes  
 » qui ont des troupes de mille chevaux, qui sont tou-  
 » jours au désert pour y chercher leur nourriture. Il  
 » est impossible de garder ces nombreux troupeaux  
 » assez soigneusement pour que de tems en tems il ne  
 » se perde pas quelques chevaux qui deviennent sau-  
 » vages, et qui, dans cet état même de liberté, ne lais-  
 » sent pas de s'attrouper; on peut en donner un exem-  
 » ple récent. Dans l'expédition du czar Pierre I<sup>er</sup>. con-  
 » tre la ville d'Azoph, on avait envoyé les chevaux de  
 » l'armée au pâturage; mais on ne put jamais venir à  
 » bout de les rattraper tous : ces chevaux devinrent

» sauvages avec le tems , et ils occupent actuellement  
» le *Step* (désert) qui est entre le Don , l'Ukraine et la  
» Crimée; le nom tartare que l'on donne à ces chevaux  
» en Russie et en Sibérie , est *tarpan*. Il y a de ces  
» tarpans dans les terres de l'Asie qui s'étendent depuis  
» le 50°. degré jusqu'au 50°. de latitude. Les nations  
» tartares , les Mongoux et les Mantchoux , aussi bien  
» que les Cosaques du Jaïk , les tuent à la chasse pour  
» en manger la chair. On a observé que ces chevaux  
» sauvages marchent toujours en compagnie de quinze  
» ou vingt , et rarement en troupes plus nombreuses :  
» on rencontre seulement quelquefois un cheval tout  
» seul ; mais ce sont ordinairement de jeunes chevaux  
» mâles , que le chef de la troupe force d'abandonner sa  
» compagnie , lorsqu'ils sont parvenus à l'âge où ils peu-  
» vent lui donner ombrage : le jeune cheval relégué  
» tâche de trouver et de séparer quelques jeunes ju-  
» mens des troupeaux voisins , sauvages ou domestiques ,  
» et de les emmener avec lui , et il devient ainsi le chef  
» d'une nouvelle troupe sauvage. Toutes ces troupes  
» de tarpans vivent communément dans les déserts ar-  
» rosés de ruisseaux et fertiles en herbages ; pendant  
» l'hiver , ils cherchent et prennent leur pâture sur les  
» sommets des montagnes , dont les vents ont emporté  
» la neige : ils ont l'odorat très-fin , et sentent un hom-  
» me de plus d'une demi-lieue ; on les chasse et on les  
» prend en les entourant et les enveloppant avec des  
» cordes enlacées. Ils ont une force surprenante , et  
» ne peuvent être domptés lorsqu'ils ont un certain âge ,  
» et même les poulains ne s'appriivoisent que jusqu'à  
» un certain point ; car ils ne perdent pas entièrement  
» leur férocité , et retiennent toujours une nature  
» revêche.

» Ces chevaux sauvages sont , comme les chevaux

» domestiques , de couleurs très-différentes ; on a seulement observé, que le brun , l'isabelle et le gris de souris sont les poils les plus communs : il n'y a parmi eux aucun cheval pie , et les noirs sont aussi extrêmement rares. Tous sont de petite taille ; mais la tête est , à proportion , plus grande que dans les chevaux domestiques. Leur poil est bien fourni , jamais ras , et quelquefois même il est long et ondoyant : ils ont aussi les oreilles plus longues , plus pointues , et quelquefois rabattues de côté. Le front est arqué , et le museau garni de longs poils ; la crinière est aussi très-touffue , et descend au delà du garrot : ils ont les jambes très-hautes , et leur queue ne descend jamais au delà de l'inflexion des jambes de derrière ; leurs yeux sont vifs et pleins de feu. »

---

---

## L' A N E.

---

A considérer cet animal , même avec des yeux attentifs et dans un assez grand détail , il paraît n'être qu'un cheval dégénéré : la parfaite similitude de conformation dans le cerveau , les poumons , l'estomac , le conduit intestinal , le cœur , le foie , les autres viscères , et la grande ressemblance du corps , des jambes , des pieds et du squelette en entier , semblent fonder cette opinion. L'on pourrait attribuer les légères différences qui se trouvent entre ces deux animaux , à l'influence très-ancienne du climat , de la nourriture , et à la succession fortuite de plusieurs générations de petits chevaux sauvages à demi-dégénérés , qui peu à peu auraient encore dégénéré davantage , se seraient ensuite dégradés autant qu'il est possible , et auraient à la fin produit à nos yeux une espèce nouvelle et constante , ou plutôt une succession d'individus semblables , tous constamment vieiés de la même façon , et assez différens des chevaux , pour pouvoir être regardés comme formant une autre espèce. Ce qui paraît favoriser cette idée , c'est que les chevaux varient beaucoup plus que les ânes par la couleur de leur poil , qu'ils sont par conséquent plus anciennement domestiques , puisque tous les animaux domestiques varient par la couleur beaucoup plus que les animaux sauvages de la même espèce ; que la plupart des chevaux sauvages dont parlent les voyageurs , sont





De Sore, Del.

L'ANE.

L'Epine, Diracil.



de petite taille, et ont, comme les ânes le poil gris, la queue nue, hérissée à l'extrémité, et qu'il y a des chevaux sauvages, et même des chevaux domestiques, qui ont la raie noire sur le dos, et d'autres caractères qui les rapprochent encore des ânes sauvages et domestiques. D'autre côté, si l'on considère la différence du tempérament, du naturel, des mœurs, du résultat, en un mot de l'organisation de ces deux animaux, et sur-tout l'impossibilité de les mêler pour en faire une espèce commune, ou même une espèce intermédiaire qui puisse se renouveler, on paraît encore mieux fondé à croire que ces deux animaux sont chacun d'une espèce aussi ancienne l'une que l'autre, et originaires aussi essentiellement différentes qu'elles le sont aujourd'hui; d'autant plus que l'âne ne laisse pas de différer matériellement du cheval par la petitesse de la taille, la grosseur de la tête, la longueur des oreilles, la dureté de la peau, la nudité de la queue, la forme de la croupe, et aussi par les dimensions des parties qui en sont voisines, par la voix, l'appétit, la manière de boire, etc. L'âne et le cheval viennent-ils donc originairement de la même souche? sont-ils, comme le disent les nomenclateurs, de la même famille? ou ne sont-ils pas et n'ont-ils pas toujours été des animaux différens?

Cette question, dont les physiiciens sentiront bien la généralité, la difficulté, les conséquences, et que nous avons cru devoir traiter dans cet article, parce qu'elle se présente pour la première fois, tient à la production des êtres de plus près qu'aucun autre, et demande, pour être éclaircie, que nous considérions la nature sous un nouveau point de vue. Si, dans l'immense variété que nous présentent tous les êtres animés qui peuplent l'univers, nous choisissons un animal, ou

même le corps de l'homme , pour servir de base à nos connaissances , et y rapporter , par la voie de la comparaison , les autres êtres organisés , nous trouverons que , quoique tous ces êtres existent solitairement , et que tous varient par des différences graduées à l'infini , il existe en même tems un dessein primitif et général qu'on peut suivre très-loin , et dont les dégradations sont bien plus lentes que celles des figures et des autres rapports apparens ; car , sans parler des organes de la digestion , de la circulation et de la génération , qui appartiennent à tous les animaux , et sans lesquels l'animal cesserait d'être animal , et ne pourrait ni subsister ni se reproduire , il y a dans les parties mêmes qui contribuent le plus à la variété de la forme extérieure , une prodigieuse ressemblance qui nous rappelle nécessairement l'idée d'un premier dessein , sur lequel tout semble avoir été conçu. Le corps du cheval , par exemple , qui , du premier coup d'œil , paraît si différent du corps de l'homme lorsqu'on vient à le comparer en détail et partie par partie , au lieu de surprendre par la différence , n'étonne plus que par la ressemblance singulière et presque complète qu'on y trouve. En effet , prenez le squelette de l'homme , inclinez les os du bassin , raccourcissez les os des cuisses , des jambes et des bras , alongez ceux des pieds et des mains , soudez ensemble les phalanges , alongez les mâchoires en raccourcissant l'os frontal , et enfin alongez aussi l'épine du dos ; ce squelette cessera de représenter la dépouille d'un homme , et sera le squelette d'un cheval : car on peut aisément supposer qu'en alongeant l'épine du dos et les mâchoires , on augmente en même tems le nombre des vertèbres , des côtes et des dents , et ce n'est en effet que par le nombre de ces os , qu'on peut regarder comme accessoires , et par l'alongement , le rac-

courcissement ou la jonction des autres, que la charpente du corps de cet animal diffère de la charpente du corps humain : on vient de voir dans la description du cheval ces faits trop bien établis, pour pouvoir en douter. Mais, pour suivre ces rapports encore plus loin, que l'on considère séparément quelques parties essentielles à la forme, les côtes par exemple, on les trouvera dans tous les quadrupèdes, dans les oiseaux, dans les poissons, et on en suivra les vestiges jusque dans la tortue, où elles paraissent encore dessinées par les sillons qui sont sous son écaille; que l'on considère, comme l'a remarqué M. Daubenton, que le pied d'un cheval, en apparence si différent de la main de l'homme, est cependant composé des mêmes os, et que nous avons à l'extrémité de chacun de nos doigts le même osselet en fer-à-cheval qui termine le pied de cet animal; et l'on jugera si cette ressemblance cachée n'est pas plus merveilleuse que les différences apparentes; si cette conformité constante et ce dessein suivi de l'homme aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux cétacés, des cétacés aux oiseaux, des oiseaux aux reptiles, des reptiles aux poissons, etc. dans lesquels les parties essentielles, comme le cœur, les intestins, l'épine du dos, les sens, etc. se trouvent toujours, ne semblent pas indiquer qu'en créant les animaux l'Être suprême n'a voulu employer qu'une idée, et la varier en même tems de toutes les manières possibles, afin que l'homme pût admirer également et la magnificence de l'exécution et la simplicité du dessein.

Dans ce point de vue, non-seulement l'âne et le cheval, mais même l'homme, le singe, les quadrupèdes et tous les animaux, pourraient être regardés comme ne faisant que la même famille : mais en doit-on conclure que dans cette grande et nombreuse



famille , que Dieu seul a conçue et tirée du néant , il y ait d'autres petites familles projetées par la nature et produites par le tems , dont les unes ne seraient composées que de deux individus , comme le cheval et l'âne ; d'autres de plusieurs individus , comme celles de la bellette , de la martre , du furet , de la fouine , etc. et de même que dans les végétaux il y ait des familles de dix , vingt et trente plantes ? Si ces familles existaient en effet , elles n'auraient pu se former que par le mélange , la variation successive et la dégénération des espèces originaires : et si l'on admet une fois qu'il y a des familles dans les plantes et dans les animaux , que l'âne soit de la famille du cheval , et qu'il n'en diffère que parce qu'il a dégénéré , on pourra dire également que le singe est de la famille de l'homme , que c'est un homme dégénéré , que l'homme et le singe ont eu une origine commune comme le cheval et l'âne ; que chaque famille , tant dans les animaux que dans les végétaux , n'a eu qu'une seule souche ; et même que tous les animaux sont venus d'un seul animal , qui , dans la succession des tems , a produit , en se perfectionnant et en dégénérant , toutes les races des autres animaux.

Les naturalistes qui établissent si légèrement des familles dans les animaux et dans les végétaux , ne paraissent pas avoir assez senti toute l'étendue de ces conséquences , qui réduiraient le produit immédiat de la création à un nombre d'individus aussi petit que l'on voudrait : car s'il était une fois prouvé qu'on pût établir ces familles avec raison ; s'il était acquis que dans les animaux , et même dans les végétaux , il y eût , je ne dis pas plusieurs espèces , mais une seule qui eût été produite par la dégénération d'une autre espèce ; s'il était vrai que l'âne ne fût qu'un cheval

dégénéré, il n'y aurait plus de bornes à la puissance de la nature, et l'on n'aurait pas tort de supposer que d'un seul être elle a su tirer, avec le tems, tous les autres êtres organisés.

Mais non : il est certain, par la révélation, que tous les animaux ont également participé à la grâce de la création; que les deux premiers de chaque espèce, et de toutes les espèces, sont sortis tout formés des mains du créateur; et l'on doit croire qu'ils étaient tels alors à peu près qu'ils nous sont aujourd'hui représentés par leurs descendans. D'ailleurs, depuis qu'on a observé la nature, depuis le tems d'Aristote jusqu'au nôtre, l'on n'a pas vu paraître d'espèce nouvelle, malgré le mouvement rapide qui entraîne, amoncelle ou dissipe les parties de la matière; malgré le nombre infini de combinaisons qui ont dû se faire pendant ces vingt siècles; malgré les accouplemens fortuits ou forcés des animaux d'espèces éloignées ou voisines, dont il n'a jamais résulté que des individus vieiés et stériles, et qui n'ont pu faire souche pour de nouvelles générations. La ressemblance, tant extérieure qu'intérieure, fût-elle dans quelques animaux encore plus grande qu'elle ne l'est dans le cheval et dans l'âne, ne doit donc pas nous porter à confondre ces animaux dans la même famille, non plus qu'à leur donner une commune origine; car s'ils venaient de la même souche, s'ils étaient en effet de la même famille, on pourrait les rapprocher, les allier de nouveau, et défaire avec le tems ce que le tems aurait fait.

Il faut de plus considérer que, quoique la marche de la nature se fasse par nuances et par degrés souvent imperceptibles, les intervalles de ces degrés ou de ces nuances ne sont pas tous égaux, à beaucoup près; que plus les espèces sont élevées; moins elles sont nombreu-

ses, et plus les intervalles des nuances qui les séparent y sont grands; que les petites espèces au contraire sont très-nombreuses, et en même tems plus voisines les unes des autres; en sorte qu'on est d'autant plus tenté de les confondre ensemble dans une même famille, qu'elles nous embarrassent et nous fatiguent davantage par leur multitude et par leurs petites différences, dont nous sommes obligés de nous charger la mémoire. Mais il ne faut pas oublier que ces familles sont notre ouvrage; que nous ne les avons faites que pour le soulagement de notre esprit; que s'il ne peut comprendre la suite réelle de tous les êtres, c'est notre faute, et non pas celle de la nature, qui ne connaît point ces prétendues familles, et ne contient en effet que des individus.

Un individu est un être à part, isolé, détaché, et qui n'a rien de commun avec les autres êtres, sinon qu'il leur ressemble, ou bien qu'il en diffère. Tous les individus semblables qui existent sur la surface de la terre, sont regardés comme composant l'espèce de ces individus. Cependant ce n'est ni le nombre ni la collection des individus semblables qui fait l'espèce, c'est la succession constante et le renouvellement non interrompu de ces individus qui la constituent: car un être qui durerait toujours ne ferait pas une espèce, non plus qu'un million d'êtres semblables, qui dureraient aussi toujours. L'espèce est donc un mot abstrait et général, dont la chose n'existe qu'en considérant la nature dans la succession des tems, et dans la destruction constante et le renouvellement tout aussi constant des êtres. C'est en comparant la nature d'aujourd'hui à celle des autres tems, et les individus actuels aux individus passés, que nous avons pris une idée nette de ce que l'on appelle espèce, et la comparaison du nombre ou de la ressemblance des individus n'est qu'une idée accessoire, et

souvent indépendante de la première ; car l'âne ressemble au cheval plus que le barbet au lévrier , et cependant le barbet et le lévrier ne font qu'une même espèce , puisqu'ils produisent ensemble des individus qui peuvent eux-mêmes en produire d'autres ; au lieu que le cheval et l'âne sont certainement de différentes espèces , puisqu'ils ne produisent ensemble que des individus vieiés et inféconds.

C'est donc dans la diversité caractéristique des espèces que les intervalles des nuances de la nature sont le plus sensibles et le mieux marqués : on pourrait même dire que ces intervalles entre les espèces sont les plus égaux et les moins variables de tous , puisqu'on peut toujours tirer une ligne de séparation entre deux espèces , c'est-à-dire entre deux successions d'individus qui se reproduisent et ne peuvent se mêler , comme l'on peut aussi réunir en une seule espèce deux successions d'individus qui se reproduisent en se mêlant. Ce point est le plus fixe que nous ayons en histoire naturelle ; toutes les autres ressemblances et toutes les autres différences que l'on pourrait saisir dans la comparaison des êtres , ne seraient , ni si constantes , ni si réelles , ni si certaines. Ces intervalles seront aussi les seules lignes de séparation que l'on trouvera dans notre ouvrage : nous ne diviserons pas les êtres autrement qu'ils le sont en effet ; chaque espèce , chaque succession d'individus qui se reproduisent et ne peuvent se mêler , sera considérée à part et traitée séparément ; et nous ne nous servirons des familles , des genres , des ordres et des classes , pas plus que ne s'en sert la nature.

L'espèce n'étant donc autre chose qu'une succession constante d'individus semblables et qui se reproduisent , il est clair que cette dénomination ne doit s'étendre qu'aux animaux et aux végétaux , et que c'est par un

abus des termes ou des idées , que les nomenclateurs l'ont employée pour désigner les différentes sortes de minéraux. On ne doit donc pas regarder le fer comme une espèce , et le plomb comme une autre espèce , mais seulement comme deux métaux différens.

Mais , pour en revenir à la dégénération des êtres , et particulièrement à celle des animaux , observons et examinons encore de plus près les mouvemens de la nature dans les variétés qu'elle nous offre ; et comme l'espèce humaine nous est la mieux connue , voyons jusqu'où s'étendent ces mouvemens de variation. Les hommes diffèrent du blanc au noir par la couleur , du double au simple par la hauteur de la taille , la grosseur , la légèreté , la force , etc. et du tout au rien pour l'esprit ; mais cette dernière qualité n'appartenant point à la matière , ne doit point être ici considérée : les autres sont les variations ordinaires de la nature , qui viennent de l'influence du climat et de la nourriture. Mais ces différences de couleur et de dimension dans la taille , n'empêchent pas que le nègre et le blanc, le Lapon et le Patagon , le géant et le nain , ne produisent ensemble des individus qui peuvent eux-mêmes se reproduire , et que par conséquent ces hommes , si différens en apparence, ne soient tous d'une seule et même espèce , puisque cette reproduction constante est ce qui constitue l'espèce. Après ces variations générales , il y en a d'autres qui sont plus particulières , et qui ne laissent pas de se perpétuer , comme les énormes jambes des hommes qu'on appelle de la race de saint Thomas dans l'île de Ceylan , les yeux rouges et les cheveux blancs des Dariens et des Chacrelus , les six doigts aux mains et aux pieds dans certaines familles , etc. Ces variétés singulières sont des défauts ou des excès accidentels , qui , s'étant d'abord trouvés dans quelques



individus , se sont ensuite propagés de race en race , comme les autres vices et maladies héréditaires. Mais ces différences , quoique constantes , ne doivent être regardées que comme des variétés individuelles , qui ne séparent pas ces individus de leur espèce , puisque les races extraordinaires de ces hommes à grosses jambes ou à six doigts peuvent se mêler avec la race ordinaire , et produire des individus qui se reproduisent eux-mêmes. On doit dire la même chose de toutes les autres difformités ou monstruosité qui se communiquent des pères et mères aux enfans. Voilà jusqu'où s'étendent les erreurs de la nature , voilà les plus grandes limites de ses variétés dans l'homme ; et s'il y a des individus qui dégénèrent encore davantage , ces individus ne reproduisant rien , n'altèrent ni la constance ni l'unité de l'espèce. Ainsi il n'y a dans l'homme qu'une seule et même espèce ; et quoique cette espèce soit peut-être la plus nombreuse et la plus abondante en individus , et en même tems la plus inconséquente et la plus irrégulière dans toutes ses actions , on ne voit pas que cette prodigieuse diversité de mouvemens , de nourriture , de climat , et de tant d'autres combinaisons que l'on peut supposer , ait produit des êtres assez différens des autres pour faire de nouvelles souches , et en même tems assez semblables à nous pour ne pouvoir nier de leur avoir appartenu.

Si le nègre et le blanc ne pouvaient produire ensemble , si même leur production demeurait inféconde , si le mulâtre était un vrai mulet , il y aurait alors deux espèces bien distinctes ; le nègre serait à l'homme ce que l'âne est au cheval : ou plutôt , si le blanc était homme , le nègre ne serait plus un homme ; ce serait un animal à part , comme le singe , et nous serions en droit de penser que le blanc et le nègre n'auraient point eu une origine

commune. Mais cette supposition même est démentie par le fait ; et puisque tous les hommes peuvent communiquer et produire ensemble , tous les hommes viennent de la même souche et sont de la même famille.

Que deux individus ne puissent produire ensemble , il ne faut pour cela que quelques légères disconvenances dans le tempérament , ou quelque défaut accidentel dans les organes de la génération de l'un ou de l'autre de ces deux individus. Que deux individus de différentes espèces , et que l'on joint ensemble , produisent d'autres individus qui , ne ressemblant ni à l'un ni à l'autre , ne ressemblent à rien de fixe , et ne peuvent par conséquent rien produire de semblable à eux , il ne faut pour cela qu'un certain degré de convenance entre la forme du corps et les organes de la génération de ces animaux différens. Mais quel nombre immense et peut-être infini de combinaisons ne faudrait-il pas pour pouvoir seulement supposer que deux animaux , mâle et femelle , d'une certaine espèce , ont non-seulement assez dégénéré pour n'être plus de cette espèce , c'est-à-dire pour ne pouvoir plus produire avec ceux auxquels ils étaient semblables , mais encore dégénéré tous deux précisément au même point , et à ce point nécessaire pour ne pouvoir produire qu'ensemble ! et ensuite quelle autre prodigieuse immensité de combinaisons ne faudrait-il pas encore pour que cette nouvelle production de ces deux animaux dégénérés suivit exactement les mêmes lois qui s'observent dans la production des animaux parfaits ! car un animal dégénéré est lui-même une production viciée ; et comment se pourrait-il qu'une origine viciée , qu'une dépravation , une négation , pût faire souche , et non-seulement produire une succession d'êtres constans , mais même les produire de la même

façon et suivant les mêmes lois que se reproduisent en effet les animaux dont l'origine est pure ?

Quoiqu'on ne puisse donc pas démontrer que la production d'une espèce par la dégénération soit une chose impossible à la nature , le nombre des probabilités contraires est si énorme , que , philosophiquement même , on n'en peut guère douter : car si quelque espèce a été produite par la dégénération d'une autre , si l'espèce de l'âne vient de l'espèce du cheval , cela n'a pu se faire que successivement et par nuances ; il y aurait eu entre le cheval et l'âne un grand nombre d'animaux intermédiaires , dont les premiers se seraient peu à peu éloignés de la nature du cheval , et les derniers se seraient approchés peu à peu de celle de l'âne. Et pourquoi ne verrions-nous pas aujourd'hui les représentans , les descendans de ces espèces intermédiaires ? pourquoi n'en est-il demeuré que les deux extrêmes ?

L'âne est donc un âne , et n'est point un cheval dégénéré , un cheval à queue nue ; il n'est ni étranger , ni intrus , ni bâtard ; il a , comme tous les autres animaux , sa famille , son espèce et son rang ; son sang est pur ; et quoique sa noblesse soit moins illustre , elle est toute aussi bonne , toute aussi ancienne , que celle du cheval. Pourquoi donc tant de mépris pour cet animal , si bon , si patient , si sobre , si utile ? Les hommes mépriseraient-ils jusque dans les animaux ceux qui les servent trop bien et à trop peu de frais ? On donne au cheval de l'éducation , on le soigne , on l'instruit , on l'exerce , tandis que l'âne , abandonné à la grossièreté du dernier des valets , ou à la malice des enfans , bien loin d'acquérir ne peut que perdre par son éducation : et s'il n'avait pas un grand fonds de bonnes qualités , il les perdrait en effet par la manière dont on le traite : il est le jouet , le plastron , le bardeau des rustres , qui

le conduisent le bâton à la main , qui le frappent , le surechargent , l'excèdent sans précautions , sans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne serait par lui-même , et pour nous , le premier , le plus beau , le mieux fait , le plus distingué des animaux , si dans le monde il n'y avait point de cheval. Il est le second au lieu d'être le premier , et par cela seul il semble n'être plus rien. C'est la comparaison qui le dégrade : on le regarde , on le juge , non pas en lui-même , mais relativement au cheval : on oublie qu'il est âne , qu'il a toutes les qualités de sa nature , tous les dons attachés à son espèce ; et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval , qui lui manquent , et qu'il ne doit pas avoir.

Il est de son naturel aussi humble , aussi patient , aussi tranquille , que le cheval est fier , ardent , impétueux : il souffre avec constance , et peut-être avec courage , les châtimens et les coups. Il est sobre et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture : il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables , que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent. Il est fort délicat sur l'eau ; il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus. Il boit aussi sobrement qu'il mange , et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau , par la peur que lui fait , dit-on , l'ombre de ses oreilles. Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller , il se roule souvent sur le gazon , sur les chardons , sur la fougère ; et , sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter , il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut , et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui : car il ne se vautre pas , comme le cheval , dans la fange et dans l'eau ; il craint même de se mouiller les pieds ,

et se détourne pour éviter la boue : aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval. Il est susceptible d'éducation , et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans la première jeunesse , il est gai , et même assez joli : il a de la légèreté et de la gentillesse ; mais il la perd bientôt , soit par l'âge , soit par les mauvais traitemens , et il devient lent , indocile et têtu : il n'est ardent que pour le plaisir , ou plutôt il en est furieux au point que rien ne peut le retenir , et que l'on en a vu s'exécuter et mourir quelques instans après ; et comme il aime avec une espèce de fureur , il a aussi pour sa progéniture le plus fort attachement. Pline nous assure que lorsqu'on sépare la mère de son petit , elle passe à travers les flammes pour aller le rejoindre. Il s'attache aussi à son maître , quoiqu'il en soit ordinairement maltraité : il le sent de loin , et le distingue de tous les autres hommes. Il reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter , les chemins qu'il a fréquentés. Il a les yeux bons , l'odorat admirable , sur-tout pour les corpuseules de l'ânesse ; l'oreille excellente , ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides , qui ont tous , à ce qu'on prétend , l'ouïe très-fine et les oreilles longues. Lorsqu'on le surcharge , il le marque en inclinant la tête et baissant les oreilles. Lorsqu'on le tourmente trop , il ouvre la bouche , et retire les lèvres d'une manière très-désagréable ; ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire. Si on lui couvre les yeux , il reste immobile ; et lorsqu'il est couché sur le côté , si on lui place la tête de manière que l'œil soit appuyée sur la terre , et qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois , il restera dans cette situation sans faire aucun mouvement , et sans se secouer



pour se relever. Il marche , il trotte et il galope comme le cheval ; mais tous ces mouvemens sont petits et beaucoup plus lents. Quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vitesse , il ne peut fournir qu'une petite carrière , pendant un petit espace de tems ; et quelque allure qu'il prenne , si on le presse il est bientôt rendu.

Le cheval hennit et l'âne braie ; ce qui se fait par un grand cri très-long , très-désagréable , et discordant par dissonances alternatives de l'aigu au grave et du grave à l'aigu. Ordinairement il ne crie que lorsqu'il est pressé d'amour ou d'appétit. L'ânesse a la voix plus claire et plus perçante. L'âne qu'on fait hongre ne braie qu'à basse voix ; et quoiqu'il paraisse faire autant d'efforts et les mêmes mouvemens de la gorge , son cri ne se fait pas entendre de loiu.

De tous les animaux couverts de poil , l'âne est celui qui est le moins sujet à la vermine : jamais il n'a de poux ; ce qui vient apparemment de la dureté et de la sécheresse de sa peau , qui est en effet plus dure que celle de la plupart des autres quadrupèdes ; et c'est par la même raison qu'il est bien moins sensible que le cheval au fouet et à la piquûre des mouches.

A deux ans et demi les premières dents incisives du milieu tombent , et ensuite les autres incisives à côté des premières tombent aussi , et se renouvellent dans le même tems et dans le même ordre que celles du cheval. L'on connaît aussi l'âge de l'âne par les dents ; les troisièmes incisives de chaque côté le marquent comme dans le cheval.

Dès l'âge de deux ans l'âne est en état d'engendrer. La femelle est encore plus précoce que le mâle , et elle est tout aussi lascive : c'est par cette raison qu'elle est très-peu féconde ; elle rejette au dehors la liqueur qu'elle vient de recevoir dans l'accouplement , à moins

qu'on n'ait soin de lui ôter promptement la sensation du plaisir , en lui donnant des coups pour calmer la suite des convulsions et des mouvemens amoureux ; sans cette précaution elle ne retiendrait que très-rarement. Le tems le plus ordinaire de la chaleur est le mois de mai et celui de juin. Lorsqu'elle est pleine , la chaleur cesse bientôt , et dans le dixième mois le lait paraît dans les mamelles : elle met bas dans le douzième mois , et souvent il se trouve des morceaux solides dans la liqueur de l'amnios , semblables à l'hippomanès du poulain. Sept jours après l'accochement la chaleur se renouvelle , et l'ânesse est en état de recevoir le mâle ; ensorte qu'elle peut , pour ainsi dire , continuellement engendrer et nourrir. Elle ne produit qu'un petit , et si rarement deux , qu'à peine en a-t-on des exemples. Au bout de cinq ou six mois on peut sévrer l'ânon ; et cela est même nécessaire si la mère est pleine , pour qu'elle puisse mieux nourrir son fœtus. L'âne étalon doit être choisi parmi les plus grands et les plus forts de son espèce : il faut qu'il ait au moins trois ans , et qu'il n'en passe pas dix ; qu'il ait les jambes hautes , le corps étoffé , la tête élevée et légère , les yeux vifs , les naseaux gros , l'encolure un peu longue , le poitrail large , les reins charnus , la côte large , la croupe plate , la queue courte , le poil luisant , doux au toucher et d'un gris foncé.

L'âne , qui , comme le cheval , est trois ou quatre ans à croître , vit aussi comme lui vingt-cinq ou trente ans : on prétend seulement que les femelles vivent ordinairement plus long-tems que les mâles ; mais cela ne vient peut-être que de ce qu'étant souvent pleines , elles sont un peu plus ménagées , au lieu qu'on excède continuellement les mâles de fatigue et de coups. Ils dorment moins que les chevaux , et ne se couchent

pour dormir , que quand ils sont excédés. L'âne étalon dure aussi plus long-tems que le cheval étalon : plus il est vieux , plus il paraît ardent ; et en général la santé de cet animal est bien plus ferme que celle du cheval : il est moins délicat , et il n'est pas sujet , à beaucoup près , à un aussi grand nombre de maladies ; les anciens même ne lui en connaissaient guère d'autres que celle de la morve , à laquelle il est , comme nous l'avons dit , encore bien moins sujet que le cheval.

Il y a parmi les ânes différentes races comme parmi les chevaux , mais que l'on connaît moins , parce qu'on ne les a ni soignés ni suivis avec la même attention ; seulement on ne peut guère douter que tous ne soient originaires des climats chauds. Aristote assure qu'il n'y en avait point de son tems en Scythie , ni dans les autres pays septentrionaux qui avoisient la Scythie , ni même dans les Gaules , dont le climat , dit-il , ne laisse pas d'être froid ; et il ajoute que le climat froid , ou les empêche de produire , ou les fait dégénérer , et que c'est par cette dernière raison que dans l'Illyrie , la Thrace et l'Épire , ils sont petits et faibles : ils sont encore tels en France , quoiqu'ils y soient déjà assez anciennement naturalisés , et que le froid du climat soit bien diminué depuis deux mille ans par la quantité de forêts abattues et de marais desséchés. Mais ce qui paraît encore plus certain , c'est qu'ils sont nouveaux pour la Suède et pour les autres pays du nord. Ils paraissent être venus originairement d'Arabie , et avoir passé d'Arabie en Égypte , d'Égypte en Grèce , de Grèce en Italie , d'Italie en France , et ensuite en Allemagne , en Angleterre , et enfin en Suède , etc. car ils sont en effet d'autant moins forts et d'autant plus petits , que les climats sont plus froids.

Cette migration paraît assez bien prouvée par le

rapport des voyageurs. Chardin dit : « qu'il y a de deux  
 » sortes d'ânes en Perse : les ânes du pays , qui sont  
 » lents et pesans , et dont on ne se sert que pour porter  
 » des fardeaux ; et une race d'ânes d'Arabie , qui sont  
 » de fort jolies bêtes , et les premiers ânes du monde :  
 » ils ont le poil poli , la tête haute , les pieds légers ;  
 » ils les lèvent avec action , marchant bien , et l'on ne  
 » s'en sert que pour montures. Les selles qu'on leur  
 » met sont comme des bâts ronds et plats par dessus ;  
 » elles sont de drap ou de tapisserie , avec les harnois  
 » et les étriers ; on s'assied dessus plus vers la croupe  
 » que vers le cou. Il y a de ces ânes qu'on achète  
 » jusqu'à quatre cents livres , et l'on n'en saurait  
 » avoir à moins de vingt-cinq pistoles. On les panse  
 » comme les chevaux ; mais on ne leur apprend autre  
 » chose qu'à aller l'amble ; et l'art de les y dresser  
 » est de leur attacher les jambes , celles de devant  
 » et celles de derrière du même côté , par deux cordes  
 » de coton , qu'on fait de la mesure du pas de l'âne qui  
 » va l'amble , et qu'on suspend par une autre corde  
 » passée dans la sangle à l'endroit de l'étrier. Des espè-  
 » ces d'écuycrs les montent soir et matin , et les exer-  
 » cent à cette allure. On leur fend les naseaux afin de  
 » leur donner plus d'haleine ; et ils vont si vite , qu'il  
 » faut galoper pour les suivre. »

Les Arabes , qui sont dans l'habitude de conserver  
 avec tant de soin et depuis si long-tems les races de  
 leurs chevaux , prendraient-ils la même peine pour les  
 ânes ? ou plutôt ceci ne semble-t-il pas prouver que le  
 climat d'Arabie est le premier et le meilleur climat pour  
 les uns et pour les autres ? De là ils ont passé en Bar-  
 barie , en Égypte , où ils sont beaux et de grande taille ,  
 aussi bien que dans les climats excessivement chauds ,  
 comme aux Indes et en Guinée , où ils sont plus grands ,

plus forts et meilleurs que les chevaux du pays ; ils sont même en grand honneur à Maduré, où l'une des plus considérables et des plus nobles tribus des Indes les révère particulièrement , parce qu'ils croient que les âmes de toute la noblesse passent dans le corps des ânes. Enfin l'on trouve des ânes en plus grande quantité que les chevaux dans tous les pays méridionaux , depuis le Sénégal jusqu'à la Chine , on y trouve aussi des ânes sauvages plus communément que des chevaux sauvages. Les Latins , d'après les Grecs , ont appelé l'âne sauvage *onager* , onagre , qu'il ne faut pas confondre , comme l'ont fait quelques naturalistes et plusieurs voyageurs , avec le zèbre , dont nous donnerons l'histoire à part , parce que le zèbre est un animal d'une espèce différente de celle de l'âne. L'onagre , ou l'âne sauvage , n'est point rayé comme le zèbre ; et il n'est pas , à beaucoup près , d'une figure aussi élégante. On trouve des ânes sauvages dans quelques îles de l'Archipel , et particulièrement dans celle de Cérigo. Il y en a beaucoup dans les déserts de Libye et de Numidie : ils sont gris , et courent si vite , qu'il n'y a que les chevaux barbes qui puissent les atteindre à la course. Lorsqu'ils voient un homme , ils jettent un cri , font une ruade , s'arrêtent , et ne fuient que lorsqu'on les approche. On les prend dans des pièges et dans des laes de corde. Ils vont par troupes pâturer et boire. On en mange la chair. Il y avait aussi du tems de Marmol , que je viens de citer , des ânes sauvages dans l'île de Sardaigne , mais plus petits que ceux d'Afrique. Et Pietro della Valle dit avoir vu un âne sauvage à Bassora : sa figure n'était point différente de celle des ânes domestiques ; il était seulement d'une couleur plus claire , et il avait , depuis la tête jusqu'à la queue , une raie de poil blond : il était aussi beaucoup plus vif



et plus léger à la course que les ânes ordinaires. Olearius rapporte qu'un jour le roi de Perse le fit monter avec lui dans un petit bâtiment en forme de théâtre pour faire collation de fruits et de confitures; qu'après le repas on fit entrer trente-deux ânes sauvages, sur lesquels le roi tira quelques coups de fusil et de flèches, et qu'il permit ensuite aux ambassadeurs et autres seigneurs de tirer; que ce n'était pas un petit divertissement de voir ces ânes chargés qu'ils étaient quelquefois de plus de dix flèches, dont ils incommodaient et blessaient les autres quand ils se mêlaient avec eux, de sorte qu'ils se mettaient à se mordre et à ruer les uns contre les autres d'une étrange façon; et que quand on les eut tous abattus et couchés de rang devant le roi, on les envoya à Ispahan à la cuisine de la cour, les Persans faisant un si grand état de la chair de ces ânes sauvages, qu'ils en ont fait un proverbe, etc. Mais il n'y a pas apparence que ces trente-deux ânes sauvages fussent tous pris dans les forêts; et c'étaient probablement des ânes qu'on élevait dans de grands parcs pour avoir le plaisir de les chasser et de les manger.

On n'a point trouvé d'ânes en Amérique, non plus que de chevaux, quoique le climat, sur-tout celui de l'Amérique méridionale, leur convienne autant qu'aucun autre. Ceux que les espagnols y ont transportés d'Europe, et qu'ils ont abandonnés dans les grandes îles et dans le continent, y ont beaucoup multiplié, et l'on y trouve en plusieurs endroits des ânes sauvages qui vont par troupes, et que l'on prend dans des pièges comme les chevaux sauvages.

L'âne avec la jument produit les grands mulets; le cheval avec l'ânesse produit les petits mulets, différens des premiers à plusieurs égards: mais nous nous réserv-

vons de traiter en particulier de la génération des mulets , des jumarts , etc. et nous terminerons l'histoire de l'âne par celle de ses propriétés et des usages auxquels nous pouvons l'employer..

Comme les ânes sauvages sont inconnus dans ces climats , nous ne pouvons pas dire si leur chair est en effet bonne à manger : mais ce qu'il y a de sûr , c'est que celle des ânes domestiques est très-mauvaise , et plus mauvaise , plus dure , plus désagréablement insipide que celle du cheval ; Galien dit même que c'est un aliment pernicieux et qui donne des maladies. Le lait d'ânesse , au contraire , est un remède éprouvé et spécifique pour certains maux , et l'usage de ce remède s'est conservé depuis les Grecs jusqu'à nous. Pour l'avoir de bonne qualité , il faut choisir une ânesse jeune , saine , bien en chair , qui ait mis bas depuis peu de tems , et qui n'ait pas été couverte depuis : il faut lui ôter l'ânon qu'elle allaite , la tenir propre , la bien nourrir de foin , d'avoine , d'orge et d'herbe , dont les qualités salutaires puissent influencer sur la maladie , avoir attention de ne pas laisser refroidir le lait , et même ne le pas exposer à l'air ; ce qui le gâterait en peu de tems.

Les anciens attribuaient aussi beaucoup de vertus médicinales au sang , à l'urine , etc. de l'âne , et beaucoup d'autres qualités spécifiques à la cervelle , au cœur , au foi , etc. de cet animal : mais l'expérience a détruit , ou du moins n'a pas confirmé ce qu'ils nous en disent.

Comme la peau de l'âne est très-dure et très-élastique , on l'emploie utilement à différens usages : on en fait des cribles , des tambours , et de très-bons souliers ; on en fait du gros parchemin pour les tablettes de poche , que l'on enduit d'une couche légère de plâtre. C'est aussi avec le cuir de l'âne que les Orien-

taux font le sagri , que nous appelons *chagrin*. Il y a apparence que les os , comme la peau de cet animal , sont aussi plus durs que les os des autres animaux , puisque les anciens en faisaient des flûtes , et qu'ils les trouvaient plus sonnantes que tous les autres os.

L'âne est peut-être de tous les animaux celui qui , relativement à son volume , peut porter les plus grands poids ; et comme il ne coûte presque rien à nourrir , et qu'il ne demande , pour ainsi dire , aucun soin , il est d'une grande utilité à la campagne , au moulin , etc. Il peut aussi servir de monture : toutes ses allures sont douces , et il bronche moins que le cheval. On le met souvent à la charrue dans les pays où le terrain est léger , et son fumier est un excellent engrais pour les terres fortes et humides.

---

---

DE LA

# DÉGÉNÉRATION

## DES ANIMAUX.

---

Dès que l'homme a commencé à changer de ciel, et qu'il s'est répandu de climats en climats, sa nature a subi des altérations : elles ont été légères dans les contrées tempérées, que nous supposons voisines du lieu de son origine ; mais elles ont augmenté à mesure qu'il s'en est éloigné ; et lorsqu'après des siècles écoulés, des continents traversés, et des générations déjà dégénérées par l'influence des différentes terres, il a voulu s'habituer dans les climats extrêmes et peupler les sables du Midi et les glaces du Nord ; les changemens sont devenus si grands et si sensibles, qu'il y aurait lieu de croire que le Nègre, le Lapon et le Blanc, forment des espèces différentes, si, d'un côté, l'on n'était assuré qu'il n'y a eu qu'un seul homme de créé, de l'autre, que ce Blanc, ce Lapon et ce Nègre, si dissemblans entr'eux, peuvent cependant s'unir ensemble et propager en commun la grande et unique famille de notre genre humain. Ainsi leurs taches ne sont point originelles ; leurs dissemblances n'étant qu'extérieures, ces altérations de nature ne sont que super-

ficielles , et il est certain que tous ne font que le même homme , qui s'est verni de noir sous la zone torride , et qui s'est tanné , rapetissé par le froid glacial du pôle de la sphère. Cela seul suffirait pour nous démontrer qu'il y a plus de force , plus d'étendue , plus de flexibilité dans la nature de l'homme que dans celle de tous les autres êtres ; car les végétaux et presque tous les animaux sont confinés chacun à leur terrain , à leur climat ; et cette étendue dans notre nature vient moins des propriétés du corps que de celles de l'âme , c'est par elle que l'homme a cherché les secours qui étaient nécessaires à la délicatesse de son corps ; c'est par elle qu'il a trouvé les moyens de braver l'inclémence de l'air et de vaincre la dureté de la terre : il s'est , pour ainsi dire , soumis les élémens ; par un seul rayon de son intelligence , il a produit celui du feu , qui n'existait pas sur la surface de la terre ; il a su se vêtir , s'abriter , se loger ; il a compensé par l'esprit toutes les facultés qui manquent à la matière ; et , sans être ni si fort , ni si grand , ni si robuste que la plupart des animaux , il a su les vaincre , les dompter , les subjuguier , les confiner , les chasser , et s'emparer des espaces que la nature semblait leur avoir exclusivement départis.

La grande division de la terre est celle des deux continents ; elle est plus ancienne que tous nos monumens ; cependant l'homme est encore plus ancien ; car il s'est trouvé le même dans ces deux mondes : l'Asiatique , l'Européen , le Nègre , produisent également avec l'Américain ; rien ne prouve mieux qu'ils sont issus d'une seule et même souche que la facilité qu'ils ont de se réunir à la tige commune : le sang est différent , mais le germe est le même ; la peau , les cheveux , les traits , la taille , ont varié sans que la forme intérieure ait changé ; le type en est général et commun ; et s'il arrivait jamais ,



par des révolutions qu'on ne doit pas prévoir , mais seulement entrevoir dans l'ordre général des possibilités, que le tems peut toutes amener ; s'il arrivait, dis-je, que l'homme fût contraint d'abandonner les climats qu'il a autrefois envahis , pour se réduire à son pays natal , il reprendrait , avec le tems , ses traits originaux , sa taille primitive et sa couleur naturelle. Le rappel de l'homme à son climat amènerait eet effet : le mélange des races l'amènerait aussi et bien plus promptement : le blanc avec la noire , ou le noir avec la blanche , produisent également un mulâtre dont la couleur est brune , c'est-à-dire , mêlée de blanc et de noir ; ce mulâtre avec un blanc produit un second mulâtre moins brun que le premier ; et si ce second mulâtre s'unit de même à un individu de race blanche , le troisième mulâtre n'aura plus qu'une nuance légère de brun , qui disparaîtra tout-à-fait dans les générations suivantes. Il ne faut donc que cent cinquante ou deux cents ans pour laver la peau d'un nègre par cette voie du mélange avec le sang du blanc ; mais il faudrait peut-être un assez grand nombre de siècles pour produire ce même effet par la seule influence du climat. Depuis qu'on transporte des nègres en Amérique , c'est-à-dire , depuis environ deux cent cinquante ans , l'on ne s'est pas aperçu que les familles noires qui se sont soutenues sans mélange , aient perdu quelques nuances de leur teinte originelle ; il est vrai que ce climat de l'Amérique méridionale étant par lui-même assez chaud pour brunir ses habitans , on ne doit pas s'étonner que les nègres y demeurent noirs. Pour faire l'expérience du changement de couleur dans l'espèce humaine , il faudrait transporter quelques individus de cette race noire du Sénégal en Danemarck , où l'homme ayant communément la peau blanche , les cheveux blonds ,

les yeux bleus , la différence du sang et l'opposition de couleur est la plus grande ; il faudrait cloître ces nègres avec leurs femelles , et conserver scrupuleusement leur race sans leur permettre de la croiser : ce moyen est le seul qu'on puisse employer pour savoir combien il faudrait de tems pour réintégrer à cet égard la nature de l'homme , et , par la même raison , combien il en a fallu pour la changer du blanc au noir.

C'est là la plus grande altération que le ciel ait fait subir à l'homme , et l'on voit qu'elle n'est pas profonde. La couleur de la peau , des cheveux et des yeux , varie par la seule influence du climat : les autres changemens , tels que ceux de la taille , de la forme des traits et de la qualité des cheveux , ne me paraissent pas dépendre de cette seule cause , car , dans la race des nègres , lesquels , comme l'on sait , ont , pour la plupart , la tête couverte d'une laine crépue , le nez épaté , les lèvres épaisses , on trouve des nations entières avec de longs et vrais cheveux , avec des traits réguliers ; et si l'on comparait , dans la race des blancs , le Danois au Calmouck , ou seulement le Finlandois au Lapon dont il est si voisin , on trouverait entr'eux autant de différence pour les traits et la taille qu'il y en a dans la race des noirs ; par conséquent il faut admettre pour ces altérations , qui sont plus profondes que les premières , quelques autres causes réunies avec celle du climat. La plus générale et la plus directe est la qualité de la nourriture ; c'est principalement par les alimens que l'homme reçoit l'influence de la terre qu'il habite : celle de l'air et du ciel agit plus superficiellement ; et tandis qu'elle altère la surface la plus extérieure en changeant la couleur de la peau , la nourriture agit sur la forme intérieure par ses propriétés , qui sont constamment relatives à celles de la terre qui la produit. On voit ,

dans le même pays , des différences marquées entre les hommes qui en occupent les hauteurs et ceux qui demeurent dans les lieux bas ; les habitans de la montagne sont toujours mieux faits , plus vifs et plus beaux que ceux de la vallée : à plus forte raison dans des climats éloignés du climat primitif , dans des climats où les herbes , les fruits , les grains et la chair des animaux sont de qualité et même de substance différentes , les hommes qui s'en nourrissent doivent devenir différens. Ces impressions ne se font pas subitement , ni même dans l'espace de quelques années : il faut du tems pour que l'homme reçoive la teinture du ciel ; il en faut encore plus pour que la terre lui transmette ses qualités , et il a fallu des siècles , joints à un usage toujours constant des mêmes nourritures , pour influencer sur la forme des traits , sur la grandeur du corps , sur la substance des cheveux , et produire ces altérations intérieures , qui , s'étant ensuite perpétuées par la génération , sont devenues les caractères généraux et constants auxquels on reconnaît les races et même les nations différentes qui composent le genre humain.

Dans les animaux , ces effets sont plus prompts et plus grands , parce qu'ils tiennent à la terre de bien plus près que l'homme ; parce que leur nourriture étant plus uniforme , plus constamment la même , et n'étant nullement préparée , la qualité en est plus décidée et l'influence plus forte ; parce que d'ailleurs les animaux ne pouvant ni se vêtir , ni s'abriter , ni faire usage de l'élément du feu pour se réchauffer , ils demeurent nûment exposés et pleinement livrés à l'action de l'air et à toutes les intempéries du climat : et c'est par cette raison que chacun d'eux a , suivant sa nature , choisi sa zone et sa contrée ; c'est par la même raison qu'ils y sont retenus , et qu'au lieu de s'étendre ou de se dis-

perser comme l'homme , ils demeurent , pour la plupart , concentrés dans les lieux qui leur conviennent le mieux ; et lorsque , par des révolutions sur le globe ou par la force de l'homme , ils ont été contraints d'abandonner leur terre natale , qu'ils ont été chassés ou relégués dans des climats éloignés , leur nature a subi des altérations si grandes et si profondes , qu'elle n'est pas reconnaissable à la première vue , et que , pour la juger , il faut avoir recours à l'inspection la plus attentive , et même aux expériences et à l'analogie. Si l'on ajoute à ces causes naturelles d'altération dans les animaux libres , celle de l'empire de l'homme sur ceux qu'il a réduits en servitude , on sera surpris de voir jusqu'à quel point la tyrannie peut dégrader , défigurer la nature ; on trouvera sur tous les animaux esclaves les stigmates de leur captivité et l'empreinte de leurs fers ; on verra que ces plaies sont d'autant plus grandes , d'autant plus incurables , qu'elles sont plus anciennes , et que , dans l'état où nous les avons réduits , il ne serait peut-être plus possible de les réhabiliter , ni de leur rendre leur forme primitive et les autres attributs de nature que nous leur avons enlevés.

La température du climat , la qualité de la nourriture et les maux d'esclavage , voilà les trois causes de changement , d'altération et de dégénération dans les animaux. Les effets de chacune méritent d'être considérés en particulier , et leurs rapports vus en détail nous présenteront un tableau au devant duquel on verra la nature telle qu'elle est aujourd'hui , et , dans le lointain , on apercevra ce qu'elle était avant sa dégradation.

Comparons nos chétives brebis avec le mouflon dont elles sont issues : celui-ci , grand et léger comme un cerf , armé de cornes défensives et de sabots épais , couvert d'un poil rude , ne craint ni l'inclémence de l'air

ni la voracité du loup ; il peut non-seulement éviter ses ennemis par la légèreté de sa course , mais il peut aussi leur résister par la force de son corps et par la solidité des armes dont sa tête et ses pieds sont munis. Quelle différence de nos brebis , auxquelles il reste à peine la faculté d'exister en troupeau , qui même ne peuvent se défendre par le nombre , qui ne soutiendraient pas sans abri le froid de nos hivers , enfin qui toutes périraient si l'homme cessait de les soigner et de les protéger ! Dans les climats les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie , le mouflon , qui est le père commun de toutes les races de cette espèce , paraît avoir moins dégénéré que partout ailleurs ; quoique réduit en domesticité , il a conservé sa taille et son poil : seulement il a beaucoup perdu sur la grandeur et la masse de ses armes. Les brebis du Sénégal et des Indes sont les plus grandes des brebis domestiques , et celles de toutes dont la nature est la moins dégradée : les brebis de la Barbarie , de l'Égypte , de l'Arabie , de la Perse , de l'Arménie , de la Calmouquie , etc. ont subi de plus grands changemens ; elles se sont , relativement à nous , perfectionnées à certains égards , et viciées à d'autres : mais , comme se perfectionner ou se vicier est la même chose relativement à la nature , elles se sont toujours dénaturées : leur poil rude s'est changé en une laine fine ; leur queue s'étant chargée d'une masse de graisse , a pris un volume incommode et si grand , que l'animal ne peut la traîner qu'avec peine ; et en même tems qu'il s'est bouffi d'une matière superflue et qu'il s'est paré d'une belle toison , il a perdu sa force , son agilité , sa grandeur et ses armes : car ces brebis à longue et large queue n'ont guère que la moitié de la taille du mouflon. Elles ne peuvent fuir le danger ni résister à l'ennemi ; elles ont un besoin continu des secours et des soins de



l'homme pour se conserver et se multiplier. La dégradation de l'espèce originaire est encore plus grande dans nos climats : de toutes les qualités du mouflon , il ne reste rien à nos brebis , rien à notre bélier , qu'un peu de vivacité , mais si douce , qu'elle cède encore à la houlette d'une bergère ; la timidité , la faiblesse , et même la stupidité et l'abandon de son être , sont les seuls et tristes restes de leur nature dégradée. Si l'on voulait la relever pour la force et la taille , il faudrait unir le mouflon avec notre brebis flandrine , et cesser de propager les races inférieures ; et si , comme chose plus utile , nous voulons dévouer cette espèce à ne nous donner que de la bonne chair et de la belle laine , il faudrait au moins , comme l'ont fait nos voisins , choisir et propager la race des brebis de Barbarie , qui , transportée en Espagne , et même en Angleterre , a très-bien réussi. La force du corps et la grandeur de la taille sont des attributs masculins ; l'embonpoint et la beauté de la peau sont des qualités féminines. Il faudrait donc , dans le procédé des mélanges , observer cette différence , donner à nos béliers des femelles de Barbarie pour avoir de belles laines , et donner le mouflon à nos brebis pour en relever la taille.

Il en serait à cet égard de nos chèvres comme de nos brebis ; on pourrait , en les mêlant avec la chèvre d'Angora , changer leur poil , et le rendre aussi utile que la plus belle laine. L'espèce de la chèvre en général , quoique fort dégénérée , l'est cependant moins que celle de la brebis dans nos climats ; elle paraît l'être davantage dans les pays chauds de l'Afrique et des Indes. Les plus petites et les plus faibles de toutes les chèvres sont celles de Guinée , de Juda , etc. ; et , dans ces mêmes climats , l'on trouve au contraire les plus grandes et les plus fortes brebis.

L'espèce du bœuf est celle de tous les animaux domestiques sur laquelle la nourriture paraît avoir la plus grande influence ; il devient d'une taille prodigieuse dans les contrées où le pâturage est riche et toujours renaissant. Les anciens ont appelé *taureaux-éléphants* les bœufs d'Éthiopie et de quelques autres provinces de l'Asie , où ces animaux approchent en effet de la grandeur de l'éléphant. L'abondance des herbes et leur qualité substantielle et succulente produisent cet effet ; nous en avons la preuve même dans notre climat ; un bœuf nourri sur les têtes des montagnes vertes de Savoie ou de Suisse , acquiert le double du volume de celui de nos bœufs , et néanmoins ces bœufs de Suisse sont , comme les nôtres , enfermés dans l'étable , et réduits au fourrage pendant la plus grande partie de l'année : mais ce qui fait cette grande différence , c'est qu'en Suisse on les met en pleine pâture , dès que les neiges sont fondues , au lieu que dans nos provinces on leur interdit l'entrée des prairies jusqu'après la récolte de l'herbe qu'on réserve aux chevaux. Ils ne sont donc jamais ni largement ni convenablement nourris ; et ce serait une attention bien nécessaire , bien utile à l'État , que de faire un règlement à cet égard , par lequel on abolirait les vaines pâtures en permettant les enclos. Le climat a aussi beaucoup influé sur la nature du bœuf ; dans les terres du nord des deux continens , il est couvert d'un poil long et doux comme de la fine laine ; il porte aussi une grosse loupe sur les épaules , et cette difformité se trouve également dans tous les bœufs de l'Asie , de l'Afrique et de l'Amérique. Il n'y a que ceux d'Europe qui ne soient pas bossus ; cette race d'Europe est cependant la race primitive , à laquelle les races bossues remontent par le mélange dès la première ou la seconde génération : et ce qui prouve

encore que cette race bossue n'est qu'une variété de la première, c'est qu'elle est sujete à de plus grandes altérations et à des dégradations qui paraissent excessives; car il y a dans ces bœufs bossus des différences énormes pour la taille; le petit zébu de l'Arabie a tout au plus la dixième partie du volume du taureau-éléphant d'Éthiopie.

En général, l'influence de la nourriture est plus grande et produit des effets plus sensibles sur les animaux qui se nourrissent d'herbes ou de fruits; ceux, au contraire, qui ne vivent que de proie, varient moins par cette cause que par l'influence du climat, parce que la chair est un aliment préparé et déjà assimilé à la nature de l'animal carnassier qui la dévore, au lieu que l'herbe étant le premier produit de la terre, elle en a toutes les propriétés, et transmet immédiatement les qualités terrestres à l'animal qui s'en nourrit.

Aussi le chien, sur lequel la nourriture ne paraît avoir que de légères influences, est néanmoins celui de tous les animaux carnassiers dont l'espèce est la plus variée; il semble suivre exactement dans ses dégradations les différences du climat: il est nud dans les pays les plus chauds, couvert d'un poil épais et rude dans les contrées du nord, paré d'une belle robe soyeuse en Espagne, en Syrie, où la douce température de l'air change le poil de la plupart des animaux en une sorte de soie. Mais, indépendamment de ces variétés extérieures qui sont produites par la seule influence du climat, il y a d'autres altérations dans cette espèce qui proviennent de sa condition, de sa captivité, ou, si l'on veut, de l'état de société du chien avec l'homme. L'augmentation ou la diminution de la taille viennent des soins que l'on a pris d'unir ensemble

les plus grands ou les plus petits individus ; l'accourcissement de la queue , du museau , des oreilles , provient aussi de la main de l'homme. Les chiens auxquels , de génération en génération , on a coupé les oreilles et la queue , transmettent ces défauts , en tout ou en partie , à leurs descendans. J'ai vu des chiens nés sans queue , que je pris d'abord pour des monstres individuels dans l'espèce ; mais je me suis assuré depuis , que cette race existe , et qu'elle se perpétue par la génération. Et les oreilles pendantes , qui sont le signe le plus général et le plus certain de la servitude domestique , ne se trouvent-elles pas dans presque tous les chiens ? Sur environ trente races différentes dont l'espèce est aujourd'hui composée , il n'y en a que deux ou trois qui aient conservé leurs oreilles primitives. Le chien de berger , le chien-loup et les chiens du nord , ont seuls les oreilles droites. La voix de ces animaux a subi , comme tout le reste d'étranges mutations. Il semble que le chien soit devenu criard avec l'homme , qui , de tous les êtres qui ont une langue , est celui qui en use et abuse le plus : car , dans l'état de nature , le chien est presque muet ; il n'a qu'un hurlement de besoin par accès assez rares. Il a pris son aboiement dans son commerce avec l'homme , sur-tout avec l'homme policé ; car lorsqu'on le transporte dans des climats extrêmes et chez des peuples grossiers , tels que les Lapons et les Nègres , il perd son aboiement , reprend sa voix naturelle , qui est le hurlement , et devient même quelquefois absolument muet. Les chiens à oreilles droites , et sur-tout le chien de berger , qui de tous est celui qui a le moins dégénéré , est aussi celui qui donne le moins de voix. Comme il passe sa vie solitairement dans la campagne , et qu'il n'a de commerce qu'avec les moutons et quelques hommes simples , il est , comme

eux , sérieux et silencieux , quoiqu'en même-tems il soit très-vif et fort intelligent. C'est de tous les chiens celui qui a le moins de qualités acquises et le plus de talens naturels ; c'est le plus utile pour le bon ordre et pour la garde des troupeaux , et il serait plus avantageux d'en multiplier , d'en étendre la race , que celle des autres chiens , qui ne servent qu'à nos amusemens , et dont le nombre est si grand , qu'il n'y a point de villes où l'on ne pût nourrir un nombre de familles des seuls alimens que les chiens consomment.

L'état de domesticité a beaucoup contribué à faire varier la couleur des animaux : elle est , en général , originairement fauve ou noire. Le chien , le bœuf , la chèvre , la brebis , le cheval , ont pris toutes sortes de couleurs ; le cochon a changé du noir au blanc , et il paraît que le blanc pur et sans aucune tache , est à cet égard le signe du dernier degré de dégénération , et qu'ordinairement il est accompagné d'imperfection ou de défauts essentiels. Dans la race des hommes blancs , ceux qui le sont beaucoup plus que les autres , et dont les cheveux , les sourcils , la barbe , etc. sont naturellement blancs , ont souvent le défaut d'être sourds , et d'avoir en même tems les yeux rouges et faibles ; dans la race des noirs , les nègres blancs sont encore d'une nature plus faible et plus défectueuse. Tous les animaux absolument blancs ont ordinairement ces mêmes défauts de l'oreille dure et des yeux rouges : cette sorte de dégénération , quoique plus fréquente dans les animaux domestiques , se montre aussi quelquefois dans les espèces libres , comme dans celles des éléphans , des cerfs , des daims , des guenons , des taupes , des souris ; et dans toutes , cette couleur est toujours accompagnée de plus ou moins de faiblesse de corps et d'hébétation des sens.



Mais l'espèce sur laquelle le poids de l'esclavage paraît avoir le plus appuyé et fait les impressions les plus profondes , c'est celle du chamcau. Il naît avec des loupes sur le dos , et des callosités sur la poitrine et sur les genoux : ces callosités sont des plaies évidentes occasionnées par le frottement ; car elles sont remplies de pus et de sang corrompu. Comme il ne marche jamais qu'avec une grosse charge , la pression du fardeau a commencé par empêcher la libre extension et l'accroissement uniforme des parties musculuses du dos , ensuite elle a fait gonfler la chair aux endroits voisins ; et comme , lorsque le chamcau veut se reposer ou dormir , on le contraint d'abord à s'abattre sur ses jambes repliées , et que peu à peu il en prend l'habitude de lui-même , tout le poids de son corps porte , pendant plusieurs heures de suite chaque jour , sur sa poitrine et ses genoux , et la peau de ces parties , pressée , frottée contre la terre , se dépille , se froisse , se durcit et se désorganise. Le lama , qui , comme le chamcau , passe sa vie sous le fardeau , et ne se repose aussi qu'en s'abattant sur la poitrine , a de semblables callosités qui se perpétuent de même par la génération. Les babouins et les guenons , dont la posture la plus ordinaire est d'être assis , soit en veillant soit en dormant , ont aussi des callosités au dessous de la région des fesses , et cette peau calleuse est même devenue inhérente aux os du derrière contre lesquels elle est continuellement pressée par le poids du corps ; mais ces callosités des babouins et des guenons sont sèches et saines , parce qu'elles ne proviennent pas de la contrainte des entraves ni du faix accablant d'un poids étranger , et qu'elles ne sont au contraire que les effets des habitudes naturelles de l'animal qui se tient plus volontiers et plus long-tems assis que dans

aucune autre situation. Il en est de ces callosités des guenons comme de la double semelle de peau que nous portons sous nos pieds ; cette semelle est une callosité naturelle que notre habitude constante à marcher ou rester debout rend plus ou moins épaisse , ou plus ou moins dure , selon le plus ou le moins de frottement que nous faisons éprouver à la plante de nos pieds.

Les animaux sauvages n'étant pas immédiatement soumis à l'empire de l'homme , ne sont pas sujets à d'aussi grandes altérations que les animaux domestiques ; leur nature paraît varier suivant les différens climats , mais nulle part elle n'est dégradée. S'ils étaient absolument les maîtres de choisir leur climat et leur nourriture , ces altérations seraient encore moindres : mais comme de tout tems ils ont été chassés , relégués par l'homme , ou même par ceux d'entr'eux qui ont le plus de force et de méchanceté , la plupart ont été contraints de fuir , d'abandonner leur pays natal , et de s'habituer dans des terres moins heureuses. Ceux dont la nature s'est trouvée assez flexible pour se prêter à cette nouvelle situation , se sont répandus au loin , tandis que les autres n'ont eu d'autre ressource que de se confiner dans les déserts voisins de leur pays. Il n'y a aucune espèce d'animal qui , comme celle de l'homme , se trouve généralement partout sur la surface de la terre : les unes , et en grand nombre , sont bornées aux terres méridionales de l'ancien continent ; les autres , aux parties méridionales du nouveau monde ; d'autres , en moindre quantité , sont confinées dans les terres du nord , et au lieu de s'étendre vers les contrées du midi , elles ont passé d'un continent à l'autre par des routes jusqu'à ce jour inconnues ; enfin quelques autres espèces n'habi-

tent que certaines montagnes ou certaines vallées , et les altérations de leur nature sont en général d'autant moins sensibles qu'elles sont plus confinées.

Le climat et la nourriture ayant peu d'influence sur les animaux libres , et l'empire de l'homme en ayant encore moins , leurs principales variétés viennent d'une autre cause ; elles sont relatives à la combinaison du nombre dans les individus , tant de ceux qui produisent que de ceux qui sont produits. Dans les espèces , comme celle du chevreuil , où le mâle s'attache à sa femelle et ne la change pas , les petits démontrent la constante fidélité de leurs parens par leur entière ressemblance entr'eux : dans celles au contraire où les femelles changent souvent de mâle , comme dans celle du cerf , il se trouve des variétés assez nombreuses ; et comme dans toute la nature il n'y a pas un seul individu qui soit parfaitement ressemblant à un autre , il se trouve d'autant plus de variétés dans les animaux , que le nombre de leur produit est plus grand et plus fréquent. Dans les espèces où la femelle produit cinq ou six petits , trois ou quatre fois par an , de mâles différens , il est nécessaire que le nombre des variétés soit beaucoup plus grand que dans celles où le produit est annuel et unique : aussi les espèces inférieures , les petits animaux qui tous produisent plus souvent et en plus grand nombre que ceux des espèces majeures , sont-elles sujettes à plus de variétés. La grandeur du corps , qui ne paraît être qu'une quantité relative , a néanmoins des attributs positifs et des droits réels dans l'ordonnance de la nature ; le grand y est aussi fixe que le petit y est variable : on pourra s'en convaincre aisément par l'énumération que nous allons faire des variétés des grands et des petits animaux.

Le sanglier a pris en Guinée des oreilles très-longues et couchées sur le dos ; à la Chine, un gros ventre pendant et des jambes fort courtes ; au cap Vert, et dans d'autres endroits, des défenses très-grosses et tournées comme des cornes de bœuf ; dans l'état de domesticité, il a pris partout des oreilles à demi pendantes, et des soies blanches dans les pays froids ou tempérés. Je ne compte ni le pecari ni le babiroussa dans les variétés de l'espèce du sanglier, parce qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre de cette espèce, quoiqu'ils en approchent de plus près que d'aucune autre.

Le cerf, dans les pays montueux, secs et chauds, tels que la Corse et la Sardaigne, a perdu la moitié de sa taille, et a pris un pelage brun avec un bois noirâtre ; dans les pays froids et humides, comme en Bohême et aux Ardennes, sa taille s'est agrandie, son pelage et son bois sont devenus d'un brun presque noir, son poil s'est allongé au point de former une longue barbe au menton. Dans le nord de l'autre continent, le bois du cerf s'est étendu et ramifié par des andouillers courbes. Dans l'état de domesticité, le pelage change du fauve au blanc ; et à moins que le cerf ne soit en liberté et dans de grands espaces, ses jambes se déforment et se courbent. Je ne compte pas l'axis dans les variétés de l'espèce du cerf ; il approche plus de celle du daim, et n'en est peut-être qu'une variété.

On aurait peine à se décider sur l'origine de l'espèce du daim ; il n'est nulle part entièrement domestique, ni nulle part absolument sauvage ; il varie assez indifféremment et partout du fauve au pie et du pie au blanc ; son bois et sa queue sont aussi plus grands et plus longs suivant les différentes races, et sa chair est bonne ou mauvaise selon le terrain et le climat. On le trouve comme le cerf dans les deux continens, et il paraît être

plus grand en Virginie et dans les autres provinces de l'Amérique tempérée , qu'il ne l'est en Europe. Il en est de même du chevreuil , il est plus grand dans le nouveau que dans l'ancien continent : mais au reste toutes ses variétés se réduisent à quelques différences dans la couleur du poil , qui change du fauve au brun ; les plus grands chevreuils sont ordinairement fauves , et les plus petits sont bruns. Ces deux espèces , le chevreuil et le daim , sont les seuls de tous les animaux communs aux deux continens , qui soient plus grands et plus forts dans le nouveau que dans l'ancien.

L'âne a subi peu de variétés , même dans sa condition de servitude la plus dure ; car sa nature est dure aussi , et résiste également aux mauvais traitemens et aux incommodités d'un climat fâcheux et d'une nourriture grossière. Quoiqu'il soit originaire des pays chauds , il peut vivre et même se multiplier sans les soins de l'homme dans les climats tempérés. Autrefois il y avait des onagres ou ânes sauvages dans tous les déserts de l'Asie mineure : aujourd'hui ils y sont plus rares , et on ne les trouve en grande quantité que dans ceux de la Tartarie. Le mulet de Daurie , appelé *ezigithai* par les Tartares Mongoux , est probablement le même animal que l'onagre des autres provinces de l'Asie ; il n'en diffère que par la longueur et les couleurs du poil , qui , selon M. Bell , paraît ondé de brun et de blanc. Ces onagres *ezigithais* se trouvent dans les forêts de la Tartarie jusqu'au cinquante-unième et cinquante-deuxième degré ; et il ne faut pas les confondre avec le zèbre , dont les couleurs sont bien plus vives et bien autrement tranchées , et qui d'ailleurs forme une espèce particulière presque aussi différente de celle de l'âne que de celle du cheval. La seule dégénération remarquable dans l'âne en domesticité , c'est que sa peau



s'est ramollie et qu'elle a perdu les petits tubercules qui se trouvent semés sur la peau de l'onagre, de laquelle les Levantins font le cuir grenu qu'on appelle *chagrin*.

Le lièvre est d'une nature flexible et ferme en même tems, car il est répandu dans presque tous les climats de l'ancien continent, et partout il est à très peu près le même : seulement son poil blanchit pendant l'hiver dans les climats très-froids, et il reprend en été sa couleur naturelle, qui ne varie que du fauve au roux. La qualité de la chair varie de même ; les lièvres les plus rouges sont toujours les meilleurs à manger. Mais le lapin, sans être d'une nature aussi flexible que le lièvre, puisqu'il est beaucoup moins répandu, et que même il paraît confiné à de certaines contrées, est néanmoins sujet à plus de variétés, parce que le lièvre est sauvage partout, au lieu que le lapin est presque partout à demi domestique. Les lapins clapiers ont varié par la couleur du fauve au gris, au blanc, au noir ; ils ont aussi varié par la grandeur, la quantité, la qualité du poil. Cet animal, qui est originaire d'Espagne, a pris en Tartarie une queue longue, en Syrie du poil touffu et pelotonné comme du feutre, etc. On trouve quelquefois des lièvres noirs dans les pays froids. On prétend aussi qu'il y a dans la Norwège, et dans quelques autres provinces du Nord, des lièvres qui ont des cornes. M. Klein a fait graver deux de ces lièvres cornus. Il est aisé de juger, à l'inspection des figures, que ces cornes sont des bois semblables au bois du chevreuil. Cette variété, si elle existe, n'est qu'individuelle, et ne se manifeste probablement que dans les endroits où le lièvre ne trouve point d'herbes, et ne peut se nourrir que de substances ligneuses, d'écorce, de boutons, de feuilles d'arbres, de lichens, etc.

L'élan , dont l'espèce est confinée dans le nord des deux continens , est seulement plus petit en Amérique qu'en Europe ; et l'on voit par les énormes bois que l'on a trouvés sous terre en Canada , en Russie , en Sibérie , etc. , qu'autrefois ces animaux étaient plus grands qu'ils ne le sont aujourd'hui ; peut-être cela vient-il de ce qu'ils jouissaient en toute tranquillité de leurs forêts , et que n'étant point inquiétés par l'homme , qui n'avait pas encore pénétré dans ces climats , ils étaient maîtres de choisir leur demeure dans les endroits où l'air , la terre et l'eau leur convenaient le mieux. Le renne , que les Lapons ont rendu domestique , a , par cette raison , plus changé que l'élan , qui n'a jamais été réduit en servitude. Les rennes sauvages sont plus grands , plus forts et d'un poil plus noir que les rennes domestiques : ceux-ci ont beaucoup varié par la couleur du poil , et aussi pour la grandeur et la grosseur du bois. Cette espèce de lichen ou de grande moussé blanche qui fait la principale nourriture du renne , semble contribuer beaucoup par sa qualité à la formation et à l'accroissement du bois , qui proportionnellement est plus grand dans le renne que dans aucune autre espèce ; et c'est peut-être cette même nourriture qui , dans ce climat , produit du bois sur la tête du lièvre , comme sur celle de la femelle du renne ; car dans tous les autres climats il n'y a ni lièvres cornus , ni aucun animal dont la femelle porte du bois comme le mâle.

L'espèce de l'éléphant est la seule sur laquelle l'état de servitude ou de domesticité n'a jamais influé , parce que dans cet état il refuse de produire , et par conséquent de transmettre à son espèce les plaies ou les défauts occasionnés par sa condition. Il n'y a dans l'éléphant que des variétés légères et presque individuelles : sa

couleur naturelle est le noir ; cependant il s'en trouve de roux et de blancs , mais en très-petit nombre. L'éléphant varie aussi pour la taille suivant la longitude plutôt que la latitude du climat ; car sous la zone torride , dans laquelle il est , pour ainsi dire , renfermé , et sous la même ligne , il s'élève jusqu'à quinze pieds de hauteur dans les contrées orientales de l'Afrique , tandis que dans les terres occidentales de cette même partie du monde il n'atteint guère qu'à la hauteur de dix ou onze pieds ; ce qui prouve que quoique la grande chaleur soit nécessaire au plein développement de sa nature , la chaleur excessive la restreint et la réduit à de moindres dimensions. Le rhinocéros paraît être d'une taille plus uniforme et d'une grandeur moins variable : il semble ne différer de lui-même que par le caractère singulier qui le fait différer de tous les animaux , par cette grande corne qu'il porte sur le nez ; cette corne est simple dans les rhinocéros de l'Asie , et double dans ceux de l'Afrique.

Je ne parlerai point ici des variétés qui se trouvent dans chaque espèce d'animal carnassier , parce qu'elles sont très-légères , attendu que de tous les animaux ceux qui se nourrissent de chair sont les plus indépendans de l'homme , et qu'au moyen de cette nourriture déjà préparée par la nature , ils ne reçoivent presque rien des qualités de la terre qu'ils habitent ; que d'ailleurs , ayant tous de la force et des armes , ils sont les maîtres du choix de leur terrain , de leur climat , etc. et que par conséquent les trois causes de changement , d'altération et de dégénération , dont nous avons parlé , ne peuvent avoir sur eux que de très-petits effets.

Mais après le coup d'œil que l'on vient de jeter sur ces variétés qui nous indiquent les altérations particulières de chaque espèce , il se présente une considéra-

tion plus importante et dont la vue est bien plus étendue; c'est celle du changement des espèces mêmes, c'est cette dégénération plus ancienne et de tout tems immémoriale, qui paraît s'être faite dans chaque famille, ou, si l'on veut, dans chacun des genres sous lesquels on peut comprendre les espèces voisines et peu différentes entr'elles. Nous n'avons dans tous les animaux terrestres que quelques espèces isolées qui, comme celle de l'homme, fassent en même tems espèce et genre : l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la girafe, forment des genres ou des espèces simples qui ne se propagent qu'en ligne directe, et n'ont aucune branche collatérale : toutes les autres paraissent former des familles dans lesquelles on remarque ordinairement une souche principale et commune, de laquelle semblent être sorties des tiges différentes et d'autant plus nombreuses que les individus dans chaque espèce sont plus petits et plus féconds.

Sous ce point de vue, le cheval, le zèbre et l'âne, sont tous trois de la même famille : si le cheval est la souche ou le tronc principal, le zèbre et l'âne seront les tiges collatérales; le nombre de leurs ressemblances entre eux étant infiniment plus grand que celui de leurs différences, on peut les regarder comme ne faisant qu'un même genre, dont les principaux caractères sont clairement énoncés et communs à tous trois : ils sont les seuls qui soient vraiment solipèdes, c'est-à-dire, qui aient la corne des pieds d'une seule pièce sans aucune apparence de doigt ou d'ongles et quoiqu'ils forment trois espèces distinctes, elles ne sont cependant pas absolument ni nettement séparées, puisque l'âne produit avec la jument, le cheval avec l'ânesse, et qu'il est probable que si l'on vient à bout d'apprivoiser le zèbre et d'assouplir

sa nature sauvage et récalcitrante, il produirait aussi avec le cheval et l'âne, comme ils produisent entr'eux.

Et ce mulet qu'on a regardé de tout tems comme une production viciée, comme un monstre composé de deux natures, et que par cette raison l'on a jugé incapable de se reproduire lui-même et de former lignée, n'est cependant pas aussi profondément lésé qu'on se l'imagine d'après ce préjugé, puisqu'il n'est pas réellement infécond, et que sa stérilité ne dépend que de certaines circonstances extérieures et particulières. On sait que les mulets ont souvent produit dans les pays chauds; l'on en a même quelques exemples dans nos climats tempérés: mais on ignore si cette génération est jamais provenue de la simple union du mulet et de la mule, ou plutôt si le produit n'en est pas dû à l'union du mulet avec la jument, ou encore à celle de l'âne avec la mule. Il y a deux sortes de mulets: le premier est le grand mulet ou mulet simplement dit, qui provient de la jonction de l'âne à la jument; le second est le petit mulet provenant du cheval et de l'ânesse, que nous appellerons *bardeau* pour le distinguer de l'autre. Les anciens les connaissaient et les distinguaient comme nous par deux noms différens: ils appelaient *mulus* le mulet provenant de l'âne et de la jument; et ils donnaient les noms de *ζίννος*, *hinnus*, *burdo*, au mulet provenant du cheval et de l'ânesse. Ils ont assuré que le mulet, *mulus*, produit avec la jument un animal auquel ils donnaient aussi le nom de *ginnus* ou *hinnus*<sup>1</sup>. Ils ont assuré de même que la mule, *mula*, conçoit

---

<sup>1</sup> Le mot *ginnus* a été employé par Aristote en deux sens: le premier pour désigner généralement un animal imparfait, un avorton, un mulet nain, provenant quelquefois du cheval avec l'ânesse, ou de l'âne avec la jument; et le second pour signifier le produit particulier du mulet et de la jument.



assez aisément , mais qu'elle ne peut que rarement perfectionner son fruit ; et ils ajoutent que , quoiqu'il y ait des exemples assez fréquens de mules qui ont mis bas , il faut néanmoins regarder cette production comme un prodige. Mais qu'est-ce qu'un prodige dans la nature , sinon un effet plus rare que les autres ? Le mullet peut donc eugendrer , et la mule peut concevoir , porter et mettre bas dans de certaines circonstances : ainsi , il ne s'agirait que de faire des expériences pour savoir quelles sont ces circonstances , et pour acquérir de nouveaux faits dont on pourrait tirer de grandes lumières sur la dégénération des espèces par le mélange , et par conséquent sur l'unité ou la diversité de chaque genre. Il faudrait , pour réussir à ces expériences , donner le mullet à la mule , à la jument et à l'ânesse ; faire la même chose avec le bardeau , et voir ce qui résulterait de ces six accouplemens différens. Il faudrait aussi donner le cheval et l'âne à la mule , et faire la même chose pour la petite mule ou femelle du bardeau. Ces épreuves , quoiqu'assez simples , n'ont jamais été tentées dans la vue d'en tirer des lumières ; et je regrette de n'être pas à portée de les exécuter : je suis persuadé qu'il en résulterait des connaissances que je ne fais qu'entrevoir , et que je ne puis donner que comme des présomptions. Je crois , par exemple , que de tous ces accouplemens , celui du mullet et de la femelle bardeau , et celui du bardeau et de la mule , pourraient bien manquer absolument ; que celui du mullet et de la mule , et celui du bardeau et de sa femelle , pourraient peut-être réussir , quoique bien rarement ; mais en même tems je présume que le mullet produirait avec la jument plus certainement qu'avec l'ânesse , et le bardeau plus certainement avec l'ânesse qu'avec la jument ; qu'enfin , le cheval et l'âne

pourraient peut-être produire avec les deux mules , mais l'âne plus sûrement que le cheval. Il faudrait faire ces épreuves dans un pays aussi chaud pour le moins que l'est notre Provence , et prendre des muets de sept ans , des chevaux de cinq , et des ânes de quatre ans , parce qu'il y a cette différence dans ces trois animaux pour les âges de la pleine puberté.

Voici les raisons d'analogie sur lesquelles sont fondées les présomptions que je viens d'indiquer. Dans l'ordonnance commune de la nature , ce ne sont pas les mâles , mais les femelles , qui constituent l'unité des espèces : nous savons par l'exemple de la brebis , qui peut servir à deux mâles différens et produire également du bouc et du bélier , que la femelle influe beaucoup plus que le mâle sur le spécifique du produit , puisque de ces deux mâles différens il ne naît que des agneaux , c'est-à-dire , des individus spécifiquement ressemblans à la mère : aussi le mulet ressemble-t-il plus à la jument qu'à l'âne , et le bardeau plus à l'ânesse qu'au cheval ; dès-lors le mulet doit produire plus sûrement avec la jument qu'avec l'ânesse , et le bardeau plus sûrement avec l'ânesse qu'avec la jument. De même le cheval et l'âne pourraient peut-être produire avec les deux mules , parce qu'étant femelles elles ont , quoique viciées , retenu chacune plus de propriétés spécifiques que les muets mâles : mais l'âne doit produire avec elles plus certainement que le cheval , parce qu'on a remarqué que l'âne a plus de puissance pour engendrer , même avec la jument , que n'en a le cheval , car il corrompt et détruit la génération de celui-ci. On peut s'en assurer en donnant d'abord le cheval étalon à des jumens , et en leur donnant le lendemain , ou même quelques jours après , l'âne au lieu du cheval ; ces jugemens produiront pres-

que toujours des mulets , et non pas des chevaux. Cette observation , qui mériterait bien d'être constatée dans toutes ses circonstances , paraît indiquer que la souche ou tige principale de cette famille pourrait bien être l'âne et non pas le cheval , puisque l'âne le domine dans la puissance d'engendrer , même avant sa femelle ; d'autant que le contraire n'arrive pas lorsqu'on donne l'âne en premier et le cheval en second à la jument ; celui-ci ne corrompt pas la génération de l'âne , car le produit est presque toujours un mulet : d'autre côté la même chose n'arrive pas quand on donne l'âne en premier et le cheval en second à l'ânesse ; car celui-ci ne corrompt ni ne détruit la génération de l'âne. Et à l'égard des accouplemens des mulets entr'eux je les ai présu-  
més stériles , parce que de deux natures déjà lésées pour la génération , et qui par leur mélange ne pourraient manquer de se léser davantage , on ne doit attendre qu'un produit tout-à-fait vicié ou absolument nul.

Par le mélange du mulet avec la jument , du bardeau avec l'ânesse , et par celui du cheval et de l'âne avec les mules on obtiendrait des individus qui remonteraient à l'espèce et ne seraient plus que des demi-mulets , lesquels non-seulement auraient , comme leurs parens , la puissance d'engendrer avec ceux de leur espèce originaire , mais peut-être même auraient la faculté de produire entr'eux , parce que n'étant plus lésés qu'à demi , leur produit ne serait pas plus vicié que ne le sont les premiers mulets ; et si l'union de ces demi-mulets était encore stérile , ou que le produit en fût et rare et difficile , il me paraît certain qu'en les rapprochant encore d'un degré de leur espèce originaire , les individus qui en résulteraient et qui ne seraient plus lésés qu'au quart , produiraient entr'eux , et formeraient une nouvelle tige , qui ne serait précisément ni celle du

cheval ni celle de l'âne. Or , comme tout ce qui peut être a été amené par le tems , et se trouve ou s'est trouvé dans la nature , je suis tenté de croire que le mulet fécond dont parlent les anciens , et qui , du tems d'Aristote , existait en Syrie dans les terres au delà de celles des Phéniciens , pouvait bien être une race de ces demi-mulets ou de ces quarts de mulet qui s'était formée par les mélanges que nous venons d'indiquer ; car Aristote dit expressément que ces mulets féconds ressemblaient en tout , et autant qu'il est possible , aux mulets inféconds : il les distingue aussi très-clairement des *onagres* ou *ânes sauvages* , dont il fait mention dans le même chapitre , et par conséquent on ne peut rapporter ces animaux qu'à des mulets peu viciés , et qui auraient conservé la faculté de reproduire. Il se pourrait encore que le mulet fécond de Tartarie, le *czigithai* dont nous avons parlé, ne fût pas l'*onagre* ou *âne sauvage* , mais ce même mulet de Phénicie , dont la race s'est peut-être maintenue jusqu'à ce jour ; le premier voyageur qui pourra les comparer , confirmera ou détruira cette conjecture. Et le zèbre lui-même qui ressemble plus au mulet qu'au cheval et qu'à l'âne , pourrait bien avoir eu une pareille origine ; la régularité contrainte et symétrique des couleurs de son poil , qui sont alternativement toujours disposées par bandes noires et blanches , paraît indiquer qu'elles proviennent de deux espèces différentes , qui dans leur mélange se sont séparées autant qu'il était possible , car dans aucun de ses ouvrages la nature n'est aussi tranchée et aussi peu nuancée que sur la robe du zèbre , où elle passe brusquement et alternativement du blanc au noir et du noir au blanc sans aucun intermède dans toute l'étendue du corps de l'animal.

Quoi qu'il en soit , il est certain , par tout ce que nous venons d'exposer , que les mulets en général , qu'on a toujours accusés d'impuissance et de stérilité , ne sont cependant ni réellement stériles , ni généralement inféconds ; et que ce n'est que dans l'espèce particulière du mulet provenant de l'âne et du cheval que cette stérilité se manifeste , puisque le mulet qui provient du boue et de la brebis , est aussi fécond que sa mère ou son père ; puisque , dans les oiseaux , la plupart des mulets qui proviennent d'espèces différentes , ne sont point inféconds : c'est donc dans la nature particulière du cheval et de l'âne qu'il faut chercher les causes de l'infécondité des mulets qui en proviennent , et au lieu de supposer la stérilité comme un défaut général et nécessaire dans tous les mulets , la restreindre au contraire au seul mulet provenant de l'âne et du cheval , et encore donner de grandes limites à cette restriction , attendu que ces mêmes mulets peuvent devenir féconds dans de certaines circonstances , et sur-tout en se rapprochant d'un degré de leur espèce originaire.

Les mulets qui proviennent du cheval et de l'âne , ont les organes de la génération tout aussi complets que les autres animaux ; il ne manque rien au mâle , rien à la femelle ; ils ont une grande abondance de liqueur séminale ; et comme l'on ne permet guère aux mâles de s'accoupler , ils sont souvent si pressés de la répandre , qu'ils se couchent sur le ventre pour se frotter entre leurs pieds de devant qu'ils replient sous la poitrine : ces animaux sont donc pourvus de tout ce qui est nécessaire à l'acte de la génération ; ils sont même très-ardens , et par conséquent très-indifférens sur le choix ; ils ont à peu près la même véhémence de goût pour la mule , pour l'ânesse et pour la jument ; il n'y a donc nulle difficulté pour les accou-



plemens. Mais il faudrait des attentions et des soins particuliers , si l'on voulait rendre ces accouplemens prolifiques : la trop grande ardeur , sur-tout dans les femelles , est ordinairement suivie de la stérilité , et la mule est au moins aussi ardente que l'ânesse : or l'on sait que celle-ci rejette la liqueur séminale du mâle , et que pour la faire retenir et produire , il faut lui donner des coups ou lui jeter de l'eau sur la croupe , afin de calmer les convulsions d'amour qui subsistent après l'accouplement , et qui sont la cause de cette réjaculation. L'ânesse et la mule tendent donc toutes deux par leur trop grande ardeur à la stérilité. L'âne et l'ânesse y tendent encore par une autre cause : comme ils sont originaires des climats chauds , le froid s'oppose à leur génération , et c'est par cette raison qu'on attend les chaleurs de l'été pour les faire accoupler ; lorsqu'on les laisse joindre dans d'autres tems , et surtout en hiver , il est rare que l'imprégnation suive l'accouplement , même réitéré ; et ce choix du tems qui est nécessaire au succès de leur génération , l'est aussi pour la conservation du produit , il faut que l'ânon naisse dans un tems chaud , autrement il périt ou languit ; et comme la gestation de l'ânesse est d'un an , elle met bas dans la même saison qu'elle a conçu : ceci prouve assez combien la chaleur est nécessaire , non-seulement à la fécondité , mais même à la pleine vie de ces animaux. C'est encore par cette même raison de la trop grande ardeur de la femelle qu'on lui donne le mâle presque immédiatement après qu'elle a mis bas ; on ne lui laisse que sept ou huit jours de repos ou d'intervalle entre l'accouchement et l'accouplement : l'ânesse , affaiblie par sa couche , est alors moins ardente : les parties n'ont pas pu , dans ce petit espace de tems , reprendre toute leur roideur.

au moyen de quoi la conception se fait plus sûrement que quand elle est en pleine force et que son ardeur la domine. On prétend que dans cette espèce, comme dans celle du chat, le tempérament de la femelle est encore plus ardent et plus fort que celui du mâle : cependant l'âne est un grand exemple en ce genre ; il peut aisément saillir sa femelle, ou une autre, plusieurs jours de suite et plusieurs fois par jour ; les premières jouissances loin d'éteindre ne font qu'allumer son ardeur ; on en a vu s'excéder sans y être incités autrement que par la force de leur appétit naturel ; on en a vu mourir sur le champ de bataille, après onze ou douze conflits réitérés presque sans intervalle ; et ne prendre pour subvenir à cette grande et rapide dépense que quelques pintes d'eau. Cette même chaleur qui le consume est trop vive pour être durable ; l'âne étalon bientôt est hors de combat et même de service, et c'est peut-être par cette raison que l'on a prétendu que la femelle est plus forte et vit plus long-tems que le mâle ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec les ménagemens que nous avons indiqués, elle peut vivre trente ans, et produire tous les ans pendant toute sa vie ; au lieu que le mâle, lorsqu'on ne le contraint pas à s'abstenir de femelles, abuse de ses forces au point de perdre en peu d'années la puissance d'engendrer.

L'âne et l'ânesse tendent donc tous deux à la stérilité par des propriétés communes, et aussi par des qualités différentes ; le cheval et la jument y tendent de même par d'autres voies. On peut donner l'étalon à la jument neuf ou dix jours après qu'elle a mis bas, et elle peut produire cinq ou six ans de suite ; mais après cela elle devient stérile. Pour entretenir sa fécondité, il faut mettre un intervalle d'un an entre chacune de ses portées, et la traiter différemment de l'ânesse :

au lieu de lui donner l'étalon après qu'elle a mis bas , il faut le lui réserver pour l'année suivante , et attendre le tems où sa chaleur se manifeste par les humeurs qu'elle jette ; et même avec ces attentions , il est rare qu'elle soit féconde au delà de l'âge de vingt ans. D'autre côté , le cheval , quoique moins ardent et plus délicat que l'âne , conserve néanmoins plus long-tems la faculté d'engendrer. On a vu de vieux chevaux qui n'avaient plus la force de monter la jument sans l'aide du palefrenier , trouver leur vigueur dès qu'ils étaient placés , et engendrer à l'âge de trente ans. La liqueur séminale est non-seulement moins abondante , mais beaucoup moins stimulante dans le cheval que dans l'âne ; car souvent le cheval s'accouple sans la répandre , sur-tout si on lui présente la jument avant qu'il ne la cherche : il paraît triste dès qu'il a joui , et il lui faut d'assez grands intervalles de tems pour que son ardeur renaisse. D'ailleurs il s'en faut bien que dans cette espèce tous les accouplemens , même les plus consommés , soient prolifiques : il y a des jumens naturellement stériles , et d'autres en plus grand nombre qui sont très-peu fécondes , il y a aussi des étalons qui , quoique vigoureux en apparence , n'ont que peu de puissance réelle. Nous pouvons ajouter à ces raisons particulières une preuve plus évidente et plus générale du peu de fécondité dans les espèces du cheval et de l'âne ; ce sont de tous les animaux domestiques ceux dont l'espèce , quoique la plus soignée , est la moins nombreuse ; dans celles du bœuf , de la brebis , de la chèvre ; et sur-tout dans celles du cochon , du chien et du chat , les individus sont dix et peut-être cent fois plus nombreux que dans celles du cheval et de l'âne : ainsi leur peu de fécondité est prouvée par le fait , et l'on doit attribuer à toutes ces causes la stérilité des mulets

qui proviennent du mélange de ces deux espèces naturellement peu fécondes. Dans les espèces au contraire qui , comme celle de la chèvre et celle de la brebis , sont plus nombreuses et par conséquent plus fécondes , les mulets provenant de leur mélange ne sont pas stériles , et remontent pleinement à l'espèce originaire dès la première génération ; au lieu qu'il faudrait deux , trois et peut-être quatre générations pour que le mulet provenant du cheval et de l'âne pût parvenir à ce même degré de réhabilitation de nature.

On a prétendu que de l'accouplement du taureau et de la jument , il résultait une autre sorte de mulet : Columello est , je crois , le premier qui en ait parlé ; Gesner le cite , et ajoute qu'il a entendu dire qu'il se trouvait de ces mulets auprès de Grenoble , et qu'on les appelle en français , *jumarts*. J'ai fait venir un de ces jumarts de Dauphiné , j'en ai fait venir un autre des Pyrénées , et j'ai reconnu , tant par l'inspection des parties extérieures que par la dissection des parties intérieures , que ces jumarts n'étaient que des bardeaux , c'est-à-dire , des mulets provenant du cheval et de l'ânesse : je crois donc être fondé , tant par cette observation que par l'analogie , à croire que cette sorte de mulet n'existe pas , et que le mot *jumart* n'est qu'un nom chimérique et qui n'a point d'objet réel. La nature du taureau est trop éloignée de celle de la jument , pour qu'ils puissent produire ensemble ; l'un ayant quatre estomacs , des cornes sur la tête , le pied fourchu , etc. ; l'autre étant scilipède et sans cornes , et n'ayant qu'un seul estomac. Et les parties de la génération étant très-différentes tant par la grosseur que pour les proportions , il n'y a nulle raison de présumer qu'ils puissent se joindre avec plaisir , et encore moins avec succès.

Si le taureau avait à produire avec quelque autre espèce que la sienne , ce serait avec le buffle , qui lui ressemble par la conformation et par la plupart des habitudes naturelles ; cependant nous n'avons pas entendu dire qu'il soit jamais né des mulets de ces deux animaux , qui néanmoins se trouvent dans plusieurs lieux , soit en domesticité , soit en liberté. Ce que l'on raconte de l'accouplement et du produit du cerf et de la vache , n'est à peu près aussi suspect que l'histoire des jumarts , quoique le cerf soit beaucoup moins éloigné , par sa conformation , de la nature de la vache , que le taureau ne l'est de celle de la jument.

Ces animaux qui portent des bois , quoique ruminans et conformés à l'intérieur comme ceux qui portent des cornes , semblent faire un genre , une famille à part , dans laquelle l'élan est la tige majeure , et le renne , le cerf , l'axis , le daim et le chevreuil sont les branches mineures et collatérales ; car il n'y a que ces six espèces d'animaux dont la tête soit armée d'un bois branchu qui tombe et se renouvelle tous les ans ; et indépendamment de ce caractère générique qui leur est commun , ils se ressemblent encore beaucoup par la conformation et par toutes les habitudes naturelles : on obtiendrait donc plutôt des mulets du cerf ou du daim mêlé avec le renne et l'axis , que du cerf et de la vache.

On serait encore mieux fondé à regarder toutes les brebis et toutes les chèvres comme ne faisant qu'une même famille , puisqu'elles produisent ensemble des mulets qui remontent directement , et dès la première génération , à l'espèce de la brebis ; on pourrait même joindre à cette nombreuse famille des brebis et des chèvres , celle des gazelles et celle des bubales qui ne sont pas moins nombreuses. Dans ce genre qui con-



tient plus de trente espèces différentes, il paraît que le mouflon, le bouquetin, le chamois, l'antilope, le bubale, le condoma, etc. sont les tiges principales, et que les autres n'en sont que les branches accessoires, qui toutes ont retenu les caractères principaux de la souche dont elles sont issues, mais qui ont en même tems prodigieusement varié par les influences du climat et les différentes nourritures, aussi bien que par l'état de servitude et de domesticité auquel l'homme a réduit la plupart de ces animaux.

Le chien, le loup, le renard, le chacal et l'isatis forment un autre genre, dont chacune des espèces est réellement si voisine des autres et dont les individus se ressemblent si fort, sur-tout par la conformation intérieure et par les parties de la génération, qu'on a peine à concevoir pourquoi ces animaux ne produisent point ensemble : il m'a paru, par les expériences que j'ai faites sur le mélange du chien avec le loup et avec le renard, que la répugnance à l'accouplement venait du loup et du renard plutôt que du chien, c'est-à-dire, de l'animal sauvage et non pas de l'animal domestique ; car les chiennes que j'ai mises à l'épreuve, auraient volontiers souffert le renard et le loup, au lieu que la louve et la femelle renard n'ont jamais voulu souffrir les approches du chien. L'état de domesticité semble rendre les animaux plus libertins, c'est-à-dire, moins fidèles à leur espèce : il les rend aussi plus chauds et plus féconds ; car la chienne peut produire et produit même assez ordinairement deux fois par an, au lieu que la louve et la femelle renard ne portent qu'une fois dans une année ; et il est à présumer que les chiens sauvages, c'est-à-dire, les chiens qui ont été abandonnés dans les pays déserts, et qui se sont multipliés dans l'île de Juan-Fernandès, dans les montagnes de Saint-

Domingue, etc. ne produisent qu'une fois par an comme le renard et le loup : ce fait, s'il était constaté, confirmerait pleinement l'unité du genre de ces trois animaux, qui se ressemblent si fort par la conformation, qu'on ne doit attribuer qu'à quelques circonstances extérieures leur répugnance à se joindre.

Le chien paraît être l'espèce moyenne et commune entre celles du renard et du loup; les anciens nous ont transmis comme deux faits certains, que le chien, dans quelques pays et dans quelques circonstances, produit avec le loup et avec le renard. J'ai voulu le vérifier; et quoique je n'aie pas réussi dans les épreuves que j'ai faites à ce sujet, on n'en doit pas conclure que cela soit impossible; car je n'ai pu faire ces essais que sur des animaux captifs, et l'on sait que dans la plupart d'entr'eux la captivité seule suffit pour éteindre le désir et pour les dégoûter de l'accouplement, même avec leurs semblables; à plus forte raison cet état forcé doit les empêcher de s'unir avec des individus d'une espèce étrangère; mais je suis persuadé que dans l'état de liberté et de célibat, c'est-à-dire, de privation de sa femelle, le chien peut, en effet, s'unir au loup et au renard, sur-tout si, devenu sauvage, il a perdu son odeur de domesticité, et s'est en même tems rapproché des mœurs et des habitudes naturelles de ces animaux. Il n'en est pas de même de l'union du renard avec le loup, je ne la crois guère possible, du moins dans la nature actuelle le contraire paraît démontré par le fait, puisque ces deux animaux se trouvent ensemble dans le même climat et dans les mêmes terres, et que se soutenant chacun dans leur espèce sans se chercher, sans se mêler, il faudrait supposer une dégénération plus ancienne que la mémoire des hommes pour les réunir à la même espèce : c'est par cette raison que j'ai dit que

celle du chien était moyenne entre celles du renard et du loup; elle est aussi commune, puisqu'elle peut se mêler avec toutes deux; et si quelque chose pouvait indiquer qu'originellement toutes trois sont sorties de la même souche, c'est ce rapport commun qui rapproche le renard du loup, et me paraît en réunir les espèces de plus près que tous les autres rapports de conformité dans la figure et l'organisation. Pour réduire ces deux espèces à l'unité, il faut donc remonter à un état de nature plus ancien: mais, dans l'état actuel, on doit regarder le loup et le renard comme les tiges majeures du genre des cinq animaux que nous avons indiqués; le chien, le chacal et l'isatis n'en sont que les branches latérales, et elles sont placées entre les deux premières; le chacal participe du chien et du loup, et l'isatis du chacal et du renard: aussi paraît-il par un assez grand nombre de témoignages, que le chacal et le chien produisent aisément ensemble; et l'on voit par la description de l'isatis et par l'histoire de ses habitudes naturelles, qu'il ressemble presque entièrement au renard par la figure et par le tempérament, qu'il se trouve également dans les pays froids, mais qu'en même tems il tient du chacal le naturel, l'aboiement continu, la voix criarde, et l'habitude d'aller toujours en troupe.

Le genre des animaux cruels est l'un des plus nombreux et des plus variés; le mal semble ici, comme ailleurs, se reproduire sous toutes sortes de formes et se revêtir de plusieurs natures. Le lion et le tigre, comme espèces isolées, sont en première ligne; toutes les autres, savoir, les panthères, les onces, les léopards, les guépards, les lynx, les caracals, les jaguars, les couguars, les ocelots, les servals, les marguais et les chats, ne font qu'une même et méchante famille, dont les différentes branches se

sont plus ou moins étendues , et ont plus ou moins varié suivant les différens climats ; tous ces animaux se ressemblent par le naturel , quoiqu'ils soient très-différens pour la grandeur et par la figure ; ils ont tous les yeux étincelans , le museau court , et les ongles aigus , courbés et rétractibles ; ils sont tous nuisibles , féroces , indomptables ; le chat , qui en est la dernière et la plus petite espèce , quoiqu'il soit réduit en servitude , n'en est ni moins perfide ni moins volontaire : le chat sauvage a conservé le caractère de la famille ; il est aussi cruel , aussi méchant , aussi déprédateur en petit , que ses consanguins le sont en grand ; ils sont tous également carnassiers , également ennemis des autres animaux. L'homme , avec toutes ses forces , n'a jamais pu les détruire ; on a de tout tems employé contr'eux le feu , le fer , le poison , les pièges : mais comme tous les individus multiplient beaucoup , et que les espèces elles-mêmes sont fort multipliées , les efforts de l'homme se sont bornés à les faire reculer et à les resserrer dans les déserts , dont ils ne sortent jamais sans répandre la terreur et causer autant de dégât que d'effroi. Un seul tigre échappé de sa forêt suffit pour alarmer tout un peuple et le forcer à s'armer : que serait-ce si ces animaux sanguinaires arrivaient en troupe , et s'ils s'entendaient , comme les chiens sauvages ou les chacals , dans leurs projets de déprédation ! La nature a donné cette intelligence aux animaux timides : mais heureusement les animaux fiers sont tous solitaires ; ils marchent seuls et ne consultent que leur courage , c'est-à-dire , la confiance qu'ils ont en leur force. Aristote avait remarqué avant nous , que de tous les animaux qui ont des griffes , c'est-à-dire , des ongles crochus et rétractibles , aucun n'était sociable , aucun n'allait en troupe : cette observation , qui ne portait alors

que sur quatre ou cinq espèces , les seules de ce genre qui fussent connues de son temps , s'est étendue et trouvée vraie sur dix ou douze autres espèces qu'on a découvertes depuis. Les autres animaux carnassiers , tels que les loups , les renards , les chiens , les chacals , les isatis , qui n'ont point de griffes , mais seulement des ongles droits , vont pour la plupart en troupe et sont tous timides et même lâches.

En comparant ainsi tous les animaux et les rappelant chacun à leur genre , nous trouverons que les deux cents espèces dont nous avons donné l'histoire , peuvent se réduire à un assez petit nombre de familles ou souches principales , desquelles il n'est pas impossible que toutes les autres soient issues.

Et pour mettre de l'ordre dans cette réduction , nous séparerons d'abord les animaux des deux continens , et nous observerons qu'on peut réduire à quinze genres et à neuf espèces isolées , non-seulement tous les animaux qui sont communs aux deux continens , mais encore tous ceux qui sont propres et particuliers à l'ancien. Ces genres sont , 1°. celui des solipèdes proprement dits , qui contient le cheval , le zèbre , l'âne , avec les mulets féconds et inféconds : 2°. celui des grands pieds-fourchus à cornes creuses , savoir , le bœuf et le buffle avec toutes leurs variétés ; 3°. la grande famille des petits pieds-fourchus à cornes creuses , tels que les brebis , les chèvres , les gazelles , les chevrotains , et toutes les autres espèces qui participent de leur nature : 4°. celle des pieds fourchus à cornes pleines ou bois solides , qui tombent et qui se renouvellent tous les ans ; cette famille contient l'élan , le renne , le cerf , le daim , l'axis et le chevreuil : 5°. celle des pieds-fourchus ambigus , qui est composée du sanglier et de toutes les variétés du cochon , telles que celui de Siam



à ventre pendant , celui de Guinée à longues oreilles pointues et couchées sur le dos , celui des Canaries à grosses et longues défenses , etc. : 6°. le genre très-étendu des fissipèdes carnassiers à griffes , c'est-à-dire , à ongles crochus et rétractibles , dans lequel on doit comprendre les panthères , les léopards , les guépards , les onces , les servals et les chats , avec toutes leurs variétés : 7°. celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles , qui contient le loup le renard , le chacal , l'isatis et le chien , avec toutes leurs variétés : 8°. celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles , avec une poche sous la queue : ce genre est composé de l'hyène , de la civette , du zibet , de la genette , du blaireau , etc. : 9°. celui des fissipèdes carnassiers à corps très-allongé , avec cinq doigts à chaque pied , et le pouce ou premier ongle séparé des autres doigts : ce genre est composé des fouines , martes , putois , furets , mangoustes , belettes , vansires , etc. : 10°. la nombreuse famille des fissipèdes , qui ont deux grandes dents incisives à chaque mâchoire et point de piquans sur le corps ; elle est composée des lièvres , des lapins et de toutes les espèces d'écureuils , de loirs , de marmottes et de rats : 11°. celui des fissipèdes dont le corps est couvert de piquans , tels que les porcs-épics et les hérissons : 12°. celui des fissipèdes couverts d'écailles , les pangolins et les phatagins : 13°. le genre des fissipèdes amphibies , qui contient la loutre , le castor , le desman , les morses et les phoques : 14°. le genre des quadrumanes , qui contient les singes , les babouins , les guenons , les makis , les loris , etc. : 15°. enfin celui des fissipèdes ailés , qui contient les roussettes et les chauve-souris , avec toutes leurs variétés. Les neuf espèces isolées sont l'éléphant , le rhinocéros , l'hippopotame , la girafe , le chameau , le lion , le tigre ,

l'ours et la taupe , qui toutes sont aussi sujettes à un plus ou moins grand nombre de variétés.

De ces quinze genres et de ces neuf espèces isolées , deux espèces et sept genres sont communs aux deux continens : les deux espèces sont , l'ours et la taupe ; et les sept genres sont : 1°. celui des grands pieds-fourchus à cornes creuses , car le bœuf se retrouve en Amérique sous la forme du bison : 2°. celui des pieds-fourchus à bois solides ; car l'élan se trouve au Canada sous le nom d'*original* , le renne sous celui de *caribou* , et l'on trouve aussi dans presque toutes les provinces de l'Amérique septentrionale des cerfs , des daims et des chevreuils : 3°. celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles ; car le loup et le renard se trouvent dans le nouveau monde comme dans l'ancien : 4°. celui des fissipèdes à corps très-allongé ; la fouine , la marte , le putois , se trouvent en Amérique comme en Europe : 5°. l'on y trouve aussi une partie du genre des fissipèdes qui ont deux grandes dents incisives à chaque mâchoire , les écureuils , les marmottes , les rats , etc. : 6°. celui des fissipèdes amphibies ; les morses , les phoques , les castors et les loutres existent dans le nord du nouveau continent , comme dans celui de l'ancien : 7°. le genre des fissipèdes ailés y existe aussi en partie ; car on y trouve des chauve-souris et des vampires , qui sont des espèces de roussettes.

Il ne reste donc que huit genres et cinq espèces isolées qui soient propres et particuliers à l'ancien continent : ces huit genres ou familles sont , 1°. celle des solipèdes proprement dits ; car on n'a trouvé ni chevaux , ni ânes , ni zèbres , ni mulets , dans le nouveau monde : 2°. celle des petits pieds-fourchus à cornes creuses ; car il n'existait en Amérique ni brebis , ni chèvres , ni

gazelles ; ni chevrotains : 3°. la famille des cochons ; car l'espèce du sanglier ne s'est point trouvée dans le nouveau monde ; et quoique le pécarî avec ses variétés doive se rapporter à cette famille , il en diffère cependant par des caractères assez remarquables pour qu'on puisse l'en séparer : 4°. il en est de même de la famille des animaux carnassiers à ongles rétractibles ; on n'a trouvé en Amérique ni panthères , ni léopards , ni guépards , ni onces , ni servals ; et quoique les jaguars , couguars , occlots et margais , paraissent être de cette famille , il n'y a aucune de ces espèces du nouveau monde qui se trouve dans l'ancien continent , et réciproquement aucune espèce de l'ancien continent qui se soit trouvée dans le nouveau : 5°. il en est encore de même du genre des fissipèdes dont le corps est couvert de piquans ; car quoique le coendou et l'urson soient très-voisins de ce genre , ces espèces sont néanmoins très-différentes de celles des porcs-épics et des hérissons : 6°. le genre des fissipèdes caruassiers à ongles non rétractibles , avec une poche sous la queue , car l'hyène , les civettes et les blaireaux n'existaient point en Amérique : 7°. les genres des quadrumanes ; car l'on n'a trouvé en Amérique ni singes , ni babouins , ni guenon , ni makis ; et les sapajous , sagouins , sarigues , marmoses , etc. quoique quadrumanes , différent de tous ceux de l'ancien continent : 8°. celui des fissipèdes couverts d'écaillés ; le pangolin , ni le phatagin ne se sont point trouvés en Amérique ; et les fourmil'ers , auxquels on peut les comparer , sont couverts de poil , et en diffèrent trop pour qu'on puisse les réunir à la même famille.

Des neuf espèces isolées , sept , savoir , l'éléphant , le rhinocéros , l'hippopotame , la girafe , le chameau , le lion et le tigre , ne se trouvent que dans l'ancien

monde ; et deux , savoir , l'ours et la taupe , sont communes aux deux continens.

Si nous faisons de même le dénombrement des animaux propres et particuliers au nouveau monde , nous trouverons qu'il y en a environ cinquante espèces différentes , que l'on peut réduire à dix genres et quatre espèces isolées. Ces quatre espèces sont le tapir , le cabiai , le lama et le pécarî : encore n'y a-t-il que l'espèce du tapir qui soit absolument isolée ; car celle du pécarî a des variétés , et l'on peut réunir la vigogne au lama , et peut-être le cochon d'Inde au cabiai. Les dix genres sont , 1°. les sapajous , huit espèces ; 2°. les sagouins , six espèces ; 3°. les philandres ou sariques , marmoses , cayopollins , phalangers , tarsiers , etc. ; 4°. les jaguars , couguars , ocelots , margais , etc. ; 5°. les coatis , trois ou quatre espèces ; 6°. les moufettes , quatre ou cinq espèces ; 7°. le genre de l'agouti , dans lequel je comprends l'accouchi , le paca , l'apéréa et le tapeti ; 8°. celui des tatous , qui est composé de sept ou huit espèces ; 9°. les fourmiliers , deux ou trois espèces ; et 10°. les paresseux , dont nous connaissons deux espèces , savoir : l'unau et l'aï.

Or ces dix genres et ces quatre espèces isolées , auxquels on peut réduire les cinquante espèces d'animaux qui sont particuliers au nouveau monde , quoique toutes différentes de celles de l'ancien continent , ont cependant des rapports éloignés , qui paraissent indiquer quelque chose de commun dans leur formation , et qui nous conduisent à remonter à des causes de dégénération plus grandes et peut-être plus anciennes que toutes les autres. Nous avons dit qu'en général tous les animaux du nouveau monde étaient beaucoup plus petits que ceux de l'ancien continent ; cette grande diminution dans la grandeur , qu'elle qu'en soit

la cause , est une première sorte de dégénération , qui n'a pu se faire sans beaucoup influer sur la forme , et il ne faut pas perdre de vue ce premier effet dans les comparaisons que l'on voudra faire de tous ces animaux.

Le plus grand est le tapir , qui , quoiqu'il ne soit que de la taille d'un âne , ne peut cependant être comparé qu'à l'éléphant , au rhinocéros et à l'hippopotame : il est dans son continent le premier pour la grandeur , comme l'éléphant l'est dans le sien ; il a , comme le rhinocéros , la lèvre supérieure musculeuse et avancée ; et comme l'hippopotame , il se tient souvent dans l'eau. Seul , il les représente tous trois à ces petits égards ; et sa forme , qui en tout tient plus de celle de l'âne que d'aucune autre , semble être aussi dégradée que sa taille est diminuée. Le cheval , l'âne , le zèbre , l'éléphant , le rhinocéros et l'hippopotame , n'existaient point en Amérique , et n'y avaient même aucun représentant , c'est-à-dire qu'il n'y avait dans ce nouveau monde aucun animal qu'on pût leur comparer , ni pour la grandeur , ni pour la forme : le tapir est celui dont la nature semblerait être la moins éloignée de tous ; mais en même tems elle paraît si mêlée et elle approche si peu de chacun en particulier , qu'il n'est pas possible d'en attribuer l'origine à la dégénération de telle ou telle espèce , et que , malgré les petits rapports que cet animal se trouve avoir avec le rhinocéros , l'hippopotame et l'âne , on doit le regarder non-seulement comme étant d'une espèce particulière , mais même d'un genre singulier et différent de tous les autres.

Ainsi le tapir n'appartient ni de près ni de loin à aucune espèce de l'ancien continent , et à peine porte-t-il quelques caractères qui l'approchent des animaux auxquels nous venons de le comparer. Le cabiai se refuse



de même à toute comparaison, il ne ressemble à l'extérieur à aucun autre animal, et ce n'est que par les parties intérieures qu'il approche du cochon d'Inde, qui est de son même continent, et tous deux sont d'espèces absolument différentes de toutes celles de l'ancien continent.

Le lama et la vigogne paraissent avoir des signes plus significatifs de leur ancienne parenté, le premier avec le chameau, et le second avec la brebis. Le lama a, comme le chameau, les jambes hautes, le cou fort long, la tête légère, la lèvre supérieure fendue; il lui ressemble aussi par la douceur du naturel, par l'esprit de servitude, par la sobriété, par l'aptitude au travail; c'était chez les Américains le premier et le plus utile de leurs animaux domestiques, ils s'en servaient comme les Arabes se servent du chameau pour porter des fardeaux : voilà bien des convenances dans la nature de ces deux animaux, et l'on peut encore y ajouter celle des stigmates du travail; car quoique le dos du lama ne soit pas déformé par des bosses comme celui du chameau, il a néanmoins des callosités naturelles sur la poitrine, parce qu'il a la même habitude de se reposer sur cette partie de son corps. Malgré tous ces rapports, le lama est une espèce très-distincte et très-différente de celle du chameau : d'abord il est beaucoup plus petit et n'a pas plus du quart ou du tiers du volume du chameau; la forme de son corps, la qualité et la couleur de son poil sont aussi fort différentes : le tempérament l'est encore plus; c'est un animal pituiteux, et qui ne se plaît que dans les montagnes, tandis que le chameau est d'un tempérament sec, et habite volontiers dans les sables brûlans : en tout, il y a peut-être plus de différences spécifiques entre le chameau et le lama qu'entre le chameau et la girafe. Ces trois animaux ont plusieurs

caractères communs , par lesquels on pourrait les réunir au même genre : mais en même tems ils diffèrent à tant d'autres égards , qu'on ne serait pas fondé à supposer qu'ils sont issus les uns des autres; ils sont voisins , et ne sont pas parens. La girafe a près du double de la hauteur du chameau , et le chameau le double du lama : les deux premiers sont de l'ancien continent et forment des espèces séparées ; à plus forte raison , le lama , qui ne se trouve que dans le nouveau monde , est-il une espèce éloignée de tous les deux.

Il n'en est pas de même du pécarî : quoiqu'il soit d'une espèce différente de celle du cochon , il est cependant du même genre ; il ressemble au cochon par la forme et par tous les rapports apparens ; il n'en diffère que par quelques petits caractères , tels que l'ouverture qu'il a sur le dos , la forme de l'estomac et des intestins , etc. On pourrait donc croire que cet animal serait issu de la même souche que le cochon , et qu'autrefois il aurait passé de l'ancien monde dans le nouveau , où , par l'influence de la terre , il aura dégénéré au point de former aujourd'hui une espèce distincte et différente de celle dont il est originaire.

Et à l'égard de la vigogne ou paco , quoiqu'elle ait quelques rapports avec la brebis par la laine et par l'habitude du corps , elle en diffère à tant d'autres égards , qu'on ne peut regarder ces espèces ni comme voisines ni comme alliées ; la vigogne est plutôt une espèce de petit lama , et il ne paraît par aucun indice qu'elle ait jamais passé d'un continent à l'autre. Ainsi des quatre espèces isolées qui sont particulières au nouveau monde , trois , savoir , le tapir , le cabiai et le lama avec la vigogne , paraissent appartenir en propre et de tout tems à ce continent ; au lieu que le pécarî , qui fait la quatrième , semble n'être qu'une espèce dégénérée du genre

des cochons et avoir autrefois tiré son origine de l'ancien continent.

En examinant et comparant dans la même vue les dix genres auxquels nous avons réduit les autres animaux particuliers à l'Amérique méridionale, nous trouverons de même non-seulement des rapports singuliers dans leur nature, mais des indices de leur ancienne origine et des signes de leur dégénération. Les sapajous et les sagouins ressemblent assez aux guenons ou singes à longue queue pour qu'on leur ait donné le nom de *singe* : cependant nous avons prouvé que leurs espèces et même leurs genres sont différens, et d'ailleurs il serait bien difficile de concevoir comment les guenons de l'ancien continent ont pu prendre en Amérique une forme de face différente, une queue musclée et préhensile, une large cloison entre les narines, et les autres caractères, tant spécifiques que génériques, par lesquels nous les avons distinguées et séparées des sapajous : cependant, comme les singes, les babouins et les guenons ne se trouvent que dans l'ancien continent, on doit regarder les sapajous et les sagouins comme leurs représentans dans le nouveau, car ces animaux ont à peu près la même forme, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, et ils ont aussi beaucoup de choses communes dans leurs habitudes naturelles. Il en est de même des makis, dont aucune espèce ne s'est trouvée en Amérique, et qui néanmoins paraissent y être remplacés ou représentés par les philandres, c'est-à-dire, par les sarignes, marmoses et autres quadrumanes à museau pointu, qui se trouvent en grand nombre dans le nouveau continent et nulle part dans l'ancien : seulement il faut observer qu'il y a beaucoup plus de différence entre la nature et la forme des makis et de ces quadrumanes américains qu'entre celle des guenons et

des sapajous , et qu'il y a si loin d'un sarigue , d'une marmose ou d'un phalanger , à un maki , qu'on ne peut pas supposer qu'ils viennent les uns des autres , sans supposer en même tems que la dégénération peut produire des effets égaux à ceux d'une nature nouvelle ; car la plupart de ces quadrumanes de l'Amérique ont une poche sous le ventre ; la plupart ont dix dents à la mâchoire supérieure , et dix à l'inférieure ; la plupart ont la queue préhensile , tandis que les makis ont la queue lâche , n'ont point de poche sous le ventre , et n'ont que quatre dents incisives à la mâchoire supérieure , et six à l'inférieure. Ainsi , quoique ces animaux aient les mains et les doigts conformés de la même manière , et qu'ils se ressemblent aussi par l'allongement du muscau , leurs espèces , et même leurs genres , sont si différens , si éloignés , qu'on ne peut pas imaginer qu'ils soient issus les uns des autres , ni que des disparités aussi grandes et aussi générales aient jamais été produites par la dégénération.

Au contraire , les tigres d'Amérique que nous avons indiqués sous les noms de *jaguar* , *couguar* , *ocelot* et *margai* , quoique d'espèces différentes de la panthère , du léopard , de l'once , du guépard et du serval de l'ancien continent , sont cependant bien certainement du même genre : tous ces animaux se ressemblent beaucoup , tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ; ils ont aussi le même naturel , la même férocité , la même véhémence de goût pour le sang ; et ce qui les rapproche encore de plus près pour le genre , c'est qu'en les comparant , on trouve que ceux du même continent diffèrent autant et plus les uns des autres que de ceux de l'autre continent. Par exemple , la panthère de l'Afrique diffère moins du jaguar du Brésil que celui-ci ne diffère du couguar , qui cependant est

du même pays ; de même le serval de l'Asie et le margai de la Guiane sont moins différens entr'eux qu'ils ne le sont de tous ceux de leur propre continent. On pourrait donc croire , avec assez de fondement , que ces animaux ont eu une origine commune , et supposer qu'ayant autrefois passé d'un continent à l'autre , leurs différences actuelles ne sont venues que de la longue influence de leur nouvelle situation.

Les moufettes ou puans d'Amérique , et le putois d'Europe , paraissent être du même genre. En général , lorsqu'un genre est commun aux deux continens , les espèces qui le composent sont plus nombreuses dans l'ancien que dans le nouveau. Ici c'est tout le contraire : on y trouve quatre ou cinq espèces de putois , tandis que nous n'en avons qu'une , dont la nature paraît même inférieure ou moins exaltée que celle de tous les autres , en sorte qu'à son tour le nouveau monde paraît avoir des représentans dans l'ancien ; et si l'on ne jugeait que par le fait , on croirait que ces animaux ont fait la route contraire , et ont autrefois passé d'Amérique en Europe. Il en est de même de quelques autres espèces : les chevreuils et les daims , aussi bien que les moufettes , sont plus nombreux , tant pour les variétés que pour les espèces , et en même tems plus grands et plus forts dans le nouveau continent que dans l'ancien ; on pourrait donc imaginer qu'ils en sont originaires : mais comme nous ne devons pas douter que tous les animaux en général n'aient été créés dans l'ancien continent , il faut nécessairement admettre leur migration de ce continent à l'autre , et supposer en même tems qu'au lieu d'avoir , comme tous les autres , dégénéré dans ce nouveau monde , ils s'y sont au contraire perfectionnés , et que , par la convenance et la faveur du climat , ils ont surpassé leur première nature.



Les fourmiliers , qui sont des animaux très-singuliers , et dont il y a trois ou quatre espèces dans le nouveau monde , paraissent aussi avoir leurs représentans dans l'ancien ; le pangolin et le phatagin leur ressemblent par le caractère unique de n'avoir point de dents , et d'être forcés comme eux à tirer la langue et vivre de fourmis. Mais si l'on veut leur supposer une origine commune , il est assez étrange qu'au lieu d'écaillés qu'ils portent en Asie , ils se soient couverts de poil en Amérique.

A l'égard des agoutis , des pacas et des autres du septième genre des animaux particuliers au nouveau continent , on ne peut les comparer qu'au lièvre et au lapin , desquels cependant ils diffèrent tous par l'espèce ; et ce qui peut faire douter qu'il y ait rien de commun dans leur origine , c'est que le lièvre s'est répandu dans presque tous les climats de l'ancien continent , sans que sa nature se soit altérée , et sans qu'il ait subi d'autres changemens que dans la couleur de son poil. On ne peut donc pas imaginer avec fondement que le climat d'Amérique ait fait ce que tous les autres climats n'ont pu faire , et qu'il eût changé la nature de nos lièvres au point d'en faire ou des tapetis et des apéreas qui n'ont point de queue , ou des agoutis à museau pointu , à oreilles courtes et rondes , ou des pacas à grosse tête , à oreilles courtes , à poil ras et rude , avec des bandes blanches.

Enfin les coatis , les tatons et les paresseux , sont si différens , non-seulement pour l'espèce , mais aussi pour le genre , de tous les animaux de l'ancien continent , qu'on ne peut les comparer à aucun , et qu'il n'est pas possible de leur supposer rien de commun dans leur origine , ni d'attribuer aux effets de la dégénération les prodigieuses différences qui se trouvent

dans leur nature , dont nul autre animal ne peut nous donner ni le modèle ni l'idée.

Ainsi , de dix genres et de quatre espèces isolées auxquels nous avons tâché de réduire tous les animaux propres et particuliers au nouveau monde , il n'y en a que deux , savoir , le genre des jaguars , des ocelots , etc. et l'espèce du pécarî avec ses variétés , qu'on puisse rapporter avec quelque fondement aux animaux de l'ancien continent. Les jaguars et les ocelots peuvent être regardés comme des espèces de léopards ou de panthères , et le pécarî comme une espèce de cochon. Ensuite il y a cinq genres et une espèce isolée , savoir , l'espèce du lama , et les genres des sapajous , des sagonins , des menfettes , des agoutis et des fourmiliers , qu'on peut comparer , mais d'une manière équivoque et fort éloignée , au chameau , aux guenons , aux putois , au fèvre et aux pangolins ; et enfin il reste quatre genres et deux espèces isolées , savoir , les philandres , les coatis , les tatous , les paresseux , le tapir et le cabiai , qu'on ne peut ni rapporter ni même comparer à aucun des genres ou des espèces de l'ancien continent. Cela semble prouver assez que l'origine de ces animaux particuliers au nouveau monde ne peut être attribuée à la simple dégénération ; quelque grands , quelque puissans qu'on voulût en supposer les effets , on ne pourra jamais se persuader , avec quelque apparence de raison , que ces animaux aient été originairement les mêmes que ceux de l'ancien continent : il est plus raisonnable de penser qu'autrefois les deux continens étaient contigus ou continus , et que les espèces qui s'étaient cantonnées dans ces contrées du nouveau monde , parce qu'elles en avaient trouvé la terre et le ciel plus convenables à leur nature , y furent renfermées et séparées des autres par l'irruption des mers

lorsqu'elles divisèrent l'Afrique de l'Amérique. Cette cause est naturelle, et l'on peut en imaginer de semblables, et qui produiraient le même effet. Par exemple, s'il arrivait jamais que la mer fit une irruption en Asie de l'orient au couchant, et qu'elle séparât du reste du continent les terres méridionales de l'Afrique et de l'Asie, tous les animaux qui sont propres et particuliers à ces contrées du Midi, tels que les éléphants, les rhinocéros, les girafes, les zèbres, les orangs-outangs, etc. se trouveraient, relativement aux autres, dans le même cas que le sont actuellement ceux de l'Amérique méridionale; ils seraient entièrement et absolument séparés de ceux des contrées tempérées, et on aurait tort de leur chercher une origine commune, et de vouloir les rappeler aux espèces ou aux genres qui peuplent ces contrées, sur le seul fondement qu'ils auraient avec ces derniers quelque ressemblance imparfaite ou quelques rapports éloignés.

Il faut donc, pour rendre raison de l'origine de ces animaux, remonter aux tems où les deux continens n'étaient pas encore séparés; il faut se rappeler les premiers changemens qui sont arrivés sur la surface du globe; il faut en même tems se représenter les deux cents espèces d'animaux quadrupèdes réduites à trente-huit familles; et quoique ce ne soit point là l'état de la nature telle qu'elle nous est parvenue, et que nous l'avons représentée, que ce soit au contraire un état beaucoup plus ancien, et que nous ne pouvons guère atteindre que par des inductions et des rapports presque aussi fugitifs que le tems qui semble en avoir effacé les traces, nous tâchons néanmoins de remonter, par les faits et par les monumens encore existans à ces premiers âges de la nature, et d'en présenter les époques qui nous paraîtront clairement indiquées.

---

## DES MULETS <sup>1</sup>.

---

**E**N conservant le nom du mulet à l'animal qui provient de l'âne et de la jument, nous appellerons bardeau celui qui a le cheval pour père et l'ânesse pour mère. Personne n'a jusqu'à présent observé les différences qui se trouvent entre ces deux animaux d'espèce mélangée : c'est néanmoins l'un des plus sûrs moyens que nous ayons pour reconnaître et distinguer les rapports de l'influence du mâle et de la femelle dans le produit de la génération. Les observations comparées de ces deux mulets et des autres méteils qui proviennent de deux espèces différentes, nous indiqueront ces rapports plus précisément et plus évidemment que ne le peut faire la simple comparaison de deux individus de la même espèce.

Le bardeau est beaucoup plus petit que le mulet : il paraît donc tenir de sa mère l'ânesse les dimensions du corps ; et le mulet, beaucoup plus grand et plus gros que le bardeau, les tient également de la jument sa mère. La grandeur et la grosseur du corps paraissent donc dépendre plus de la mère que du père dans les espèces mélangées. Maintenant, si nous considérons

---

<sup>1</sup> Cet article doit être regardé comme une addition à ce que j'ai déjà dit au sujet des mulets dans le discours précédent qui a pour titre, *de la dégénération des animaux.*



*L. Epine, Dircc.*

LE MULET.





la forme du corps , ces deux animaux , vus ensemble , paraissent être d'une figure différente : le bardeau a l'encolure plus mince , le dos plus tranchant , en forme de dos de carpe , la croupe plus pointue et avalée , au lieu que le mulet a l'avant-main mieux fait , l'encolure plus belle et plus fournie , les côtes plus arrondies , la croupe plus pleine et la hanche plus unie. Tous deux tiennent donc plus de la mère que du père , non seulement pour la grandeur , mais aussi pour la forme du corps. Néanmoins il n'en est pas de même de la tête , des membres et des autres extrémités du corps. La tête du bardeau est plus longue et n'est pas si grosse à proportion que celle de l'âne , et celle du mulet est plus courte et plus grosse que celle du cheval : ils tiennent donc , pour la forme et les dimensions de la tête , plus du père que de la mère. La queue du bardeau est garnie de crins à peu près comme celle du cheval ; la queue du mulet est presque nue comme celle de l'âne : ils ressemblent donc encore à leur père par cette extrémité du corps. Les oreilles du mulet sont plus longues que celles du cheval , et les oreilles du bardeau sont plus courtes que celles de l'âne : ces autres extrémités du corps appartiennent donc aussi plus au père qu'à la mère. Il en est de même de la forme des jambes ; le mulet les a sèches comme l'âne et le bardeau les a plus fournies. Tous deux ressemblent donc par la tête , par les membres et par les autres extrémités du corps , beaucoup plus à leur père qu'à leur mère.

Dans les années 1751 et 1752 , j'ai fait accoupler deux boucs avec plusieurs brebis , et j'en ai obtenu neuf mulets ; sept mâles et deux femelles. Frappé de cette différence du nombre des mâles mulets à celui des femelles , je fis quelques informations pour tâcher

de savoir si le nombre des mulets mâles qui proviennent de l'âne et de la jument , excède à peu près dans la même proportion le nombre des mulets : aucune des réponses que j'ai reçues ne détermine cette proportion ; mais toutes s'accordent à faire le nombre des mâles mulets plus grand que celui des femelles.

De mes neuf mulets provenus du bouc et de la brebis , le premier naquit le 15 avril. Observé trois jours après sa naissance , et comparé avec un agneau de même âge , il en différait par les oreilles qu'il avait un peu plus grandes , par la partie supérieure de la tête , qui était plus large , ainsi que la distance des yeux ; il avait de plus une bande de poil gris blanc depuis la nuque du cou jusqu'à l'extrémité de la queue ; les quatre jambes , le dessous du cou , de la poitrine et du ventre , étaient couverts du même poil blanc assez rude ; il n'y avait un peu de laine que sur les flancs entre le dos et le ventre , et encore cette laine courte et frisée était mêlée de beaucoup de poil. Ce mulet avait aussi les jambes d'un pouce et demi plus longues que l'agneau du même âge. Observé le 5 mai suivant , c'est-à-dire , dix-huit jours après sa naissance , les poils blancs étaient en partie tombés et remplacés par des poils bruns , semblables pour la couleur à ceux du bouc , et presque aussi rudes. La proportion des jambes s'était soutenue ; ce mulet les avait plus longues que l'agneau de plus d'un pouce et demi : il était mal sur ses longues jambes , et ne marchait pas aussi bien que l'agneau. Un accident ayant fait périr cet agneau , je n'observai ce mulet que quatre mois après , et nous le comparâmes avec une brebis du même âge : le mulet avait un pouce de moins que la brebis sur la longueur qui est depuis l'entre-deux des yeux jusqu'au bout du museau , et un demi pouce de plus sur la largeur de

la tête , prise au dessus des deux yeux à l'endroit le plus gros. Ainsi la tête de ce mulet était plus grosse et plus courte que celle d'une brebis du même âge ; la courbure de la mâchoire supérieure , prise à l'endroit des coins de la bouche , avait près d'un demi pouce de longueur de plus dans le mulet que dans la brebis. La tête du mulet n'était pas couverte de laine ; mais elle était garnie de poils longs et touffus. La queue était de deux pouces plus courte que celle de la brebis.

Au commencement de l'année 1752 , j'obtins de l'union du bouc avec la brebis , huit autres mulets , dont six mâles et deux femelles. Il en est mort deux avant qu'on ait pu les examiner ; mais ils ont paru ressembler à ceux qui ont vécu , et que nous allons décrire en peu de mots. Il y en avait deux , l'un mâle , et l'autre femelle , qui avaient quatre mamelons , deux de chaque côté , comme les boucs et les chèvres ; et en général ces mulets avaient du poil long sous le ventre , et sur-tout sous la verge , comme les boucs , et aussi du poil long sur les pieds , principalement sur ceux de derrière. La plupart avaient aussi le chanfrein moins arqué que les agneaux ne l'ont d'ordinaire , les cornes des pieds plus ouvertes , c'est-à-dire , la fourche plus large et la queue plus courte que les agneaux.

On verra à l'article du chien , les tentatives que j'ai faites pour unir un chien avec une louve ; on peut voir toutes les précautions que j'avais cru devoir prendre pour faire réussir cette union. Le chien et la louve n'avaient tous deux que trois mois au plus lorsqu'on les a mis ensemble , et enfermés dans une assez grande cour , sans les contraindre autrement et sans les enchaîner. Pendant la première année , ces jeunes animaux vivaient en paix et paraissaient s'aimer ; dans la seconde année , ils commencèrent à se disputer la

nourriture , quoiqu'il y en eût au delà du nécessaire ; la querelle venait toujours de la louve. Après la seconde année , les combats devinrent plus fréquens. Pendant tout ce temps , la louve ne donna aucun signe de chaleur ; ce ne fut qu'à la fin de la troisième année qu'on s'aperçut qu'elle avait les mêmes symptômes que les chiennes en chaleur : mais , loin que cet état les rapprochât l'un de l'autre , ils n'en devinrent tous deux que plus féroces ; et le chien , au lieu de couvrir la louve , finit par la tuer. M. le marquis de Spontin-Beaufort ayant tenté cette même union du chien et de la louve , a très-bien réussi , et dès lors il a trouvé et suivi mieux que moi les routes et les moyens que la nature se réserve pour rapprocher quelquefois les animaux qui paraissent être incompatibles.

Mais revenons à nos mulets. Le nombre des mâles , dans ceux que j'ai obtenus du bouc et de la brebis , est comme 7 sont à 2 ; dans ceux du chien et de la louve , ce nombre est comme 5 sont à 1 ; et dans ceux des chardonnerets et de la serpie , comme 16 sont à 5. Il paraît donc presque certain que le nombre des mâles , qui est déjà plus grand que celui des femelles dans les espèces pures , est encore bien plus grand dans les espèces mixtes. Le mâle influe donc en général plus que la femelle sur la production , puisqu'il donne son sexe au plus grand nombre , et que ce nombre des mâles devient d'autant plus grand que les espèces sont moins voisines. Il doit en être de même des races différentes : on aura en les croisant , c'est-à-dire , en prenant celles qui sont les plus éloignées , on aura , dis-je , non-seulement de plus belles productions , mais des mâles en plus grand nombre. J'ai souvent tâché de deviner pourquoi , dans aucune religion , dans aucun gouvernement , le mariage



du frère et de la sœur n'a jamais été autorisé. Les hommes auraient-ils reconnu, par une très-ancienne expérience, que cette union du frère et de la sœur était moins féconde que les autres, ou produisait-elle moins de mâles et des enfans plus faibles et plus mal faits ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'inverse du fait est vrai ; car on sait, par des expériences mille fois répétées, qu'en croisant les races au lieu de les réunir, soit dans les animaux, soit dans l'homme, on anoblit l'espèce, et que ce moyen seul peut la maintenir belle et même la perfectionner.

Aristote dit positivement que le mulet engendre, avec la jument, un animal appelé par les Grecs *hinnus* ou *ginuus*. Il dit de même que la mule peut concevoir aisément, mais qu'elle ne peut que rarement perfectionner son fruit. De ces deux faits, qui sont vrais, le second est en effet plus rare que le premier, et tous deux n'arrivent que dans des climats chauds.

Des faits, qui me paraissent bien constatés, nous démontrent que, dans les climats chauds, la mule peut non-seulement concevoir, mais perfectionner et porter à terme son fruit. On m'a écrit d'Espagne et d'Italie qu'on en avait plusieurs exemples.

Il est donc certain que le mulet peut engendrer, et que la mule peut produire ; ils ont, comme les autres animaux, tous les organes convenables et la liqueur nécessaire à la génération ; seulement ces animaux d'espèce mixte sont beaucoup moins féconds, et toujours plus tardifs que ceux d'espèce pure ; d'ailleurs ils n'ont jamais produit dans les climats froids, et ce n'est que rarement qu'ils produisent dans les pays chauds, et encore plus rarement dans les contrées tempérées ; dès lors leur infécondité, sans être absolue, peut néanmoins être regardée comme positive, puisque la pro-

duction est si rare, qu'on peut à peine en citer un certain nombre d'exemples : mais on a d'abord eu tort d'assurer qu'absolument les mulets et les mules ne pourraient engendrer, et ensuite on a eu encore plus grand tort d'avancer que tous les autres animaux d'espèce mélangée étaient, comme les mulets, hors d'état de produire.

Un grand défaut, ou, pour mieux dire, un vice très-fréquent dans l'ordre des connaissances humaines, c'est qu'une petite erreur particulière et souvent nominale, qui ne devait occuper que sa petite place en attendant qu'on la détruise, se répand sur toute la chaîne des choses qui peuvent y avoir rapport, et devient par là une erreur de fait, une très-grande erreur, et forme un préjugé général, plus difficile à déraciner que l'opinion particulière qui lui sert de base. Un mot, un nom qui, comme le mot mulet, n'a dû et ne devrait encore représenter que l'idée particulière de l'animal provenant de l'âne et de la jument, a été mal-à-propos appliqué à l'animal provenant du cheval et de l'ânesse, et ensuite encore plus mal à tous les animaux quadrupèdes et à tous les oiseaux d'espèce mélangée; et comme, dans sa première acception, ce mot mulet renfermait l'idée de l'infécondité ordinaire de l'animal provenant de l'âne et de la jument, on a, sans autre examen, transporté cette même idée d'infécondité à tous les êtres auxquels on a donné le même nom de mulet : je dis à tous les êtres; car, indépendamment des animaux quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, on a fait aussi des mulets dans les plantes, auxquels on a, sans hésiter, donné, comme à tous les autres mulets, le défaut général de l'infécondité, tandis que, dans le réel, aucun de ces êtres métis n'est absolument infécond, et que, de tous, le mulet proprement dit, c'est-à-dire, l'ani-

mal qui seul doit porter ce nom , est aussi le seul dont l'infécondité , sans être absolue , soit assez positive pour qu'on puisse le regarder comme moins fécond qu'aucun autre , c'est-à-dire , comme infécond dans l'ordre ordinaire de la nature , en comparaison des animaux d'espèce pure , et même des autres animaux d'espèce mixte.

Tous les mulets , dit le préjugé , sont des animaux viciés qui ne peuvent produire : aucun animal , quoique provenant de deux espèces , n'est absolument infécond , disent l'expérience et la raison ; tous , au contraire , peuvent produire , et il n'y a de différence que du plus au moins ; seulement on doit observer que , dans les espèces pures , ainsi que dans les espèces mixtes , il y a de grandes différences dans la fécondité. Dans les premières , les unes , comme les poissons , les insectes , etc. , se multiplient chaque année par milliers , par centaines , d'autres , comme les oiseaux et les petits animaux quadrupèdes , se reproduisent par vingtaines , par douzaines ; d'autres enfin , comme l'homme et tous les grands animaux , ne se reproduisent qu'un à un. Le nombre dans la production est , pour ainsi dire , en raison inverse de la grandeur des animaux ; le cheval et l'âne ne produisent qu'un par an ; et , dans le même espace de tems , les souris , les mulots , les cochons d'Inde , produisent trente ou quarante. La fécondité de ces petits animaux est donc trente ou quarante fois plus grande ; et en faisant une échelle des différens degrés de fécondité , les petits animaux que nous venons de nommer seront aux points les plus élevés , tandis que le cheval , ainsi que l'âne , se trouveront presque au terme de la moindre fécondité ; car il n'y a guère que l'éléphant qui soit encore moins fécond.

Dans les espèces mixtes , c'est-à-dire , dans celles des animaux qui , comme le mulet , proviennent de deux

espèces différentes , il y a , comme dans les espèces pures , des degrés différens de fécondité , ou plutôt d'infécondité ; car les animaux qui viennent de deux espèces , tenant de deux natures , sont en général moins féconds , parce qu'ils ont moins de convenances entr'eux qu'il n'y en a dans les espèces pures , et cette infécondité est d'autant plus grande , que la fécondité naturelle des parens est moindre. Dès-lors si les deux espèces du cheval et de l'âne , peu fécondes par elles-mêmes , viennent à se mêler , l'infécondité primitive , loin de diminuer dans l'animal métis , ne pourra qu'augmenter ; le mullet sera non-seulement plus infécond que son père et sa mère , mais peut-être le plus infécond de tous les animaux métis , parce que toutes les autres espèces mélangées dont on a pu tirer du produit , telles que celles du bouc et de la brebis , du chien et de la louve , du chardonneret et de la serine , etc. sont beaucoup plus fécondes que les espèces de l'âne et du cheval. C'est à cette cause particulière et primitive qu'on doit rapporter l'infécondité des mullets et des bardeaux ; ce dernier animal est même plus infécond que le premier , par une seconde cause encore plus particulière. Le mullet provenant de l'âne et de la jument , tient de son père l'ardeur du tempérament , et par conséquent la vertu prolifique à un très-haut degré , tandis que le bardeau provenant du cheval et de l'ânesse , est , comme son père , moins puissant en amour , et moins habile à engendrer ; d'ailleurs la jument , moins ardente que l'ânesse , est aussi plus féconde , puisqu'elle retient et conçoit plus aisément , plus sûrement. Ainsi tout concourt à rendre le mullet moins infécond que le bardeau ; car l'ardeur du tempérament dans le mâle , qui est si nécessaire pour la bonne génération , et sur-tout pour la nombreuse multiplication.

nuit au contraire dans la femelle , et l'empêche presque toujours de retenir et de concevoir.

Ce fait est généralement vrai , soit dans les animaux , soit dans l'espèce humaine ; les femmes les plus froides avec les hommes les plus chauds , engendrent un grand nombre d'enfans : il est rare , au contraire , qu'une femme produise , si elle est trop sensible au physique de l'amour ; l'acte par lequel on arrive à la génération , n'est alors qu'une fleur sans fruit , un plaisir sans effet : mais aussi dans la plupart des femmes qui sont purement passives , c'est , comme dans le figuier dont la sève est froide , un fruit qui se produit sans fleur ; car l'effet de cet acte est d'autant plus sûr , qu'il est moins troublé dans les femelles par les convulsions du plaisir : elles sont si marquées dans quelques unes , et même si nuisibles à la conception dans quelques femelles , telles que l'ânesse , qu'on est obligé de leur jeter de l'eau sur la croupe , ou même de les frapper rudement pour les calmer ; sans ce secours désagréable , elles ne deviendraient pas mères , ou du moins ne le deviendraient que tard , lorsque , dans un âge plus avancé , la grande ardeur du tempérament serait éteinte ou ne subsisterait qu'en partie. On est quelquefois obligé de se servir des mêmes moyens pour faire concevoir les jumens.

Mais , dira-t-on , les chiennes et les chattes , qui paraissent être encore plus ardentes en amour que le jument et l'ânesse , ne manquent néanmoins jamais de concevoir ; le fait que vous avancez sur l'infécondité des femelles trop ardentes en amour , n'est donc pas général , et souffre de grandes exceptions. Je réponds que l'exemple des chiennes et des chattes , au lieu de faire une exception à la règle , en serait plutôt une confirmation ; car à quelque excès qu'on veuille supposer les



convulsions intérieures des organes de la chienne , elles ont tout le tems de se calmer pendant la longue durée du tems qui se passe entre l'acte consommé et la retraite du mâle, qui ne peut se séparer tant que subsistent le gonflement et l'irritation des parties. Il en est de même de la chatte, qui , de toutes les femelles , paraît être la plus ardente , puisqu'elle appelle ses mâles par des cris lamentables d'amour , qui annoncent le plus pressant besoin : mais c'est , comme pour le chien , par une autre raison de conformation dans le mâle , que cette femelle si ardente ne manque jamais de concevoir , son plaisir très-vif dans l'accouplement est nécessairement mêlé d'une douleur presque aussi vive. Le gland du chat est hérissé d'épines plus grosses et plus poignantes que celles de sa langue , qui , comme l'on sait , est rude au point d'offenser la peau ; dès lors l'intromission ne peut être que fort douloureuse pour la femelle , qui s'en plaint et l'annonce hautement par des cris encore plus perçans que les premiers : la douleur est si vive , que la chatte fait en ce moment tous ses efforts pour échapper , et le chat , pour la retenir , est forcé de la saisir sur le cou avec ses dents , et de contraindre et soumettre ainsi par la force cette même femelle amenée par l'amour.

Dans les animaux domestiques soignés et bien nourris , la multiplication est plus grande que dans les animaux sauvages ; on le voit par l'exemple des chats et des chiens , qui produisent dans nos maisons plusieurs fois par an , tandis que le chat sauvage et le chien abandonné à la seule nature ne produisent qu'une seule fois chaque année. On le voit encore mieux par l'exemple des oiseaux domestiques : y a-t-il dans aucune espèce d'oiseaux libres une fécondité comparable à celle d'une poule bien nourrie , bien fêtée par son coq ? Et , dans

l'espèce humaine, quelle différence entre la chétive propagation des sauvages et l'immense population des nations civilisées et bien gouvernées ! Mais nous ne parlons ici que de la fécondité naturelle aux animaux dans leur état de pleine liberté ; on en verra d'un coup d'œil les rapport dans la table suivante, de laquelle on pourra tirer quelques conséquences utiles à l'histoire naturelle.

## TABLE DES RAPPORTS

De la fécondité des animaux.

NOMS des ANIMAUX.	Age auquel les mâles sont en état d'engendrer, et les femelles de produire.		DURÉE de la gestation.	Nombre des petits que les mères font à cha- que portée.	Age auquel les mâles cessent d'engendrer, et les femelles de produire.	
	MALE.	FEMELLE.			MALE.	FEMELLE.
L'éléphant . . .	à 30 ans.	à 30 ans.	2 ans.	1 petit en 2 ou 4 ans.	vit 2 siè- cles.	
Le rhinocéros . .	à 15 ou 20 a.	à 15 ou 20 a.	. . . . .	1 petit.	vit 70 ou 80 ans.	
L'hippopotame . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	1 petit.		
Le morse . . . . .	. . . . .	. . . . .	9 mois.	1 petit.		
Le chameau . . .	à 4 ans.	à 4 ans.	1 an à peu près.	1 petit.	vit 40 ou 50 ans.	
Le dromadaire . .	à 4 ans.	à 4 ans.	1 an à peu près.	1 petit.	<i>idem.</i>	
Le cheval . . . .	à 2 ans et demi.	à 2 ans.	11 mois.	1, quelq. 2.	à 25 ou 30 ans.	à 18 ou 20 ans.
Le zèbre . . . . .	à 2 ans.	à 2 ans.	11 mois.	1, rarem. 2.	<i>idem.</i>	<i>idem.</i>
L'âne . . . . .	à 2 ans.	à 2 ans.	11 mois et plus.	1, rarem. 2.	<i>idem.</i>	à 25 ou 30 ans.
Le bufflo . . . . .	à 3 ans.	à 3 ans.	9 mois.	1 petit.	vit 15 ou 18 ans.	
Le bœuf . . . . .	à 2 ans.	à 18 mois.	9 mois.	1, rarem. 2.	à 9 ans.	à 9 ans.
Le cerf . . . . .	à 18 mois.	<i>idem.</i>	8 mois et pl.	1, rarem. 2.	vit 30 ou 35 ans.	
Le renne . . . . .	à 2 ans.	à 2 ans.	8 mois.	1 petit.	vit 16 ans.	
Le lama . . . . .	à 3 ans.	à 3 ans.	. . . . .	1, rarem. 2.	à 12 ans.	à 12 ans.
L'homme . . . . .	à 14 ans.	à 12 ans.	9 mois.	1, quelq. 2.		
Les grands singes	à 3 ans.	à 3 ans.	. . . . .	1, quelq. 2.		
Le mouton . . . .	à 18 mois.	à 1 an.	5 mois.	1, quelq. 2; peut pro- duire deux fois dans les climats chauds.	à 8 ans.	à 10 ou 12 ans.
Le saiga . . . . .	à 1 an.	à 1 an.	5 mois.	1, quelq. 2.	vit jusq. 15 ou 20 a.	
Le chevreuil . . .	à 18 mois.	à 2 ans.	5 mois.	1, 2, quel- quesfois 3.	vit 12 ou 15 ans.	
Le chamois . . . .	à 1 an.	à 1 an.	5 mois.	1, 2, rare- ment 3.	vit, dit-on, 20 ans.	
La chèvre et le bouc.	à 1 an.	à 7 mois.	5 mois.	1, 2, rare- ment 3 et jamais plus de 4.	à 7 ans.	à 7 ans.
La brebis et le bélier.	à 1 an.	à 1 an.	5 mois.	1, quelq. 2; peut pro- duire 2 fois dans les cli- mats chauds.	à 8 ans.	à 10 ou 12 ans.

N O M S des A N I M A U X.	Age auquel les mâles sont en état d'engendrer, et les femelles de produire.		D U R É E de la gestation.	Nombre des petits que les mères font à cha- que portée.	Age auquel les mâles cessent d'engendrer, et les femelles de produire.	
	MALE.	FEMELLE.			MALE.	FEMELLE
Le phoque . . . . .			plus. mois.	2 ou 3 petits.		
L'ours . . . . .	à 2 ans.	à 2 ans.	plus. mois.	1, 2, 3, 4, et jamais plus de 5.	vit 20 ou 25 ans.	
Le blaireau . . . . .				3 ou 4 petits.		
Le lion . . . . .	à 2 ans.	à 2 ans.		3 ou 4, une seule fois par an.	vit 20 ou 25 ans.	
Les léopards et le tigre . . . . .	à 2 ans.	à 2 ans.		4 ou 5, une seule fois par an.		
Le loup . . . . .	à 2 ans.	à 2 ans.	73 jours ou plus.	5, 6; et jus- qu'à 9, une seule fois par an.	à 15 ou 20 ans.	à 15 ou 20 ans.
Le chien dans l'état de nature.	à 9 ou 10 mois.	à 9 ou 10 mois.	63 jours.	3, 4, 5, 6 petits.	à 15 ans.	à 15 ans.
L'isatis . . . . .			63 jours.	6 et 7.		
Le renard . . . . .	à 1 an.	à 1 an.	entre en cha- leur en hi- ver; pro- duit au mois d'avril.	3, 4, jus- qu'à 6.	à 10 ou 11 ans.	à 10 ou 11 ans.
Le chacal . . . . .				2, 3 ou 4, 4, 5 ou 6.	à 9 ans.	à 9 ans.
Le chat dans l'état de nature.	avant 1 an.	avant 1 an.	56 jours.			
La fouine . . . . .	à 1 an tout au plus.	à 1 an tout au plus.	comme les chats, dit- on, c'est-à- dire, 56 jours.	3, 4 et 6.	à 8 ou 10 ans.	à 8 ou 10 ans.
La martre . . . . .	à 1 an tout au plus.	à 1 an tout au plus.	<i>idem.</i>	3, 4 et 6.	à 8 ou 10 ans.	<i>idem.</i>
Le putois . . . . .	à 1 an.	à 1 an.	<i>idem.</i>	3, 4 et 5.	engendre toute sa vie <i>idem.</i>	produit toute sa vie <i>idem.</i>
La belette . . . . .	dès la prem. année.	dès la prem. année.		<i>idem.</i>	<i>idem.</i>	<i>idem.</i>
L'hémione . . . . .	<i>idem.</i>	<i>idem.</i>		<i>idem.</i>	<i>idem.</i>	<i>idem.</i>
L'écreuil . . . . .	à 1 an.	à 1 an.	entre en cha- leur en mars, et met bas au mois de mai.	3 ou 4.	<i>idem.</i>	<i>idem.</i>
Le polatouche . . . . .				3 ou 4.		
Le hrisson . . . . .	à 1 an.	à 1 an.	40 jours env.	3, 4 et 5.	vit 6 ans.	
Les loirs . . . . .	dès la prem. année.	dès la prem. année.		<i>idem.</i>		
L'ondatra . . . . .				4, 5 ou 6.		
Le desman . . . . .				<i>idem.</i>		
Les sarigues . . . . .				4, 5, 6 et 7.		

N O M S des A N I M A U X.	Age auquel les mâles sont en état d'engendrer, et les femelles de produire.		D U R É E de la gestation	Nombre des petits que les mères font à cha- que portée.	Age auquel les mâles cessent d'engendrer, et les femelles de produire.	
	MÂLE.	FEMELLE.			MÂLE,	FEMELLE.
Les philandres. Les cochons . . .	à 9 mois ou 1 an.	à 9 mois ou 1 an.	4 mois.	4, 5 et 6. 10, 12, 15, et jamais plus de 10; et produi- sent deux fois par an.	à 15 ans.	à 15 ans.
Les tatous. . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	4 petits, et produisent plusieurs fois par an.		
Les lièvres . . .	dès la pre- mière an- née.	dès la pre- mière an- née.	30 ou 31 jours.	2, 3 et 4, et produisent plusieurs fois par an.	vivent 7 ou 8 ans.	
Les lapins. . .	à 5 ou 6 mois.	à 5 ou 6 mois.	<i>idem.</i>	4, 5 et jus- qu'à 8, et produisent plusieurs fois par an.	vivent 8 ou 9 ans.	
Le furet . . .	dès la pre- mière an- née.	dès la pre- mière an- née.	40 jours.	5, 6 jusqu'à 9, et produ- it deux fois par an en domes- ticité.	produit pendant toute sa vie.	
Les rats . . .	dès la pre- mière an- née.	des la pre- mière an- née.	5 ou 6 sem.	5 ou 6, et produisent plusieurs fois par an.	produisent pendant toute leur vie.	
Les mulots . . .	<i>idem.</i>	<i>idem.</i>	1 mois ou 5 semaines.	9 ou 10, et produisent plusieurs fois par an.	<i>idem.</i>	
Les souris. . .	<i>idem.</i>	<i>idem.</i>	<i>idem.</i>	5, ou 6, et produisent plusieurs fois par an.	<i>idem.</i>	
Le surmulot. . .	<i>idem.</i>	<i>idem.</i>	. . . . .	Depuis 12 jusqu'à 19, et produit trois fois par an.	<i>idem.</i>	
Le cochon d'Inde	à 5 ou 6 semaines.	à 5 ou 6 semaines.	3 semaines.	produit huit fois par an: première portée, 4 ou 5; se- conde por- tée, 5 ou 6; et les autres, de- puis 7, 8. jusqu'à 11 petits.	vit 6 ou 7 ans; pro- duit toute sa vie.	



Voilà l'ordre dans lequel la nature nous présente les différens degrés de la fécondité des animaux quadrupèdes. On voit que cette fécondité est d'autant plus petite que l'animal est plus grand. En général, cette même échelle inverse de la fécondité relativement à la grandeur, se trouve dans tous les autres ordres de la nature vivante ; les petits oiseaux produisent en plus grand nombre que les grands ; il en est de même des poissons, et peut-être aussi des insectes. Mais en ne considérant ici que les animaux quadrupèdes, on voit dans la table qu'il n'y a guère que le cochon qui fasse une exception bien marquée à cette espèce de règle ; car il devrait se trouver, par la grandeur de son corps, dans le nombre des animaux qui ne produisent que deux ou trois petits une seule fois par an, au lieu qu'il se trouve être en effet aussi fécond que les petits animaux.

Cette table contient tout ce que nous savons sur la fécondité des animaux dans les espèces pures. Mais la fécondité, dans les animaux d'espèce mixte, demande des considérations particulières ; cette fécondité est, comme je l'ai dit, toujours moindre que dans les espèces pures. On en verra clairement la raison par une simple supposition. Que l'on supprime, par exemple, tous les mâles dans l'espèce du cheval, et toutes les femelles dans celle de l'âne, ou bien tous les mâles dans l'espèce de l'âne, et toutes les femelles dans celle du cheval ; il ne naîtra plus que des animaux mixtes, que nous avons appelés mulets et bardaux, et ils naîtront en moindre nombre que les chevaux ou les ânes, puisqu'il y a moins de rapports de nature entre le cheval et l'ânesse ou l'âne et la jument, qu'entre l'âne et l'ânesse, ou le cheval et la jument. Dans le réel, c'est le nombre des convenances

ou des disconvenances qui constitue ou sépare les espèces ; et puisque celle de l'âne se trouve de tout tems séparée de celle du cheval , il est clair qu'en mêlant ces deux espèces , soit par les mâles , soit par les femelles , on diminue le nombre des convenances qui constituent l'espèce. Donc les mâles engendreront et les femelles produiront plus difficilement , plus rarement , en conséquence de leur mélange ; et même ces espèces mêlées ne produiraient point du tout si leurs disconvenances étaient un peu plus grandes. Les mulets de toute sorte seront donc toujours rares dans l'état de nature , car ce n'est qu'au défaut de sa femelle naturelle qu'un animal , de quelque espèce qu'il soit , recherchera une autre femelle moins convenable pour lui , et à laquelle il conviendrait moins aussi que son mâle naturel. Et quand même ces deux animaux d'espèces différentes s'approcheraient sans répugnance , et se joindraient avec quelque empressement dans les tems du besoin de l'amour , leur produit ne sera ni aussi certain ni aussi fréquent que dans l'espèce pure , où le nombre beaucoup plus grand de ces mêmes convenances fonde les rapports de l'appétit physique , et en multiplie toutes les sensations. Or ce produit sera d'autant moins fréquent dans l'espèce mêlée , que la fécondité sera moindre dans les deux espèces pures dont on fera le mélange ; et le produit ultérieur de ces animaux mixtes provenus des espèces mêlées sera encore beaucoup plus rare que le premier , parce que l'animal mixte , héritier , pour ainsi dire , de la disconvenance de nature qui se trouve entre ses père et mère , et n'étant lui-même d'aucune espèce , n'a parfaite convenance de nature avec aucune. Par exemple , je suis persuadé que le bardeau couvrirait en vain sa femelle bardeau , et qu'il ne résulterait rien de cette accou-

plément : d'abord par la raison générale que je viens d'exposer , ensuite , par la raison particulière du peu de fécondité dans les deux espèces dont cet animal mixte provient , et enfin par la raison encore plus particulière des causes qui empêchent souvent l'ânesse de concevoir avec son mâle , et à plus forte raison avec un mâle d'une autre espèce : je ne crois donc pas que ces petits mulets provenant du cheval et de l'ânesse puissent produire entr'eux , ni qu'ils aient jamais formé lignée , parce qu'ils me paraissent réunir toutes les disconvenances qui doivent amener l'infécondité. Mais je ne prononcerai pas aussi affirmativement sur la nullité du produit de la mule et du mulet , parce que des trois causes d'infécondité que nous venons d'exposer , la dernière n'a pas ici tout son effet ; car la jument concevant plus facilement que l'ânesse , et l'âne étant plus ardent , plus chaud que le cheval , leur puissance respective de fécondité est plus grande et leur produit moins rare que celui de l'ânesse et du cheval ; par conséquent le mulet sera moins infécond que le bardeau : néanmoins je doute beaucoup que le mulet ait jamais engendré avec la mule , et je présume , d'après les exemples mêmes des mules qui ont mis bas , qu'elles devaient leur imprégnation à l'âne plutôt qu'au mulet ; car on ne doit pas regarder le mulet comme le mâle naturel de la mule , quoique tous deux portent le même nom , ou plutôt n'en diffèrent que du masculin au féminin.

Pour me faire mieux entendre , établissons , pour un moment , un ordre de parenté dans les espèces , comme nous en admettons un dans la parenté des familles. Le cheval et la jument seront frère et sœur d'espèce , et parens au premier degré. Il en est de même de l'âne et de l'ânesse. Mais si l'on donne l'âne à la jument , ce

sera tout au plus comme son cousin d'espèce, et cette parenté sera déjà du second degré; le mulet qui en résultera, participant par moitié de l'espèce du père et de celle de la mère, ne sera qu'au troisième degré de parenté d'espèce avec l'un et l'autre. Dès-lors le mulet et la mule, quoiqu'issus des mêmes père et mère, au lieu d'être frère et sœur d'espèce, ne seront parens qu'au quatrième degré, et par conséquent produiront plus difficilement entr'eux que l'âne et la jument, qui sont parens d'espèce au second degré. Et, par la même raison, le mulet et la mule produiront moins aisément entr'eux qu'avec la jument ou avec l'âne, parce que leur parenté d'espèce n'est qu'au troisième degré, tandis qu'entr'eux elle est au quatrième; l'infécondité qui commence à se manifester ici dès le second degré, doit être plus marquée au troisième, et si grande au quatrième, qu'elle est peut-être absolue.

En général, la parenté d'espèce est un de ces mystères profonds de la Nature, que l'homme ne pourra sonder qu'à force d'expériences aussi réitérées que longues et difficiles. Comment pourra-t-on connaître autrement que par les résultats de l'union mille et mille fois tentée des animaux d'espèces différentes, leur degré de parenté? l'âne est-il parent plus proche du cheval que du zèbre? le loup est-il plus près du chien que le renard ou le chacal? A quelle distance de l'homme mettrons-nous les grands singes qui lui ressemblent si parfaitement par la conformation du corps? Toutes les espèces d'animaux étaient-elles autrefois ce qu'elles sont aujourd'hui? leur nombre n'a-t-il pas augmenté, ou plutôt diminué? les espèces faibles n'ont-elles pas été détruites par les plus fortes, ou par la tyrannie de l'homme, dont le nombre est devenu mille fois plus grand que celui d'aucune autre espèce d'animaux puis-

sans ? Quels rapports pourrions-nous établir entre cette parenté des espèces et une autre parenté mieux connue, qui est celle des différentes races dans la même espèce ? la race en général ne provient-elle pas, comme l'espèce mixte, d'une disconvenance à l'espèce pure dans les individus qui ont formé la première souche de la race ? Il y a peut-être dans l'espèce du chien telle race si rare, qu'elle est plus difficile à procréer que l'espèce mixte provenant de l'âne et de la jument. Combien d'autres questions à faire sur cette seule matière, et qu'il y en a peu que nous puissions résoudre ! que de faits nous seraient nécessaires pour pouvoir prononcer et même conjecturer ! que d'expériences à tenter pour découvrir ces faits, les reconnaître ou même les prévenir par des conjectures fondées ! Cependant, loin de se décourager, le philosophe doit applaudir à la nature, lors même qu'elle lui paraît avare ou trop mystérieuse, et se féliciter de ce qu'à mesure qu'il lève une partie de son voile, elle lui laisse entrevoir une immensité d'autres objets tous dignes de ses recherches. Car ce que nous connaissons déjà, doit nous faire juger de ce que nous pourrions connaître ; l'esprit humain n'a point de bornes, il s'étend à mesure que l'univers se déploie : l'homme peut donc et doit tout tenter, il ne lui faut que du tems pour tout savoir. Il pourrait même, en multipliant ses observations, voir et prévoir tous les phénomènes, tous les événemens de la nature avec autant de vérité et de certitude que s'il les déduisait immédiatement des causes : et quel enthousiasme plus pardonnable, ou même plus noble, que celui de croire l'homme capable de reconnaître toutes les puissances, et découvrir par ses travaux tous les secrets de la nature !

Ces travaux consistent principalement en observations suivies sur les différens sujets qu'on veut appro-



fondir , et en expériences raisonnées , dont le succès nous apprendrait de nouvelles vérités ; par exemple , l'union des animaux d'espèces différentes , par laquelle seule on peut reconnaître leur parenté , n'a pas été assez tentée. Les faits que nous avons pu recueillir au sujet de cette union volontaire ou forcée , se réduisent à si peu de chose , que nous ne sommes pas en état de prononcer sur l'existence réelle des *jumarts*.

On a donné ce nom jumart , d'abord aux animaux muets ou méfis qu'on a prétendu provenir du taureau et de la jument ; mais on a aussi appelé jumart le produit réel ou prétendu de l'âne et de la vache. Le docteur Shaw dit que dans les provinces de Tunis et d'Alger il y a une espèce de mulet nommé *kunrach* , qui vient d'un âne et d'une vache ; que c'est une bête de charge , petite à la vérité , mais de fort grand usage ; que ceux qu'il a vus n'avaient qu'une corne au pied comme l'âne , mais qu'ils étaient fort différents à tous égards , ayant le poil lisse , et la queue et la tête de vache , excepté qu'ils n'avaient point de cornes.

Voilà donc déjà deux sortes de jumarts ; le premier qu'on dit provenir du taureau et de la jument , et le second de l'âne et de la vache. Et il est encore question d'un troisième jumart , qu'on prétend provenir du taureau et de l'ânesse. Il est dit dans le voyage de Mérolle , que dans l'île de Corse il y avait un animal portant les bagages , qui provient du taureau et de l'ânesse , et que , pour se le proeurer , on couvre l'ânesse avec une peau de vache fraîche , afin de tromper le taureau.

Mais je doute également de l'existence réelle de ces trois sortes de jumarts , sans cependant vouloir la nier absolument. Je vais même citer quelques faits particuliers , qui prouvent la réalité d'un amour mu-

tuel et d'un accouplement réel entre des animaux d'espèces fort différentes , mais dont néanmoins il n'a rien résulté. Rien ne paraît plus éloigné de l'aimable caractère du chien que le gros instinct brut du cochon , et la forme du corps dans ces deux animaux est aussi différente que leur naturel ; cependant j'ai deux exemples d'un amour violent entre le chien et la truie : cette année même 1774 , dans le courant de l'été , un chien épagneul de la plus grande taille , voisin de l'habitation d'une truie en chaleur , parut la prendre en grande passion ; on les enferma ensemble pendant plusieurs jours , et tous les domestiques de la maison furent témoins de l'ardeur mutuelle de ces deux animaux ; le chien fit même des efforts prodigieux et très-répétés pour s'accoupler avec la truie , mais la disconvenance dans les parties de la génération empêcha leur union. La même chose est arrivée plusieurs années auparavant dans un lieu voisin , de manière que le fait ne parut pas nouveau à la plupart de ceux qui en étaient témoins. Les animaux , quoique d'espèces très différentes , se prennent donc souvent en affection , et peuvent par conséquent , dans de certaines circonstances , se prendre entr'eux d'une forte passion ; car il est certain que la seule chose qui ait empêché , dans ces deux exemples , l'union du chien avec la truie , ne vient que de la conformation des parties qui ne peuvent aller ensemble ; mais il n'est pas également certain que , quand il y aurait eu intromission , et même accouplement consommé , la production eût suivi. Il est souvent arrivé que plusieurs animaux d'espèces différentes se sont accouplés librement et sans y être forcés ; ces unions volontaires devraient être prolifiques , puisqu'elles supposent les plus grands obstacles levés , la

répugnance naturelle surmontée , et assez de conve-  
 nance entre les parties de la génération. Cependant  
 ces accouplemens , quoique volontaires , et qui sembleraient  
 annoncer du produit , n'en donnent aucun ; je  
 puis en citer un exemple récent , et qui s'est , pour  
 ainsi dire , passé sous mes yeux. En 1767 et années  
 suivantes , dans ma terre de Buffon , le meunier avait  
 une jument et un taureau qui habitaient dans la même  
 étable , et qui avaient pris tant de passion l'un pour  
 l'autre , que , dans tous les tems où la jument se trou-  
 vait en chaleur , le taureau ne manquait jamais de la  
 couvrir trois ou quatre fois par jour , dès qu'il se trou-  
 vait en liberté ; ces accouplemens réitérés nombre de  
 fois pendant plusieurs années , donnaient au maître de  
 ces animaux de grandes espérances d'en voir le pro-  
 duit. Cependant il n'en a jamais rien résulté , tous les  
 habitans du lieu ont été témoins de l'accouplement  
 très-réel et très - réitéré de ces deux animaux pendant  
 plusieurs années <sup>1</sup> , et en même - tems de la nullité du  
 produit. Ce fait très-certain paraît donc prouver qu'au  
 moins dans notre climat le taureau n'engendre pas  
 avec la jument , et c'est ce qui me fait douter très-  
 légitimement de cette première sorte de jumart. Je  
 n'ai pas des faits aussi positifs à opposer contre la secon-  
 de sorte de jumart dont parle le docteur Shaw , et  
 qu'il dit provenir de l'âne et de la vache. J'avoue même  
 que , quoique le nombre des disconvenances de nature

---

<sup>1</sup> Je n'étais pas informé du fait que je cite ici lorsque j'ai écrit ,  
 que les parties de la génération du taureau et de la jument ,  
 étant très - différentes dans leurs proportions et dimensions , je  
 ne présumais pas que ces animaux pussent se joindre avec succès  
 et même avec plaisir ; car il est certain qu'ils se joignaient avec  
 plaisir , quoiqu'il n'ait jamais rien résulté de leur union.

paraisse à peu près égal dans ces deux cas , le témoignage positif d'un voyageur aussi instruit que le docteur Shaw , semble donner plus de probabilité à l'existence de ces seconds jumarts , qu'il n'y en a pour les premiers. Et à l'égard du troisième jumart provenant du taureau et de l'ânesse , je suis persuadé , malgré le témoignage de Mérolle , qu'il n'existe pas plus que le jumart provenant du taureau et de la jument. Il y a encore plus de disconvenance , plus de distance de nature du taureau à l'ânesse qu'à la jument , et le fait que j'ai rapporté de la nullité du produit de la jument avec le taureau , s'applique de lui-même , et , à plus forte raison , suppose le défaut de produit dans l'union du taureau avec l'ânesse.

---

---

## LE BŒUF.

---

LA surface de la terre , parée de sa verdure , est le fonds inépuisable et commun duquel l'homme et les animaux tirent leur subsistance. Tout ce qui a vie dans la nature vit sur ce qui végète , et les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu et végété. Pour vivre il faut détruire , et ce n'est en effet qu'en détruisant des êtres , que les animaux peuvent se nourrir et se multiplier. Dieu , en créant les premiers individus de chaque espèce d'animal et de végétal , a non-seulement donné la forme à la poussière de la terre , mais il l'a rendue vivante et animée , en renfermant dans chaque individu une quantité plus ou moins grande de principes actifs , de molécules organiques vivantes , indestructibles , et communes à tous les êtres organisés. Ces molécules passent de corps en corps , et servent également à la vie actuelle et à la continuation de la vie , à la nutrition , à l'accroissement de chaque individu ; et après la dissolution du corps , après sa destruction , sa réduction en cendres , ces molécules organiques , sur lesquelles la mort ne peut rien , survivent , circulent dans l'univers , passent dans d'autres êtres , et y portent la nourriture et la vie. Toute production , tout renouvellement , tout accroissement par la génération , par la nutrition , par le développement , supposent donc une destruction précédente , une conversion de substance , un transport de ces molécules





*De Sève, Del.*

*L'Épine, D'éc.*

LE TAUREAU.



organiques qui ne se multiplient pas, mais qui, subsistant toujours en nombre égal, rendent la nature toujours également vivante, la terre également peuplée, et toujours également resplendissante de la première gloire de celui qui l'a créée.

A prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie est donc toujours la même, et la mort, qui semble tout détruire, ne détruit rien de cette vie primitive et commune à toutes les espèces d'êtres organisés. Comme toutes les autres puissances subordonnées et subalternes, la mort n'attaque que les individus, ne frappe que la surface, ne détruit que la forme, ne peut rien sur la matière, et ne fait aucun tort à la nature, qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les espèces, mais la laisse moissonner les individus et les détruire avec le tems, pour se moutrer elle-même indépendante de la mort et du tems, pour exercer à chaque instant sa puissance toujours active, manifester sa plénitude par sa fécondité, et faire de l'univers, en reproduisant, en renouvelant les êtres, un théâtre toujours rempli, un spectacle toujours nouveau.

Pour que les êtres se succèdent, il est donc nécessaire qu'ils se détruisent entr'eux; pour que les animaux se nourrissent et subsistent, il faut qu'ils détruisent des végétaux ou d'autres animaux; et comme, avant et après la destruction, la quantité de vie reste toujours la même, il semble qu'il devrait être indifférent à la nature que telle ou telle espèce détruisît plus ou moins: cependant, comme une mère économe au sein même de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dépense et prévenu le dégât apparent, en ne donnant qu'à peu d'espèces d'animaux l'instinct de se nourrir de chair; elle a même réduit à un assez petit nombre d'individus ces espèces voraces et carnassières, tandis qu'elle a mul-

tiplié bien plus abondamment et les espèces et les individus de ceux qui se nourrissent de plantes, et que dans les végétaux elle semble avoir prodigué les espèces, et répandu dans chacune avec profusion le nombre et la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à seconder ses vues, à maintenir et même à établir cet ordre sur la terre; car dans la mer on trouve cette indifférence que nous supposons: toutes les espèces sont presque également voraces; elles vivent sur elles-mêmes ou sur les autres, et s'entre-dévoient perpétuellement sans jamais se détruire, parce que la fécondité y est aussi grande que la déprédation, et que presque toute la nourriture, toute la consommation tourne au profit de la reproduction.

L'homme sait user en maître de sa puissance sur les animaux; il a choisi ceux dont la chair flatte son goût, il en a fait des esclaves domestiques, il les a multipliés plus que la nature ne l'aurait fait, il en a formé des troupes nombreux, et, par les soins qu'il prend de les faire naître, il semble avoir acquis le droit de se les immoler: mais il étend ce droit bien au delà de ses besoins; car, indépendamment de ces espèces qu'il s'est assujetties, et dont il dispose à son gré, il fait aussi la guerre aux animaux sauvages, aux oiseaux, aux poissons, il ne se borne pas même à ceux du climat qu'il habite; il va chercher au loin, et jusqu'au milieu des mers, de nouveaux mets, et la nature entière semble suffire à peine à son intempérance et à l'inconstante variété de ses appétits. L'homme consomme, engloutit lui seul plus de chair que tous les animaux ensemble n'en dévoient; il est donc le plus grand destructeur, et c'est plus par abus que par nécessité. Au lieu de jouir modérément des biens qui lui sont offerts, au lieu de les dispenser avec équité, au lieu de réparer à mesure qu'il

détruit , de renouveler lorsqu'il anéantit , l'homme riche met toute sa gloire à consommer , toute sa grandeur à perdre en un jour à sa table plus de biens qu'il n'en faudrait pour faire subsister plusieurs familles : il abuse également et des animaux et des hommes , dont le reste demeure affamé , languit dans la misère , et ne travaille que pour satisfaire à l'appétit immodéré et à la vanité encore plus insatiable de cet homme , qui , détruisant les autres par la disette , se détruit lui-même par les excès.

Cependant l'homme pourrait , comme l'animal , vivre de végétaux : la chair , qui paraît être si analogue à la chair , n'est pas une nourriture meilleure que les graines ou le pain. Ce qui fait la vraie nourriture , celle qui contribue à la nutrition , au développement , à l'accroissement et à l'entretien du corps , n'est pas cette matière brute qui compose à nos yeux la texture de la chair ou de l'herbe ; mais ce sont les molécules organiques que l'une et l'autre contiennent , puisque le bœuf , en paissant l'herbe , acquiert autant de chair que l'homme ou que les animaux qui ne vivent que de chair et de sang. La seule différence réelle qu'il y ait entre ces alimens , c'est qu'à volume égal , la chair , le blé , les graines , contiennent beaucoup plus de molécules organiques que l'herbe , les feuilles , les racines et les autres parties des plantes , comme nous nous en sommes assurés en observant les infusions de ces différentes matières : en sorte que l'homme et les animaux dont l'estomac et les intestins n'ont pas assez de capacité pour admettre un très-grand volume d'alimens , ne pourraient pas prendre assez d'herbe pour en tirer la quantité de molécules organiques nécessaire à leur nutrition ; et c'est par cette raison que l'homme et les autres animaux qui n'ont qu'un estomac ne peuvent vivre que de chair ou de graines , qui , dans un petit volume , contiennent une



très-grande quantité de ces molécules organiques nutritives, tandis que le bœuf et les autres animaux ruminans qui ont plusieurs estomacs, dont l'un est d'une très-grande capacité, et qui par conséquent peuvent se remplir d'un grand volume d'herbe, en tirent assez de molécules organiques pour se nourrir, croître et multiplier. La quantité compense ici la qualité de la nourriture : mais le fond en est le même; c'est la même matière, ce sont les mêmes molécules organiques qui nourrissent le bœuf, l'homme et tous les animaux.

On ne manquera pas de m'opposer que le cheval n'a qu'un estomac, et même assez petit; que l'âne, le lièvre, et d'autres animaux qui vivent d'herbe, n'ont aussi qu'un estomac, et que par conséquent cette explication, quoique vraisemblable, n'en est peut-être ni plus vraie, ni mieux fondée. Cependant, bien loin que ces exceptions apparentes la détruisent, elles me paraissent au contraire la confirmer : car quoique le cheval et l'âne n'aient qu'un estomac, ils ont des poches dans les intestins, d'une si grande capacité, qu'on peut les comparer à la panse des animaux ruminans; et les lièvres ont l'intestin cœcum d'une si grande longueur et d'un tel diamètre, qu'il équivaut au moins à un second estomac. Ainsi il n'est pas étonnant que ces animaux puissent se nourrir d'herbe; et en général on trouvera toujours que c'est de la capacité totale de l'estomac et des intestins que dépend dans les animaux la diversité de leur manière de se nourrir : car les ruminans, comme le bœuf, le lièvre, le chameau, etc. ont quatre estomacs et des intestins d'une longueur prodigieuse; aussi vivent-ils d'herbe, et l'herbe seule leur suffit. Les chevaux, les ânes, les lièvres, les lapins, les cochons d'inde, etc. n'ont qu'un estomac; mais ils ont un cœcum qui équi-

vaut à un second estomac , et ils vivent d'herbe et de graines. Les sangliers , les hérissons , les écureuils , etc. dont l'estomac et les boyaux sont d'une moindre capacité , ne mangent que peu d'herbe , et vivent de graines , de fruits et de racines , et ceux qui , comme les loups , les renards , les tigres , etc. ont l'estomac et les intestins d'une plus petite capacité que tous les autres , relativement au volume de leur corps , sont obligés , pour vivre , de choisir les nourritures les plus succulentes , les plus abondantes en molécules organiques , et de manger de la chair et du sang , des graines et des fruits.

C'est donc sur ce rapport physique et nécessaire , beaucoup plus que sur la convenance du goût , qu'est fondée la diversité que nous voyons dans les appétits des animaux ; car si la nécessité ne les déterminait pas plus souvent que le goût , comment pourraient-ils dévorer la chair infecte et corrompue avec autant d'avidité que la chair succulente et fraîche ? pourquoi mangeraient-ils également de toutes sortes de chair ? Nous voyons que les chiens domestiques qui ont de quoi choisir refusent assez constamment certaines viandes , comme la bécasse , la grive , le cochon , etc. tandis que les chiens sauvages , les loups , les renards , etc. mangent également , et la chair du cochon , et la bécasse , et les oiseaux de toute espèce , et même les grenouilles , car nous en avons trouvé deux dans l'estomac d'un loup ; et lorsque la chair ou le poisson leur manque , ils mangent des fruits , des graines , des raisins , etc. et ils préfèrent toujours tout ce qui , dans un petit volume , contient une grande quantité de parties nutritives , c'est-à-dire de molécules organiques propres à la nutrition et à l'entretien du corps.

Si ces preuves ne paraissent pas suffisantes , que l'on considère encore la manière dont on nourrit le bétail que l'on veut engraisser. On commence par la castration ; ce qui supprime la voie par laquelle les molécules organiques s'échappent en plus grande abondance : ensuite , au lieu de laisser le bœuf à sa pâture ordinaire et à l'herbe pour toute nourriture , on lui donne du son , du grain , des navets , des alimens en un mot plus substantiels que l'herbe , et en très-peu de tems la quantité de la chair de l'animal augmente , les sucs et la graisse abondent , et font d'une chair assez dure et assez sèche par elle-même une viande succulente et si bonne , qu'elle fait la base de nos meilleurs repas.

Il résulte aussi de ce que nous venons de dire , que l'homme , dont l'estomac et les intestins ne sont pas d'une très-grande capacité relativement au volume de son corps , ne pourrait pas vivre d'herbe seule : cependant il est prouvé par les faits qu'il pourrait bien vivre de pain , de légumes et d'autres grains de plantes , puisqu'on connaît des nations entières et des ordres d'hommes auxquels la religion défend de manger de rien qui ait eu vie. Mais ces exemples , appuyés même de l'autorité de Pythagore , et recommandés par quelques médecins trop amis de la diète , ne me paraissent pas suffisans pour nous convaincre qu'il y eût à gagner pour la santé des hommes et pour la multiplication du genre humain à ne vivre que de légumes et de pain , d'autant plus que les gens de la campagne , que le luxe des villes et la somptuosité de nos tables réduisent à cette façon de vivre , languissent et dépérissent plus tôt que les hommes de l'état mitoyen , auxquels l'inanition et les excès sont également inconnus.

Après l'homme , les animaux qui ne vivent que de chair sont les plus grands destructeurs ; ils sont en même tems et les ennemis de la nature et les rivaux de l'homme : ce n'est que par une attention toujours nouvelle , et par des soins prémédités et suivis , qu'il peut conserver ses troupeaux , ses volailles , etc. en les mettant à l'abri de la serre de l'oiseau de proie , et de la dent carnassière du loup , du renard , de la fouine , de la belette , etc. ; ce n'est que par une guerre continuelle qu'il peut défendre son grain , ses fruits , toute sa subsistance , et même ses vêtemens , contre la voracité des rats , des chenilles , des scarabées , des mites , etc. : car les insectes sont aussi de ces bêtes qui dans le monde font plus de mal que de bien ; au lieu que le bœuf , le mouton , et les autres animaux qui paissent l'herbe , non-seulement sont les meilleurs , les plus utiles , les plus précieux pour l'homme , puisqu'ils le nourrissent , mais sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins : le bœuf , sur-tout est à cet égard l'animal par excellence ; car il rend à la terre tout autant qu'il en tire , et même il améliore le fonds sur lequel il vit , il engraisse son pâturage ; au lieu que le cheval et la plupart des autres animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que le bétail procure à l'homme : sans le bœuf , les pauvres et les riches auraient beaucoup de peine à vivre ; la terre demeurerait inerte ; les champs , et même les jardins , seraient secs et stériles : c'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne ; il est le domestique le plus utile de la ferme , le soutien du ménage champêtre ; il fait toute la force de l'agriculture : autrefois il faisait toute la richesse des hommes ,

et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des états , qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail , puisque ce sont les seuls biens réels , tous les autres , et même l'or et l'argent , n'étant que des biens arbitraires , des représentations , des monnoies de crédit , qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval , l'âne , le chameau , etc. pour porter des fardeaux ; la forme de son dos et de ses reins le démontre : mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug : c'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement ; et il est singulier que cet usage ne soit pas général , et que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes : la seule raison qu'on ait pu m'en donner , c'est que quand il est attelé par les cornes , on le conduit plus aisément ; il a la tête très-forte , et il ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon , mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue ; la masse de son corps , la lenteur de ses mouvemens , le peu de hauteur de ses jambes , tout , jusqu'à sa tranquillité et à sa patience dans le travail , semble concourir à le rendre propre à la culture des champs , et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts. Le cheval , quoique peut-être aussi fort que le bœuf , est moins propre à cet ouvrage ; il est trop élevé sur ses jambes ; ses mouvemens sont trop grands , trop brusques ; et d'ailleurs il s'impatiente et se rebute trop aisément : on lui ôte même toute la légèreté , toute la souplesse de ses mou-



venens , toute la grâce de son attitude et de sa démarche , lorsqu'on le réduit à ce travail pesant , pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur , plus de masse que de vitesse , et plus de poids que de ressort.

Dans les espèces d'animaux , dont l'homme a fait des troupeaux , et où la multiplication est l'objet principal , la femelle est plus nécessaire , plus utile que le mâle. Le produit de la vache est un bien qui croit et qui se renouvelle à chaque instant : la chair du veau est une nourriture aussi abondante que saine et délicate ; le lait est l'aliment des enfans , le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets , le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne. Que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache ! Ces mêmes hommes qui tous les jours , et du matin au soir , gémissent dans le travail , et sont courbés sur la charrue , ne tirent de la terre que du pain noir , et sont obligés de céder à d'autres la fleur , la substance de leur grain ; c'est par eux et ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes. Ces mêmes hommes qui élèvent , qui multiplient le bétail , qui le soignent et s'en occupent perpétuellement , n'osent jouir du fruit de leurs travaux ; la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage , réduits par la nécessité de leur condition , c'est-à-dire , par la dureté des autres hommes , à vivre , comme les chevaux , d'orge et d'avoine , ou de légumes grossiers et de lait aigre.

On peut aussi faire servir la vache à la charrue ; et quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le bœuf , elle ne laisse pas de le remplacer souvent. Mais lorsqu'on veut l'employer à cet usage , il faut avoir attention de l'assortir , autant qu'on le peut , avec un bœuf de sa taille et de sa force , ou avec une autre vache , afin de

conserver l'égalité du trait et de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances : moins elles sont inégales , et plus le labour de la terre en est régulier. Au reste , on emploie souvent six et jusqu'à huit bœufs dans les terrains fermes , et sur-tout dans les friches , qui se lèvent par grosses mottes et par quartiers , au lieu que deux vaches suffisent pour labourer les terrains meubles et sablonneux. On peut aussi , dans ces terrains légers , pousser à chaque fois le sillon beaucoup plus loin que dans les terrains forts. Les anciens avaient borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du sillon que le bœuf devait tracer par une continuité non interrompue d'efforts et de mouvemens ; après quoi , disaient-ils , il faut cesser de l'ex-citer , et le laisser reprendre haleine pendant quelques momens , avant de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre. Mais les anciens faisaient leurs délices de l'étude de l'agriculture , et mettaient leur gloire à labourer eux-mêmes , ou du moins à favoriser le labourcur , à épargner la peine du cultivateur et du bœuf ; et parmi nous ceux qui jouissent le plus des biens de cette terre , sont ceux qui savent le moins estimer , encourager , soutenir l'art de la cultiver.

Le taureau sert principalement à la propagation de l'espèce ; et quoiqu'on puisse aussi le soumettre au travail , on est moins sûr de son obéissance , et il faut être en garde contre l'usage qu'il peut faire de sa force. La nature a fait cet animal indocile et fier ; dans le tems du rut il devient indomptable , et souvent furieux : mais par la castration l'on détruit la source de ces mouvemens impétueux , et l'on ne retranche rien à sa force ; il n'en est que plus gros , plus massif , plus pesant , et plus propre à l'ouvrage auquel on le destine ; il devient aussi plus traitable , plus patient , plus docile , et moins

incommode aux autres. Un troupeau de taureaux ne serait qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourrait ni dompter ni conduire.

La manière dont se fait cette opération est assez connue des gens de la campagne : cependant il y a sur cela des usages très-différens , dont on n'a peut-être pas assez observé les différens effets. En général l'âge le plus convenable à la castration est l'âge qui précède immédiatement la puberté. Pour le bœuf , c'est dix-huit mois ou deux ans ; ceux qu'on y soumet plus tôt périssent presque tous. Cependant les jeunes veaux auxquels on ôte les testicules quelque tems après leur naissance , et qui survivent à cette opération si dangereuse à cet âge , deviennent des bœufs plus grands , plus gros , plus gras , que ceux auxquels on ne fait la castration qu'à deux , trois ou quatre ans ; mais ceux-ci paraissent conserver plus de courage et d'activité , et ceux qui ne la subissent qu'à l'âge de six , sept ou huit ans , ne perdent presque rien des autres qualités du sexe masculin : ils sont plus impétueux , plus indociles , que les autres bœufs ; et dans le tems de la chaleur des femelles ils cherchent encore à s'en approcher : mais il faut avoir soin de les en écarter ; l'accouplement , et même le seul attouchement du bœuf , fait naître à la vulve de la vache des espèces de carnosités ou de verrues , qu'il faut détruire et guérir en y appliquant un fer rouge. Ce mal peut provenir de ce que ces bœufs , qu'on n'a que *bistournés* , c'est-à-dire auxquels on a seulement comprimé les testicules , et serré et tordu les vaissaux qui y aboutissent , ne laissent pas de répandre une liqueur apparemment à demi purulente , et qui peut causer des ulcères à la vulve de la vache , lesquels dégènèrent ensuite en carnosités.

Le printems est la saison où les vaches sont le plus

communément en chaleur : la plupart , dans ce pays-ci , reçoivent le taureau et deviennent pleines depuis le 15 avril jusqu'au 15 juillet ; mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur est plus tardive , et d'autres dont la chaleur est plus précoce. Elles portent neuf mois , et mettent bas au commencement du dixième. On a donc des veaux en quantité depuis le 15 janvier jusqu'au 15 avril : on en a aussi pendant tout l'été assez abondamment ; et l'automne est le tems où ils sont le plus rares. Les signes de la chaleur de la vache ne sont point équivoques : elle mugit alors très-fréquemment et plus violemment que dans les autres tems ; elle saute sur les vaches , sur les bœufs , et même sur les taureaux ; la vulve est gonflée et proéminente au dehors. Il faut profiter du tems de cette forte chaleur pour lui donner le taureau : si on laissait diminuer cette ardeur , la vache ne retiendrait pas aussi sûrement.

Le taureau doit être choisi , comme le cheval étalon , parmi les plus beaux de son espèce : il doit être gros , bien fait en bonne chair : il doit avoir l'œil noir , le regard fier , le front ouvert , la tête courte , les cornes grosses , courtes et noires , les oreilles longues et velues , le museau grand , le nez court et droit , le cou charnu et gros , les épaules et la poitrine larges , les reins fermes , le dos droit , les jambes grosses et charnues , la queue longue et bien couverte de poil , l'allure ferme et sûre , et le poil rouge. Les vaches retiennent souvent dès la première , seconde ou troisième fois ; et sitôt qu'elles sont pleines , le taureau refuse de les couvrir , quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur : mais ordinairement la chaleur cesse presque aussitôt qu'elles ont conçu , et elles refusent aussi elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches sont aussi sujettes à avorter lorsqu'on ne les ménage pas et qu'on les met à la charrue , au charroi , etc. Il faut même les soigner davantage et les suivre de plus près lorsqu'elles sont pleines que dans les autres tems , afin de les empêcher de sauter des haies , des fossés , etc. Il faut aussi les mettre dans les pâturages les plus gras et dans un terrain qui , sans être trop humide et marécageux , soit cependant très-abondant en herbe. Six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas , on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire , en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'été , et pendant l'hiver du son le matin , ou de la luzerne , du sainfoin , etc. On cessera aussi de les traire dans ce même tems ; le lait leur est alors plus nécessaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus : aussi y a-t-il des vaches dont le lait tarit absolument un mois ou six semaines avant qu'elles mettent bas. Celles qui ont du lait jusqu'aux derniers jours sont les meilleures mères et les meilleures nourrices ; mais ce lait des derniers tems est généralement mauvais et peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache que pour celui de la jument ; et même il paraît qu'il en faut davantage , car la vache qui met bas paraît être plus épuisée , plus fatiguée que la jument. On ne peut se dispenser de la mettre dans une étable séparée , où il faut qu'elle soit chaudement et commodément sur de la bonne litière , et de la bien nourrir , en lui donnant pendant dix ou douze jours de la farine de fèves , de blé ou d'avoine , etc. délayée avec de l'eau salée , et abondamment de la luzerne , du sainfoin , ou de bonne herbe bien mûre ; ce tems suffit ordinairement pour la rétablir , après quoi on la remet par degrés à la vie commune et au pâturage : seule-



ment il faut encore avoir l'attention de lui laisser tout son lait pendant les deux premiers mois , le veau profitera davantage ; et d'ailleurs le lait de ces premiers tems n'est pas de bonne qualité.

On laisse le jeune veau auprès de sa mère pendant les cinq ou six premiers jours , afin qu'il soit toujours chaudement et qu'il puisse téter aussi souvent qu'il en a besoin : mais il croît et se fortifie assez dans ces cinq ou six jours pour qu'on soit dès-lors obligé de l'en séparer si l'on veut la ménager ; car il l'épuisera s'il était toujours auprès d'elle. Il suffira de le laisser téter deux ou trois fois par jour ; et si l'on veut lui faire une bonne chair et l'engraisser promptement , on lui donnera tous les jours des œufs crus , du lait bouilli , de la mie de pain : au bout de quatre ou cinq semaines ce veau sera excellent à manger. On pourra donc ne laisser téter que trente ou quarante jours les veaux qu'on voudra livrer au boucher : mais il faudra laisser au lait pendant deux mois au moins ceux qu'on voudra nourrir ; plus on les laissera téter , plus ils deviendront gros et forts. On préférera pour les élever ceux qui seront nés aux mois d'avril , mai et juin : les veaux qui naissent plus tard ne peuvent acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant ; ils languissent par le froid et périssent presque tous. A deux , trois ou quatre mois on sevrera donc les veaux qu'on veut nourrir ; et avant de leur ôter le lait absolument , on leur donnera un peu de bonne herbe ou de foin fin , pour qu'ils commencent à s'accoutumer à cette nouvelle nourriture ; après quoi on les séparera tout-à-fait de leur mère , et on ne les en laissera point approcher ni à l'étable ni au pâturage , où cependant on les menera tous les jours et où on les laissera du matin au soir pendant l'été : mais dès que

le froid commencera à se faire sentir en automne , il ne faudra les laisser sortir que tard dans la matinée et les ramener de bonne heure le soir ; et pendant l'hiver , comme le grand froid leur est extrêmement contraire , on les tiendra chaudement dans une étable bien fermée et bien garnie de litière ; on leur donnera , avec l'herbe ordinaire , du sainfoin , de la luzerne , etc. et on ne les laissera sortir que par le tems doux. Il leur faut beaucoup de soins pour passer ce premier hiver : c'est le tems le plus dangereux de leur vie ; car ils se fortifieront assez pendant l'été suivant pour ne plus craindre le froid du second hiver.

La vache est à dix-huit mois en pleine puberté , et le taureau à deux ans : mais quoiqu'ils puissent déjà engendrer à cet âge , on fera bien d'attendre jusqu'à trois ans avant de leur permettre de s'accomplir. Ces animaux sont dans leur plus grande force depuis trois ans jusqu'à neuf ; après cela les vaches et les taureaux ne sont plus propres qu'à être engraisés et livrés au boucher. Comme ils prennent en deux ans la plus grande partie de leur accroissement , la durée de leur vie est aussi , comme dans la plupart des autres espèces d'animaux , à peu près de sept fois deux ans ; et communément ils ne vivent guère que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les animaux quadrupèdes , la voix du mâle est plus forte et plus grave que celle de la femelle , et je ne crois pas qu'il y ait d'exception à cette règle. Quoique les anciens aient écrit que la vache , le bœuf , et même le veau , avaient la voix plus grave que le taureau , il est très-certain que le taureau a la voix beaucoup plus forte , puisqu'il se fait entendre de bien plus loin que la vache , le bœuf ou le veau. Ce qui a fait croire qu'il avait la voix moins grave , c'est que son

mugissement n'est pas un son simple, mais un son composé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille; et en y faisant attention, l'on entend en même tems un son grave, et plus grave que celui de la voix de la vache, du bœuf et du veau, dont les mugissemens sont aussi bien plus courts. Le taureau ne mugit que d'amour; la vache mugit plus souvent de peur et d'horreur que d'amour; et le veau mugit de douleur, de besoin de nourriture, et de desir de sa mère.

Les animaux les plus pesans et les plus paresseux ne sont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus long-tems. Le bœuf dort, mais d'un sommeil court et léger; il se réveille au moindre bruit. Il se couche ordinairement sur le côté gauche, et le rein ou rognon de ce côté gauche est toujours plus gros et plus chargé de graisse que le rognon du côté droit.

Les bœufs, comme les autres animaux domestiques, varient pour la couleur: cependant le poil roux paraît être le plus commun; et plus il est rouge, plus il est estimé. On fait cas aussi du poil noir, et on prétend que les bœufs sous poil bai durent long-tems; que les bruns durent moins et se rebutent de bonne heure; que les gris, les pommelés et les blancs, ne valent rien pour le travail, et ne sont propres qu'à être engraisés. Mais de quelque couleur que soit le poil du bœuf, il doit être luisant, épais, et doux au toucher; car s'il est rude, mal uni ou dégarni, on a raison de supposer que l'animal souffre, ou du moins qu'il n'est pas d'un fort tempérament. Un bon bœuf pour la charrue ne doit être ni trop gras, ni trop maigre: il doit avoir la tête courte et ramassée; les oreilles grandes, bien velues et bien unies; les cornes fortes, luisantes et de moyenne grandeur; le front large, les yeux gros et noirs, le mufle gros et camus, les naseaux bien ouverts, les dents blan-

ches et égales , les lèvres noires , le cou charnu , les épaules grosses et pesantes , la poitrine large ; le *fanon* , c'est-à-dire la peau du devant pendante jusque sur les genoux ; les reins fort larges , le ventre spacieux et tombant , les flancs grands , les hanches longues , la croupe épaisse , les jambes et les cuisses grosses et nerveuses , le dos droit et plein , la queue pendante jusqu'à terre et garnie de poils touffus et fins , les pieds fermes , le cuir grossier et maniable , les muscles élevés , et l'ongle court et large. Il faut aussi qu'il soit sensible à l'aiguillon , obéissant à la voix et bien dressé. Mais ce n'est que peu à peu , et en s'y prenant de bonne heure , qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers , et à se laisser conduire aisément. Dès l'âge de deux ans et demi ou trois ans au plus tard , il faut commencer à l'appriivoiser et à le subjuguier ; si l'on attend plus tard , il devient indocile , et souvent indomptable : la patience , la douceur , et même les caresses , sont les seuls moyens qu'il faut employer ; la force et les mauvais traitemens ne serviraient qu'à le rebuter pour toujours. Il faut donc lui frotter le corps , le caresser , lui donner de tems en tems de l'orge bouillie , des fèves concassées , et d'autres nourritures de cette espèce , dont il est le plus friand , et toutes mêlées de sel , qu'il aime beaucoup. En même tems on lui liera souvent les cornes ; quelques jours après on le mettra au joug , et on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille et qui sera tout dressé ; on aura soin de les attacher ensemble à la mangeoire , de les mener de même au pâturage , afin qu'ils se connaissent et s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs ; et l'on n'emploiera jamais l'aiguillon dans les commencemens , il ne servirait qu'à le rendre plus intraitable. Il faudra aussi le ménager et ne le faire travailler qu'à petites re-

prises, car il se fatigue beaucoup tant qu'il n'est pas tout-à-fait dressé : et par la même raison, on le nourrira plus largement alors que dans les autres tems.

Le bœuf ne doit servir que depuis trois ans jusqu'à dix : on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraisser et le vendre ; la chair en sera meilleure que si l'on attendait plus long-tems. On reconnaît l'âge de cet animal par les dents et par les cornes <sup>1</sup> : les pre-

<sup>1</sup> « A l'âge de trois ans, dit M. Forster, une lame très-mince se » sépare de la corne ; cette lame, qui n'a pas plus d'épaisseur qu'une » feuille de papier commun, se gerce dans toute sa longueur, et, » au moindre frottement, elle tombe ; mais la corne subsiste, ne » tombe pas en entier, et n'est pas remplacée par une autre : c'est » une simple exfoliation, d'où se forme cette espèce de bourrelet qui » se trouve depuis l'âge de trois ans au bas des cornes des taureaux, » des bœufs et des vaches, et, chaque année suivante, un nouveau » bourrelet est formé par l'accroissement et l'addition d'une nouvelle » lame conique de corne, formée dans l'intérieur de la corne immé- » diatement sur l'os qu'elle enveloppe, et qui pousse le cône corné » de trois ans un peu plus avant. Il semble donc que la lame mince, » exfoliée au bout de trois ans, formait l'attache de la corne à l'os » frontal, et que la production d'une nouvelle lame intérieure force la » lame extérieure, qui s'ouvre par une fissure longitudinale, et tombe » au premier frottement. Le premier bourrelet formé, les lames » intérieures suivent d'année en année, et poussent la corne trien- » nale plus avant, et le bourrelet se détache de même par le frot- » tement ; car on observe que ces animaux aiment à frotter leurs » cornes contre les arbres ou contre les bois dans l'étable : il y a » même des gens assez soigneux de leur bétail, pour planter quel- » ques poteaux dans leur pâturage, afin que les bœufs et les vaches » puissent y frotter leurs cornes ; sans cette précaution, ils prétendent » avoir remarqué que ces animaux se battent entr'eux par les cornes, » et cela parce que la démangeaison qu'ils y éprouvent, les force à » chercher les moyens de la faire cesser. Ce poteau sert aussi à ôter » les vieux poils, qui, poussés par les nouveaux, causent des déman- » geaisons à la peau de ces animaux ».

Ainsi les cornes du bœuf sont permanentes, et ne tombent jamais en entier que par accident, et que quand le bœuf se heurte avec violence contre quelque corps dur ; et lorsque cela arrive, il ne reste



nières dents du devant tombent à dix mois , et sont remplacées par d'autres qui ne sont pas si blanches et qui sont plus larges ; à seize mois les dents voisines de celles du milieu tombent , et sont aussi remplacées par d'autres ; et à trois ans toutes les dents incisives sont renouvelées : elles sont alors égales , longues et assez blanches. A mesure que le bœuf avance en âge , elles s'usent et deviennent inégales et noires : c'est la même chose pour le taureau et pour la vache. Ainsi la castration ni le sexe ne changent rien à la crue et à la chute des dents.

Le cheval mange nuit et jour, lentement, mais presque continuellement ; le bœuf , au contraire , mange vite et prend en assez peu de tems toute la nourriture qu'il lui faut , après quoi il cesse de manger et se couche pour ruminer : cette différence vient de la différente conformation de l'estomac de ces animaux. Le bœuf , dont les deux premiers estomacs ne forment qu'un même sac d'une très-grande capacité , peut sans inconvénient prendre à la fois beaucoup d'herbe et le remplir en peu de tems , pour ruminer ensuite et digérer à loisir. Le cheval , qui n'a qu'un petit estomac , ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe et le remplir successivement à mesure qu'elle s'affaisse et qu'elle passe dans les intestins , où se fait principalement la décomposition de la nourriture ; car ayant observé dans le bœuf et dans le cheval le produit successif de la digestion , et sur-tout la décomposition du foin , nous avons vu dans le bœuf qu'au sortir de la partie de la panse , qui forme le second estomac , et qu'on appelle le bon-

---

qu'un petit moignon qui est fort sensible pendant plusieurs jours ; et quoiqu'il se durcisse , il ne prend jamais d'accroissement , et l'animal est écorné pour toute la vie.

net, il est réduit en une espèce de pâte verte, semblable à des épinards hachés et bouillis ; que c'est sous cette forme qu'il est retenu et contenu dans les plis ou livrets du troisième estomac, qu'on appelle le feuillet ; que la décomposition en est entière dans le quatrième estomac, qu'on appelle la caillette ; et que ce n'est, pour ainsi dire, que le marc qui passe dans les intestins : au lieu que dans le cheval le foin ne se décompose guère, ni dans l'estomac, ni dans les premiers boyaux, où il devient seulement plus souple et plus flexible, comme ayant été macéré et pénétré de la liqueur active dont il est environné ; qu'il arrive au cœcum et au colon sans grande altération ; que c'est principalement dans ces deux intestins, dont l'énorme capacité répond à celle de la panse des ruminans, que se fait dans le cheval la décomposition de la nourriture, et que cette décomposition n'est jamais aussi entière que celle qui se fait dans le quatrième estomac du bœuf.

Par ces mêmes considérations, et par la seule inspection des parties, il me semble qu'il est aisé de concevoir comment se fait la rumination, et pourquoi le cheval ne rumine, ni ne vomit, au lieu que le bœuf et les autres animaux qui ont plusieurs estomacs, semblent ne digérer l'herbe qu'à mesure qu'ils ruminent. La rumination n'est qu'un vomissement sans effort, occasionné par la réaction du premier estomac sur les alimens qu'il contient. Le bœuf remplit ces deux premiers estomacs, c'est-à-dire la panse et le bonnet, qui n'est qu'une portion de la panse, tout autant qu'ils peuvent l'être : cette membrane tendue réagit donc alors avec force sur l'herbe qu'elle contient, qui n'est que très-peu mâchée, à peine hachée, et dont le volume augmente beaucoup par la fermentation. Si l'aliment était

liquide, cette force de contraction le ferait passer par le troisième estomac, qui ne communique à l'autre que par un conduit étroit, dont même l'orifice est situé à la partie postérieure du premier, et presque aussi haut que celui de l'œsophage. Ainsi ce conduit ne peut pas admettre cet aliment sec, ou du moins il n'en admet que la partie la plus coulante; il est donc nécessaire que les parties les plus sèches remontent dans l'œsophage, dont l'orifice est plus large que celui du conduit: elles y remontent en effet; l'animal les remâche, les macère, les imbibe de nouveau de sa salive, et rend ainsi peu à peu l'aliment plus coulant; il le réduit en pâte assez liquide pour qu'elle puisse couler dans ce conduit qui communique au troisième estomac, où elle se macère encore avant de passer dans le quatrième; et c'est dans ce dernier estomac que s'achève la décomposition du foin, qui est réduit en parfait mucilage. Ce qui confirme la vérité de cette explication, c'est que tant que ces animaux tétent ou sont nourris de lait et d'autres alimens liquides et coulans, ils ne ruminent pas, et qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver et lorsqu'on les nourrit d'alimens secs, qu'en été, pendant lequel ils paissent l'herbe tendre. Dans le cheval, au contraire, l'estomac est très-petit, l'orifice de l'œsophage est fort étroit, et celui du pylore est fort large: cela seul suffirait pour rendre impossible la rumination; car l'aliment contenu dans ce petit estomac, quoique peut-être plus fortement comprimé que dans le grand estomac du bœuf, ne doit pas remonter, puisqu'il peut aisément descendre par le pylore, qui est fort large. Il n'est pas même nécessaire que le foin soit réduit en pâte molle et coulante pour y entrer; la force de contraction de l'estomac y pousse l'aliment encore presque sec, et il ne peut remonter par l'œsophage, parce que ce con-

duit est fort petit en comparaison de celui du pylore. C'est donc par cette différence générale de conformation que le bœuf rumine, et que le cheval ne peut ruminer : mais il y a encore une différence particulière dans le cheval, qui fait que non-seulement il ne peut ruminer, c'est-à-dire vomir sans effort, mais même qu'il ne peut absolument vomir, quelque effort qu'il puisse faire ; c'est que le conduit de l'œsophage arrivant très-obliquement dans l'estomac du cheval, dont les membranes forment une épaisseur considérable, ce conduit fait dans cette épaisseur une espèce de gouttière si oblique, qu'il ne peut que se serrer davantage, au lieu de s'ouvrir par les convulsions de l'estomac. Quoique cette différence, aussi bien que les autres différences de conformation qu'on peut remarquer dans le corps des animaux, dépendent toutes de la nature lorsqu'elles sont constantes, cependant il y a dans le développement, et sur-tout dans celui des parties molles, des différences constantes en apparence, qui néanmoins pourraient varier, et qui même varient par les circonstances. La grande capacité de la panse du bœuf, par exemple, n'est pas due en entier à la nature ; la panse n'est pas telle par sa conformation primitive, elle ne le devient que successivement et par le grand volume des alimens : car dans le veau qui vient de naître, et même dans le veau qui est encore au lait et qui n'a pas mangé d'herbe, la panse, comparée à la caillette, est beaucoup plus petite que dans le bœuf. Cette grande capacité de la panse ne vient donc que de l'extension qu'occasionne le grand volume des alimens : j'en ai été convaincu par une expérience qui me paraît décisive. J'ai fait nourrir deux agneaux de même âge et sevrés en même tems, l'un de pain, et l'autre d'herbe : les ayant ouverts au bout d'un an, j'ai vu que la panse de l'agneau qui avait

vécu d'herbe était devenue plus grande de beaucoup que la panse de celui qui avait été nourri de pain.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement résistent plus long-tems au travail que ceux qui mangent vite; que les bœufs des pays élevés et secs sont plus vifs, plus vigoureux et plus sains, que ceux des pays bas et humides; que tous deviennent plus forts lorsqu'on les nourrit de foin sec que quand on ne leur donne que de l'herbe molle, qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux au changement de climat, et que par cette raison l'on ne doit jamais acheter que dans son voisinage des bœufs pour le travail.

En hiver, comme les bœufs ne font rien, il suffira de les nourrir de paille et d'un peu de foin; mais dans le tems des ouvrages on leur donnera beaucoup plus de foin que de paille, et même un peu de son ou d'avoine, avant de les faire travailler; l'été, si le foin manque, on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée, ou bien de jeunes pousses et des feuilles de frêne, d'orme, de chêne, etc. mais en petite quantité; l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur causant quelquefois un pissement de sang. La luzerne, le sainfoin, la vesce, soit en verd ou en sec, les lupins, les navets, l'orge bouillie, etc. sont aussi de très-bons alimens pour les bœufs. Il n'est pas nécessaire de régler la quantité de leur nourriture; ils n'en prennent jamais plus qu'il ne leur en faut, et l'on fera bien de leur en donner toujours assez pour qu'ils en laissent. On ne les mettra au pâturage que vers le 15 de mai: les premières herbes sont trop crues; et quoiqu'ils les mangent avec avidité, elles ne laissent pas de les incommoder. On les fera pâturer pendant tout l'été, et vers le 15 octobre on les remettra au fourrage, en observant de ne les pas faire passer brusquement du verd au sec et du sec au



verd , mais de les amener par degrés à ce changement de nourriture.

La grande chaleur incommode ces animaux , peut-être plus encore que le grand froid. Il faut pendant l'été les mener au travail dès la pointe du jour , les ramener à l'étable ou les laisser dans les bois pâturer à l'ombre pendant la grande chaleur , et ne les remettre à l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du soir. Au printemps , en hiver et en automne , on pourra les faire travailler sans interruption depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ils ne demandent pas autant de soin que les chevaux ; cependant , si l'on veut les entretenir sains et vigoureux , on ne peut guère se dispenser de les étriller tous les jours , de les laver et de leur graisser la corne des pieds , etc. Il faut aussi les faire boire au moins deux fois par jour ; ils aiment l'eau nette et fraîche , au lieu que le cheval l'aime trouble et tiède.

La nourriture et le soin sont à peu près les mêmes et pour la vache et pour le bœuf ; cependant la vache à lait exige des attentions particulières , tant pour la bien choisir que pour la bien conduire. On dit que les vaches noires sont celles qui donnent le meilleur lait , et que les blanches sont celles qui en donnent le plus ; mais , de quelque poil que soit la vache à lait , il faut qu'elle soit en bonne chair , qu'elle ait l'œil vif , la démarche légère , qu'elle soit jeune , et que son lait soit , s'il se peut , abondant et de bonne qualité : on la traitra deux fois par jour en été , et une fois seulement en hiver ; et si l'on veut augmenter la quantité du lait , il n'y aura qu'à la nourrir avec des alimens plus succulens que de l'herbe.

Le bon lait n'est ni trop épais ni trop clair ; sa consistance doit être telle que , lorsqu'on en prend une

petite goutte , elle conserve sa rondeur sans couler. Il doit aussi être d'un beau blanc ; celui qui tire sur le jaune ou sur le bleu ne vaut rien. Sa saveur doit être douce , sans aucune amertume et sans âcreté ; il faut aussi qu'il soit de bonne odeur ou sans odeur. Il est meilleur au mois de mai et pendant l'été que pendant l'hiver , et il n'est parfaitement bon que quand la vache est en bon âge et en bonne santé : le lait des jeunes génisses est trop clair , celui des vieilles vaches est trop sec , et pendant l'hiver il est trop épais. Ces différentes qualités du lait sont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butyreuses , caséuses et séreuses , qui le composent. Le lait trop clair est celui qui abonde trop en parties séreuses ; le lait trop épais est celui qui en manque ; et le lait trop sec n'a pas assez de parties butyreuses et séreuses. Le lait d'une vache en chaleur n'est pas bon , non plus que celui d'une vache qui approche de son terme ou qui a mis bas depuis peu de tems. On trouve dans le troisième et dans le quatrième estomac du veau qui tète , des grumeaux de lait caillé ; ces grumeaux de lait , séchés à l'air , sont la présure dont on se sert pour faire cailler le lait. Plus on garde cette présure , meilleure elle est ; et il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

Les vaches et les bœufs aiment beaucoup le vin , le vinaigre , le sel ; ils dévorent avec avidité une salade assaisonnée , En Espagne et dans quelques autres pays , on met auprès du jeune veau à l'étable une de ces pierres qu'on appelle *salègres* , et qu'on trouve dans les mines de sel gemme : il lèche cette pierre salée pendant tout le tems que sa mère est au pâturage ; ce qui excite si fort l'appétit ou la soif , qu'au moment que la vache arrive , le jeune veau se jette à la ma-

melle , en tire avec avidité beaucoup de lait , s'engraisse et croit bien plus vite que ceux auxquels on ne donne point de sel. C'est par la même raison que quand les bœufs ou les vaches sont dégoûtés , on leur donne de l'herbe trempée dans du vinaigre ou saupoudrée d'un peu de sel : on peut leur en donner aussi lorsqu'ils se portent bien et que l'on veut exciter leur appétit pour les engraisser en peu de tems. C'est ordinairement à l'âge de dix ans qu'on les met à l'engrais : si l'on attend plus tard , on est moins sûr de réussir , et leur chair n'est pas si bonne. On peut les engraisser en toutes saisons ; mais l'été est celle qu'on préfère , parce que l'engrais se fait à moins de frais , et qu'en commençant aux mois de mai ou de juin , on est presque sûr de les voir gras avant la fin d'octobre. Dès qu'on voudra les engraisser , on cessera de les faire travailler ; on les fera boire beaucoup plus souvent ; on leur donnera des nourritures succulentes en abondance , quelquefois mêlées d'un peu de sel , et on les laissera ruminer à loisir et dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs : en moins de quatre ou cinq mois ils deviendront si gras , qu'ils auront de la peine à marcher , et qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très-petites journées. Les vaches , et même les taureaux bistournés , peuvent s'engraisser aussi ; mais la chair de la vache est plus sèche , et celle du taureau bistourné est plus rouge et plus dure que la chair du bœuf , et elle a toujours un goût désagréable et fort.

Les taureaux , les vaches et les bœufs , sont fort sujets à se lécher , sur-tout dans le tems qu'ils sont en plein repos ; et comme l'on croit que cela les empêche d'engraisser on a soin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auxquels ils peuvent atteindre : lorsqu'on ne prend pas cette précaution ,

ils enlèvent le poil avec la langue, qu'ils ont fort rude, et ils avalent ce poil en grande quantité. Comme cette substance ne peut se digérer, elle reste dans leur estomac et y forme des pelotes rondes qu'on a appelées *égagropiles*, et qui sont quelquefois d'une grosseur si considérable, qu'elles doivent les incommoder par leur volume, et les empêcher de digérer par leur séjour dans l'estomac. Ces pelotes se revêtent avec le tems d'une croûte assez solide, qui n'est cependant qu'un mucilage épais, mais qui, par le frottement et la coction, devient dur et luisant. Elles ne se trouvent jamais que dans la panse; et s'il entre du poil dans les autres estomacs, il n'y séjourne pas, non plus que dans les boyaux: il passe apparemment avec le marc des alimens.

Les animaux qui ont des dents incisives, comme le cheval et l'âne, aux deux mâchoires, broutent plus aisément l'herbe courte que ceux qui manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure; et si le mouton et la chèvre la coupent de très-près, c'est parce qu'ils sont petits et que leurs lèvres sont minces: mais le bœuf, dont les lèvres sont épaisses, ne peut brouter que l'herbe longue; et c'est par cette raison qu'il ne fait aucun tort au pâturage sur lequel il vit: comme il ne peut pincer que l'extrémité des jeunes herbes, il n'en ébranle point la racine et n'en retarde que très-peu l'accroissement; au lieu que le mouton et la chèvre les coupent de si près, qu'ils détruisent la tige et gâtent la racine. D'ailleurs le cheval choisit l'herbe la plus fine, et laisse grener et se multiplier la grande herbe, dont les tiges sont dures; au lieu que le bœuf coupe ces grosses tiges et détruit peu à peu l'herbe la plus grossière: ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie sur laquelle le cheval a vécu n'est plus qu'un

mauvais pré, au lieu que celle que le bœuf a broutée devient un pâturage fin.

L'espèce de nos bœufs, qu'il ne faut pas confondre avec celles de l'aurochs, du buffle et du bison, paraît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid excessif. D'ailleurs cette espèce, si abondante en Europe, ne se trouve point dans les pays méridionaux, et ne s'est pas étendue au delà de l'Arménie et de la Perse en Asie, et au delà du cap blanc en Afrique; car aux Indes, aussi bien que dans le reste de l'Afrique, et même en Amérique, ce sont des bisons qui ont une bosse sur le dos, ou d'autres animaux, auxquels les voyageurs ont donné le nom de bœuf, mais qui sont d'une espèce différente de celle de nos bœufs. Ceux qu'on trouve au cap de Bonne-Espérance et en plusieurs contrées de l'Amérique, y ont été transportés d'Europe par les Hollandais et par les Espagnols. A Buenos-Ayres, et à quelques degrés encore au delà, ces animaux ont tellement multiplié et ont si bien rempli le pays, que personne ne daigne se les approprier; les chasseurs les tuent par milliers, et seulement pour avoir les cuirs et la graisse. On les chasse à cheval; on leur coupe les jarrets avec une espèce de hache, ou on les prend dans des laeets faits avec une forte courroie de cuir.

En Afrique, entre le cap Blanc et Serrelionne, on voit, dans les bois et sur les montagnes, des vaches sauvages ordinairement de couleur brune, et dont les cornes sont noires et pointues; elles multiplient prodigieusement, et le nombre en serait infini, si les Européens et les Nègres ne leur faisaient pas continuellement la guerre. Dans les provinces de Duguela et de Tremecen, et dans d'autres endroits de Bar-



barie , ainsi que dans les déserts du Numidie , on voit des vaches sauvages couleur de maron obscur , assez petites et fort légères à la course ; elles vont par troupes quelquefois de cent ou de deux cents.

Les bœufs sont très-nombreux en Tartarie et en Sibérie. Il y en a une fort grande quantité à Tobolsk , où les vaches courent les rues même en hiver , et dans les campagnes , où on en voit un nombre prodigieux en été. Nous avons dit qu'en Irlande les bœufs et les vaches manquent souvent de cornes : c'est sur-tout dans les parties méridionales de l'île , où les pâturages ne sont point abondans , et dans les pays maritimes , où les fourrages sont fort rares , que se trouvent ces bœufs et ces vaches sans cornes ; nouvelle preuve que ces parties excédantes ne sont produites que par la surabondance de la nourriture. Dans ces endroits voisins de la mer , l'on nourrit les vaches avec du poisson cuit dans l'eau et réduit en bouillie par le feu. Ces animaux sont non-seulement accoutumés à cette nourriture , mais ils en sont même très-friands ; et leur lait n'en contracte , dit-on , ni mauvaise odeur ni goût désagréable.

Les bœufs et les vaches de Norwège sont en général fort petits ; ils sont un peu plus grands dans les îles qui bordent les côtes de Norwège , différence qui provient de celle des pâturages , et aussi de la liberté qu'on leur donne de vivre dans ces îles sans contrainte ; car on les laisse absolument libres , en prenant seulement la précaution de les faire accompagner de quelques béliers , accoutumés à chercher eux-mêmes leur nourriture pendant l'hiver. Ces béliers détournent la neige qui recouvre l'herbe , et les bœufs les font retirer pour en manger. Ils deviennent avec le tems si farouches , qu'il faut les prendre avec des cordes. Au reste , ces vaches demi-sauvages donnent fort peu de

lait. Elles mangent , à défaut d'autre fourrage , de l'algue mêlée avec du poisson bien bouilli.

En général , il paraît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds , et qu'ils sont d'autant plus gros et plus grands que le climat est plus humide et plus abondant en pâturages. Les bœufs de Danemark , de la Podolie , de l'Ukraine et de la Tartarie , qu'habitent les Calmouks , sont les plus grands de tous ; ceux d'Irlande , d'Angleterre , de Hollande et de Hongrie , sont aussi plus grands que ceux de Perse , de Turquie , de Grèce , d'Italie , de France et d'Espagne ; et ceux de Barbarie sont les plus petits de tous : on assure même que les Hollandais tirent tous les ans du Danemark un grand nombre de vaches grandes et maigres , et que ces vaches donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France. C'est apparemment cette même race de vaches à lait qu'on a transportée et multipliée en Poitou , en Anis , dans les marais de Charente , où on les appelle *vaches flandrines*. Ces vaches sont en effet beaucoup plus grandes et plus maigres que les vaches communes , et elles donnent une fois autant de lait et de beurre ; elles donnent aussi des veaux beaucoup plus grands et plus forts. Elles ont du lait en tout tems , et on peut les traire toute l'année , à l'exception de quatre ou cinq jours avant qu'elles mettent bas , mais il faut pour ces vaches des pâturages excellens : quoiqu'elles ne mangent guère plus que les vaches communes , comme elles sont toujours maigres , toute la surabondance de la nourriture se tourne en lait , au lieu que les vaches ordinaires deviennent grasses et cessent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelque tems dans des pâturages trop gras. Avec un taureau de cette race et des vaches communes , on fait une autre race qu'on

appelle *bâtarde*, et qui est plus féconde et plus abondante en lait que la race commune. Ces vaches bâtardes donnent souvent deux veaux à la fois, et fournissent du lait pendant toute l'année. Ce sont ces bonnes vaches à lait qui font une partie des richesses de la Hollande, d'où il sort tous les ans pour des sommes considérables de beurre et de fromage. Ces vaches qui fournissent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en donnent six fois autant que celles de Barbarie.

En Irlande, en Angleterre, en Hollande, en Suisse et dans le Nord, on sale et on fume la chair du bœuf en grande quantité, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce. Il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs : la peau du bœuf, et même celle du veau, servent, comme l'on sait, à une infinité d'usages. La graisse est aussi une matière utile ; on la mêle avec le suif du mouton. Le fumier du bœuf est le meilleur engrais pour les terres sèches et légères. La corne de cet animal est le premier vaisseau dans lequel on ait bu, le premier instrument dans lequel on ait soufflé pour augmenter le son, la première matière transparente que l'on ait employée pour faire des vitres, des lanternes, et que l'on ait ramollie, travaillée, moulée, pour faire des boîtes, des peignes, et mille autres ouvrages. Mais finissons ; car l'histoire naturelle doit finir où commence l'histoire des arts.

## LA BREBIS.

---

L'ON ne peut guère douter que les animaux actuellement domestiques n'aient été sauvages auparavant : ceux dont nous avons donné l'histoire en ont fourni la preuve ; et l'on trouve encore aujourd'hui des chevaux , des ânes et des taureaux sauvages. Mais l'homme , qui s'est soumis tant de millions d'individus , peut-il se glorifier d'avoir conquis une seule espèce entière ? Comme toutes ont été créées sans sa participation , ne peut-on pas croire que toutes ont eu ordre de croître et de multiplier sans son secours ? Cependant , si l'on fait attention à la faiblesse et à la stupidité de la brebis ; si l'on considère en même tems que cet animal sans défense ne peut même trouver son salut dans la fuite ; qu'il a pour ennemis tous les animaux carnassiers , qui semblent le chercher de préférence et le dévorer par goût , que d'ailleurs cette espèce produit peu , que chaque individu ne vit que peu de tems , etc. on serait tenté d'imaginer que dès les commencemens la brebis a été confiée à la garde de l'homme , qu'elle a eu besoin de sa protection pour subsister , et de ses soins pour se multiplier , puisqu'en effet on ne trouve point de brebis sauvages dans les déserts ; que dans tous les lieux où l'homme ne commande pas , le lion , le tigre , le loup , règnent par la force et par la cruauté ; que ces animaux de sang et de carnage vivent plus long-tems et multiplient tous beaucoup



1.



2.

De Sève Del.

L. Espine. Sculp.

1 LA BREBIS . 2 LE BELIER.





plus que la brebis ; et qu'enfin , si l'on abandonnait encore aujourd'hui dans nos campagnes les troupeaux nombreux de cette espèce que nous avons tant multipliée , ils seraient bientôt détruits sous nos yeux , et l'espèce entière anéantie par le nombre et la voracité des espèces ennemies.

Il paraît donc que ce n'est que par notre secours et par nos soins que cette espèce a duré , dure et pourra durer encore : il paraît qu'elle ne subsisterait pas par elle-même. La brebis est absolument sans ressource et sans défense : le bélier n'a que de faibles armes ; son courage n'est qu'une pétulance inutile pour lui-même , et incommode pour les autres , et qu'on détruit par la castration. Les moutons sont encore plus timides que les brebis ; c'est par crainte qu'ils se rassemblent si souvent en troupeaux ; le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent et se serrent les uns contre les autres ; et cette crainte est accompagnée de la plus grande stupidité , car ils ne savent pas fuir le danger : ils semblent même ne pas sentir l'inconfort de leur situation ; ils restent où ils se trouvent , à la pluie , à la neige ; ils y demeurent opiniâtement ; et pour les obliger à changer de lieu et à prendre une route , il leur faut un chef , qu'on instruit à marcher le premier , et dont ils suivent tous les mouvemens pas à pas. Ce chef demeurerait lui-même , avec le reste du troupeau , sans mouvement , dans la même place , s'il n'était chassé par le berger ou excité par le chien commis à leur garde , lequel sait en effet veiller à leur sûreté , les défendre , les diriger , les séparer , les rassembler et leur communiquer les mouvemens qui leur manquent.

Ce sont donc de tous les animaux quadrupèdes les plus stupides ; ce sont ceux qui ont le moins de res-

source et d'instinct. Les chèvres , qui leur ressemblent à tant d'autres égards , ont beaucoup plus de sentiment ; elles savent se conduire , elles évitent les dangers , elles se familiarisent aisément avec les nouveaux objets ; au lieu que la brebis ne sait ni fuir ni s'approcher : quelque besoin qu'elle ait de secours , elle ne vient point à l'homme aussi volontiers que la chèvre ; et , ce qui dans les animaux paraît être le dernier degré de la timidité ou de l'insensibilité , elle se laisse enlever son agneau sans le défendre , sans s'irriter , sans résister , et sans marquer sa douleur par un cri différent du bêlement ordinaire.

Mais cet animal si chétif en lui-même , si dépourvu de sentiment , si dénué de qualités intérieures , est pour l'homme l'animal le plus précieux , celui dont l'utilité est la plus immédiate et la plus étendue : seul il peut suffire aux besoins de première nécessité ; il fournit tout-à-la-fois de quoi se nourrir et se vêtir , sans compter les avantages particuliers que l'on sait tirer du suif , du lait , de la peau : et même des boyaux , des os et du fumier de cet animal , auquel il semble que la nature n'ait , pour ainsi dire , rien accordé en propre , rien donné que pour le rendre à l'homme.

L'amour , qui dans les animaux est le sentiment le plus vif et le plus général , est aussi le seul qui semble donner quelque vivacité , quelque mouvement , au bélier ; il devient pétulant , il se bat , il s'élançe contre les autres béliers , quelquefois même il attaque son berger : mais la brebis , quoiqu'en chaleur , n'en paraît pas plus animée ; pas plus émuc ; elle n'a qu'autant d'instinct qu'il en faut pour ne pas refuser les approches du mâle , pour choisir sa nourriture et pour reconnaître son agneau. L'instinct est d'autant plus sûr qu'il est plus machinal , et pour ainsi dire , plus

inné : le jeune agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau , trouve et saisit la mamelle de sa mère sans jamais se méprendre. L'on dit aussi que les montons sont sensibles aux deuceurs du chant, qu'ils paissent avec plus d'assiduité , qu'ils se portent mieux , qu'ils engraissent au son du chalumeau , que la musique a pour eux des attraits ; mais l'on dit encore plus souvent , et avec plus de fondement , qu'elle sert au moins à charmer l'ennui du berger , et que c'est à ce genre de vie esive et solitaire que l'on doit rapporter l'origine de cet art.

Ces animaux , dont le naturel est si simple , sont aussi d'un tempérament très-faible ; ils ne peuvent marcher long-tems ; les voyages les affaiblissent et les exténuent ; dès qu'ils courent , ils palpitent et sont bientôt essouffés ; la grande chaleur , l'ardeur du soleil , les incommodent autant que l'humidité , le froid et la neige ; ils sent sujets à grand nombre de maladies , dont la plupart sent contagieuses ; la surabondance de la graisse les fait quelquefois mourir , et toujours elle empêche les brebis de produire ; elles mettent bas difficilement , elles avortent fréquemment , et demandent plus de soin qu'aucun des autres animaux domestiques.

Lorsque la brebis est prête à mettre bas , il faut la séparer du reste du troupeau et la veiller , afin d'être à portée d'aider à l'accouchement. L'agneau se présente souvent de travers ou par les pieds , et dans ces cas la mère court risque de la vie si elle n'est aidée. Lorsqu'elle est délivrée , on lève l'agneau et on le met droit sur ses pieds ; on tire en même-tems le lait qui est contenu dans les mamelles de la mère : ce premier lait est gâté , et ferait beaucoup de mal à l'agneau ; on attend donc qu'elles se remplissent d'un nouveau lait.

avant que de lui permettre de têter : on le tient chaudement , et on l'enferme pendant trois ou quatre jours avec sa mère , pour qu'il apprenne à la connaître. Dans ces premiers tems , pour rétablir la brebis , on la nourrit de bon foin et d'orge moulué , ou de son mêlé d'un peu de sel ; on lui fait boire de l'eau un peu tiède et blanchie avec de la farine de blé , de fèves ou de millet : au bout de quatre ou cinq jours , on pourra la remettre par degrés à la vie commune , et la faire sortir avec les autres ; on observera seulement de ne la pas mener trop loin pour ne pas échauffer son lait : quelque tems après , lorsque l'agneau qui la tète aura pris de la force , et qu'il commencera à bondir , on pourra lui laisser suivre sa mère aux champs.

On livre ordinairement aux bouchers tous les agneaux qui paraissent faibles , et l'on ne garde pour les élever , que ceux qui sont les plus vigoureux , les plus gros et les plus chargés de laine : les agneaux de la première portée ne sont jamais si bons que ceux des portées suivantes. Si l'on veut élever ceux qui naissent aux mois d'octobre , novembre , décembre , janvier , février , on les garde à l'étable pendant l'hiver ; on ne les en fait sortir que le soir et le matin pour têter , et on ne les laisse point aller aux champs avant le commencement d'avril : quelque tems auparavant on leur donne tous les jours un peu d'herbe , afin de les accoutumer peu à peu à cette nouvelle nourriture. On peut les sévrer à un mois ; mais il vaut mieux ne le faire qu'à six semaines ou deux mois. On préfère toujours les agneaux blancs et sans taches aux agneaux noirs ou tachés , la laine blanche se vendant mieux que la laine noire ou mêlée.

La castration doit se faire à l'âge de cinq ou six mois , ou même un peu plus tard , au printems ou en



automne , dans un tems doux. Cette opération se fait de deux manières : la plus ordinaire est l'incision ; on tire les testicules par l'ouverture qu'on vient de faire , et on les enlève aisément : l'autre se fait sans incision ; on lie seulement , en serrant fortement avec une corde , les bourses au dessus des testicules , et l'on détruit par cette compression les vaisseaux qui y aboutissent. La castration rend l'agneau malade et triste , et l'on fera bien de lui donner du son mêlé d'un peu de sel pendant deux ou trois jours , pour prévenir le dégoût qui souvent succede à cet état.

A un an , les béliers , les brebis et les moutons perdent les deux dents de devant de la mâchoire inférieure : ils manquent , comme l'on sait , de dents incisives à la mâchoire supérieure. A dix-huit mois , les deux dents voisines des deux premières tombent aussi , et à trois ans elles sont toutes remplacées : elles sont alors égales et assez blanches ; mais à mesure que l'animal vieillit , elles se déchaussent , s'émousent , et deviennent inégales et noires. On connaît aussi l'âge du bélier par les cornes ; elles paraissent dès la première année , souvent dès la naissance , et croissent tous les ans d'un anneau jusqu'à l'extrémité de la vie. Communément les brebis n'ont pas de cornes ; mais elles ont sur la tête des proéminences osseuses aux mêmes endroits où naissent les cornes des béliers. Il y a cependant quelques brebis qui ont deux et même quatre cornes : ces brebis sont semblables aux autres ; leurs cornes sont longues de cinq ou six pouces , moins contournées que celles des béliers ; et lorsqu'il y a quatre cornes , les deux cornes extérieures sont plus courtes que les deux autres.

Le bélier est en état d'engendrer dès l'âge de dix-huit mois , et à un an la brebis peut produire ; mais on

fera bien d'attendre que la brebis ait deux ans, et que le bélier en ait trois, avant de leur permettre de s'accoupler : le produit trop précoce, et même le premier produit de ces animaux, est toujours faible et mal conditionné. Un bélier peut aisément suffire à vingt-cinq ou trente brebis. On le choisit parmi les plus forts et les plus beaux de son espèce : il faut qu'il ait des cornes, car il y a des béliers qui n'en ont pas; et ces béliers sans cornes sont, dans ces climats, moins vigoureux et moins propres à la propagation. Un beau et bon bélier doit avoir la tête forte et grosse, le front large, les yeux gros et noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le cou épais, le corps long et élevé, les reins et la croupe larges, les testicules gros et la queue longue : les meilleurs de tous sont les blancs, bien chargés de laine sur le ventre, sur la queue, sur la tête, sur les oreilles, et jusque sur les yeux. Les brebis dont la laine est la plus abondante, la plus touffue, la plus longue, la plus soyeuse et la plus blanche, sont aussi les meilleures pour la propagation, sur-tout si elles ont en même tems le corps grand, le cou épais et la démarche légère. On observe aussi que celles qui sont plutôt maigres que grasses produisent plus sûrement que les autres.

La saison de la chaleur des brebis est depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin d'avril : cependant elles ne laissent pas de concevoir en tout tems, si on leur donne, aussi bien qu'au bélier, des nourritures qui les échauffent, comme de l'eau salée et du pain de chenevis. On les laisse couvrir trois ou quatre fois chacune, après quoi on les sépare du bélier, qui s'attache de préférence aux brebis âgées et dédaigne les plus jeunes. L'on a soin de ne les pas exposer à la pluie ou aux orages dans le tems de l'accouplement : l'humidité les empêche de retenir, et un coup de tonnerre suffit

pour les faire avorter. Un jour ou deux après qu'elles ont été couvertes, on les remet à la vie commune, et l'on cesse de leur donner de l'eau salée, dont l'usage continuel, aussi bien que celui du pain de chenevis et des autres nourritures chaudes, ne manquerait pas de les faire avorter. Elles portent cinq mois, et mettent bas au commencement du sixième. Elles ne produisent ordinairement qu'un agneau, et quelquefois deux. Dans les climats chauds, elles peuvent produire deux fois par an; mais, en France et dans les pays plus froids, elles ne produisent qu'une fois l'année. On donne le bélier à quelques-unes vers la fin de juillet et au commencement d'août, afin d'avoir des agneaux dans le mois de janvier; on le donne ensuite à un plus grand nombre dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, et l'on a des agneaux abondamment aux mois de février, de mars et d'avril: on peut aussi en avoir en quantité aux mois de mai, juin, juillet, août et septembre; et ils ne sont rares qu'aux mois d'octobre, novembre et décembre. La brebis a du lait pendant sept ou huit mois, et en grande abondance: ce lait est une assez bonne nourriture pour les enfans et pour les gens de la campagne; on en fait aussi de fort bons fromages, sur-tout en le mêlant avec celui de vache. L'heure de traire les brebis est immédiatement avant qu'elles aillent aux champs, ou aussitôt après qu'elles en sont revenues: on peut les traire deux fois par jour en été, et une fois en hiver.

Les brebis engraisent dans le tems qu'elles sont pleines, parce qu'elles mangent plus alors que dans les autres tems. Comme elles se blessent souvent et qu'elles avortent fréquemment, elles deviennent quelquefois stériles et font assez souvent des monstres: cependant, lorsqu'elles sont bien soignées, elles peuvent produire

pendant toute leur vie, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de dix ou douze ans; mais ordinairement elles sont vieilles et maleficiées dès l'âge de sept ou huit ans. Le bélier, qui vit douze ou quatorze ans, n'est bon que jusqu'à huit pour la propagation : il faut le bistourner à cet âge et l'engraisser avec les vieilles brebis. La chair du bélier, quoique bistournée et engraisé, a toujours un mauvais goût : celle de la brebis est mollassse et insipide, au lieu que celle du mouton est la plus succulente et la meilleure de toutes les viandes communes.

Les gens qui veulent former un troupeau et en tirer du profit, achètent des brebis et des moutons de l'âge de dix-huit mois ou deux ans. On en peut mettre cent sous la conduite d'un seul berger : s'il est vigilant et aidé d'un bon chien, il en perdra peu. Il doit les précéder lorsqu'il les conduit aux champs, et les accoutumer à entendre sa voix, à le suivre sans s'arrêter et sans s'écarter dans les blés, dans les vignes, dans les bois et dans les terres cultivées, où ils ne manqueraient pas de causer du dégât. Les coteaux et les plaines élevées au dessus des collines sont les lieux qui leur conviennent le mieux ; on évite de les mener paître dans les endroits bas, humides et marécageux. On les nourrit pendant l'hiver, à l'étable, de son, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de sainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, etc. On ne laisse pas de les faire sortir tous les jours, à moins que le tems ne soit fort mauvais : mais c'est plutôt pour les promener que pour les nourrir ; et dans cette mauvaise saison on ne les conduit aux champs que sur les dix heures du matin : on les y laisse pendant quatre ou cinq heures, après quoi on les fait boire et on les ramène vers les trois heures après midi. Au printemps et en automne, au contraire, on les fait sortir aussitôt que le soleil a dis-

sipé la gelée ou l'humidité , et on ne les ramène qu'au soleil couchant. Il suffit aussi , dans ces deux saisons, de les faire boire une seule fois par jour avant de les ramener à l'étable , où il faut qu'ils trouvent toujours du fourrage , mais en plus petite quantité qu'en hiver. Ce n'est que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture ; on les y mène deux fois par jour , et on les fait boire aussi deux fois : on les fait sortir de grand matin , on attend que la rosée soit tombée pour les laisser paître pendant quatre ou cinq heures , ensuite on les fait boire et on les ramène à la bergerie on dans quelque autre endroit à l'ombre ; sur les trois ou quatre heures du soir , lorsque la grande chaleur commence à diminuer , on les mène paître une seconde fois jusqu'à la fin du jour : il faudrait même les laisser passer toute la nuit aux champs , comme on le fait en Angleterre , si l'on n'avait rien à craindre du loup ; ils n'en seraient que plus vigoureux , comme plus propres et plus sains. Comme la chaleur trop vive les incommode beaucoup , et que les rayons du soleil leur étourdissent la tête et leur donnent des vertiges , on fera bien de choisir les lieux opposés au soleil , et de les mener le matin sur des côteaux exposés au levant , et l'après-midi sur des côteaux exposés au couchant , afin qu'ils aient en paissant la tête à l'ombre de leur corps ; enfin il faut éviter de les faire passer par des endroits couverts d'épines , de ronces , d'ajoncs , de chardons , si l'on veut qu'ils conservent leur laine.

Dans les terrains secs , dans les lieux élevés , où le serpolet et les autres herbes odoriférantes abondent , la chair du mouton est de bien meilleure qualité que dans les plaines basses et dans les vallées humides , à moins que ces plaines ne soient sablonneuses et voisines de la mer , parce qu'alors toutes les herbes sont



salées , et la chair du mouton n'est nulle part aussi bonne que dans ces pacages ou prés salés ; le lait des brebis y est aussi plus abondant et de meilleur goût. Rien ne flatte plus l'appétit de ces animaux que le sel ; rien aussi ne leur est plus salulaire , lorsqu'il leur est donné modérément ; et dans quelques endroits on met dans la bergerie un sac de sel ou une pierre salée , qu'ils vont tous lécher tour à tour.

Tous les ans il faut trier dans le troupeau les bêtes qui commencent à vieillir , et qu'on veut engraisser : comme elles demandent un traitement différent de celui des autres , on doit en faire un troupeau séparé ; et si c'est en été , on les mènera aux champs avant le lever du soleil , afin de leur faire paître l'herbe humide et chargée de rosée. Rien ne contribue plus à l'engrais des montons que l'eau prise en grande quantité , et rien ne s'y oppose davantage que l'ardeur du soleil : ainsi on les ramènera à la bergerie sur les huit ou neuf heures du matin avant la grande chaleur , et on leur donnera du sel pour les exciter à boire ; on les mènera une seconde fois sur les quatre heures du soir dans les pacages les plus frais et les plus humides. Ces petits soins continués pendant deux ou trois mois suffisent pour leur donner toutes les apparences de l'embonpoint , et même pour les engraisser autant qu'ils peuvent l'être : mais cette graisse qui ne vient que de la grande quantité d'eau qu'ils ont bue , n'est , pour ainsi dire , qu'une bouffissure , un œdème qui les ferait périr de pourriture en peu de tems , et qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils se sont chargés de cette fausse graisse ; leur chair même , loin d'avoir acquis des sucs et pris de la fermeté , n'en est souvent que plus insipide et plus fade : il faut , lorsqu'on veut leur faire une bonne chair , ne se pas

borner à leur laisser paître la rosée et boire beaucoup d'eau , mais leur donner en même tems des nourritures plus succulentes que l'herbe. On peut les engraisser en hiver et dans toutes les saisons , en les mettant dans une étable à part , et en les nourrissant de farines d'orge , d'avoine , de froment , de fèves , etc. mêlées de sel , afin de les exciter à boire plus souvent et plus abondamment : mais de quelque manière et dans quelque saison qu'on les ait engraisés , il faut s'en défaire aussitôt ; car on ne peut jamais les engraisser deux fois , et ils périssent presque tous par des maladies du foie.

Tous les ans on fait la tonte de la laine des moutons, des brebis et des agneaux : dans les pays chauds , où l'on ne craint pas de mettre l'animal tout-à-fait nud , l'on ne coupe pas la laine , mais on l'arrache , et on en fait souvent deux récoltes par an ; en France , et dans les climats plus froids , on se contente de la couper une fois par an , avec de grands ciseaux , et on laisse aux moutons une partie de leur toison , afin de les garantir de l'intempérie du climat. C'est au mois de mai que se fait cette opération , après les avoir bien lavés , afin de rendre la laine aussi nette qu'elle peut l'être : au mois d'avril il fait encore trop froid ; et si l'on attendait les mois de juin et de juillet , la laine ne croîtrait pas assez pendant le reste de l'été pour les garantir du froid pendant l'hiver. La laine des moutons est ordinairement plus abondante et meilleure que celle des brebis. Celle du cou et du dessus du dos est la laine de la première qualité ; celle des cuisses , de la queue , du ventre , de la gorge , etc. n'est pas si bonne , et celle que l'on prend sur des bêtes mortes ou malades est la plus mauvaise. On préfère aussi la laine blanche à la grise , à la brune et à la noire , parce qu'à la teinture elle peut prendre

toutes sortes de couleurs. Pour la qualité, la laine lisse vaut mieux que la laine crépue ; on prétend même que les moutons dont la laine est trop frisée, ne se portent pas aussi bien que les autres. On peut encore tirer des moutons un avantage considérable en les faisant parquer, c'est-à-dire en les laissant séjourner sur les terres qu'on veut améliorer : il faut pour cela enclore le terrain, et y renfermer le troupeau toutes les nuits pendant l'été ; le fumier, l'urine et la chaleur du corps de ces animaux ranimeront en peu de tems les terres épuisées, ou froides et infertiles. Cent moutons amélioreront en un été huit arpens de terre pour six ans.

Les anciens ont dit que tous les animaux ruminans avaient du suif : cependant cela n'est exactement vrai que de la chèvre et du mouton ; et celui du mouton est plus abondant, plus blanc, plus sec, plus ferme et de meilleure qualité, qu'aucun autre. La graisse diffère du suif en ce qu'elle reste toujours molle, au lieu que le suif durcit en refroidissant. C'est sur-tout autour des reins que le suif s'amasse en grande quantité, et le rein gauche en est toujours plus chargé que le droit : il y en a aussi beaucoup dans l'épiploon et autour des intestins ; mais ce suif n'est pas à beaucoup près aussi ferme ni aussi bon que celui des reins, de la quenc, et des autres parties du corps. Les moutons n'ont pas d'autre graisse que le suif ; et cette matière domine si fort dans l'habitude de leur corps, que toutes les extrémités de la chair en sont garnies : le sang même en contient une assez grande quantité ; et la liqueur séminale en est si fort chargée, qu'elle paraît être d'une consistance différente de celle de la liqueur séminale des autres animaux. La liqueur de l'homme, celle du chien, du cheval, de l'âne, et probablement celle de tous les animaux qui n'ont pas de suif, se liquéfie par le froid,

se délaie à l'air , et devient d'autant plus fluide qu'il y a plus de tems qu'elle est sortie du corps de l'animal ; la liqueur séminale du bélier , et probablement celle du bouc et des autres animaux qui ont du suif , au lieu de se délayer à l'air , se durcit comme le suif , et perd toute sa liquidité avec sa chaleur. J'ai reconnu cette différence en observant au microscope ces liqueurs séminales : celle du bélier se fige quelques secondes après qu'elle est sortie du corps ; et pour y voir les molécules organiques vivantes qu'elle contient en prodigieuse quantité , il faut chauffer le porte-objet du microscope , afin de la conserver dans son état de fluidité.

Le goût de la chair de mouton , la finesse de la laine , la quantité du suif , et même la grandeur et la grosseur du corps de ces animaux , varient beaucoup suivant les différens pays. En France , le Berri est la province où ils sont plus abondans ; ceux des environs de Beauvais sont les plus gras et les plus chargés de suif , aussi bien que ceux de quelques autres endroits de la Normandie ; ils sont très-bons en Bourgogne , mais les meilleurs de tous sont ceux des côtes sablonneuses de nos provinces maritimes. Les laines d'Italie , d'Espagne , et même d'Angleterre , sont plus fines que les laines de France. Il y a en Poitou , en Provence , aux environs de Bayonne , et dans quelques autres endroits de la France , des brebis qui paraissent être de races étrangères , et qui sont plus grandes , plus fortes , et plus chargées de laine , que celles de la race commune : ces brebis produisent aussi beaucoup plus que les autres , et donnent souvent deux agneaux à la fois ou deux agneaux par an. Les béliers de cette race engendrent avec les brebis ordinaires , ce qui produit une race intermédiaire qui participe des deux dont elle sort. En Italie et en Espagne , il y a encore un plus grand nombre de variétés dans les

racés des brebis : mais toutes doivent être regardées comme ne formant qu'une seule et même espèce avec nos brebis , et cette espèce si abondante et si variée ne s'étend guère au delà de l'Europe. Les animaux à longue et large queue , qui sont communs en Afrique et en Asie , et auxquels les voyageurs ont donné le nom de *moutons de Barbarie* , paraissent être d'une espèce différente de nos moutons , aussi bien que la vigogne et le lama d'Amérique.

Dans les pays du nord de l'Europe , comme en Danemarck et en Norwège , les brebis ne sont pas belles ; et pour en améliorer l'espèce , on fait de tems en tems venir des béliers d'Angleterre. Dans les îles qui avoisinent la Norwège , on laisse les béliers en pleine campagne pendant toute l'année. Ils deviennent plus grands et plus gros , et ont la laine meilleure et plus belle que ceux qui sont soignés par les hommes. On prétend que ces béliers qui sont en pleine liberté , passent toujours la nuit au côté de l'île d'où le vent doit venir le lendemain : ce qui sert d'avertissement aux mariniers , qui ont grand soin d'en faire l'observation.

En Islande , les béliers , les brebis et les moutons diffèrent principalement des nôtres en ce qu'ils ont presque tous les cornes plus grandes et plus grosses. Il s'en trouve plusieurs qui ont trois cornes , et quelques uns qui en ont quatre , cinq , et même davantage. Cependant il ne faut pas croire que cette particularité soit commune à toute la race des béliers d'Islande , et que tous y aient plus de deux cornes ; car , dans un troupeau de quatre ou cinq cents moutons , on en trouve à peine trois ou quatre qui aient quatre ou cinq cornes. On envoie ceux-ci à Copenhague comme une rareté , et on les achète en Islande bien plus cher que les autres ; ce qui seul suffit pour prouver qu'ils y sont très-rars.



Comme la laine blanche est plus estimée que la noire, on détruit presque par tout avec soin les agneaux noirs ou tachés ; cependant il y a des endroits où presque toutes les brebis sont noires, et par tout on voit souvent naître d'un bélier blanc et d'une brebis blanche des agneaux noirs. En France, il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs et tachés : en Espagne, il y a des moutons roux ; en Écosse, il y en a de jaunes : mais ces différences et ces variétés dans la couleur sont encore plus accidentelles que les différences et les variétés des races, qui ne viennent cependant que de la différence de la nourriture et de l'influence du climat.

---

---

## LA CHÈVRE.

---

QUOIQUE les espèces dans les animaux soient toutes séparées par un intervalle que la nature ne peut franchir , quelques-unes semblent se rapprocher par un si grand nombre de rapports , qu'il ne reste , pour ainsi dire , entr'elles que l'espace nécessaire pour tirer la ligne de séparation ; et lorsque nous comparons ces espèces voisines , et que nous les considérons relativement à nous , les unes se présentent comme des espèces de première utilité , et les autres semblent n'être que des espèces auxiliaires , qui pourraient , à bien des égards , remplacer les premières , et nous servir aux mêmes usages. L'âne pourrait presque remplacer le cheval ; et de même , si l'espèce de la brebis venait à nous manquer , celle de la chèvre pourrait y suppléer. La chèvre fournit du lait comme la brebis , et même en plus grande abondance ; elle donne aussi du suif en quantité ; son poil , quoique plus rude que la laine , sert à faire de très-bonnes étoffes ; sa peau vaut mieux que celle du mouton : la chair du chevreau approche assez de celle de l'agneau , etc. Ces espèces auxiliaires sont plus agrestes , plus robustes , que les espèces principales : l'âne et la chèvre ne demandent pas autant de soin que le cheval et la brebis ; partout ils trouvent à vivre et broutent également les plantes de toute espèce , les herbes grossières , les arbrisseaux chargés d'épines : ils sont moins affectés de l'intem-



1.



2.

De Sève, Del.

L'Épine, Sculp.

1 LA CHEVRE. 2 LE BOUC.



périe du climat , ils peuvent mieux se passer du secours de l'homme : moins ils nous appartiennent , plus ils semblent appartenir à la nature ; et au lieu d'imaginer que ces espèces subalternes n'ont été produites que par la dégénération des espèces premières , au lieu de regarder l'âne comme un cheval dégénéré , il y aurait plus de raison de dire que le cheval est un âne perfectionné ; que la brebis n'est qu'une espèce de chèvre plus délicate que nous avons soignée , perfectionnée , propagée pour notre utilité ; et qu'en général les espèces les plus parfaites , sur-tout dans les animaux domestiques , tirent leur origine de l'espèce moins parfaite des animaux sauvages qui en approchent le plus , la nature seule ne pouvant faire autant que la nature et l'homme réunis.

Quoiqu'il en soit , la chèvre est une espèce distincte , et peut-être encore plus éloignée de celle de la brebis que l'espèce de l'âne ne l'est de celle du cheval. Le bouc s'accouple volontiers avec la brebis , comme l'âne avec la jument , et le bélier se joint avec la chèvre , comme le cheval avec l'ânesse ; mais quoique ces accouplemens soient assez fréquens , et quelquefois prolifiques , il ne s'est point formé d'espèce intermédiaire entre la chèvre et la brebis : ces deux espèces sont distinctes , demeurent constamment séparées et toujours à la même distance l'une de l'autre ; elles n'ont donc point été altérées par ces mélanges ; elles n'ont point fait de nouvelles souches , et de nouvelles races d'animaux mitoyens ; elles n'ont produit que des différences individuelles , qui n'influent pas sur l'unité de chacune des espèces primitives , et qui confirment au contraire la réalité de leur différence caractéristique.

Mais il y a bien des cas où nous ne pouvons ni dis-



tinguer ces caractères, ni prononcer sur leurs différences avec autant de certitude; il y en a beaucoup d'autres où nous sommes obligés de suspendre notre jugement, et encore une infinité d'autres sur lesquels nous n'avons aucune lumière : car, indépendamment de l'incertitude où nous jette la contrariété des témoignages sur les faits qui nous ont été transmis, indépendamment du doute qui résulte du peu d'exactitude de ceux qui ont observé la nature, le plus grand obstacle qu'il y ait à l'avancement de nos connaissances, est l'ignorance presque forcée dans laquelle nous sommes d'un très-grand nombre d'effets que le tems seul n'a pu présenter à nos yeux, et qui ne se dévoileront même à ceux de la postérité que par des expériences et des observations combinées; en attendant nous errons dans les ténèbres, ou nous marchons avec perplexité entre des préjugés et des probabilités, ignorant même jusqu'à la possibilité des choses, et confondant à tout moment les opinions des hommes avec les actes de la nature. Les exemples se présentent en foule; mais sans en prendre ailleurs que dans notre sujet, nous savons que le bouc et la brebis s'accouplent et produisent ensemble : mais personne ne nous a dit encore s'il en résulte un mulet stérile, ou un animal fécond qui puisse faire souche pour des générations nouvelles ou semblables aux premières. De même, quoique nous sachions que le bélier s'accouple avec la chèvre, nous ignorons s'ils produisent ensemble et quel est ce produit; nous croyons que les mulets en général, c'est-à-dire les animaux qui viennent du mélange de deux espèces différentes, sont stériles, parce qu'il ne paraît pas que les mulets qui viennent de l'âne et de la jument, non plus que ceux qui viennent du cheval et de l'ânesse, produisent rien entr'eux ou avec ceux dont ils viennent;

cependant cette opinion est mal fondée peut-être ; les anciens disent positivement que le mulet peut produire à l'âge de sept ans , et qu'il produit avec la jument ; ils nous disent que la mule peut concevoir , quoiqu'elle ne puisse perfectionner son fruit. Il serait donc nécessaire de détruire ou de confirmer ces faits , qui répandent de l'obscurité sur la distinction réelle des animaux et sur la théorie de la génération. D'ailleurs , quoique nous connaissions assez distinctement les espèces de tous les animaux qui nous avoisinent , nous ne savons pas ce que produirait leur mélange entr'eux ou avec des animaux étrangers ; nous ne sommes que très-mal informés des jumarts , c'est-à-dire du produit de la vache et de l'âne , ou de la jument et du taureau : nous ignorons si le zèbre ne produirait pas avec le cheval ou l'âne ; si l'animal à large queue auquel on a donné le nom de mouton de Barbarie , ne produirait pas avec notre brebis ; si le chamois n'est pas une chèvre sauvage , s'il ne formerait pas avec nos chèvres quelque race intermédiaire ; si les singes diffèrent réellement par les espèces, ou s'ils ne font, comme les chiens, qu'une seule et même espèce, mais variée par un grand nombre de races différentes ; si le chien peut produire avec le renard et le loup ; si le cerf produit avec la vache , la biche avec le daim , etc. Notre ignorance sur tous ces faits est , comme je l'ai dit , presque forcée ; les expériences qui pourraient les décider demandant plus de tems , de soins et de dépense , que la vie et la fortune d'un homme ordinaire ne peuvent le permettre. J'ai employé quelques années à faire des tentatives de cette espèce ; j'en rendrai compte lorsque je parlerai des mulets : mais je conviendrai d'avance qu'elles ne m'ont fourni que peu de lumières , et que la plupart de ces épreuves ont été sans succès.

Delà dépendent cependant la connaissance entière des animaux , la division exacte de leurs espèces , et l'intelligence parfaite de leur histoire ; delà dépendent aussi la manière de l'écrire et l'art de la traiter : mais puisque nous sommes privés de ces connaissances si nécessaires à notre objet ; puisqu'il ne nous est pas possible , faute de faits , d'établir des rapports , et de fonder nos raisonnemens , nous ne pouvons mieux faire que d'aller pas à pas , de considérer chaque animal individuellement , de regarder comme des espèces différentes toutes celles qui ne se mêlent pas sous nos yeux , et d'écrire leur histoire par articles séparés , en nous réservant de les joindre ou de les fondre ensemble , dès que , par notre propre expérience , ou par celle des autres , nous serons plus instruits.

C'est par cette raison que , quoiqu'il y ait plusieurs animaux qui ressemblent à la brebis et à la chèvre , nous ne parlons ici que de la chèvre et de la brebis domestiques. Nous ignorons si les espèces étrangères pourraient produire et former de nouvelles races avec ces espèces communes. Nous sommes donc fondés à les regarder comme des espèces différentes , jusqu'à ce qu'il soit prouvé par le fait , que les individus de chacune de ces espèces étrangères peuvent se mêler avec l'espèce commune , et produire d'autres individus qui produiraient entr'eux , ce caractère seul constituant la réalité et l'unité de ce que l'on doit appeler espèce , tant dans les animaux que dans les végétaux.

La chèvre a de sa nature plus de sentiment et de ressource que la brebis : elle vient à l'homme volontiers , elle se familiarise aisément , elle est sensible aux caresses et capable d'attachement ; elle est aussi plus forte , plus légère , plus agile et moins timide , que la brebis ; elle est vive , capricieuse , lasive et vagabonde. Ce

n'est qu'avec peine qu'on la conduit , et qu'on peut la réduire en troupeau ; elle aime à s'écarter dans les solitudes , à grimper sur les lieux escarpés , à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices : elle cherche le mâle avec empressement ; elle s'aceouple avec ardeur , et produit de très-bonne heure : elle est robuste , aisée à nourrir ; presque toutes les herbes lui sont bonnes , et il y en a peu qui l'ineommodent. Le tempérament , qui dans tous les animaux influe beaucoup sur le naturel , ne paraît cependant pas dans la chèvre différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux , dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable , se nourrissent , croissent et multiplient de la même manière , et se ressemblent encore par le caractère des maladies , qui sont les mêmes , à l'exception de quelques - unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette : elle ne craint pas , comme la brebis , la trop grande chaleur ; elle dort au soleil , et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs , sans en être incommodée , et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissemens ni vertiges : elle ne s'effraie point des orages , ne s'impatiente pas à la pluie ; mais elle paraît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs , lesquels , comme nous l'avons dit , dépendent beaucoup moins de la conformation du corps que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au désir , sont , par cette raison , beaucoup moins mesurés , beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'ineonstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions ; elle marche , elle s'arrête , elle court , elle bondit , elle saute , s'approche , s'éloigne , se montre , se cache , ou fuit , comme par caprice , et sans autre cause déterminante que

celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur ; et toute la souplesse des organes , tout le nerf du corps , suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvemens , qui lui sont naturels.

On a des preuves que ces animaux sont naturellement amis de l'homme , et que dans les lieux inhabités ils ne deviennent point sauvages. En 1698 , un vaisseau anglais ayant relâché à l'île de Bonavista , deux nègres se présentèrent à bord et offrirent *gratis* aux Anglais autant de boues qu'ils en voudraient emporter. A l'étonnement que le capitaine marqua de cette offre , les nègres répondirent qu'il n'y avait que douze personnes dans toute l'île , que les boues et les chèvres s'y étaient multipliés jusqu'à devenir incommodes , et que loin de donner beaucoup de peine à les prendre , ils suivaient les hommes avec une sorte d'obstination , comme les animaux domestiques.

Le bouc peut engendrer à un an , et la chèvre dès l'âge de sept mois ; mais les fruits de cette génération précoce sont faibles et défectueux , et l'on attend ordinairement que l'un et l'autre aient dix-huit mois ou deux ans avant de leur permettre de se joindre. Le bouc est un assez bel animal , très-vigoureux et très-chaud : un seul peut suffire à plus de cent cinquante chèvres pendant deux ou trois mois ; mais cette ardeur qui le consume ne dure que trois ou quatre ans , et ces animaux sont énervés , et même vieux , dès l'âge de cinq ou six ans. Lorsque l'on veut donc faire choix d'un bouc pour la propagation , il faut qu'il soit jeune et de bonne figure , c'est-à-dire , âgé de deux ans , la taille grande , le cou court et charnu , la tête légère , les oreilles pendantes , les cuisses grosses , les jambes fermes , le poil noir , épais et doux , la barbe longue et bien garnie. Il y a moins de choix à faire



pour les chèvres ; seulement on peut observer que celles dont le corps est grand , la croupe large , les cuisses fournies , la démarche légère , les mamelles grosses , les pis longs , le poil doux et touffu , sont les meilleures. Elles sont ordinairement en chaleur aux mois de septembre , octobre et novembre ; et même pour peu qu'elles approchent du mâle en tout autre tems , elles sont bientôt disposées à le recevoir , et elles peuvent s'accoupler et produire dans toutes les saisons : cependant elles retiennent plus sûrement en automne ; et l'on préfère encore les mois d'octobre et de novembre par une autre raison , c'est qu'il est bon que les jeunes chevreaux trouvent de l'herbe tendre lorsqu'ils commencent à paître pour la première fois. Les chèvres portent cinq mois , et mettent bas au commencement du sixième ; elles allaitent leur petit pendant un mois ou cinq semaines : ainsi l'on doit compter environ six mois et demi entre le tems auquel on les aura fait couvrir et celui où le chevreau pourra commencer à paître.

Lorsqu'on les conduit avec les moutons , elles ne restent pas à leur suite ; elles précèdent toujours le troupeau. Il vaut mieux les mener séparément paître sur les collines ; elles aiment mieux les lieux élevés et les montagnes , même les plus escarpées ; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut dans les bruyères , dans les friches , dans les terrains incultes et dans les terres stériles. Il faut les éloigner des endroits cultivés , les empêcher d'entrer dans les blés , dans les vignes , dans les bois : elles font un grand dégât dans les taillis ; les arbres dont elles broutent avec avidité les jeunes pousses et les écorces tendres , périssent presque tous.

Elles craignent les lieux humides , les prairies marécageuses , les pâturages gras. On en élève rarement

dans les pays de plaines ; elles s'y portent mal , et leur chair est de mauvaise qualité. Dans la plupart des climats chauds , l'on nourrit des chèvres en grande quantité , et on ne leur donne point d'étable : en France , elles périraient si on ne les mettait pas à l'abri pendant l'hiver. On peut se dispenser de leur donner de la litière en été ; mais il leur en faut pendant l'hiver : et comme toute humidité les incommode beaucoup , on ne les laisse pas coucher sur leur fumier , et on leur donne souvent de la litière fraîche. On les fait sortir de grand matin pour les mener au champs ; l'herbe chargée de rosée , qui n'est pas bonne pour les moutons , fait grand bien aux chèvres. Comme elles sont indociles et vagabondes , un homme , quelque robuste et quelqu'agile qu'il soit , n'en peut guère conduire que cinquante. On ne les laisse pas sortir pendant les neiges et les frimas ; on les nourrit à l'étable d'herbes et de petites branches d'arbres cueillies en automne , ou de choux , de navets et d'autres légumes. Plus elles mangent , plus la quantité de leur lait augmente , et pour entretenir et augmenter cette abondance de lait , on les fait beaucoup boire , et on leur donne quelquefois du salpêtre ou de l'eau salée. On peu commeneer à les traire quinze jours après qu'elles ont mis bas : elles donnent du lait en quantité pendant quatre à cinq mois , et elles en donnent soir et matin.

La chèvre ne produit ordinairement qu'un chevreau , quelquefois deux , très-rarement trois , et jamais plus de quatre : elle ne produit que depuis l'âge d'un an ou dix-huit mois , jusqu'à sept ans. Le bouc pourrait engendrer jusqu'à cet âge , et peut-être au delà , si on le ménageait davantage ; mais communément il ne sert que jusqu'à l'âge de cinq ans : on le réforme alors pour l'engraisser avec les vieilles chèvres et les jeunes che-

vreaux mâles , que l'on coupe à l'âge de six mois , afin de rendre leur chair plus succulente et plus tendre. On les engraisse de la même manière que l'on engraisse les moutons ; mais quelque soin qu'on prenne et quelque nourriture qu'on leur donne , leur chair n'est jamais aussi bonne que celle du mouton , si ce n'est dans les climats très-chauds , où la chair du mouton est fade et de mauvais goût. L'odeur forte du bouc ne vient pas de sa chair , mais de sa peau. On ne laisse pas vieillir ces animaux , qui pourraient peut-être vivre dix ou douze ans : on s'en défait dès qu'ils cessent de produire ; et plus ils sont vieux , plus leur chair est mauvaise. Communément les boucs et les chèvres ont des cornes ; cependant il y a , quoiqu'en moindre nombre , des chèvres et des boucs sans cornes. Ils varient aussi beaucoup par la couleur du poil. On dit que les blanches et celles qui n'ont point de cornes , sont celles qui donnent le plus de lait , et que les noires sont les plus fortes et les plus robustes de toutes. Ces animaux , qui ne coûtent presque rien à nourrir , ne laissent pas de faire un produit assez considérable ; on en vend la chair , le suif , le poil et la peau. Leur lait est plus sain et meilleur que celui de la brebis : il est d'usage dans la médecine : il se caille aisément , et l'on en fait de très-bons fromages. Comme il ne contient que peu de parties butyreuses , l'on ne doit pas en séparer la crème. Les chèvres se laissent téter aisément , même par les enfans , pour lesquels leur lait est une très-bonne nourriture ; elles sont , comme les vaches et les brebis , sujettes à être têtées par la couleuvre , et encore par un oiseau connu sous le nom de *tête-chèvre* ou *crapaud-volant* , qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit , et leur fait , dit-on , perdre leur lait.

Les chèvres n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure ; celles de la mâchoire inférieure tombent et se renouvellent dans le même tems et dans le même ordre que celles des brebis : les nœuds des cornes et des dents peuvent indiquer l'âge. Le nombre des dents n'est pas constant dans les chèvres ; elles en ont ordinairement moins que les boues , qui ont aussi le poil plus rude , la barbe et les cornes plus longues que les chèvres. Ces animaux , comme les bœufs et les moutons , ont quatre estomacs et ruminent : l'espèce en est plus répandue que celle de la brebis ; on trouve des chèvres semblables aux nôtres dans plusieurs parties du monde : elles sont seulement plus petites en Guinée et dans les autres pays chauds ; elles sont plus grandes en Moscovie et dans les autres climats froids.

Pontoppidan rapporte que les chèvres sont en Norwège en si grande quantité , que , dans le seul port de Berghen , on embarque tous les ans jusqu'à quatre-vingt mille peaux de boue non apprêtées , sans compter celles auxquelles on a déjà donné la façon. Les chèvres conviennent en effet beaucoup à la nature de ce pays ; elles vont chercher leur nourriture jusque sur les montagnes les plus escarpées. Les mâles sont fort courageux , ils ne craignent pas un loup seul , et ils aident même les chiens à défendre le troupeau. Les chèvres d'Angora ou de Syrie , à oreilles pendantes , sont de la même espèce que les nôtres ; elles se mêlent et produisent ensemble , même dans nos climats. Le mâle a les cornes à peu près aussi longues que le boue ordinaire , mais dirigées et contournées d'une manière différente ; elles s'étendent horizontalement de chaque côté de la tête et forment des spirales à peu près comme un tire-bourre. Les cornes de la femelle sont courtes et se recourbent en arrière , en bas et en avant , de

sorte qu'elles aboutissent auprès de l'œil , et il paraît que leur contour et leur direction varient. Le bouc et la chèvre d'Angora que nous avons vus à la ménagerie du roi , les avaient telles que nous venons de les décrire ; et ces chèvres ont , comme presque tous les autres animaux de Syrie , le poil très-long , très-fourni , et si fin qu'on en fait des étoffes aussi belles et aussi lustrées que nos étoffes de soie.

Il existe à Madagascar une chèvre considérablement plus grande , et qui a aussi les oreilles pendantes , et si longues que , lorsqu'elle descend , les oreilles lui couvrent les yeux , ce qui l'oblige à un mouvement de tête presque continuel pour les jeter en arrière , en sorte que , quand on la poursuit , elle cherche toujours à grimper et jamais à descendre.

---



---

# LE COCHON,

## LE COCHON DE SIAM,

ET

## LE SANGLIER,

---

Nous mettons ensemble le cochon, le cochon de Siam et le sanglier, parce que tous trois ne font qu'une seule et même espèce : l'un et l'animal sauvage, les deux autres sont l'animal domestique : et quoiqu'ils diffèrent par quelques marques extérieures, peut-être aussi par quelques habitudes, comme ces différences ne sont pas essentielles, qu'elles sont seulement relatives à leur condition, que leur naturel n'est pas même fort altéré par l'état de domesticité, qu'enfin ils produisent ensemble des individus qui peuvent en produire d'autres, caractère qui constitue l'unité et la constance de l'espèce, nous n'avons pas dû les séparer.

Ces animaux sont singuliers; l'espèce en est, pour ainsi dire, unique; elle est isolée; elle semble exister plus solitairement qu'aucune autre; elle n'est voisine d'aucune espèce qu'on puisse regarder comme principale ni comme accessoire, telle que l'espèce du cheval



1.



2.

De Sève, Del.

L'Épave, Sculp.

1 LE SANGLIER. 2 LE COCHON DOMESTIQUE.



relativement à celle de l'âne, ou l'espèce de la chèvre relativement à la brebis : elle n'est pas sujette à une grande variété de races comme celle du chien ; elle participe de plusieurs espèces , cependant elle diffère essentiellement de toutes. Que ceux qui veulent réduire la nature à de petits systèmes , qui veulent renfermer son immensité dans les bornes d'une formule , considèrent avec nous cet animal , et voient s'il n'échappe pas à toutes leurs méthodes. Par les extrémités il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appelés solipèdes , puisqu'il a le pied divisé ; il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appelés pieds fourchus , puisqu'il a réellement quatre doigts au dedans , quoiqu'il n'en paraisse que deux à l'extérieur ; il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appelés fissipèdes , puisqu'il ne marche que sur deux doigts , et que les deux autres ne sont ni développés ni posés comme ceux des fissipèdes , ni même assez allongés pour qu'il puisse s'en servir. Il a donc des caractères équivoques , des caractères ambigus , dont les uns sont apparens et les autres obscurs. Dira-t-on que c'est une erreur de la nature ; que ces phalanges , ces doigts , qui ne sont pas assez développés à l'extérieur , ne doivent point être comptés ? Mais cette erreur est constante. D'ailleurs cet animal ne ressemble point aux pieds fourchus par les autres os du pied , et il en diffère encore par les caractères les plus frappans : car ceux-ci ont des cornes et manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure ; ils ont quatre estomacs , ils ruminent , etc. Le cochon n'a point de cornes ; il a des dents en haut comme en bas ; il n'a qu'un estomac ; il ne rumine point : il est donc évident qu'il n'est ni du genre des solipèdes , ni de celui des pieds fourchus ; il n'est pas non plus de celui des fissipèdes , puisqu'il diffère de ces animaux non-seulement

par l'extrémité du pied , mais encore par les dents , par l'estomac , par les intestins , par les parties intérieures de la génération , etc. Tout ce que l'on pourrait dire , c'est qu'il fait la nuance , à certains égards , entre les solipèdes et les pieds fourchus , et à d'autres égards entre les pieds fourchus et les fissipèdes ; car il diffère moins des solipèdes que des autres par l'ordre et le nombre des dents. Il leur ressemble encore par l'allongement des mâchoires ; il n'a , comme eux , qu'un estomac , qui seulement est beaucoup plus grand ; mais par une appendice qui y tient , aussi bien que la position des intestins , il semble se rapprocher des pieds fourchus ou ruminans. Il leur ressemble encore par les parties extérieures de la génération , et en même tems il ressemble aux fissipèdes par la forme des jambes , par l'habitude du corps , par le produit nombreux de la génération. Aristote est le premier qui ait divisé les animaux quadrupèdes en solipèdes , pieds fourchus et fissipèdes ; et il convient que le cochon est d'un genre ambigu : mais la seule raison qu'il en donne , c'est que dans l'Illyrie , la Péonie , et dans quelques autres lieux , il se trouve des cochons solipèdes. Cet animal est encore une espèce d'exception à deux règles générales de la nature : c'est que plus les animaux sont gros , moins ils produisent , et que les fissipèdes sont de tous les animaux ceux qui produisent le plus. Le cochon , quoique d'une taille fort au dessus de la médiocre , produit plus qu'aucun des animaux fissipèdes ou autres. Par cette fécondité , aussi bien que par la conformation des testicules ou ovaires de la truie , il semble même faire l'extrémité des espèces vivipares , et s'approcher des espèces ovipares. Enfin il est en tout d'une nature équivoque , ambiguë ; ou , pour mieux dire , il paraît tel à ceux qui croient que l'ordre hypothétique de leurs



idées fait l'ordre réel des choses, et qui ne voient dans la chaîne infinie des êtres que quelques points apparens auxquels ils veulent tout rapporter.

Ce n'est point en resserrant la sphère de la nature et en la renfermant dans un cercle étroit qu'on pourra la connaître ; ce n'est point en la faisant agir par des vues particulières qu'on saura la juger ni qu'on pourra la deviner ; ce n'est point en lui prêtant nos idées qu'on approfondira les desseins de son auteur. Au lieu de resserrer les limites de sa puissance, il faut les reculer, les étendre jusque dans l'immensité ; il faut ne rien voir d'impossible, s'attendre à tout, et supposer que tout ce qui peut être est. Les espèces ambiguës, les productions irrégulières, les êtres anomaux, cesseront dès-lors de nous étonner, et se trouveront aussi nécessairement que les autres dans l'ordre infini des choses ; ils remplissent les intervalles de la chaîne ; ils en forment les nœuds, les points intermédiaires ; ils en marquent aussi les extrémités. Ces êtres sont pour l'esprit humain des exemplaires précieux, uniques, où la nature, paraissant moins conforme à elle-même, se montre plus à découvert, où nous pouvons reconnaître des caractères singuliers, et des traits fugitifs qui nous indiquent que ses fins sont bien plus générales que nos vues, et que si elle ne fait rien en vain, elle ne fait rien non plus dans les desseins que nous lui supposons.

En effet, ne doit-on pas faire des réflexions sur ce que nous venons d'exposer ? Ne doit-on pas tirer des inductions de cette singulière conformation du cochon ? Il ne paraît pas avoir été formé sur un plan original, particulier et parfait, puisqu'il est un composé des autres animaux : il a évidemment des parties inutiles, ou plutôt des parties dont il ne peut faire usage, des

doigts dont tous les os sont parfaitement formés , et qui cependant ne lui servent à rien. La nature est donc bien éloignée de s'assujettir à des causes finales dans la composition des êtres : pourquoi n'y mettrait-elle pas quelquefois des parties surabondantes , puisqu'elle manque si souvent d'y mettre des parties essentielles ? Combien n'y a-t-il pas d'animaux privés de sens et de membres ! Pourquoi veut-on que dans chaque individu toute partie soit utile aux autres et nécessaire au tout ? Ne suffit-il pas , pour qu'elles se trouvent ensemble , qu'elles ne se nuisent pas , qu'elles puissent croître sans obstacle , et se développer sans s'oblitérer mutuellement ? Tout ce qui ne se nuit point assez pour se détruire , tout ce qui peut subsister ensemble , subsiste , et peut-être y a-t-il dans la plupart des êtres moins de parties relatives , utiles ou nécessaires , que de parties indifférentes , inutiles ou surabondantes. Mais comme nous voulons toujours tout rapporter à un certain but , lorsque les parties n'ont pas des usages apparens , nous leur supposons des usages cachés ; nous imaginons des rapports qui n'ont aucun fondement , qui n'existent point dans la nature des choses , et qui ne servent qu'à l'obscurcir : nous ne faisons pas attention que nous altérons la philosophie , que nous en dénaturons l'objet , qui est de connaître le *comment* des choses , la manière dont la nature agit , et que nous substituons à cet objet réel une idée vaine , en cherchant à deviner le *pourquoi* des faits , la fin qu'elle se propose en agissant.

C'est pour cela qu'il faut recueillir avec soin les exemples qui s'opposent à cette prétention , qu'il faut insister sur les faits capables de détruire un préjugé général auquel nous nous livrons par goût , une erreur de méthode que nous adoptons par choix , quoiqu'elle

ne tende qu'à voiler notre ignorance , et qu'elle soit inutile , et même opposée à la recherche et à la découverte des effets de la nature. Nous pouvons , sans sortir de notre sujet , donner d'autres exemples par lesquels ces fins que nous supposons si vainement à la nature , sont évidemment démenties.

Les phalanges ne sont faites , dit-on , que pour former des doigts : cependant il y a dans le cochon des phalanges inutiles , puisqu'elles ne forment pas des doigts dont il puisse se servir ; et dans les animaux à pied fourchu , il y a de petits os <sup>1</sup> qui ne forment pas même des phalanges. Si c'est là le but de la nature , n'est-il pas évident que dans le cochon elle n'a exécuté que la moitié de son projet , et que dans les autres à peine l'a-t-elle commencé ?

L'allantoïde est une membrane qui se trouve dans le produit de la génération de la truie , de la jument , de la vache , et de plusieurs autres animaux : cette membrane tient au fond de la vessie du fœtus ; elle est faite , dit-on , pour recevoir l'urine , qu'il rend pendant son séjour dans le ventre de la mère : et en effet on trouve à l'instant de la naissance de l'animal une certaine quantité de liqueur dans cette membrane ; mais cette quantité n'est pas considérable : dans la vache , où elle est peut-être plus abondante que dans tout autre animal , elle se réduit à quelques pintes , et la capacité de l'allantoïde est si grande , qu'il n'y a aucune proportion entre ces deux objets. Cette membrane , lorsqu'on la remplit d'air , forme une espèce de double poche en forme de croissant , longue de treize à quatorze pieds sur neuf , dix , onze , et même douze pouces de diamètre. Faut-il , pour ne recevoir que trois ou quatre pintes de

---

<sup>1</sup> M. Daubenton est le premier qui ait fait cette découverte.

liqueur, un vaisseau dont la capacité contient plusieurs pieds cubés? La vessie seule du fœtus, si elle n'eût pas été percée par le fond, suffisait pour contenir cette petite quantité de liqueur, comme elle suffit en effet dans l'homme et dans les espèces d'animaux où l'on n'a pas encore découvert l'allantoïde. Cette membrane n'est donc pas faite dans la vue de recevoir l'urine du fœtus, ni même dans aucune autre de nos vues: car cette grande capacité est non-seulement inutile pour cet objet, mais aussi pour tout autre, puisqu'on ne peut pas même supposer qu'il soit possible qu'elle se remplisse, et que si cette membrane était pleine, elle formerait un volume presque aussi gros que le corps de l'animal qui la contient, et ne pourrait par conséquent y être contenue; et comme elle se déchire au moment de la naissance, et qu'on la jette avec les autres membranes qui servaient d'enveloppe au fœtus, il est évident qu'elle est encore plus inutile alors qu'elle ne l'était auparavant.

Le nombre des mamelles est, dit-on, relatif, dans chaque espèce d'animal, au nombre de petits que la femelle doit produire et allaiter. Mais pourquoi le mâle, qui ne doit rien produire, a-t-il ordinairement le même nombre de mamelles? et pourquoi dans la truie, qui souvent produit dix-huit et même vingt petits, n'y a-t-il que douze mamelles, souvent moins, et jamais plus? Ceci ne prouve-t-il pas que ce n'est pas par des causes finales que nous pouvons juger des ouvrages de la nature, que nous ne devons pas lui prêter d'aussi petites vues, la faire agir par des convenances morales, mais examiner comment elle agit en effet, et employer pour la connaître tous les rapports physiques que nous présente l'immense variété de ses productions? J'avoue que cette méthode, la seule qui puisse nous conduire à quelques connaissances réelles, est incomparablement

plus difficile que l'autre , et qu'il y a une infinité de faits dans la nature auxquels , comme aux exemples précédens , il ne paraît guère possible de l'appliquer avec succès. Cependant , au lieu de chercher à quoi sert la grande capacité de l'allantoïde , et de trouver qu'elle ne sert et ne peut servir à rien , il est clair qu'on ne doit s'appliquer qu'à rechercher les rapports physiques qui peuvent nous indiquer quelle en peut être l'origine. En observant , par exemple , que dans le produit de la génération des animaux qui n'ont pas une grande capacité d'estomac et d'intestins , l'allantoïde est ou très-petite ou nulle ; que par conséquent la production de cette membrane a quelque rapport avec cette grande capacité d'intestins , etc. ; de même , en considérant que le nombre des mamelles n'est point égal au nombre des petits , et en convenant seulement que les animaux qui produisent le plus sont aussi ceux qui ont des mamelles en plus grand nombre , on pourra penser que cette production nombreuse dépend de la conformation des parties intérieures de la génération , et que les mamelles étant aussi des dépendances extérieures de ces mêmes parties de la génération , il y a entre le nombre ou l'ordre de ces parties et celui des mamelles un rapport physique qu'il faut tâcher de découvrir.

Mais je ne fais ici qu'indiquer la vraie route , et ce n'est pas le lieu de la suivre plus loin. Cependant je ne puis m'empêcher d'observer , en passant , que j'ai quelque raison de supposer que la production nombreuse dépend plutôt de la conformation des parties intérieures de la génération que d'aucune autre cause ; car ce n'est point de la quantité plus abondante des liqueurs séminales que dépend le grand nombre dans la production , puisque le cheval , le cerf , le bélier , le bouc , et les autres animaux qui ont une très-grande abon-



dance de liqueur séminale, ne produisent qu'en petit nombre; tandis que le chien, le chat, et d'autres animaux qui n'ont qu'une moindre quantité de liqueur séminale relativement à leur volume, produisent en grand nombre. Ce n'est pas non plus de la fréquence des accouplemens que ce nombre dépend; car l'on est assuré que le cochon et le chien n'ont besoin que d'un seul accouplement pour produire, et produire en grand nombre. La longue durée de l'accouplement, ou pour mieux dire, du tems de l'émission de la liqueur séminale, ne paraît pas non plus être la cause à laquelle on doit rapporter cet effet: car le chien ne demeure accouplé long-tems que parce qu'il est retenu par un obstacle qui naît de la conformation même des parties; et quoique le cochon n'ait point cet obstacle, et qu'il demeure accouplé plus long-tems que la plupart des autres animaux, on ne peut en rien conclure pour la nombreuse production, puisqu'on voit qu'il ne faut au coq qu'un instant pour féconder tous les œufs qu'une poule peut produire en un mois. J'aurai occasion de développer davantage les idées que j'accumule ici, dans la seule vue de faire sentir qu'une simple probabilité, un soupçon, pourvu qu'il soit fondé sur des rapports physiques, répand plus de lumière et produit plus de fruit que toutes les causes finales réunies.

Aux singularités que nous avons déjà rapportées, nous devons en ajouter une autre; c'est que la graisse du cochon est différente de celle de presque tous les autres animaux quadrupèdes, non-seulement par sa consistance et sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme et des animaux qui n'ont point de suif, comme le chien, le cheval, etc. est mêlée avec la chair assez également; le suif dans le bélier, le bouc, le cerf, etc. ne se

trouve qu'aux extrémités de la chair : mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair , ni ramassé aux extrémités de la chair ; il la recouvre partout , et forme une couche épaisse , distincte et continue entre la chair et la peau. Le cochon a cela de commun avec la baleine et les autres animaux cétacés , dont la graisse n'est qu'une espèce de lard à peu près de la même consistance , mais plus huileux que celui du cochon. Ce lard , dans les animaux cétacés , forme aussi sous la peau une couche de plusieurs pouces d'épaisseur qui enveloppe la chair.

Encore une singularité , même plus grande que les autres ; c'est que le cochon ne perd aucune de ses premières dents. Les autres animaux , comme le cheval , l'âne , le bœuf , la brebis , la chèvre , le chien , et même l'homme , perdent tous leurs premières dents incisives : ces dents de lait tombent avant la puberté , et sont bientôt remplacées par d'autres. Dans le cochon , au contraire , les dents de lait ne tombent jamais ; elles croissent même pendant toute la vie. Il a six dents au devant de la mâchoire inférieure , qui sont incisives et tranchantes ; il a aussi à la mâchoire supérieure six dents correspondantes : mais , par une imperfection qui n'a pas d'exemple dans la nature , ces six dents de la mâchoire supérieure sont d'une forme très-différente de celle des dents de la mâchoire inférieure ; au lieu d'être incisives et tranchantes , elles sont longues , cylindriques , et émoussées à la pointe , en sorte qu'elles forment un angle presque droit avec celles de la mâchoire inférieure , et qu'elles ne s'appliquent que très-obliquement les unes contre les autres par leurs extrémités.

Il n'y a que le cochon , et deux ou trois autres espèces d'animaux qui aient des défenses ou des dents canines très-allongées : elles diffèrent des autres dents en ce

qu'elles sortent au dehors et qu'elles croissent pendant toute la vie. Dans l'éléphant et la vache marine, elles sont cylindriques et longues de quelques pieds : dans le sanglier et le cochon mâle, elles se courbent en portion de cercle, elles sont plates et tranchantes, et j'en ai vu de neuf à dix pouces de longueur. Elles sont enfoncées très-profondément dans l'alvéole et elles ont aussi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité supérieure ; mais l'éléphant et la vache marine n'ont de défense qu'à la mâchoire supérieure ; ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure ; au lieu que le cochon mâle et le sanglier en ont aux deux mâchoires, et celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal ; elles sont aussi plus dangereuses, car c'est avec les défenses d'en bas que le sanglier blesse.

La truie, la laie et le cochon coupé, ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure ; mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle, et ne sortent presque point au dehors. Outre ces seize dents, savoir, douze incisives et quatre canines, ils ont encore vingt-huit dents mâchelières ; ce qui fait en tout quarante-quatre dents. Le sanglier a les défenses plus grandes, le bontoir plus fort et la hure plus longue que le cochon domestique ; il a aussi les pieds plus gros, les pinces plus séparées, et le poil toujours noir.

De tous les quadrupèdes, le cochon paraît être l'animal le plus brut : les imperfections de la forme semblent influencer sur le naturel, toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont immondes, toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse et à une gourmandise brutale, qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, et même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Sa voracité dépend appa-

remment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac; et la grossièreté de ses appétits, de l'hébetation des sens, du goût et du toucher. La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse, rendent ces animaux peu sensibles aux coups : l'on a vu des souris se loger sur leur dos, et leur manger le lard et la peau sans qu'ils parussent le sentir. Ils ont donc le toucher fort obtus, et le goût aussi grossier que le toucher : leurs autres sens sont bons; les chasseurs n'ignorent pas que les sangliers voient, entendent et sentent de fort loin, puisqu'ils sont obligés, pour les surprendre, de les attendre en silence pendant la nuit, et de se placer au dessous du vent pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin, et toujours assez vivement pour leur faire sur-le-champ rebrousser chemin.

Cette imperfection dans les sens du goût et du toucher est encore augmentée par une maladie qui les rend lades, c'est-à-dire presque absolument insensibles, et de laquelle il faut peut-être moins chercher la première origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans sa mal-propreté naturelle, et dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois; car le sanglier, qui n'a point de pareilles ordures à dévorer, et qui vit ordinairement de grain, de fruits, de glands et de racines, n'est point sujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tète : on ne la prévient même qu'en tenant le cochon domestique dans une étable propre, et en lui donnant abondamment des nourritures saines. Sa chair deviendra même excellente au goût, et le lard ferme et cassant, si, comme je l'ai vu pratiquer, on le tient pendant quinze jours ou trois semaines, avant de le tuer, dans une étable pavée et toujours

propre, sans litière, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur et sec, et ne le laissant boire que très-peu. On choisit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair et à moitié gras.

La manière ordinaire de les engraisser est de leur donner abondamment de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits, et beaucoup d'eau mêlée de son : en deux mois ils sont gras ; le lard est abondant et épais, mais sans être bien ferme ni bien blanc ; et la chair, quoique bonne, est toujours un peu fade. On peut encore les engraisser avec moins de dépense dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorsque les glands tombent, et que la châtaigne et la faine quittent leurs enveloppes. Ils mangent également de tous les fruits sauvages, et ils engraissent en peu de tems, sur-tout si le soir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiède mêlée d'un peu de son et de farine d'ivraie ; cette boisson les fait dormir, et augmente tellement leur embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni presque se remuer. Ils engraissent aussi beaucoup plus promptement en automne dans le tems des premiers froids, tant à cause de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la transpiration est moindre qu'en été.

On n'attend pas, comme pour le reste du bétail, que le cochon soit âgé pour l'engraisser : plus il vieillit, plus cela est difficile, et moins sa chair est bonne. La castration, qui doit toujours précéder l'engrais, se fait ordinairement à l'âge de six mois, au printems ou en automne, et jamais dans le tems des grandes chaleurs ou des grands froids, qui rendraient également la plaie dangereuse ou difficile à guérir ; car c'est ordinairement par incision que se fait cette opération, quoiqu'on la fasse aussi quelquefois par une simple ligature,



comme nous l'avons dit au sujet des moutons. Si la castration a été faite au printems, on les met à l'engrais dès l'automne suivante, et il est assez rare qu'on les laisse vivre deux ans; cependant ils croissent encore beaucoup pendant la seconde, et ils continueraient de croître pendant la troisième, la quatrième, la cinquième année. Ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur et la grosseur de leur corpulence, ne sont que des cochons plus âgés, que l'on a mis plusieurs fois à la glandée. Il paraît que la durée de leur accroissement ne se borne pas à quatre ou cinq ans : les *verrats* ou *cochons mâles*, que l'on garde pour la propagation de l'espèce, grossissent encore à cinq ou six ans; et plus un sanglier est vieux, plus il est gros, dur et pesant.

La durée de la vie d'un sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Aristote dit vingt ans pour les cochons en général, et il ajoute que les mâles engendrent et que les femelles produisent jusqu'à quinze. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an; mais il vaut mieux attendre qu'ils aient dix-huit mois ou deux ans. La première portée de la truie n'est pas nombreuse; les petits sont faibles, et même imparfaits, quand elle n'a pas un an. Elle est en chaleur, pour ainsi dire, en tous tems : elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle soit pleine; ce qui peut passer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans presque toutes les espèces, refuse le mâle aussitôt qu'elle a conçu. Cette chaleur de la truie, qui est presque continuelle, se marque cependant par des accès et aussi par des mouvemens immodérés, qui finissent toujours par se vautrer dans la boue; elle répand dans ce tems une liqueur blanchâtre assez épaisse et assez abondante.

Elle porte quatre mois , met bas au commencement du cinquième , et bientôt elle recherche le mâle , devient pleine une seconde fois , et produit par conséquent deux fois l'année. La laie , qui ressemble à tous autres égards à la truie , ne porte qu'une fois l'an , apparemment par la disette de nourriture , et par la nécessité où elle se trouve d'allaiter et de nourrir pendant long-tems tous les petits qu'elle a produits ; au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de quinze jours ou trois semaines : on ne lui en laisse alors que huit ou neuf à nourrir , on vend les autres ; à quinze jours ils sont bons à manger : et comme l'on n'a pas besoin de beaucoup de femelles , et que ce sont les cochons coupés qui rapportent le plus de profit , et dont la chair et la meilleure , on se défait des cochons de lait femelles , et on ne laisse à la mère que deux femelles avec sept ou huit mâles.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espèce , doit avoir le corps court , ramassé , et plutôt quarré que long , la tête grosse , le groin court et camus , les oreilles grandes et pendantes , les yeux petits et ardents , le cou grand et épais , le ventre avalé , les fesses larges , les jambes courtes et grosses , les soies épaisses et noires : les cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs. La truie doit avoir le corps long , le ventre ample et large , les mamelles longues : il faut qu'elle soit aussi d'un naturel tranquille et d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine , on la sépare du mâle , qui pourrait la blesser ; et lorsqu'elle met bas , on la nourrit largement , on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques uns de ses petits , et l'on a grand soin d'en éloigner le père , qui les ménagerait encore moins. On la fait couvrir au commencement du printemps , afin que les

petits naissant en été aient le tems de grandir, de se fortifier et d'engraisser avant l'hiver ; mais lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de novembre, afin qu'elle mette bas au mois de mars, et on la fait couvrir une seconde fois au commencement de mai. Il y a même des truies qui produisent régulièrement tous les cinq mois. La laie, qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle au mois de janvier ou de février, et met bas en mai ou juin ; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les suit, et les empêche de se séparer ou de s'écarter, jusqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans ; et il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même tems de leurs petits de l'année et de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la truie domestique allaite ses petits pendant plus de deux mois ; on commence même, au bout de trois semaines, à les mener aux champs avec la mère, pour les accoutumer peu à peu à se nourrir comme elle ; on les sèvre cinq semaines après, et on leur donne soir et matin du petit lait mêlé de son, ou seulement de l'eau tiède avec des légumes bouillis.

Ces animaux aiment beaucoup les vers de terre et certaines racines, comme celles de la carotte sauvage : c'est pour trouver ces vers et pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir. Le sanglier, dont la hure est plus longue et plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément ; il fouille aussi presque toujours en ligne droite dans le même sillon, au lieu que le cochon fouille çà et là, et plus légèrement. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terrains cultivés, et ne le mener que dans les bois et sur les terres qu'on laisse reposer.

On appelle, en termes de chasse, *bêtes de compagnie*,

les sangliers qui n'ont pas passé trois ans , parce que jusqu'à cet âge ils ne se séparent pas les uns des autres , et qu'ils suivent tous leur mère commune : ils ne vont seuls que quand ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des espèces de troupes , et c'est delà que dépend leur sûreté ; lorsqu'ils sont attaqués , ils résistent par le nombre , ils se secourent , se défendent ; les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres , et en mettant les plus petits au centre. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même manière , et l'on n'a pas besoin de chiens pour les garder ; mais comme ils sont indociles et durs , un homme agile et robuste n'en peut guère conduire que cinquante. En automne et en hiver , on les mène dans les forêts où les fruits sauvages sont abondans ; l'été , on les conduit dans les lieux humides et marécageux , où ils trouvent des vers et des racines en quantité ; et au printemps , on les laisse aller dans les champs et sur les terres en friche. On les fait sortir deux fois par jour , depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre ; on les laisse paître depuis le matin , après que la rosée est dissipée , jusqu'à dix heures , et depuis deux heures après midi jusqu'au soir. En hiver , on ne les mène qu'une fois par jour dans les beaux tems : la rosée , la neige et la pluie , leur sont contraires. Lorsqu'il survient un orage ou seulement une pluie fort abondante , il est assez ordinaire de les voir désertter le troupeau les uns après les autres , et s'enfuir en courant et toujours criant jusqu'à la porte de leur étable ; les plus jeunes sont ceux qui crient le plus et le plus haut : ce cri est différent de leur grognement ordinaire , c'est un cri de douleur semblable aux premiers cris qu'ils jettent lorsqu'on les garrote pour les égorger. Le mâle crie moins que la femelle.

Il est rare d'entendre le sanglier jeter un cri , si ce n'est lorsqu'il se bat et qu'un autre le blesse ; la laie crie plus souvent : et quand ils sont surpris et effrayés subitement , ils soufflent avec tant de violence , qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands , ils n'attaquent ni ne dévorent pas , comme les loups , les autres animaux ; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : on a vu des sangliers manger de la chair de cheval , et nous avons trouvé dans leur estomac de la peau de chevreuil et des pattes d'oiseau ; mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct. Cependant on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang et de chair sanguinolente et fraîche , puisque les cochons mangent leurs petits , et même des enfans au berceau : dès qu'ils trouvent quelque chose de succulent , d'humide , de gras et d'onctueux , ils le lèchent et finissent bientôt par l'avalier. J'ai vu plusieurs fois un troupeau entier de ces animaux s'arrêter , à leur retour des champs , autour d'un morceau de terre glaise nouvellement tirée ; tous léchaient cette terre , qui n'était que très-légèrement onctueuse , et quelques-uns en avalaient une assez grande quantité. Leur gourmandise est , comme l'on voit , aussi grossière que leur naturel est brutal : ils n'ont aucun sentiment bien distinct ; les petits reconnaissent à peine leur mère , ou du moins sont fort sujets à se méprendre , et à téter la première truie qui leur laisse saisir ses mamelles. La crainte et la nécessité donnent apparemment un peu plus de sentiment et d'instinct aux cochons sauvages ; il semble que les petits soient fidèlement attachés à leur mère , qui paraît être aussi plus attentive à leurs besoins que ne l'est la truie domestique. Dans le tems du rut , le mâle cherche , suit la femelle , et



demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais , les plus solitaires et les plus recu-  
lés. Il est alors plus farouche que jamais , et il devient même furieux lorsqu'un autre mâle veut occuper sa place ; ils se battent , se blessent et se tuent quelque-  
fois. Pour la laie , elle ne devient furieuse que quand on attaque ses petits ; et en général , dans presque tous les animaux sauvages , le mâle devient plus ou moins féroce lorsqu'il cherche à s'accoupler , et la femelle lorsqu'elle a mis bas.

On chasse le sanglier à force ouverte , avec des chiens , ou bien on le tue par surprise pendant la nuit au clair de la lune : comme il ne fuit que lentement , qu'il laisse une odeur très-forte , qu'il se défend contre les chiens et les blesse toujours dangereusement , il ne faut pas le chasser avec les bons chiens courans destinés pour le cerf et le chevreuil ; cette chasse leur gâterait le nez , et les accoutumerait à aller lentement : des mâtins un peu dressés suffisent pour la chasse du sanglier. Il ne faut attaquer que les plus vieux , on les connaît aisément aux traces : un jeune sanglier de trois ans est difficile à forcer , parce qu'il court très-loin sans s'arrêter , au lieu qu'un sanglier plus âgé ne fuit pas loin , se laisse chasser de près , n'a pas grand'peur des chiens , et s'arrête souvent pour leur faire tête. Le jour , il reste ordinairement dans sa bauge , au plus épais et dans le plus fort du bois ; le soir , à la nuit , il en sort pour chercher sa nourriture : en été , lorsque les grains sont mûrs , il est assez facile de le surprendre dans le blé et dans les avoines où il fréquente toutes les nuits. Dès qu'il est tué , les chasseurs ont grand soin de lui couper les *suites* , c'est-à-dire les testicules , dont l'odeur est si forte , que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les

ôter , toute la chair en est infectée. Au reste , il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier ; au lieu que toute la chair du marcassin , et celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an , est délicate , et même assez fine. Celle du verrat , ou cochon domestique mâle , est encore plus mauvaise que celle du sanglier ; ce n'est que par la castration et l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les anciens étaient dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcssins qu'on pouvait enlever à leur mère , après quoi on les reportait dans les bois : ces sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres , et leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques.

Pour peu qu'on ait habité la campagne , on n'ignore pas les profits qu'on tire du cochon ; sa chair se vend à peu près autant que celle du bœuf ; le lard se vend au double , et même au triple ; le sang , les boyaux , les viscères , les pieds , la langue , se préparent et se mangent. Le fumier du cochon est plus froid que celui des autres animaux , et l'on ne doit s'en servir que pour les terres trop chaudes et trop sèches. La graisse des intestins et de l'épiploon , qui est différente du lard , fait le sain-doux et le vieux-oin. La peau a ses usages , on en fait des cribles ; comme l'on fait aussi des vergettes , des brosses , des pinceaux , avec les soies. La chair de cet animal prend mieux le sel , le salpêtre , et se conserve salée plus long-tems qu'aucune autre.

Cette espèce , quoiqu'abondante et fort répandue en Europe , en Afrique et en Asie , ne s'est point trouvée dans le continent du nouveau monde ; elle y a été transportée par les Espagnols , qui ont jeté des cochons noirs dans le continent , et dans presque toutes les grandes îles de l'Amérique ; ils se sont multipliés .

et sont devenus sauvages en beaucoup d'endroits : ils ressemblent à nos sangliers ; ils ont le corps plus court , la lèvre plus grosse et la peau plus épaisse , que les cochons domestiques , qui , dans les climats chauds , sont tous noirs comme les sangliers.

Par un de ces préjugés ridicules que la seule superstition peut faire subsister , les Mahométans sont privés de cet animal utile : on leur a dit qu'il était immonde ; ils n'osent donc ni le toucher , ni s'en nourrir. Les Chinois , au contraire , ont beaucoup de goût pour la chair du cochon ; ils en élèvent de nombreux troupeaux ; c'est leur nourriture la plus ordinaire , et c'est ce qui les a empêchés , dit-on , de recevoir la loi de Mahomet. Ces cochons de la Chine , qui sont aussi ceux de Siam et de l'Inde , sont un peu différens de ceux de l'Europe ; ils sont plus petits , ils ont les jambes beaucoup plus courtes ; leur chair est plus blanche et plus délicate : on les connaît en France , et quelques personnes en élèvent ; ils se mêlent et produisent avec les cochons de la race commune. Les nègres élèvent aussi une grande quantité de cochons ; et quoiqu'il y en ait peu chez les Maures et dans tous les pays habités par les Mahométans , on trouve en Afrique et en Asie des sangliers aussi abondamment qu'en Europe.

La race de nos cochons d'Europe , et celle des cochons de Siam ou de la Chine , se mêlent ensemble , et ne font par conséquent qu'une seule et même espèce , quoique la race des cochons d'Europe soit considérablement plus grande que l'autre par la grosseur et la grandeur du corps , elle pourrait même le devenir encore plus , si on laissait vivre ces animaux pendant un plus grand nombre d'années dans leur état de domesticité. M. Collinson , de la société royale de Londres , m'a écrit qu'un cochon engraisé par les ordres de M.

*Joseph Leastarm*, et tué par le sieur *Meek*, boucher à Cougleton en *Chestershire*, pesait huit cent cinquante livres; savoir l'un des côtés trois cents treize livres, l'autre côté trois cent quatorze livres, et la tête, l'épine du dos, la graisse intérieure, les intestins, etc. deux cent vingt-trois livres.

Ces animaux n'affectent point de climat particulier; seulement il paraît que dans les pays froids le sanglier, en devenant animal domestique, a plus dégénéré que dans les pays chauds. Un degré de température de plus suffit pour changer leur couleur: les cochons sont communément blancs dans nos provinces septentrionales de France, et même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui en est très-voisine, ils sont tous noirs; ceux de Languedoc, de Provence, d'Espagne, d'Italie, des Indes, de la Chine et de l'Amérique, sont aussi de la même couleur: le cochon de Siam ressemble plus que le cochon de France au sanglier. Un des signes les plus évidens de la dégénération, sont les oreilles; elles deviennent d'autant plus souples, d'autant plus molles, plus inclinées et plus pendantes, que l'animal est plus altéré, ou, si l'on veut, plus adouci par l'éducation et par l'état de domesticité: et en effet, le cochon domestique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues et plus inclinées, que le sanglier, qu'on doit regarder comme le modèle de l'espèce.

---

## LE CHIEN.

---

LA grandeur de la taille , l'élégance de la forme , la force du corps , la liberté des mouvemens , toutes les qualités extérieures ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé : et comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure , le courage à la force , les sentimens à la beauté , nous jugeons aussi que les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal , c'est par elles qu'il diffère de l'automate , qu'il s'élève au dessus du végétal et s'approche de nous ; c'est le sentiment qui anoblit son être , qui le régite , qui le vivifie , qui commande aux organes , rend les membres actifs ; fait naître le désir , et donne à la matière le mouvement progressif , la volonté , la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du sentiment ; plus il est étendu , plus l'animal a de facultés et de ressources ; plus il existe , plus il a de rapports avec le reste de l'univers ; et lorsque le sentiment est délicat , exquis , lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation , l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme ; il sait concourir à ses desseins , veiller à sa sûreté ; l'aider , le défendre , le flatter ; il sait , par des services assidus , par des caresses réitérées , se concilier son maître , le captiver , et de son tyran se faire un protecteur.

Le chien , indépendamment de la beauté de sa forme.





1.



2.

*De Sève, Del.*

*L. Epine, Sculp.*

1 LE CHIEN DE BERGER. 2 LE GRAND BARBET.





1.



2.

*De Seve, Del.*

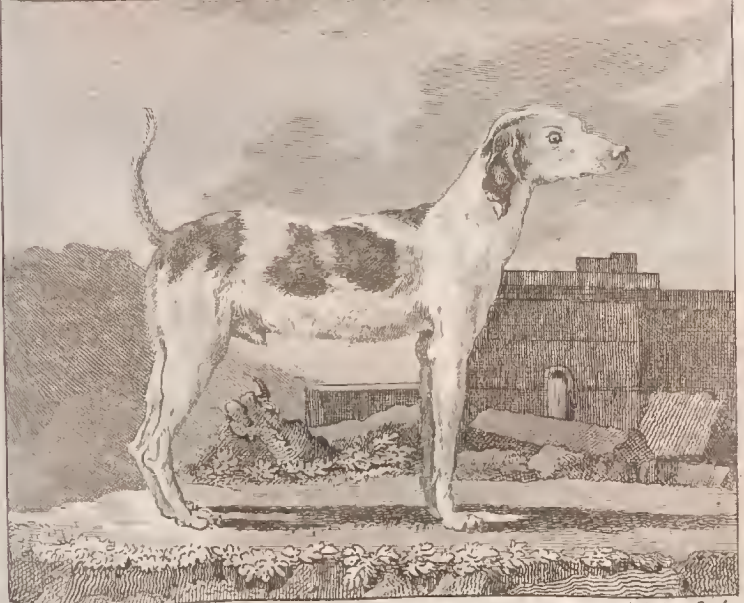
*L.F. pine, Sculp.*

1 LE MATIN. 2 LE DOGUE DE FORTE RACE.





1.



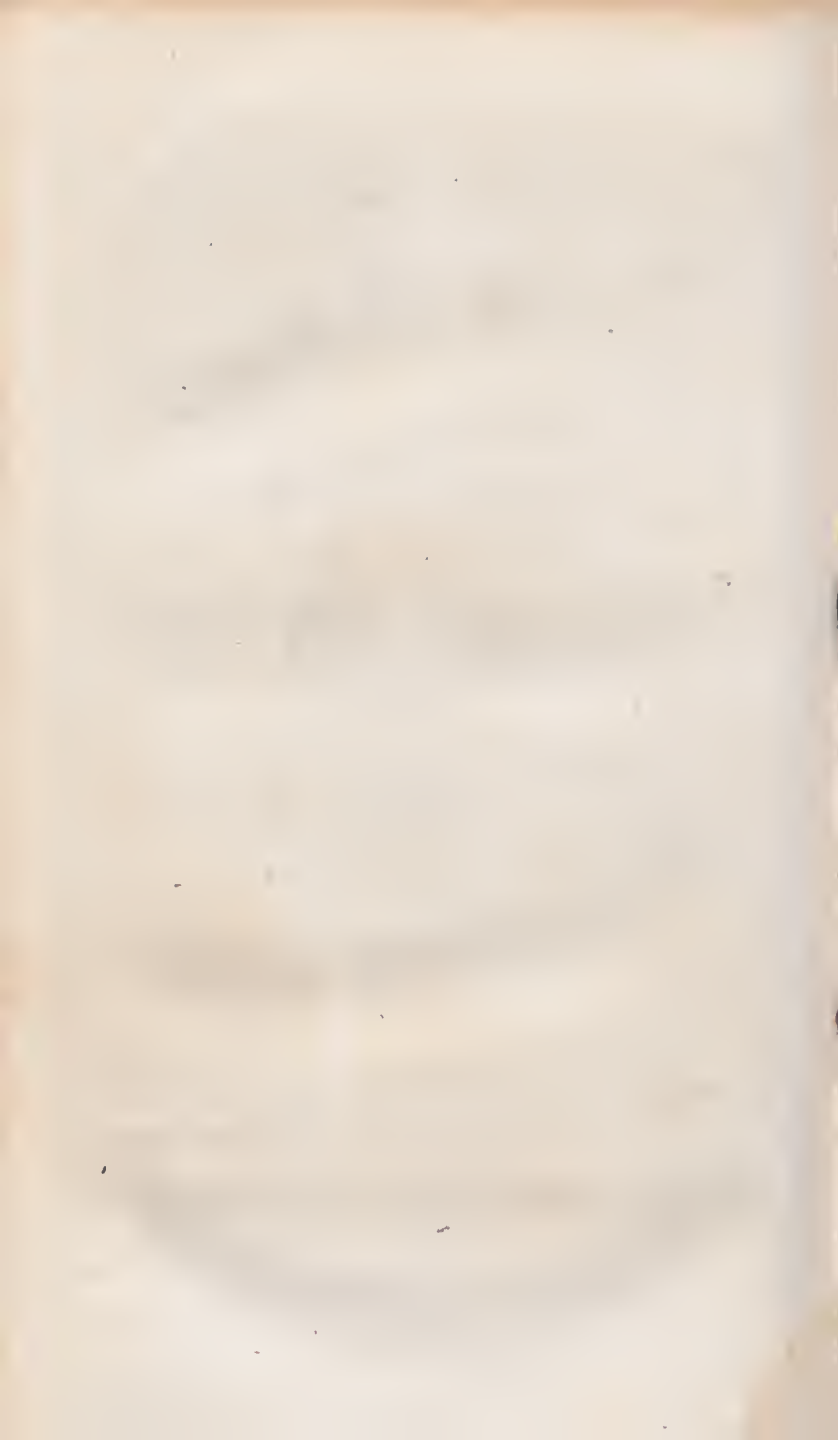
2.

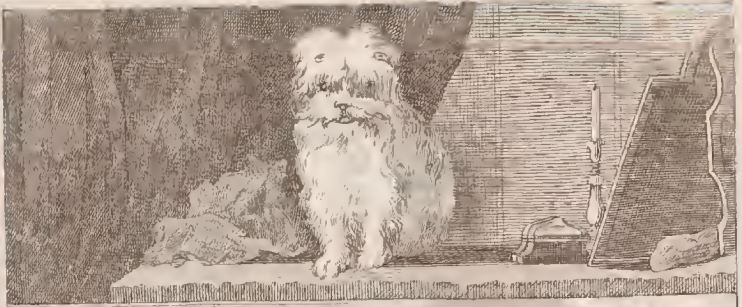
*De Seve, Del.*

*L'Epine, Sculp.*

1 LE LEVRIER. 2 LE CHIEN COURANT.



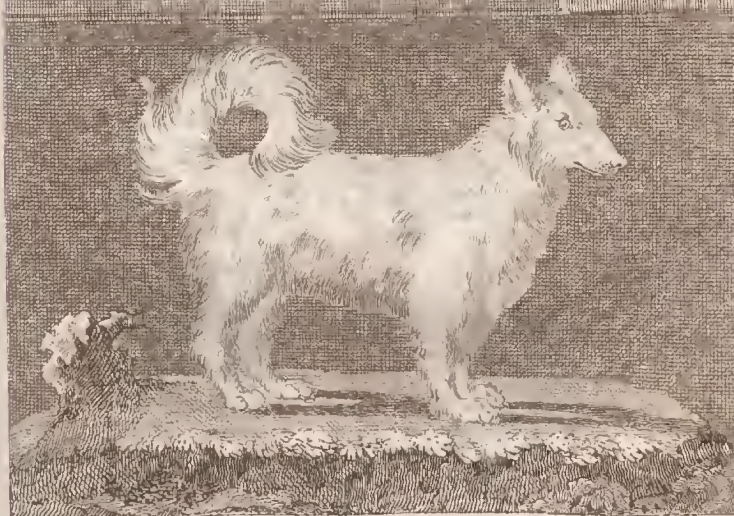




1.



2.



3.

De Seve, Del.

L'Épine, Dir. ex.

1 LE BICHON. 2 LE CHIEN LION. 3 LE CHIEN LOUP.



de la vivacité , de la force , de la légèreté , a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent , colère , même féroce et sanguinaire , rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux , et cède dans le chien domestique aux sentimens les plus doux , au plaisir de s'attacher et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage , sa force , ses talens ; il attend ses ordres pour en faire usage , il le consulte , il l'interroge , il le supplie ; un coup d'œil suffit , il entend les signes de sa volonté. Sans avoir , comme l'homme , la lumière de la pensée , il a toute la chaleur du sentiment ; il a de plus que lui la fidélité , la constance dans ses affections : nulle ambition , nul intérêt , nul desir de vengeance , nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle , toute ardeur et toute obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages , il ne se rebute pas par les mauvais traitemens ; il les subit , les oublie , ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir , il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main , instrument de douleur , qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte , et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme , plus souple qu'aucun des animaux , non-seulement le chien s'instruit en peu de tems , mais même il se conforme aux mouvemens , aux manières , à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent : il prend le ton de la maison qu'il habite ; comme les autres domestiques , il est dédaigneux chez les grands , et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis , il ne fait aucune attention aux gens indifférens.

et se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner ; il les connaît aux vêtemens , à la voix , à leurs gestes , et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier , et quelquefois féroce ; il veille , il fait la ronde ; il sent de loin les étrangers ; et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières , il s'élançe , s'oppose , et par les aboiemens réitérés , des efforts et des cris de colère , il donne l'alarme , avertit et combat : aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers , il se précipite sur eux , les blesse , les déchire , leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever ; mais , content d'avoir vaincu , il se repose sur les dépouilles , n'y touche pas , même pour satisfaire son appétit et donne en même tems des exemples de courage , de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature , en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu , sans le secours du chien , conquérir , dompter , réduire en esclavage les autres animaux ? comment pourrait-il encore aujourd'hui découvrir , chasser , détruire les bêtes sauvages et nuisibles ? Pour se mettre en sûreté , et pour se rendre maître de l'univers vivant , il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux , se concilier avec douceur et par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir , afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien , et le fruit de cet art la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité , plus de vitesse , plus de force , et même plus de courage , que l'homme : la nature les a mieux munis , mieux armés. Ils ont aussi les sens , et sur-tout l'odorat , plus par-



faits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile comme celle du chien , c'est avoir acquis de nouveaux sens et les facultés qui nous manquent. Les machines , les instrumens que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens , pour en augmenter l'étendue , n'approchent pas , même pour l'utilité , de ces machines toutes faites que la nature nous présente , et qui , en suppléant à l'imperfection de notre odorat , nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner : et le chien , fidèle à l'homme , conservera toujours une portion de l'empire , un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande , il règne lui-même à la tête d'un troupeau ; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger : la sûreté , l'ordre et la discipline , sont les fruits de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis , qu'il conduit , qu'il protège , et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre , c'est contre les animaux ennemis ou indépendans qu'éclate son courage , et que son intelligence se déploie toute entière : les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre , dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine , brillant d'une ardeur nouvelle , le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvemens et par ses cris , l'impatience de combattre et le desir de vaincre : marchant ensuite en silence , il cherche à reconnaître le pays , à découvrir , à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces , il les suit pas à pas , et par des accens différens indique le tems , la distance , l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé , pressé , désespérant de trouver son salut

dans la fuite , l'animal se sert aussi de toutes ses facultés , il oppose la ruse à la sagacité. Jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables : pour faire perdre sa trace , il va , vient et revient sur ses pas ; il fait des bonds , il voudrait se détacher de la terre et supprimer les espaces ; il franchit d'un saut les routes , les haies ; passe à la nage les ruisseaux , les rivières : mais , toujours poursuivi , et ne pouvant anéantir son corps , il cherche à en mettre un autre à sa place ; il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté , le faire lever , marcher , fuir avec lui ; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces , lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune , il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint , afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien , par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation , par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui , ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il dénoue les points communs , délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe , toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; et loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent , après avoir triomphé de la ruse , il s'indigne , il redouble d'ardeur , arrive enfin , l'attaque , et , le mettant à mort , étanche dans le sang sa soif et sa haine.

Le penchant pour la chasse ou la guerre nous est commun avec les animaux : l'homme sauvage ne sait que combattre et chasser. Tous les animaux qui aiment la chair , et qui ont de la force et des armes , chassent naturellement. Le lion , le tigre , dont la force est si grande qu'ils sont sûrs de vaincre , chassent seuls et sans art ; les loups , les renards , les chiens sauvages , se réunissent , s'entendent , s'aident , se relaient , et partagent

la proie; et lorsque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le chien domestique, lorsqu'on lui a appris à réprimer son ardeur, à mesurer ses mouvemens, qu'on l'a accoutumé à une marche régulière et à l'espèce de discipline nécessaire à cet art, il chasse avec méthode, et toujours avec succès.

Dans les pays déserts, dans les contrées dépeuplées, il y a des chiens sauvages qui, pour les mœurs, ne diffèrent des loups que par la facilité qu'on trouve à les apprivoiser: ils se réunissent aussi en plus grandes troupes pour chasser et attaquer en force les sangliers, les taureaux sauvages, et même les lions et les tigres. En Amérique, ces chiens sauvages sont de races anciennement domestiques; ils y ont été transportés d'Europe; et quelques-uns ayant été oubliés ou abandonnés dans ces déserts, s'y sont multipliés au point qu'ils se répandent par troupes dans les contrées habitées, où ils attaquent le bétail et insultent même les hommes. On est donc obligé de les écarter par la force, et de les tuer comme les autres bêtes féroces; et les chiens sont tels en effet tant qu'ils ne connaissent pas les hommes: mais lorsqu'on les approche avec douceur, ils s'adoucisent, deviennent bientôt familiers, et demeurent fidèlement attachés à leur maître; au lieu que le loup, quoique pris jeune et élevé dans les maisons, n'est doux que dans le premier âge, ne perd jamais son goût pour la proie, et se livre tôt ou tard à son penchant pour la rapine et la destruction.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive; le seul qui entende son nom, et qui reconnaisse la voix domestique; le seul qui ne se confie point à lui-même; le seul

qui , lorsqu'il a perdu son maître et qu'il ne peut le trouver , l'appelle par ses gémissemens ; le seul qui , dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois , se souviene du chemin et retrouve la route ; le seul enfin dont les talens naturels soient évidens et l'éducation toujours heureuse.

Et de même que de tous les animaux , le chien est celui dont le naturel est le plus susceptible d'impression , et se modifie le plus aisément par les causes morales ; il est aussi de tous celui dont la nature est le plus sujette aux variétés et aux altérations causées par les influences physiques : le tempérament , les facultés , les habitudes du corps , varient prodigieusement ; la forme même n'est pas constante : dans le même pays un chien est très-différent d'un autre chien , et l'espèce est , pour ainsi dire , toute différente d'elle-même dans les différens climats. De là cette confusion , ce mélange et cette variété de races si nombreuses , qu'on ne peut en faire l'énumération : de là ces différences si marquées pour la grandeur de la taille , la figure du corps , l'allongement du museau , la forme de la tête , la longueur et la direction des oreilles et de la queue , la couleur , la qualité , la quantité du poil , etc ; en sorte qu'il ne reste rien de constant , rien de commun à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure , et la faculté de pouvoir tous produire ensemble ; et comme ceux qui diffèrent le plus les uns des autres à tous égards , ne laissent pas de produire des individus qui peuvent se perpétuer en produisant eux-mêmes d'autres individus , il est évident que tous les chiens , quelque différens , quelque variés qu'ils soient , ne font qu'une seule et même espèce.

Mais ce qui est difficile à saisir dans cette nombreuse variété de races différentes , c'est le caractère de la race

primitive , de la race originaire , de la race mère de toutes les autres races : comment reconnaître les effets produits par l'influence du climat , de la nourriture , etc. ? comment les distinguer encore des autres effets , ou plutôt des résultats qui proviennent du mélange de ces différentes races entr'elles , dans l'état de liberté ou de domesticité ? En effet , toutes ces causes altèrent avec le tems les formes les plus constantes , et l'empreinte de la nature ne conserve pas toute sa pureté dans les objets que l'homme a beaucoup maniés. Les animaux assez indépendans pour choisir eux-mêmes leur climat et leur nourriture , sont ceux qui conservent le mieux cette empreinte originaire , et l'on peut croire que , dans ces espèces , le premier , le plus ancien de tous , nous est encore aujourd'hui assez fidèlement représenté par ses descendans : mais ceux que l'homme s'est soumis , ceux qu'il a transportés de climats en climats , ceux dont il a changé la nourriture , les habitudes et la manière de vivre , ont aussi dû changer pour la forme plus que tous les autres ; et l'on trouve en effet bien plus de variété dans les espèces d'animaux domestiques que dans celles des animaux sauvages : et comme parmi les animaux domestiques le chien est de tous celui qui s'est attaché à l'homme de plus près ; celui qui , vivant comme l'homme , vit aussi le plus irrégulièrement ; celui dans lequel le sentiment domine assez pour le rendre docile , obéissant , et susceptible de toute impression , et même de toute contrainte ; il n'est pas étonnant que de tous les animaux ce soit aussi celui dans lequel on trouve les plus grandes variétés pour la figure , pour la taille , pour la couleur et pour les autres qualités.

Quelques circonstances concourent encore à cette altération. Le chien vit assez peu de tems ; il produit



souvent et en assez grand nombre ; et comme il est perpétuellement sous les yeux de l'homme , dès que , par un hasard assez ordinaire à la nature , il se sera trouvé dans quelques individus des singularités ou des variétés apparentes , on aura tâché de les perpétuer en unissant ensemble ces individus singuliers , comme on le fait encore aujourd'hui lorsqu'on veut se procurer de nouvelles races de chiens et d'autres animaux. D'ailleurs , quoique toutes les espèces soient également anciennes , le nombre des générations , depuis la création , étant beaucoup plus grand dans les espèces dont les individus ne vivent que peu de tems , les variétés , les altérations , la dégénération même , doivent en être devenues plus sensibles , puisque ces animaux sont plus loin de leur souche que ceux qui vivent plus long-tems. L'homme est aujourd'hui huit fois plus près d'Adam , que le chien ne l'est du premier chien , puisque l'homme vit quatre-vingts ans , et que le chien n'en vit que dix. Si donc , par quelque cause que ce puisse être , ces deux espèces tendaient également à dégénérer , cette altération serait aujourd'hui huit fois plus marquée dans le chien que dans l'homme.

Les petits animaux éphémères , ceux dont la vie est si courte , qu'ils se renouvellent tous les ans par la génération , sont infiniment plus sujets que les autres animaux aux variétés et aux altérations de tout genre. Il en est de même des plantes annuelles en comparaison des autres végétaux ; il y en a même dont la nature est , pour ainsi dire , artificielle et factice. Le blé , par exemple , est une plante que l'homme a changée au point qu'elle n'existe nulle part dans l'état de nature : on voit bien qu'il a quelque rapport avec l'ivraie , avec les gramens , les cliendents et quelques autres herbes des prairies ; mais on ignore à laquelle de ces herbes

on doit le rapporter : et comme il se renouvelle tous les ans , et que , servant de nourriture à l'homme , il est de toutes les plantes celle qu'il a le plus travaillée , il est aussi de toutes celles dont la nature est le plus altérée. L'homme peut donc non-seulement faire servir à ses besoins , à son usage , tous les individus de l'univers , mais il peut encore , avec le tems , changer , modifier et perfectionner les espèces : c'est même le plus beau droit qu'il ait sur la nature. Avoir transformé une herbe stérile en blé , est une espèce de création dont cependant il ne doit pas s'enorgueillir , puisque ce n'est qu'à la sueur de son front et par des eultures réitérées qu'il peut tirer du sein de la terre ce pain souvent amer qui fait sa subsistance.

Les espèces que l'homme a beaucoup travaillées , tant dans les végétaux que dans les animaux , sont donc celles qui de toutes sont le plus altérées ; et comme quelquefois elles le sont au point qu'on ne peut reconnaître leur forme primitive , comme dans le blé , qui ne ressemble plus à la plante dont il a tiré son origine , il ne serait pas impossible que dans la nombreuse variété des chiens que nous voyons aujourd'hui , il n'y en eût pas un seul de semblable au premier chien , ou plutôt au premier animal de cette espèce , qui s'est peut-être beaucoup altérée depuis la création , et dont la souche a pu par conséquent être très-différente des races qui subsistent actuellement , quoique ces races en soient originairement toutes également provenues.

La nature cependant ne manque jamais de reprendre ses droits dès qu'on la laisse agir en liberté. Le froment jeté sur une terre inculte dégénère à la première année : si l'on recueillait ce grain dégénéré pour le jeter de même , le produit de cette seconde géné-

ration serait encore plus altéré ; et au bout d'un certain nombre d'années et de reproductions , l'homme verrait reparaître la plante originaire du froment , et saurait combien il faut de tems à la nature pour détruire le produit d'un art qui la contraint , et pour se réhabiliter. Cette expérience serait assez facile à faire sur le blé et sur les autres plantes qui tous les ans se reproduisent , pour ainsi dire , d'elles-mêmes dans le même lieu ; mais il ne serait guère possible de la tenter avec quelque espérance de succès sur les animaux qu'il faut rechercher , appareiller , unir , et qui sont difficiles à manier , parce qu'ils nous échappent tous plus ou moins par leur mouvement , et par la répugnance souvent invincible qu'ils ont pour les choses qui sont contraires à leurs habitudes ou à leur naturel. On ne peut donc pas espérer de savoir jamais par cette voie quelle est la race primitive des chiens , non plus que celle des autres animaux , qui , comme le chien , sont sujets à des variétés permanentes ; mais , au défaut de ces connaissances de faits qu'on ne peut acquérir , et qui cependant seraient nécessaires pour arriver à la vérité , on peut rassembler des indices et en tirer des conséquences vraisemblables.

Les chiens qui ont été abandonnés dans les solitudes de l'Amérique , et qui vivent en chiens sauvages depuis cent cinquante ou deux cents ans , quoiqu'originaires de races altérées , puisqu'ils sont provenus des chiens domestiques , ont dû , pendant ce long espace de tems , se rapprocher , au moins en partie de leur forme primitive. Cependant les voyageurs nous disent qu'ils ressemblent à nos levriers : ils disent la même chose des chiens sauvages ou devenus sauvages à Congo , qui , comme ceux d'Amérique , se rassemblent par troupes pour faire la guerre aux tigres , aux lions , etc. Mais

d'autres , sans comparer les chiens sauvages de Saint-Domingue aux levriers , disent seulement qu'ils ont pour l'ordinaire la tête plate et longue , le museau effilé , l'air sauvage , le corps mince et décharné , qu'ils sont très-légers à la course , qu'ils chassent en perfection , qu'ils s'apprivoisent aisément en les prenant tout petits. Ainsi ces chiens sauvages sont extrêmement maigres et légers ; et comme le levrier ne diffère d'ailleurs qu'assez peu du mâtin ou du chien que nous appelons *chien de berger* , on peut croire que ces chiens sauvages sont plutôt de cette espèce que les vrais levriers ; parce que d'autre côté les anciens voyageurs ont dit que les chiens naturels du Canada avaient les oreilles droites comme les renards , et ressemblaient aux mâtins de médiocre grandeur de nos villageois , c'est-à-dire à nos chiens de berger ; que ceux des sauvages des Antilles avaient aussi la tête et les oreilles fort longues , et approchaient de la forme des renards , que les Indiens du Pérou n'avaient pas toutes les espèces de chiens que nous avons en Europe , qu'ils en avaient seulement de grands et de petits qu'ils nommaient *alco* ; que ceux de l'isthme de l'Amérique étaient laids , qu'ils avaient le poil rude et long , ce qui suppose aussi les oreilles droites. Ainsi on ne peut guère douter que les chiens originaires d'Amérique , et qui , avant la découverte de ce nouveau monde , n'avaient eu aucune communication avec ceux de nos climats , ne fussent tous , pour ainsi dire , d'une seule et même race , et que de toutes les races de nos chiens , celle qui en approche le plus ne soit celle des chiens à museau effilé , à oreilles droites et à long poil rude comme les chiens de berger ; et ce qui me fait croire encore que les chiens devenus sauvages à Saint-Domingue ne sont pas de vrais levriers , c'est que comme les levriers sont assez rares en France , on en tire , pour

le roi , de Constantinople et des autres endroits du levant , et que je ne sache pas qu'on en ait jamais fait venir de Saint-Domingue ou de nos autres colonies d'Amérique. D'ailleurs , en recherchant dans la même vue ce que les voyageurs ont dit de la forme des chiens des différens pays , on trouve que les chiens des pays froids ont tous le museau long et les oreilles droites ; que ceux de la Laponie sont petits , qu'ils ont le poil long , les oreilles droites et le museau pointu ; que ceux de Sibérie , et ceux que l'on appelle *chiens-loups* , sont plus gros que ceux de la Laponie , mais qu'ils ont de même les oreilles droites , le poil rude et le museau pointu ; que ceux d'Islande sont aussi à très-peu près semblables à ceux de Sibérie ; et que de même dans les climats chauds , comme au cap de Bonne-Espérance , les chiens naturels du pays ont le museau pointu , les oreilles droites , la queue longue et traînante à terre , le poil clair , mais long et toujours hérissé : que ces chiens sont excellens pour garder les troupeaux , et que par conséquent ils ressemblent , non-seulement par la figure , mais encore par l'instinct , à nos chiens de berger ; que dans d'autres climats encore plus chauds , comme à Madagascar , à Maduré , à Calicut , à Malabar , les chiens originaires de ces pays ont tous le museau long , les oreilles droites , et ressemblent encore à nos chiens de berger ; que quand même on y transporte des mâtins , des épagneuls , des barbets , des dogues , des chiens courans , des levriers , etc. ils dégénèrent à la seconde ou à la troisième génération ; qu'enfin dans les pays excessivement chauds , comme en Guinée , cette dégénération est encore plus prompte , puisqu'au bout de trois ou quatre ans ils perdent leur voix , qu'ils ne produisent plus que des chiens à oreilles droites comme celles des renards ; que les chiens du pays sont



fort laids ; qu'ils ont le museau pointu , les oreilles longues et droites , la queue longue et pointue , sans aucun poil , la peau du corps nue , ordinairement tachetée , et quelquefois d'une seule couleur ; qu'enfin ils sont désagréables à la vue , et plus encore au toucher.

On peut donc déjà présumer avec quelque vraisemblance que le chien de berger est de tous les chiens celui qui approche le plus de la race primitive de cette espèce , puisque dans tous les pays habités par des hommes sauvages , ou même à demi civilisés , les chiens ressemblent à cette sorte de chiens plus qu'à aucune autre ; que dans le continent entier du nouveau monde il n'y en avait pas d'autres ; qu'on les retrouve seuls de même au nord et au midi de notre continent , et qu'en France , où on les appelle communément *chiens de Brie* , et dans les autres climats tempérés , ils sont encore en grand nombre , quoiqu'on se soit beaucoup plus occupé à faire naître ou à multiplier les autres races qui avaient plus d'agrémens , qu'à conserver celle-ci , qui n'a que de l'utilité , et qu'on a par cette raison dédaignée et abandonnée aux paysans chargés du soin des troupeaux. Si l'on considère aussi que ce chien , malgré sa laideur et son air triste et sauvage , est cependant supérieur par l'instinct à tous les autres chiens ; qu'il a un caractère décidé auquel l'éducation n'a point de part ; qu'il est le seul qui naisse , pour ainsi dire , tout élevé , et que , guidé par le seul naturel , il s'attache de lui-même à la garde des troupeaux avec une assiduité , une vigilance , une fidélité singulière ; qu'il les conduit avec une intelligence admirable et non communiquée ; que ses talens font l'étonnement et le repos de son maître , tandis qu'il faut au contraire beaucoup de tems et de peines pour instruire les autres chiens et les dresser aux usages auxquels on les destine ; on se confirmera dans l'opinion

que ce chien est le vrai chien de la nature , celui qu'elle nous a donné pour la plus grande utilité , celui qui a le plus de rapport avec l'ordre général des êtres vivans , qui ont mutuellement besoin les uns des autres , celui enfin qu'on doit regarder comme la souche et le modèle de l'espèce entière.

Et de même que l'espèce humaine paraît agreste , contrefaite et rapetissée dans les climats glacés du nord , qu'on ne trouve d'abord que de petits hommes fort laids en Laponie , en Groenland , et dans tous les pays où le froid est excessif , mais qu'ensuite dans le climat voisin et moins rigoureux on voit tout-à-coup paraître la belle race des Finlandois , des Danois , etc. qui , par leur figure , leur couleur et leur grande taille , sont peut-être les plus beaux de tous les hommes ; on trouve aussi dans l'espèce des chiens le même ordre et les mêmes rapports. Les chiens de Laponie sont très-laits , très-petits , et n'ont pas plus d'un pied de longueur. Ceux de Sibérie , quoique moins laids , ont encore les oreilles droites et l'air agreste et sauvage ; tandis que dans le climat voisin , où l'on trouve les beaux hommes dont nous venons de parler , on trouve aussi les chiens de la plus belle et de la plus grande taille. Les chiens de Tartarie , d'Albanie , du nord de la Grèce , du Danemark , de l'Irlande , sont les plus grands , les plus forts et les plus puissans de tous les chiens : on s'en sert pour tirer des voitures. Ces chiens , que nous appelons *chiens d'Irlande* , ont une origine très-ancienne , et se sont maintenus , quoiqu'en petit nombre , dans le climat dont ils sont originaires. Les anciens les appelaient chiens d'Épire , chiens d'Albanie ; et Pline rapporte , en termes aussi élégans qu'énergiques , le combat d'un de ces chiens contre un lion , et ensuite contre un éléphant. Ces chiens sont beaucoup plus grands que nos plus

grands mâtins. Comme ils sont fort rares en France , je n'en ai jamais vu qu'un , qui me parut avoir , tout assis , près de cinq pieds de hauteur , et ressembler pour la forme au chien que nous appelons *grand danois* ; mais il en différait beaucoup par l'énormité de sa taille : il était tout blanc et d'un naturel doux et tranquille.

Tous les chiens , de quelque race et de quelque pays qu'ils soient , perdent leur poil dans les climats excessivement chauds , et , comme nous l'avons dit , ils perdent aussi leur voix. Dans de certains pays ils sont tout-à-fait muets , dans d'autres ils ne perdent que la faculté d'aboyer ; ils hurlent comme les loups , ou glapissent comme les renards. Ils semblent par cette altération se rapprocher de leur état de nature ; car ils changent aussi pour la forme et pour l'instinct : ils deviennent laids et prennent tous des oreilles droites et pointues. Ce n'est aussi que dans les climats tempérés que les chiens conservent leur ardeur , leur courage , leur sagacité , et les autres talens qui leur sont naturels. Ils perdent donc tout lorsqu'on les transporte dans des climats trop chauds : mais comme si la nature ne voulait jamais rien faire d'absolument inutile , il se trouve que dans ces mêmes pays où les chiens ne peuvent plus servir à aucun des usages auxquels nous les employons , on les recherche pour la table , et que les nègres en préfèrent la chair à celle de tous les autres animaux. On conduit les chiens au marché pour les vendre : on les achète plus cher que le mouton , le chevreau , plus cher même que tout autre gibier ; enfin le mets le plus délicieux d'un festin chez les nègres est un chien rôti. On pourrait croire que le goût si décidé qu'ont ces peuples pour la chair de cet animal vient du changement de qualité de cette même chair , qui , quoique très-mauvaise à manger dans nos climats

tempérés , acquiert peut-être un autre goût dans ces climats brûlans : mais ce qui me fait penser que cela dépend plutôt de la nature de l'homme que de celle du chien , c'est que les sauvages du Canada , qui habitent un pays froid , ont le même goût que les nègres pour la chair du chien , et que nos missionnaires en ont quelquefois mangé sans dégoût. « Les chiens ser-  
 » vent en guise de mouton pour être mangés en festin ,  
 » dit le P. Sabard Théodat. Je me suis trouvé diverses  
 » fois à des festins de chien. J'avoue véritablement que  
 » du commencement cela me faisait horreur : mais je  
 » n'en eus pas mangé deux fois , que j'en trouvai la  
 » chair bonne , et de goût un peu approchant de celle  
 » du porc » .

Dans nos climats , les animaux sauvages qui approchent le plus du chien , et sur-tout du chien à oreilles droites , du chien de berger , que je regarde comme la souche et le type de l'espèce entière , sont le renard et le loup ; et comme la conformation intérieure est presque entièrement la même , et que les différences extérieures sont assez légères , j'ai voulu essayer s'ils pourraient produire ensemble : j'espérais qu'au moins on parviendrait à les faire accoupler , et que s'ils ne produisaient pas des individus féconds , ils engendraient des espèces de mulets qui auraient participé de la nature des deux. Pour cela , j'ai fait élever une louve prise dans les bois à l'âge de deux ou trois mois , avec un mâtin de même âge. Ils étaient enfermés ensemble et seuls dans une assez grande cour , où aucune autre bête ne pouvait entrer , et où ils avaient un abri pour se retirer. Ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre aucun individu de leur espèce , ni même aucun homme que celui qui était chargé du soin de leur porter tous les jours à manger. On les a gardés

trois ans , toujours avec la même attention , et sans les contraindre ni les enchaîner. Pendant la première année , ces jeunes animaux jouaient perpétuellement ensemble , et paraissaient s'aimer beaucoup. A la seconde année ils commencèrent par se disputer la nourriture , quoiqu'on leur en donnât plus qu'il ne leur en fallait. La querelle venait toujours de la louve. On leur portait de la viande et des os sur un grand plat de bois que l'on posait à terre : dans l'instant même la louve , au lieu de se jeter sur la viande , commençait à éarter le chien , et prenait ensuite le plat par la tranche si adroitement , qu'elle ne laissait rien tomber de ce qui était dessus , et emportait le tout en fuyant ; et comme elle ne pouvait sortir , je l'ai vue souvent faire cinq ou six fois de suite le tour de la cour , tout le long des murailles , toujours tenant le plat de niveau entre ses dents , et ne le reposer à terre que pour reprendre haleine et pour se jeter sur la viande avec voracité , et sur le chien avec fureur lorsqu'il voulait approcher. Le chien était plus fort que la louve ; mais comme il était plus doux , ou plutôt moins féroce , on craignit pour sa vie , et on lui mit un collier. Après la deuxième année , les querelles étaient encore plus vives et les combats plus fréquens , et on mit aussi un collier à la louve , que le chien commençait à ménager beaucoup moins que dans les premiers tems. Pendant ces deux ans il n'y eut pas le moindre signe de chaleur ou de désir , ni dans l'un ni dans l'autre : ce ne fut qu'à la fin de la troisième année que ces animaux commencèrent à ressentir les impressions de l'ardeur du rut , mais sans amour ; car , loin que cet état les adoucit ou les rapprochât l'un de l'autre , ils n'en devinrent que plus intraitables et plus féroces ; ce n'étaient plus que des hurlemens de



douleur mêlés à des cris de colère ; ils maigrissent tous deux en moins de trois semaines , sans jamais s'approcher autrement que pour se déchirer : enfin ils s'acharnèrent si fort l'un contre l'autre , que le chien tua la louve , qui était devenue la plus maigre et la plus faible , et l'on fut obligé de tuer le chien quelques jours après , parce qu'au moment qu'on voulut le mettre en liberté , il fit un grand dégât en se lançant avec fureur sur les volailles , sur les chiens , et même sur les hommes.

La plus ou moins grande perfection des sens , qui ne fait pas dans l'homme une qualité éminente ni même remarquable , fait dans les animaux tout leur mérite , et produit comme cause tous les talents dont leur nature peut être susceptible. Je n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération de toutes les qualités d'un chien de chasse ; on sait assez combien l'excellence de l'odorat , jointe à l'éducation , lui donne d'avantage et de supériorité sur les autres animaux : mais ces détails n'appartiennent que de loin à l'histoire naturelle ; et d'ailleurs les ruses et les moyens , quoiqu'émérés de la simple nature , que les animaux sauvages mettent en œuvre pour se dérober à la recherche ou pour éviter la poursuite et les atteintes des chiens , sont peut-être plus merveilleux que les méthodes les plus fines de l'art de la chasse.

Le chien , lorsqu'il vient de naître , n'est pas encore entièrement achevé. Dans cette espèce , comme dans celle de tous les animaux qui produisent en grand nombre , les petits , au moment de leur naissance , ne sont pas aussi parfaits que dans les animaux qui n'en produisent qu'un ou deux. Les chiens naissent communément avec les yeux fermés : les deux paupières ne sont pas simplement collées , mais adhérentes par

une membrane qui se déchire lorsque le muscle de la paupière supérieure est devenu assez fort pour la relever et vaincre cet obstacle ; et la plupart des chiens n'ont les yeux ouverts qu'au dixième ou douzième jour. Dans ce même tems , les os du crâne ne sont pas achevés ; le corps est bouffi , le museau gonflé , et leur forme n'est pas encore bien dessinée : mais en moins d'un mois ils apprennent à faire usage de tous leurs sens , et prennent ensuite de la force et un prompt accroissement. Au quatrième mois ils perdent quelques-unes de leurs dents , qui , comme dans les autres animaux , sont bientôt remplacées par d'autres qui ne tombent plus. Ils ont en tout quarante-deux dents ; savoir , six incisives en haut et six en bas , deux canines en haut et deux en bas , quatorze mâchelières en haut et douze en bas : mais cela n'est pas constant ; il se trouve des chiens qui ont plus ou moins de dents mâchelières. Dans ce premier âge , les mâles comme les femelles s'accroupissent un peu pour pisser ; ce n'est qu'à neuf ou dix mois que les mâles , et même quelques femelles , commencent à lever la cuisse ; et c'est dans ce même tems qu'ils commencent à être en état d'engendrer. Le mâle peut s'accoupler en tout tems ; mais la femelle ne le reçoit que dans des tems marqués : c'est ordinairement deux fois par an , et plus fréquemment en hiver qu'en été. La chaleur dure dix , douze et quelquefois quinze jours : elle se marque par des signes extérieurs ; les parties de la génération sont humides , gonflées et proéminentes au dehors ; il y a un petit écoulement de sang tant que cette ardeur dure , et cet écoulement , aussi bien que le gonflement de la vulve , commence quelques jours avant l'accouplement. Le mâle sent de loin la femelle dans cet état , et la recherche ; mais ordinairement elle ne se livre

que six ou sept jours après qu'elle a commencé à entrer en chaleur. On a reconnu qu'un seul accouplement suffit pour qu'elle conçoive , même en grand nombre : cependant , lorsqu'on la laisse en liberté , elle s'accouple plusieurs fois par jour avec tous les chiens qui se présentent ; on observe seulement que lorsqu'elle peut choisir , elle préfère toujours ceux de la plus grosse et de la plus grande taille , quelque laids et quelque disproportionnés qu'ils puissent être : aussi arrive-t-il assez souvent que de petites chiennes qui ont reçu des mâles , périssent en faisant leurs petits.

Une chose que tout le monde sait , et qui cependant n'en est pas moins une singularité de la nature , c'est que dans l'accouplement ces animaux ne peuvent se séparer , même après la consommation de l'acte de la génération : tant que l'état d'érection et de gonflement subsiste , ils sont forcés de demeurer unis ; et cela dépend sans doute de leur conformation. Le chien a non-seulement , comme plusieurs autres animaux , un os dans la verge ; mais les corps caverneux forment dans le milieu une espèce de bourrelet fort apparent , et qui se gonfle beaucoup dans l'érection. La chienne , qui de toutes les femelles est peut-être celle dont le clitoris est le plus considérable et le plus gros dans le tems de la chaleur , présente de son côté un bourrelet , ou plutôt une tumeur ferme et saillante , dont le gonflement , aussi bien que celui des parties voisines , dure peut-être bien plus long-tems que celui du mâle , et suffit peut-être aussi pour le retenir malgré lui : car au moment que l'acte est consommé , il change de position ; il se remet à pied pour se reposer sur ses quatre jambes ; il a même l'air triste , et les efforts pour se séparer ne viennent jamais de la femelle.

Les chiennes portent neuf semaines , c'est-à-dire

soixante-trois jours, quelquefois soixante-deux ou soixante-un, et jamais moins de soixante : elles produisent six, sept, et quelquefois jusqu'à douze petits ; celles qui sont de la plus grande et de la plus forte taille produisent en plus grand nombre que les petites, qui souvent ne font que quatre ou cinq, et quelquefois qu'un ou deux petits, sur-tout dans les premières portées, qui sont toujours moins nombreuses que les autres dans tous les animaux.

Les chiens, quoique très-ardens en amour, ne laissent pas de durer ; il ne paraît pas même que l'âge diminue leur ardeur : ils s'accouplent et produisent pendant toute la vie, qui est bornée à quatorze ou quinze ans, quoiqu'on en ait gardé quelques-uns jusqu'à vingt. La durée de la vie est dans le chien, comme dans les autres animaux, proportionnelle au tems de l'accroissement : il est environ deux ans à croître ; il vit aussi sept fois deux ans. L'on peut connaître son âge par les dents, qui, dans la jeunesse, sont blanches, tranchantes et pointues, et qui, à mesure qu'il vieillit, deviennent noires, mousses et inégales. On le connaît aussi par le poil ; car il blanchit sur le museau, sur le front et autour des yeux.

Ces animaux, qui, de leur naturel, sont très-vigilans, très-aetifs, et qui sont faits pour le plus grand mouvement, deviennent dans nos maisons, par la surcharge de la nourriture, si pesans et si paresseux, qu'ils passent toute leur vie à ronfler, dormir et manger. Ce sommeil presque continuel est accompagné de rêves, et c'est peut-être une douce manière d'exister. Ils sont naturellement voraces ou gourmands, et cependant ils peuvent se passer de nourriture pendant long-tems. Il y a dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, l'histoire d'une chienne qui, ayant été oubliée dans une

maison de campagne , a vécu quarante jours sans autre nourriture que l'étoffe ou la laine d'un matelas qu'elle avait déchiré. Il paraît que l'eau leur est encore plus nécessaire que la nourriture. Ils boivent souvent et abondamment : on croit même vulgairement que quand ils manquent d'eau pendant long-tems , ils deviennent enragés. Une chose qui leur est particulière , c'est qu'ils paraissent faire des efforts et souffrir toutes les fois qu'ils rendent leurs excréments : ce n'est pas , comme le dit Aristote , parce que les intestins deviennent plus étroits en approchant de l'anus ; il est certain , au contraire , que dans le chien , comme dans les autres animaux , les gros boyaux s'élargissent toujours de plus en plus , et que le rectum est plus large que le colon. La sécheresse du tempérament de cet animal suffit pour produire cet effet , et les étranglemens qui se trouvent dans le colon sont trop loin pour qu'on puisse l'attribuer à la conformation des intestins.

Le chien de berger est la souche de l'arbre généalogique des chiens ; ce chien , transporté dans les climats rigoureux du nord , s'est enlaidi et rapetissé chez les Lapons , et paraît s'être maintenu et même perfectionné en Islande , en Russie , en Sibérie , dont le climat est un peu moins rigoureux , et où les peuples sont un peu plus civilisés. Ces changemens sont arrivés par la seule influence de ces climats , qui n'a pas produit une grande altération dans la forme ; car tous ces chiens ont les oreilles droites , le poil épais et long , l'air sauvage , et ils n'aboient pas aussi fréquemment ni de la même manière que ceux qui , dans les climats plus favorables , se sont perfectionnés davantage. Le chien d'Islande est le seul qui n'ait pas les oreilles entièrement droites ; elles sont un peu pliées par leur extrémité : aussi l'Islande est de tous ces pays du nord l'un des plus



anciennement habités par des hommes à demi civilisés.

Le même chien de berger , transporté dans des climats tempérés , et chez des peuples entièrement policés , comme en Angleterre , en France , en Allemagne , aura perdu son air sauvage , ses oreilles droites , son poil rude , épais et long , et sera devenu dogue , chien courant et mâtin , par la seule influence de ces climats. Le mâtin et le dogue ont encore les oreilles en partie droites ; elles ne sont qu'à demi pendantes , et ils ressemblent assez par leurs mœurs et par leur naturel sanguinaire au chien duquel ils tirent leur origine. Le chien courant est celui des trois qui s'en éloigne le plus : les oreilles longues , entièrement pendantes , la douceur , la docilité , et , si on peut le dire , la timidité de ce chien , sont autant de preuves de la grande dégénération , ou , si l'on veut , de la grande perfection qu'a produite une longue domesticité , jointe à une éducation soignée et suivie.

Le chien courant , le braque et le basset ne font qu'une seule et même race de chiens ; car l'on a remarqué que dans la même portée il se trouve assez souvent des chiens courans , des braques et des bassets , quoique la lice n'ait été couverte que par l'un de ces trois chiens. J'ai accollé le braque de Bengale au braque commun , parce qu'il n'en diffère en effet que par la robe , qui est mouchetée ; et j'ai joint de même le basset à jambes torses au basset ordinaire , parce que le défaut dans les jambes de ce chien ne vient originairement que d'une maladie semblable au rachitis , dont quelques individus ont été atteints , et dont ils ont transmis le résultat , qui est la déformation des os , à leurs descendans.

Le chien courant , transporté en Espagne et en

Barbarie, où presque tous les animaux ont le poil fin, long et fourni, sera devenu épagneul et barbet : le grand et le petit épagneul, qui ne diffèrent que par la taille, transportés en Angleterre, ont changé de couleur du blanc au noir, et sont devenus, par l'influence du climat, grand et petit gredins, auxquels on doit joindre le pyrame, qui n'est qu'un gredin noir comme les autres, mais marqué de feu aux quatre pattes, aux yeux et au museau.

Le mâtin, transporté au Nord, est devenu grand danois, et, transporté au Midi, est devenu levrier. Les grands levriers viennent du Levant; ceux de taille médioere, d'Italie; et ces levriers d'Italie, transportés en Angleterre, sont devenus levrons, c'est-à-dire levriers encore plus petits.

Le grand danois, transporté en Irlande, en Ukraine, en Tartarie, en Epire, en Albanie, est devenu ehien d'Irlande, et c'est le plus grand de tous les chiens.

Le dogue, transporté d'Angleterre en Danemark, est devenu petit danois; et ce même petit danois, transporté dans les climats chauds, est devenu chien-turc. Toutes ces races, avec leurs variétés, n'ont été produites que par l'influence du climat, jointe à la douceur de l'abri, à l'effet de la nourriture et au résultat d'une éducation soignée. Les autres ehien ne sont pas de races pures, et proviennent du mélange de ces premières races.

Le levrier et le mâtin ont produit le levrier métis, que l'on appelle aussi *levrier à poil de loup*. Ce métis a le museau moins effilé que le frane levrier, qui est très-rare en France.

Le grand danois et le grand épagneul ont produit ensemble le chien de Calabre, qui est un beau chien

à longs poils touffus, et plus grand par la taille que les plus gros mâtins.

L'épagneul et le basset produisent un autre chien que l'on appelle *burgos*.

L'épagneul et le petit danois produisent le chien-lion, qui est maintenant fort rare.

Les chiens à longs poils, fins et frisés, que l'on appelle *bouffes*, et qui sont de la taille des plus grands barbets, viennent du grand épagneul et du barbet.

Le petit barbet vient du petit épagneul et du barbet.

Le dogue produit avec le mâtin un chien métis que l'on appelle *dogue de forte race*, qui est beaucoup plus gros que le vrai dogue, ou dogue d'Angleterre, et qui tient plus du dogue que du mâtin.

Le doguin vient du dogue d'Angleterre et du petit danois. <sup>1</sup>

Tous ces chiens sont des métis simples, et viennent du mélange de deux races pures; mais il y a encore d'autres chiens qu'on pourrait appeler *doubles métis*, parce qu'ils viennent du mélange d'une race pure et d'une race déjà mêlée.

Le roquet est un double métis qui vient du doguin et du petit danois.

Le chien d'Alicante est aussi un double métis qui vient du doguin et du petit épagneul.

Le chien de Malte ou bichon est encore un double métis qui vient du petit épagneul et du petit barbet.

Enfin il y a des chiens qu'on pourrait appeler *triples métis*, parce qu'ils viennent du mélange de deux races déjà mêlées toutes deux: tel est le chien d'Artois, Issois ou Quatre-vingt, qui vient du doguin et du roquet; tels sont encore les chiens que l'on appelle vulgairement

---

<sup>1</sup> Le Carlin.

*chiens des rues*, qui ressemblent à tous les chiens en général sans ressembler à aucun en particulier, parce qu'ils proviennent du mélange de races déjà plusieurs fois mêlées.

### ADDITION A L'ARTICLE

### DU CHIEN.

**M.** de Mailly, de l'académie de Dijon, connu par plusieurs bons ouvrages de littérature, m'a communiqué un fait qui mérite de trouver place dans l'histoire naturelle du chien. Voici l'extrait de la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet, le 6 octobre 1772 :

« Le curé de Norges, près de Dijon, possède une  
 » chienne qui, sans avoir jamais porté ni mis bas, a  
 » cependant tous les symptômes qui caractérisent ces  
 » deux manières d'être. Elle entre en chaleur à peu  
 » près dans le même tems que tous les autres animaux  
 » de son espèce, avec cette différence, qu'elle ne souffre  
 » aucun mâle : elle n'en a jamais reçu. Au bout du  
 » tems ordinaire de sa portée, ses mamelles se remplissent  
 » comme si elle était en gésine, sans que son lait  
 » soit provoqué par aucune traite particulière, comme  
 » il arrive quelquefois à d'autres animaux auxquels on  
 » en tire, ou quelque substance fort semblable, en fatiguant  
 » leurs mamelles. Il n'y a rien ici de pareil; tout  
 » se fait selon l'ordre de la nature, et le lait paraît être  
 » si bien dans son caractère, que cette chienne a déjà  
 » allaité des petits qu'on lui a donnés, et pour lesquels  
 » elle a autant de tendresse, de soins et d'attention,  
 » que si elle était leur véritable mère. Elle est actuellement  
 » dans ce cas, et je n'ai l'honneur de vous assurer  
 » que ce que je vois. Une chose plus singulière peut-

» être, est que la même chienne, il y a deux ou trois  
 » ans, allaita deux chats, dont l'un contracta si bien  
 » les inclinations de sa nourrice, que son cri s'en res-  
 » sentit; au bout de quelque tems, on s'aperçut qu'il  
 » ressemblait beaucoup plus à l'aboiement du chien  
 » qu'au miaulement du chat. »

Si ce fait de la production du lait, sans aecouple-  
 ment et sans prégnation, était plus fréquent dans les  
 animaux quadrupèdes femelles, ce rapport les rappro-  
 cherait des oiseaux femelles qui produisent des œufs  
 sans le concours du mâle.

## VARIÉTÉS DANS LES CHIENS.

Il y avait, ces années dernières, à la foire Saint-  
 Germain, un chien de Sibérie, qui nous a paru assez  
 différent de ceux qui sont gravés, pour que nous en ayons  
 retenu une courte description. Il était couvert d'un  
 poil beaucoup plus long, et qui tombait presque à terre.  
 Au premier coup d'œil, il ressemblait à un gros bichon;  
 mais ses oreilles étaient droites, et en même tems beau-  
 coup plus grandes. Il était tout blanc, et avait vingt  
 pouces et demi de longueur depuis le bout du nez jus-  
 qu'à l'extrémité du corps, onze pouces neuf lignes de  
 hauteur, mesuré aux jambes de derrière et onze pouces  
 trois lignes à celles de devant; l'œil d'un brun châtain;  
 le bout du nez noirâtre, ainsi que le tour des narines  
 et le bord de l'ouverture de la gueule. Les oreilles,  
 qu'il porte toujours droites, sont très-garnies de poil,  
 d'un blanc jaune en dedans, et fauve sur les bords et  
 aux extrémités. Les longs poils qui lui couvrent la tête,  
 lui cachent en partie les yeux, et tombent jusque sur  
 le nez; les doigts et les ongles des pieds sont aussi ca-  
 chés par les longs poils des jambes, qui sont de la



même grandeur que ceux du corps; la queue, qui se recourbe comme celle du chien-loup, est aussi couverte de très-grands poils pendans, longs en général de sept à huit pouces. C'est le chien le plus vêtu et le mieux fourré de tous les chiens.

D'autres chiens amenés à Paris par des Russes, en 1759, et auxquels ils donnaient le nom de *chiens de Sibérie*, étaient d'une race très-différente du précédent. Ils étaient de grosseur égale; le mâle et la femelle, à peu près de la grandeur des lièvres de moyenne taille, le nez pointu, les oreilles demi-droites, un peu pliées par le milieu. Ils n'étaient point effilés comme les lièvres, mais bien ronds sous le ventre. Leur queue avait environ huit à neuf pouces de long, assez grosse et obtuse à son extrémité. Ils étaient de couleur noire et sans poils blancs; la femelle en avait seulement une touffe grise au milieu de la tête, et le mâle une touffe de même couleur au bout de la queue. Ils étaient si caressans, qu'ils en étaient incommodés, et d'une gourmandise ou plutôt d'une voracité si grande, qu'on ne pouvait jamais les rassasier; ils étaient en même tems d'une mal-propreté insupportable, et perpétuellement en quête pour assouvir leur faim. Leurs jambes n'étaient ni trop grosses ni trop menues: mais leurs pattes étaient larges, plates et même fort épatées; enfin leurs doigts étaient unis par une petite membrane. Leur voix était très-forte. Ils n'avaient nulle inclination à mordre, et caressaient indistinctement tout le monde; mais leur vivacité était au dessus de toute expression.

La plupart des chiens du Groenland sont blancs; mais il s'en trouve aussi de noirs et d'un poil très-épais. Ils hurlent et grognent plutôt qu'ils n'aboient: ils sont stupides, et ne sont propres à aucune sorte de

chasse ; on s'en sert néanmoins pour tirer des traîneaux , auxquels ont les attelle au nombre de quatre ou six. Les Groenlandais en mangent la chair , et se font des habits de leurs peaux.

Les chiens du Kamtschatka sont grossiers , rudes et demi-sauvages comme leurs maîtres. Ils sont communément blancs ou noirs , plus agiles et plus vifs que nos chiens. Ils mangent beaucoup de poisson. On les fait servir à tirer des traîneaux. On leur donne toute liberté pendant l'été : on ne les rassemble qu'au mois d'octobre pour les atteler aux traîneaux ; et pendant l'hiver on les nourrit avec une espèce de pâte faite de poisson qu'on laisse fermenter dans une fosse. On fait chauffer et presque cuire ce mélange avant de le leur donner.

Il paraît , par ces deux derniers passages tirés des voyageurs , que la race des chiens de Groenland et de Kamtschatka , et peut-être des autres climats septentrionaux , ressemble plus aux chiens d'Islande qu'à toutes autres races de chiens ; car la description que nous avons donnée ci-dessus des deux chiens amenés de Russie à Paris , aussi bien que les notices qu'on vient de lire sur les chiens de Groenland et sur ceux du Kamtschatka , conviennent assez entr'elles , et peuvent se rapporter également à notre chien d'Islande.

On a vu dans l'histoire et la description que j'ai données des différentes races de chiens , que celle du chien de berger paraît être la souche ou tige commune de toutes les autres races , et j'ai rendu cette conjecture probable par quelques faits et par plusieurs comparaisons. Ce chien de berger , que je regarde comme le vrai chien de nature , se trouve dans presque tous les pays du monde. MM. Cook et Forster nous disent , « qu'ils remarquèrent à la nouvelle Zélande un grand

» nombre de chiens que les habitans du pays paraissent  
 » aimer beaucoup , et qu'ils tenaient attachés dans leurs  
 » pirogues par le milieu du ventre. Ces chiens étaient  
 » de l'espèce à longs poils , et ils ressemblaient beau-  
 » coup au chien de berger de M. de Buffon. Ils étaient  
 » de diverses couleurs , les uns tachés , ceux-ci entiè-  
 » rement noirs , et d'autres parfaitement blancs. Ces  
 » chiens se nourrissent de poisson ou des mêmes ali-  
 » mens que leurs maîtres , qui ensuite les tuent pour  
 » manger leur chair et se vêtir de leurs peaux. De plu-  
 » sieurs de ces animaux qu'ils nous vendirent , les vieux  
 » ne voulurent rien manger ; mais les jeunes s'accou-  
 » tumèrent à nos provisions.

» A la nouvelle Zélande , disent les mêmes voya-  
 » geurs , et suivant les relations des premiers voyages  
 » aux îles tropiques de la mer du sud , les chiens sont  
 » les animaux les plus stupides et les plus tristes du  
 » monde ; ils ne paraissent pas avoir plus de sagacité  
 » que nos moutons ; et comme à la nouvelle Zélande  
 » on ne les nourrit que de poisson , et seulement de  
 » végétaux dans les îles de la mer du sud ; ces alimens  
 » peuvent avoir contribué à changer leur instinct. »

M. Forster ajoute « que la race des chiens des îles  
 » de la mer du sud ressemble beaucoup aux chiens de  
 » berger ; mais leur tête est , dit-il , prodigieusement  
 » grosse. Ils ont des yeux d'une petitesse remarquable,  
 » des oreilles pointues , le poil long , et une queue  
 » courte et touffue. Ils se nourrissent sur-tout de fruits  
 » aux îles de la Société ; mais sur les îles basses et à la  
 » nouvelle Zélande , ils ne mangent que du poisson.  
 » Leur stupidité est extrême. Ils aboient rarement ou  
 » presque jamais ; mais ils hurlent de tems en tems.  
 » Ils ont l'odorat très-faible , et ils sont excessivement  
 » paresseux. Les naturels les engraisent pour leur chair,

» qu'ils aiment passionnément , et qu'ils préfèrent à  
 » celle du cochon : ils fabriquent d'ailleurs avec leurs  
 » poils des ornemens ; ils en font des franges , des cui-  
 » rasses aux îles de la Société , et ils en garnissent leurs  
 » vêtemens à la nouvelle Zélande. »

On trouve également les chiens comme indigènes dans l'Amérique méridionale , où on les a nommés *chiens des bois* , parce qu'on ne les a pas encore réduits, comme nos chiens , en domesticité constante.

Il y a en effet plusieurs animaux que les habitans de la Guiane ont nommés *chiens des bois* , et qui méritent ce nom , puisqu'ils s'accouplent et produisent avec les chiens domestiques. La première espèce est celle de laquelle M. de la Borde nous a envoyé la dépouille. Cet animal avait deux pieds quatre pouces de longueur ; la tête , six pouces neuf lignes , depuis le bout du nez jusqu'à l'occiput : elle est arquée à la hauteur des yeux , qui sont placés à cinq pouces trois lignes de distance du bout du nez. On voit que ses dimensions sont à peu près les mêmes que celles du chien de berger , et c'est aussi la race de chien à laquelle cet animal de la Guiane ressemble le plus ; car il a , comme le chien de berger , les oreilles droites et courtes , et la forme de la tête toute pareille : mais il n'en a pas les longs poils sur le corps , la queue et les jambes. Il ressemble au loup par le poil , au point de s'y méprendre , sans cependant avoir ni l'encolure ni la queue du loup. Il a le corps plus gros que le chien de berger , les jambes et la queue un peu plus petites ; le bord des paupières est noir , ainsi que le bout du museau ; les joues sont rayées de deux petites bandes noirâtres ; les moustaches sont noires ; les plus grands poils ont deux pouces cinq lignes. Les oreilles n'ont que deux pouces de lon-

gueur sur quatorze lignes de largeur à leur base ; elles sont garnies , à l'entrée , d'un poil blanc jaunâtre , et couvertes d'un poil court roux , mêlé de brun. Cette couleur rousse s'étend des oreilles jusque sur le cou ; elle devient grisâtre vers la poitrine , qui est blanche ; et tout le milieu du ventre est d'un blanc jaunâtre , ainsi que le dedans des cuisses et des jambes de devant. Le poil de la tête et du corps est mélangé de noir , de fauve , de gris et de blanc. Le fauve domine sur la tête et les jambes ; mais il y a plus de gris sur le corps , à cause du grand nombre de poils blancs qui y sont mêlés. Les jambes sont menues , et le poil en est court ; il est , comme celui des pieds , d'un brun foncé , mêlé d'un peu de roux. Les pieds sont petits , et n'ont que dix-sept lignes jusqu'à l'extrémité du plus long doigt ; les ongles des pieds de devant ont cinq lignes et demie : le premier des ongles internes est plus fort que les autres ; il a six lignes de longueur et trois lignes de largeur à sa naissance : ceux des pieds de derrière ont cinq lignes. Le tronçon de la queue a onze pouces ; il est couvert d'un petit poil jaunâtre tirant sur le gris ; le dessus de la queue a quelques nuances de brun , et son extrémité est noire.

Plusieurs personnes m'ont assuré qu'il y a de plus dans l'intérieur des terres de la Guiane , sur-tout dans les grands bois du canton d'Oyapok , une autre espèce de chiens des bois , plus petite que la précédente , dont le poil est noir et fort long , la tête très-grosse et le museau plus allongé. Les sauvages élèvent ces animaux pour la chasse des agoutis et des acouchis. Ces petits chiens des bois s'accouplent aussi avec les chiens d'Europe , et produisent des métis que les sauvages estiment beaucoup , parce qu'ils ont encore plus de talent pour la chasse que les chiens des bois.



Au reste , ces deux espèces chassent les agoutis , les paeas , etc. ; ils s'en saisissent et les tuent : faute de gibier , ils montent sur les arbres dont ils aiment les fruits , tels que ceux du bois rouge , etc. Ils marchent par troupes de six ou sept. Ils ne s'apprivoisent que difficilement , et conservent toujours un caractère de méchanceté.

En 1783 , mon fils amena de Pétersbourg à Paris un chien et une chienne d'une race différente de toutes celles dont j'ai donné la description. Le chien , quoiqu'encore fort jeune , était déjà plus grand que le plus grand danois ; son corps était plus allongé et plus étroit à la partie des reins , la tête un peu plus petite , la physionomie fine et le museau fort allongé ; les oreilles étaient pendantes comme dans le danois et le levrier , les jambes fines et les pieds petits. Ce chien avait la queue pendante et touchant à terre dans ses momens de repos ; mais dans les mouvemens de liberté , il la portait élevée , et les grands poils dont elle était garnie , formaient un panache replié en avant. Il diffère des grands levriers non seulement par la grande longueur de corps , mais encore par les grands poils qui sont autour des oreilles , sur le cou , sous le ventre , sur la dernière des jambes de devant , sur les cuisses et sur la queue , où ils sont le plus longs.

Il est presque entièrement couvert de poil blanc , à l'exception de quelques taches grisâtres qui sont sur le dos et entre les yeux et les oreilles. Le tour des yeux et le bout du nez sont noirs ; l'iris de l'œil est d'un jaune rougeâtre assez clair. Les oreilles , qui finissent en pointe sont jaunes et bordées de noir , le poil est brun autour du conduit auditif et sur une partie du dessus de l'oreille. La queue , longue d'un pied neuf pouces , et très-garnie de poils blancs , longs de cinq pouces ;

ils n'ont sur le corps que treize lignes, sous le ventre deux pouces deux lignes et sur les cuisses trois pouces.

La femelle était un peu plus petite que le mâle dont nous venons de donner la description; sa tête était plus étroite, et le museau plus effilé. En général, cette chienne était de forme plus légère que le chien, en proportion plus garnie de longs poils. Ceux du mâle étaient blancs presque sur tout le corps, au lieu que la femelle avait de très-grandes taches d'un brun marron sur les épaules, sur le dos, sur le train de derrière et sur la queue, qu'elle relevait moins souvent; mais par tous les autres caractères, elle ressemblait au mâle.

#### DES CHIENS MÉTIS.

On a vu en Champagne, dans l'année 1776, entre Vitry-le-Français et Châlons, dans une des terres de M. le comte du Hamel, une portée de huit louveteaux, dont six étaient d'un poil roux bien décidé, le septième d'un poil tout-à-fait noir, avec les pattes blanches, et le huitième de couleur fauve mêlée de gris. Ces louveteaux, remarquables par leur couleur, n'ont pas quitté le bois où ils étaient nés, et ils ont été vus très-souvent par les habitans des villages d'Ablancourt et de la Chaussée, voisins de ce bois. On m'a assuré que ces louveteaux provenaient de l'accouplement d'un chien avec une louve, parce que les louveteaux roux ressemblaient, au point de s'y méprendre, à un chien du voisinage. Néanmoins, avec cette présomption, il faut encore supposer que le chien roux, père de ces métis, avait eu pour père ou pour mère un individu noir. Les peaux de ces jeunes animaux m'ont été apportées au jardin du roi; et en consultant un pelletier, il les a prises, au premier coup-d'œil, pour des peaux de chiens; mais, en les

examinant de plus près, il a reconnu les deux sortes de poils qui distinguent le loup et les autres animaux sauvages des chiens domestiques. C'est à M. de Cernon que je dois la connaissance de ce fait, et c'est lui qui a eu la bonté de nous envoyer les peaux pour les examiner. Il m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre du 28 octobre 1776, dont voici l'extrait.

« Le jour fut pris au 4 novembre pour donner la  
 » chasse à cette troupe de petits loups..... On fit  
 » battre le bois par des chiens courans accoutumés à  
 » donner sur le loup; on ne les trouva point ce jour-là,  
 » quoiqu'ils eussent été vus deux jours auparavant par  
 » M. d'Ablancourt, qui, à pied et sans armes, s'était  
 » amusé à les considérer assez long-tems à vingt toises  
 » de lui autour du bois, et avait été surpris de les voir  
 » si peu sauvages. Je demandai, dit M. de Cernon, au  
 » pâtre d'Ablancourt qui se trouva là, s'il avait vu ces  
 » loups : il me répondit qu'il les voyait tous les jours,  
 » qu'ils étaient privés comme des chiens, que même  
 » ils gardaient ses vaches et jouaient au milieu d'elles  
 » sans qu'elles en eussent la moindre peur; il ajouta  
 » qu'il y en avait un tout noir, que tous les autres  
 » étaient roux, à l'exception encore d'un autre qui était  
 » d'un gris cendré....

» Le 5 novembre, nous trouvâmes ces loups dans une  
 » remise de bronssailles, située entre Mery et Cernon,  
 » et nous mîmes à leur poursuite; et après les avoir sui-  
 » vis à pied une lieue et demie, nous fûmes obligés, la  
 » nuit venant, de les abandonner; mais nous avions  
 » très-bien distingué les couleurs de ces jeunes ani-  
 » maux, et leur mère qui était avec eux.

» Le 7, nous fûmes informés que les loups avaient  
 » été vus à Jongy, que le concierge de M. de Pange en  
 » avait tué un, que le garde-chasse en avait blessé un

» autre , et tiré sur le noir de fort près , et paraissait  
 » l'avoir manqué : il les vit aller delà à l'endroit où  
 » ils étaient nés. Les chasseurs se rassemblèrent , et  
 » allèrent , trois jours après , les y relancer. La mère  
 » louve fut vue la première , et tirée par mon fils ;  
 » n'étant pas restée à son coup , elle fut suivie de près  
 » par les chiens , et vue de presque tous les chasseurs  
 » dans la plaine , et ils n'y remarquèrent rien de diffé-  
 » rent des louves ordinaires. . . . . Ensuite on tua dans  
 » le bois un de ses louveteaux qui était entièrement  
 » roux , avec le poil plus court et les oreilles plus lon-  
 » gues que ne les ont les loups ; le bout des oreilles  
 » était un peu replié en dedans , et quelque chose dans  
 » l'ensemble plus approchant de la figure du mâtin  
 » allongé que de celle d'un loup. Un autre de ces lou-  
 » veteaux ayant été blessé à mort , il cria sur le coup  
 » précisément comme crie un chien qu'on vient de frap-  
 » per. Le garde-chasse qui l'avait tiré , fut même effrayé  
 » de la couleur et du cri de ce louveteau , par la crainte  
 » qu'il avait d'avoir tué un des chiens de la meute qui  
 » était de même poil ; mais en le poursuivant il fut  
 » bientôt détrompé , et le reconnut pour être louve-  
 » teau : cependant il ne put pas le saisir ; car cet  
 » animal blessé se fourra dans un terrier où il a été  
 » perdu.

» Le garde-chasse de M. Loisson , qui a coutume de  
 » tendre des pièges , trouva , en les visitant , un de  
 » ces louveteaux saisi par la jambe , et il le prit pour  
 » un chien ; quelques autres hommes qui étaient avec  
 » lui , en jugèrent de même , en sorte qu'après l'avoir  
 » tué ils le laissèrent sur la place , ne croyant pas que  
 » ce fût un louveteau , mais persuadés que c'était un  
 » chien. . . . . Nous envoyâmes chercher ce prétendu  
 » chien qu'ils venaient de tuer , et nous reconnûmes

» que c'était un louveteau entièrement semblable aux  
 » autres , à l'exception que son poil était en partie roux  
 » et en partie gris : la queue , les oreilles , la mâchoire ,  
 » le chignon , étaient bien décidément du loup.

» Enfin , quelques jours après , on trouva le reste  
 » de cette troupe de louveteaux dans un bois , à une  
 » lieue de Châlons : on en tua un qui était roux , et  
 » pareil à celui dont j'ai envoyé la peau au Cabinet  
 » du roi.

» Enfin , le 17 novembre 1776 , M. Loisson tua deux  
 » de ces louveteaux à quelque distance de son château ,  
 » et ce sont les deux dont j'ai envoyé les peaux : l'un  
 » était roux , et l'autre noir , le premier mâle , et le  
 » second une femelle , qui était plus petite et courait  
 » plus légèrement que le mâle. »

D'après les faits qui viennent d'être exposés , il y a  
 quelque apparence que ces louveteaux pouvaient pro-  
 venir de l'union d'un chien avec la louve , puisqu'ils  
 avaient tant de ressemblance avec le chien , qu'un  
 grand nombre de chasseurs les ont pris pour des chiens.

De ces huit louveteaux , il y en avait six roux , qui ,  
 par cette couleur , ressemblaient , dit-on , à un chien  
 du voisinage , et ils avaient les oreilles à demi pen-  
 dantes ; cela fonde la présomption qu'ils pouvaient  
 provenir de ce chien : mais il y en avait un septième ,  
 dont le poil était grisâtre , et qui par conséquent pou-  
 vait provenir du loup. Le huitième , qui était noir ,  
 pouvait aussi provenir d'un loup ; car cette couleur  
 noire n'est qu'une variété qui se trouve quelquefois  
 dans l'espèce du loup.

» En 1774 , parut une louve en basse Normandie ,  
 » qui se retirait dans le bois de Mont-Castre , proche  
 » le château de Laune et le bourg de Haye-du-Puits.

» Cette louve ayant pris plusieurs bestiaux dans les



» landes et marais des environs , les habitans du can-  
 » ton lui donnèrent la chasse , firent des battues à diffé-  
 » rentes reprises , mais toujours en vain : l'animal , fin  
 » et subtil , sut s'esquiver ; ils parvinrent seulement à  
 » l'expulser du pays , après qu'il y eut séjourné près  
 » d'un an.

» Mais ce qui étonna beaucoup dans les battues que  
 » l'on fit , fut de voir plusieurs fois avec cette louve  
 » un chien de l'espèce du levrier , qui s'était joint à  
 » elle , et qui appartenait au seigneur de la paroisse  
 » de Mobec , voisine de la forêt de Mont-Castre.

» On sut que cette louve étant sans doute en cha-  
 » leur , venait la nuit dans les environs de la maison  
 » du seigneur de Mobec , faire des hurlemens pour  
 » attirer à elle le chien , qui en effet allait la joindre ;  
 » ce qui fit faire des représentations au seigneur de  
 » Mobec pour se défaire de son chien , qu'en effet il  
 » fit tuer.

» Mais la louve était pleine ; elle mit bas ses petits  
 » peu de tems après. Les habitans en trouvèrent cinq ,  
 » on en apporta deux au château de Laune. Le curé  
 » d'Angoville en éleva pendant quelque tems un qui  
 » paraissait tenir du loup et du chien ; mais il devint  
 » si méchant et si funeste à la basse-cour , qu'on fut  
 » obligé de le faire tuer.

» Le levrier tué , les petits louveteaux pris , la louve  
 » ne reparut plus dans le pays.

» Il est certain qu'elle était pleine du chien , puis-  
 » qu'on les avait vus plusieurs fois ensemble , qu'il n'y  
 » avait pas de loup dans le canton , et qu'elle mit bas  
 » ses petits environ trois mois après qu'on se fut aperçu  
 » de leur union et des hurlemens qu'elle faisait pour  
 » attirer à elle le chien.

» Tout cela s'est passé depuis l'été de 1774 jusqu'à

» l'été de 1775, et est à la connaissance de tous les  
» habitans du canton.

» On a vu chez M. le comte de Castelmore un petit  
» chien, âgé d'environ un an, et d'une assez jolie  
» forme, que l'on assurait provenir d'une petite chienne  
» et d'un renard <sup>1</sup>. »

Tous ces faits confirment ce que les anciens avaient, avant nous, observé ou soupçonné; car plusieurs d'eux ont écrit que les chiens pouvaient s'accoupler et produire avec les loups et les renards.

---

<sup>1</sup> Extrait d'une lettre écrite de Paris, le 12 juin 1779.

---

---

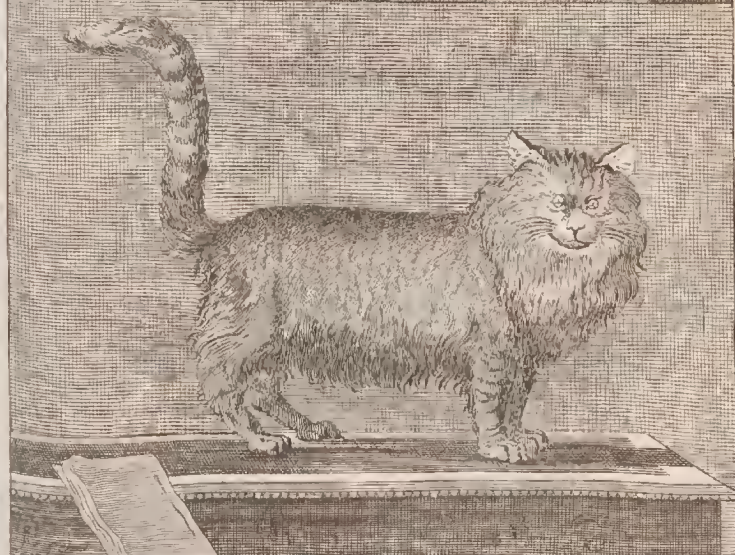
## LE CHAT.

---

LE chat est un domestique infidèle qu'on ne garde que par nécessité , pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode , et qu'on ne peut chasser : car nous ne comptons pas les gens qui , ayant du goût pour toutes les bêtes , n'élèvent des chats que pour s'en amuser ; l'un est l'usage , l'autre l'abus : et quoique ces animaux , sur-tout quand ils sont jeunes , aient de la gentillesse , ils ont en même tems une malice innée , un caractère faux , un naturel pervers , que l'âge augmente encore , et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés ils deviennent seulement , lorsqu'ils sont bien élevés , souples et flatteurs comme les fripons ; ils ont la même adresse , la même subtilité , le même goût pour faire le mal , le même penchant à la petite rapine ; comme eux , ils savent couvrir leur marche , dissimuler leur dessein , épier les occasions , attendre , choisir , saisir l'instant de faire leur coup , se dérober ensuite au châtement , fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société , mais jamais des mœurs. Ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvemens obliques , à leurs yeux équivoques : ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté , ils prennent des détours pour en approcher , pour chercher



1.



2.

De Seve. Del.

L'Epine. Direr.

1 LE CHAT DOMESTIQUE. 2 LE CHAT D'ANGORA.





des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle dont tous les sentimens se rapportent à la personne de son maître, le chat paraît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser; et par cette convenue de naturel il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien, dans lequel tout est sincère.

La forme du corps et le tempérament sont d'accord avec le naturel : le chat est joli, léger, adroit, propre et voluptueux; il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer et s'ébattre. Il est aussi très-porté à l'amour; et, ce qui est rare dans les animaux, la femelle paraît être plus ardente que le mâle : elle l'invite, elle le cherche, elle l'appelle; elle annonce par de hauts cris la fureur de ses desirs, ou plutôt l'excès de ses besoins; et lorsque le mâle la fuit ou la dédaigne, elle le poursuit, le mord, et le force, pour ainsi dire, à la satisfaire, quoique les approches soient toujours accompagnées d'une vive douleur. La chaleur dure neuf ou dix jours, et n'arrive que dans des tems marqués : c'est ordinairement deux fois par an, au printems et en automne, et souvent aussi trois fois, et même quatre. Les chattes portent cinquante-cinq ou cinquante-six jours : elles ne produisent pas en aussi grand nombre que les chiennes; les portées ordinaires sont de quatre, de cinq ou de six. Comme les mâles sont sujets à dévorer leur progéniture, les femelles se cachent pour mettre bas; et lorsqu'elles craignent qu'on ne découvre ou qu'on n'enlève leurs petits, elles les transportent dans des trous et dans d'autres lieux ignorés ou inaccessibles; et après les avoir allaités pendant quelques semaines, elles leur apportent des souris, de petits oiseaux, et les accou-

tument de bonne heure à manger de la chair : mais , par une bizarrerie difficile à comprendre , ces mêmes mères , si soigneuses et si tendres , deviennent quelquefois cruelles , dénaturées , et dévorent aussi leurs petits qui leur étaient si chers.

Les jeunes chats sont gais , vifs , jolis , et seraient aussi très-propres à amuser les enfans , si les coups de patte n'étaient pas à craindre : mais leur badinage , quoique toujours agréable et léger , n'est jamais innocent , et bientôt il se tourne en malice habituelle ; et comme ils ne peuvent exercer ces talens avec quelque avantage que sur les plus petits animaux , ils se mettent à l'affût près d'une cage , ils épient les oiseaux , les souris , les rats , et deviennent d'eux - mêmes , et sans y être dressés , plus habiles à la chasse que les chiens les mieux instruits. Leur naturel , ennemi de toute contrainte , les rend incapables d'une éducation suivie. On raconte néanmoins que des moines grecs de l'île de Chypre avaient dressé des chats à chasser , prendre et tuer les serpens dont cette île était infestée : mais c'était plutôt par le goût général qu'ils ont pour la destruction que par obéissance qu'ils chassaient ; car ils se plaisent à épier , attaquer et détruire assez indifféremment tous les animaux faibles , comme les oiseaux , les jeunes lapins , les levreaux , les rats , les souris , les mulots , les chauves-souris , les taupes , les crapauds , les grenouilles , les lézards et les serpens. Ils n'ont aucune docilité , ils manquent aussi de la finesse de l'odorat , qui , dans le chien , sont deux qualités éminentes ; aussi ne poursuivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus : ils ne les chassent pas ; mais ils les attendent , les attaquent par surprise , et après s'en être joués long-tems ils les tuent sans aucune nécessité , lors même qu'ils sont le mieux nourris et qu'ils n'ont

aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit.

La cause physique la plus immédiate de ce penchant qu'ils ont à épier et surprendre les autres animaux , vient de l'avantage que leur donne la conformation particulière de leurs yeux. La pupille , dans l'homme comme dans la plupart des animaux , est capable d'un certain degré de contraction et de dilatation : elle s'élargit un peu lorsque la lumière manque , et se rétrécit lorsqu'elle devient trop vive. Dans l'œil du chat et des oiseaux de nuit , cette contraction et cette dilatation sont si considérables , que la pupille , qui , dans l'obscurité , est ronde et large , devient au grand jour longue et étroite comme une ligne , et dès-lors ces animaux voient mieux la nuit que le jour , comme on le remarque dans les chouettes , les hiboux , etc. ; car la forme de la pupille est toujours ronde dès qu'elle n'est pas contrainte. Il y a donc contraction continue dans l'œil du chat pendant le jour , et ce n'est , pour ainsi dire , que par effort qu'il voit à une grande lumière ; au lieu que dans le crépuscule , la pupille reprenant son état naturel , il voit parfaitement , et profite de cet avantage pour reconnaître , attaquer et surprendre les autres animaux.

On ne peut pas dire que les chats , quoiqu'habitans de nos maisons , soient des animaux entièrement domestiques : ceux qui sont le mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis ; on peut même dire qu'ils sont entièrement libres : ils ne font que ce qu'ils veulent , et rien au monde ne serait capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudraient s'éloigner. D'ailleurs la plupart sont à demi sauvages , ne connaissent pas leurs maîtres , ne fréquentent que les greniers et les toits , et quelquefois la cuisine et l'office , lorsque la faim

les presse. Quoiqu'on en élève plus que de chiens, comme on les rencontre rarement, ils ne font pas sensation pour le nombre; aussi prennent-ils moins d'attachement pour les personnes que pour les maisons: lorsqu'on les transporte à des distances assez considérables, comme à une lieue ou deux, ils reviennent d'eux-mêmes à leur grenier; et c'est apparemment parce qu'ils en connaissent toutes les retraites à souris, toutes les issues, tous les passages, et que la peine du voyage est moindre que celle qu'il faudrait prendre pour acquérir les mêmes facilités dans un nouveau pays. Ils craignent l'eau, le froid et les mauvaises odeurs; ils aiment à se tenir au soleil; ils cherchent à se gîter dans les lieux les plus chauds, derrière les cheminées ou dans les fours. Ils aiment aussi les parfums, et se laissent volontiers prendre et caresser par les personnes qui en portent: l'odeur de cette plante que l'on appelle *l'herbe-aux-chats*, les remue si fortement et si délicieusement, qu'ils en paraissent transportés de plaisir. On est obligé, pour conserver cette plante dans les jardins, de l'entourer d'un treillage fermé: les chats la sentent de loin, accourent pour s'y frotter, passent et repassent si souvent par dessus, qu'ils la détruisent en peu de tems.

À quinze ou dix-huit mois ces animaux ont pris tout leur accroissement: ils sont aussi en état d'engendrer avant l'âge d'un an, et peuvent s'accoupler pendant toute leur vie, qui ne s'étend guère au delà de neuf ou dix ans; ils sont cependant très-durs, très-vivaces, et ont plus de nerf et de ressort que d'autres animaux qui vivent plus long-tems.

Les chats ne peuvent mâcher que lentement et difficilement; leurs dents sont si courtes et si mal posées, qu'elles ne leur servent qu'à déchirer et non pas à broyer les alimens: aussi cherchent-ils de préférence les vian-

des les plus tendres ; ils aiment le poisson et le mangent cuit ou cru. Ils boivent fréquemment. Leur sommeil est léger, et ils dorment moins qu'ils ne font semblant de dormir. Ils marchent légèrement , presque toujours en silence et sans faire aucun bruit ; ils se cachent et s'éloignent pour rendre leurs excréments , et les recouvrent de terre. Comme ils sont propres , et que leur robe est toujours sèche et lustrée , leur poil s'électrise aisément , et l'on en voit sortir des étincelles dans l'obscurité lorsqu'on le frotte avec la main. Leurs yeux brillent aussi dans les ténèbres , à peu près comme les diamans , qui réfléchissent au dehors , pendant la nuit , la lumière dont ils se sont , pour ainsi dire , imbibés pendant le jour.

Le chat sauvage produit avec le chat domestique , et tous deux ne font par conséquent qu'une seule et même espèce. Il n'est pas rare de voir des chats mâles et femelles quitter les maisons dans le tems de la chaleur pour aller dans les bois chercher les chats sauvages , et revenir ensuite à leur habitation : c'est par cette raison que quelques-uns de nos chats domestiques ressemblent tout-à-fait aux chats sauvages ; la différence la plus réelle est à l'intérieur. Le chat domestique a ordinairement les boyaux beaucoup plus longs que le chat sauvage : cependant le chat sauvage est plus fort et plus gros que le chat domestique ; il a toujours les lèvres noires , les oreilles plus roides , la queue plus grosse et les couleurs constantes. Dans ce climat on ne connaît qu'une espèce de chat sauvage , et il paraît , par le témoignage des voyageurs , que cette espèce se retrouve aussi dans presque tous les climats , sans être sujette à de grandes variétés. Il y en avait dans le continent du nouveau monde avant qu'on en eût fait la découverte ; un chasseur en porta un qu'il avait pris



dans les bois à Christophe Colomb. Ce chat était d'une grosseur ordinaire; il avait le poil gris-brun; la queue très-longue et très-forte. Il y avait aussi de ces chats sauvages au Pérou, quoiqu'il n'y en eût point de domestiques: il y en a en Canada, dans le pays des Illinois, etc. On en a vu dans plusieurs endroits de l'Afrique, comme en Guinée à la côte d'or, à Madagascar, où les naturels du pays avaient même des chats domestiques, au cap de Bonne-Espérance, où Kolbe dit qu'il se trouve aussi des chats sauvages de couleur bleue, quoiqu'en petit nombre. Ces chats bleus, ou plutôt couleur d'ardoise, se retrouvent en Asie. « Il y a en Perse, dit » Pietro della Valle, une espèce de chats qui sont pro- » prement de la province du Korazan: leur grandeur » et leur forme est comme celle du chat ordinaire; » leur beauté consiste dans leur couleur et dans leur » poil, qui est gris, sans aucune moucheture et sans » nulle tache, d'une même couleur par tout le corps, » si ce n'est qu'elle est un peu plus obscure sur le dos » et sur la tête, et plus claire sur la poitrine et sur » le ventre, qui va quelquefois jusqu'à la blancheur, » avec ce tempérament agréable de clair-obscur, comme » parlent les peintres, qui mêlés l'un dans l'autre font » un merveilleux effet: de plus leur poil est délié, fin, » lustré, mollet, délicat comme la soie, et si long, » que quoiqu'il ne soit pas hérissé, mais couché, il » est annelé en quelques endroits, et particulièrement » sous la gorge. Ces chats sont entre les autres chats » ce que les barbets sont entre les chiens. Le plus » beau de leur corps est la queue, qui est fort longue » et toute couverte de poils longs de cinq ou six doigts: » ils l'étendent et la renversent sur leur dos comme » font les écureuils, la pointe en haut en forme de » panache; ils sont fort privés. Les Portugais en ont

» porté de Perse jusqu'aux Indes ». Pietro della Valle ajoute qu'il en avait quatre couples , qu'il comptait porter en Italie. On voit par cette description que ces chats de Perse ressemblent par la couleur à ceux que nous appelons *chats chartreux*, et qu'à la couleur près ils ressemblent parfaitement à ceux que nous appelons *chats d'Angora*. Il est donc vraisemblable que les chats de Korazan en Perse , le chat d'Angora en Syrie , et le chat chartreux , ne font qu'une même race , dont la beauté vient de l'influence particulière du climat de Syrie , comme les chats d'Espagne , qui sont rouges , blancs et noirs , et dont le poil est aussi très-doux et très-lustré , doivent cette beauté à l'influence du climat de l'Espagne. On peut dire en général que de tous les climats de la terre habitable , celui d'Espagne et celui de Syrie sont les plus favorables à ces belles variétés de la nature : les moutons , les chèvres , les chiens , les chats , les lapins , etc. ont en Espagne et en Syrie la plus belle laine , les plus beaux et les plus longs poils , les couleurs les plus agréables et les plus variées ; il semble que ce climat adoucisse la nature et embellisse la forme de tous les animaux. Le chat sauvage a les couleurs dures et le poil un peu rude , comme la plupart des autres animaux sauvages : devenu domestique , le poil s'est radouci , les couleurs ont varié , et dans le climat favorable du Korazan et de la Syrie le poil est devenu plus long , plus fin , plus fourni , et les couleurs se sont uniformément adoucies ; le noir et le roux sont devenus d'un brun-clair , le gris-brun est devenu gris-cendré ; et en comparant un chat sauvage de nos forêts avec un chat chartreux , on verra qu'ils ne diffèrent en effet que par cette dégradation nuancée de couleurs : ensuite , comme ces animaux ont plus ou moins de blanc sous le ventre et aux côtés , on concevra

aisément que pour avoir des chats tout blancs et à longs poils, tels que ceux que nous appelons proprement *chats d'Angora*, il n'a fallu que choisir dans cette race adoucie ceux qui avaient le plus de blanc aux côtés et sous le ventre, et qu'en les unissant ensemble on sera parvenu à leur faire produire des chats entièrement blancs, comme on l'a fait aussi pour avoir des lapins blancs, des chiens blancs, des chèvres blanches, des cerfs blancs, des daims blancs, etc. Dans le chat d'Espagne, qui n'est qu'une autre variété du chat sauvage, les couleurs, au lieu de s'être affaiblies par nuances uniformes comme dans le chat de Syrie, se sont, pour ainsi dire, exaltées dans le climat d'Espagne, et sont devenues plus vives et plus tranchées, le roux est devenu presque rouge, le brun est devenu noir, et le gris est devenu blanc. En général, les chats ne sont pas, comme les chiens, sujets à s'altérer et à dégénérer lorsqu'on les transporte dans les climats chauds.

« Les chats d'Europe, dit Bosman, transportés en » Guinée, ne sont pas sujets à changer comme les » chiens; ils gardent la même figure, etc. » Ils sont en effet d'une nature beaucoup plus constante; et comme leur domesticité n'est ni aussi entière, ni aussi universelle, ni peut-être aussi ancienne que celle du chien, il n'est pas surprenant qu'ils aient moins varié. Nos chats domestiques, quoique différens les uns des autres par les couleurs, ne forment point de races distinctes et séparées; les seuls climats d'Espagne et de Syrie, ou du Korazan, ont produit des variétés constantes, et qui se sont perpétués: on pourrait encore y joindre le climat de la province de Pe-chi-ly à la Chine, où il y a des chats à longs poils avec les oreilles pendantes, que les dames chinoises aiment beaucoup. Ces chats domestiques à oreilles pendantes, dont nous

n'avons pas une plus ample description , sont sans doute encore plus éloignés que les autres qui ont les oreilles droites de la race du chat sauvage , qui néanmoins est la race originaire et primitive de tous les chats.

Nous terminerons ici l'histoire du chat , et en même tems l'histoire des animaux domestiques. Le cheval , l'âne , le bœuf , la brebis , la chèvre , le cochon , le chien et le chat , sont nos seuls animaux domestiques. Nous n'y joignons pas le chameau , l'éléphant , le renne et les autres , qui , quoique domestiques ailleurs , n'en sont pas moins étrangers pour nous ; et ce ne sera qu'après avoir donné l'histoire des animaux sauvages de notre climat que nous parlerons des animaux étrangers. D'ailleurs , comme le chat n'est , pour ainsi dire , qu'à demi domestique , il fait la nuance entre les animaux domestiques et les animaux sauvages : car on ne doit pas mettre au nombre des domestiques , des voisins incommodés , tels que les souris , les rats , les taupes , qui , quoiqu'habitans de nos maisons ou de nos jardins , n'en sont pas moins libres et sauvages , puisqu'au lieu d'être attachés et soumis à l'homme , ils le fuient , et que dans leurs retraites obscures ils conservent leurs mœurs , leurs habitudes et leur liberté toute entière.

On a vu dans l'histoire de chaque animal domestique combien l'éducation , l'abri , le soin , la main de l'homme , influent sur le naturel , sur les mœurs , et même la forme des animaux : on a vu que ces causes , jointes à l'influence du climat , modifient , altèrent et changent les espèces au point d'être différentes de ce qu'elles étaient originairement , et rendent les individus si différens entr'eux dans le même tems et dans la même espèce , qu'on aurait raison de les regarder comme des

animaux différens , s'ils ne conservaient pas la faculté de produire ensemble des individus féconds ; ce qui fait le caractère essentiel et unique de l'espèce. On a vu que les différentes races de ces animaux domestiques suivent dans les différens climats le même ordre à peu près que les races humaines : qu'ils sont , comme les hommes , plus forts , plus grands et plus courageux dans les pays froids ; plus civilisés , plus doux dans le climat tempéré ; plus lâches , plus faibles et plus laids dans les climats trop chauds : que c'est encore dans les climats tempérés et chez les peuples les plus policés que se trouvent la plus grande diversité , le plus grand mélange et les plus nombreuses variétés dans chaque espèce : et ce qui n'est pas moins digne de remarque , c'est qu'il y a dans les animaux plusieurs signes évidens de l'ancienneté de leur esclavage ; les oreilles pendantes , les couleurs variées , les poils longs et fins , sont autant d'effets produits par le tems , ou plutôt par la longue durée de leur domesticité. Presque tous les animaux libres et sauvages ont les oreilles droites : le sanglier les a droites et roides , le cochon domestique les a inclinées et demi-pendantes. Chez les Lapons , chez les sauvages de l'Amérique , chez les Hottentots , chez les Nègres et les autres peuples non policés , tous les chiens ont les oreilles droites , au lieu qu'en Espagne , en France , en Angleterre , en Turquie , en Perse , à la Chine , et dans tous les pays civilisés , la plupart les ont molles et pendantes. Les chats domestiques n'ont pas les oreilles si roides que les chats sauvages , et l'on voit qu'à la Chine , qui est un empire très-anciennement policé , et où le climat est fort doux , il y a des chats domestiques à oreilles pendantes. C'est par cette même raison que la chèvre d'Angora , qui a les oreilles pendantes , doit être regardée entre toutes



les chèvres comme celle qui s'éloigne le plus de l'état de nature. L'influence si générale et si marquée du climat de Syrie , jointe à la domesticité de ces animaux chez un peuple très-anciennement policé , aura produit avec le tems cette variété , qui ne se maintiendrait pas dans un autre climat. Les chèvres d'Angora nées en France n'ont pas les oreilles aussi longues ni aussi pendantes qu'en Syrie , et reprendraient vraisemblablement les oreilles et le poil de nos chèvres après un certain nombre de générations.

---

# LES ANIMAUX SAUVAGES

## DE NOS CONTRÉES.

---

**D**ANS les animaux domestiques et dans l'homme nous n'avons vu la nature que contrainte, rarement perfectionnée, souvent altérée, défigurée, et toujours environnée d'entraves ou chargée d'ornemens étrangers : maintenant elle va paraître nue, parée de sa seule simplicité, mais plus piquante par sa beauté naïve, sa démarche légère, son air libre, et par les autres attributs de la noblesse et de l'indépendance. Nous la verrons, parcourant en souveraine la surface de la terre, partager son domaine entre les animaux, assigner à chacun son élément, son climat, sa subsistance : nous la verrons dans les forêts, dans les eaux, dans les plaines, dictant ses lois simples, mais immuables, imprimant sur chaque espèce ses caractères inaltérables, et dispensant avec équité ses dons, compenser le bien et le mal ; donner aux uns la force et le courage, accompagnés du besoin et de la voracité ; aux autres, la douceur, la tempérance, la légèreté du corps, avec la crainte, l'inquiétude et la timidité ; à tous, la liberté avec des mœurs constantes ; à tous, des desirs et de l'amour toujours aisés à satisfaire, et toujours suivis d'une heureuse fécondité.

Amour et liberté, quels bienfaits ! Ces animaux que nous appelons sauvages , parce qu'ils ne nous sont pas soumis , ont-ils besoin de plus pour être heureux ? Ils ont encore l'égalité ; ils ne sont ni les esclaves ni les tyrans de leurs semblables ; l'individu n'a pas à craindre, comme l'homme , tout le reste de son espèce ; ils ont entr'eux la paix , et la guerre ne leur vient que des étrangers ou de nous. Ils ont donc raison de fuir l'espèce humaine , de se dérober à notre aspect , de s'établir dans les solitudes éloignées de nos habitations , de se servir de toutes les ressources de leur instinct pour se mettre en sûreté , et d'employer , pour se soustraire à la puissance de l'homme , tous les moyens de liberté que la nature leur a fournis en même tems qu'elle leur a donné le desir de l'indépendance.

Les uns , et ce sont les plus doux , les plus innocens , les plus tranquilles , se contentent de s'éloigner , et passent leur vie dans nos campagnes ; ceux qui sont plus défiants , plus farouches , s'enfoncent dans les bois ; d'autres , comme s'ils savaient qu'il n'y a nulle sûreté sur la surface de la terre , se creusent des demeures souterraines , se réfugient dans des cavernes , ou gagnent les sommets des montagnes les plus inaccessibles ; enfin les plus féroces , ou plutôt les plus fiers , n'habitent que les déserts , et règnent en souverains dans ces climats brûlans où l'homme , aussi sauvage qu'eux , ne peut leur disputer l'empire.

Et comme tout est soumis aux lois physiques , que les êtres même les plus libres y sont assujettis , et que les animaux éprouvent , comme l'homme , les influences du ciel et de la terre , il semble que les mêmes causes qui ont adouci , civilisé l'espèce humaine dans nos climats , ont produit de pareils effets sur toutes les autres espèces : le loup , qui dans cette zone tempérée est

peut-être de tous les animaux le plus féroce , n'est pas , à beaucoup près aussi terrible , aussi cruel , que le tigre , la panthère , le lion de la zone torride , ou l'ours blanc , le loup-cervier , l'hyène de la zone glacée. Et non-seulement cette différence se trouve en général , comme si la nature , pour mettre plus de rapport et d'harmonie dans ses productions , eût fait le climat pour les espèces , ou les espèces pour le climat , mais même on trouve dans chaque espèce en particulier le climat fait pour les mœurs , et les mœurs pour le climat.

En Amérique , où les chaleurs sont moindres , où l'air et la terre sont plus doux qu'en Afrique , quoique sous la même ligne , le tigre , le lion , la panthère , n'ont rien de redoutable que le nom : ce ne sont plus ces tyrans des forêts , ces ennemis de l'homme aussi fiers qu'intrépides , ces monstres altérés de sang et de carnage ; ce sont des animaux qui fuient d'ordinaire devant les hommes , qui , loin de les attaquer de front , loin même de faire la guerre à force ouverte aux autres bêtes sauvages , n'emploient le plus souvent que l'artifice et la ruse pour tâcher de les surprendre ; ce sont des animaux qu'on peut dompter comme les autres , et presque apprivoiser. Ils ont donc dégénéré , si leur nature était la férocité jointe à la cruauté , ou plutôt ils n'ont qu'éprouvé l'influence du climat : sous un ciel plus doux leur naturel s'est adouci ; ce qu'ils avaient d'excessif s'est tempéré , et par les changemens qu'ils ont subis ils sont seulement devenus plus conformes à la terre qu'ils ont habitée.

Les végétaux qui couvrent cette terre , et qui y sont encore attachés de plus près que l'animal qui broute , participent aussi plus que lui à la nature du climat ; chaque pays , chaque degré de température , a ses plantes particulières. On trouve au pied des Alpes ces-

les de France et d'Italie. On trouve à leur sommet celles des pays du Nord ; on retrouve ces mêmes plantes du Nord sur les cimes glacées des montagnes d'Afrique. Sur les monts qui séparent l'empire du Mogol du royaume de Cachemire , on voit du côté du Midi toutes les plantes des Indes , et l'on est surpris de ne voir de l'autre côté que des plantes d'Europe. C'est aussi des climats excessifs que l'on tire les drogues , les parfums , les poisons , et toutes les plantes dont les qualités sont excessives : le climat tempéré ne produit au contraire que des choses tempérées ; les herbes les plus douces , les légumes les plus sains , les fruits les plus suaves , les animaux les plus tranquilles , les hommes les plus polis , sont l'apanage de cet heureux climat. Ainsi la terre fait les plantes ; la terre et les plantes font les animaux ; la terre , les plantes et les animaux font l'homme : car les qualités des végétaux viennent immédiatement de la terre et de l'air : le tempérament et les autres qualités relatives des animaux qui paissent l'herbe , tiennent de près à celles des plantes dont ils se nourrissent ; enfin les qualités physiques de l'homme et des animaux qui vivent sur les autres animaux autant que sur les plantes , dépendent , quoique de plus loin , de ces mêmes causes , dont l'influence s'étend jusque sur leur naturel et sur leurs mœurs. Et ce qui prouve encore mieux que tout se tempère dans un climat tempéré , et que tout est excès dans un climat excessif , c'est que la grandeur et la forme , qui paraissent être des qualités absolues , fixes et déterminées , dépendent cependant , comme les qualités relatives , de l'influence du climat. La taille de nos animaux quadrupèdes n'approche pas de celle de l'éléphant , du rhinocéros , de l'hippopotame ; nos plus gros oiseaux sont fort petits , si on les com-



pare à l'autruche , au condor , au casoar ; et quelle comparaison des poissons , des lézards , des serpens de nos climats , avec les baleines , les cachalots , les narvals qui peuplent les mers du Nord , et avec les crocodiles , les grands lézards et les couleuvres énormes qui infestent les terres et les eaux du Midi ! Et si l'on considère encore chaque espèce dans différens climats , on y trouvera des variétés sensibles pour la grandeur et pour la forme ; toutes prennent une teinture plus ou moins forte du climat. Ces changemens ne se font que lentement , imperceptiblement : le grand ouvrier de la nature est le Temps ; comme il marche toujours d'un pas égal , uniforme et réglé , il ne fait rien par sauts , mais par degrés , par nuances , par succession ; il fait tout ; et ces changemens , d'abord imperceptibles , deviennent peu à peu sensibles , et se marquent enfin par des résultats auxquels on ne peut se méprendre.

Cependant les animaux sauvages et libres sont peut-être , sans même en excepter l'homme , de tous les êtres vivans les moins sujets aux altérations , aux changemens , aux variations de tout genre : comme ils sont absolument les maîtres de choisir leur nourriture et leur climat , et qu'ils ne se contraignent pas plus qu'on les contraint , leur nature varie moins que celle des animaux domestiques , que l'on asservit , que l'on transporte , que l'on maltraite , et qu'on nourrit sans consulter leur goût. Les animaux sauvages vivent constamment de la même façon ; on ne les voit pas errer de climats en climats ; le bois où ils sont nés est une patrie à laquelle ils sont fidèlement attachés ; ils s'en éloignent rarement , et ne la quittent jamais que lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent y vivre en sûreté. Et ce sont moins leurs ennemis qu'ils fuient , que la présence de l'hom-

me : la nature leur a donné des moyens et des ressources contre les autres animaux ; ils sont de pair avec eux ; ils connaissent leur force et leur adresse ; ils jugent leurs desseins , leurs démarches ; et s'ils ne peuvent les éviter , au moins ils se défendent corps à corps ; ce sont , en un mot , des espèces de leur genre : mais que peuvent-ils contre des êtres qui savent les trouver sans les voir , et les abattre sans les approcher ?

C'est donc l'homme qui les inquiète , qui les écarte , qui les disperse , et qui les rend mille fois plus sauvages qu'ils ne le seraient en effet : car la plupart ne demandent que la tranquillité , la paix , et l'usage aussi modéré qu'innocent de l'air et de la terre ; ils sont même portés par la nature à demeurer ensemble , à se réunir en familles , à former des espèces de sociétés. On voit encore des vestiges de ces sociétés dans les pays dont l'homme ne s'est pas totalement départi : on y voit même des ouvrages faits en commun , des espèces de projets , qui sans être raisonnés , paraissent être fondés sur des convenances raisonnables , dont l'exécution suppose au moins l'accord , l'union et le concours de ceux qui s'en occupent. Et ce n'est point par force ou par nécessité physique , comme les fourmis , les abeilles , etc. que les castors travaillent et bâtissent : car ils ne sont contraints , ni par l'espace , ni par le tems , ni par le nombre ; c'est par choix qu'ils se réunissent : ceux qui se conviennent demeurent ensemble , ceux qui ne se conviennent pas s'éloignent ; et l'on en voit quelques-uns qui , toujours rebutés par les autres , sont obligés de vivre solitaires. Ce n'est aussi que dans les pays reculés , éloignés , et où ils craignent peu la rencontre des hommes , qu'ils cherchent à s'établir et à rendre leur demeure plus fixe et plus commode , en y construisant des habitations , des espèces des bourgades , qui repré-

scentent assez bien les faibles travaux et les premiers efforts d'une république naissante, Dans les pays au contraire où les hommes se sont répandus , la terreur semble habiter avec eux , il n'y a plus de société parmi les animaux ; toute industrie cesse , tout art est étouffé ; ils ne songent plus à bâtir , ils négligent toute commodité ; toujours pressés par la crainte et la nécessité , ils ne cherchent qu'à vivre , ils ne sont occupés qu'à fuir et se cacher ; et si , comme on doit le supposer , l'espèce humaine continue dans la suite des tems à peupler également toute la surface de la terre , on pourra dans quelques siècles regarder comme une fable l'histoire de nos castors.

On peut donc dire que les animaux , loin d'aller en augmentant , vont au contraire en diminuant de facultés et de talens ; le tems même travaille contre eux : plus l'espèce humaine se multiplie , se perfectionne , plus ils sentent le poids d'un empire aussi terrible qu'absolu , qui , leur laissant à peine leur existence individuelle , leur ôte tout moyen de liberté , toute idée de société , et détruit jusqu'au germe de leur intelligence. Ce qu'ils sont devenus , ce qu'ils deviendront encore , n'indique peut-être pas assez ce qu'ils ont été , ni ce qu'ils pourraient être. Qui sait , si l'espèce humaine était anéantie , auquel d'entr'eux appartiendrait le sceptre de la terre ?

---





1.



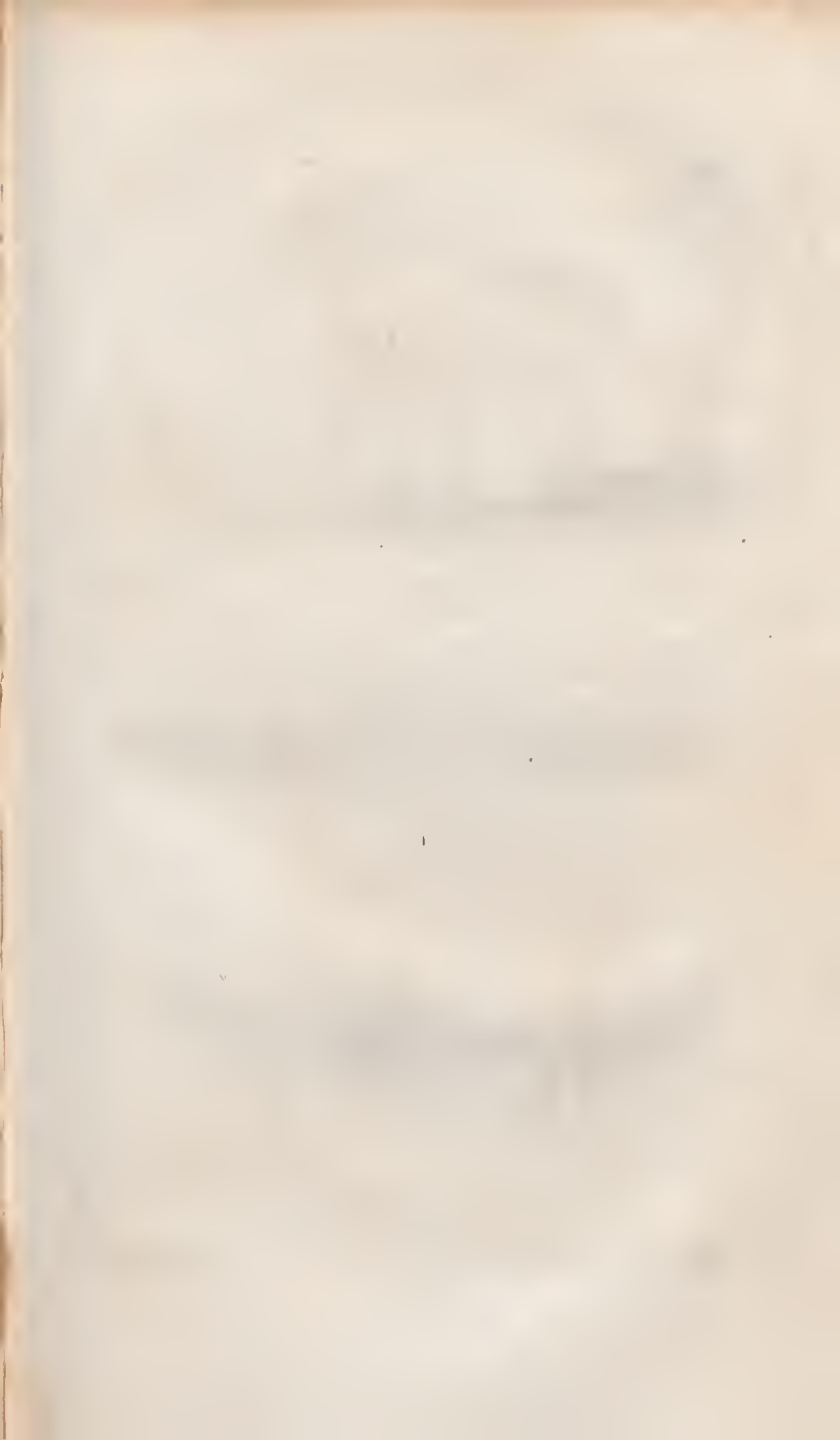
2.

De Seve, Del.

L. Epine, Sculp.

1 LE FAON DU CERF. 2 LA BICHE.







1.



2.

De Sève, Del.

L'Épine, Sculp.

1 LE CHEVREUIL. 2 LE CERF.

---

LE CERF.

---

Voici l'un de ces animaux innocens , doux et tranquilles , qui ne semblent être faits que pour embellir , animer la solitude des forêts , et occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la nature. Sa forme élégante et légère , sa taille aussi svelte que bien prise , ses membres flexibles et nerveux , sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant , et qui , comme la cime des arbres , tous les ans se renouvelle , sa grandeur , sa légèreté , sa force , le distinguent assez des autres habitans des bois ; et comme il est le plus noble d'entr'eux , il ne sert aussi qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes ; il a dans tous les tems occupé le loisir des héros. L'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre , il doit même les précéder ; savoir manier les chevaux et les armes , sont des talens communs au chasseur , au guerrier. L'habitude au mouvement , à la fatigue , l'adresse , la légèreté du corps , si nécessaires pour soutenir et même pour seconder le courage , se prennent à la chasse et se portent à la guerre ; c'est l'école agréable d'un art nécessaire ; c'est encore le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires , le seul délassement sans mollesse , le seul qui donne un plaisir vif sans langueur , sans mélange et sans satiété.

Que peuvent faire de mieux les hommes qui , par

état , sont sans cesse fatigués de la présence des autres hommes ? Toujours environnés , obsédés et gênés , pour ainsi dire , par le nombre , toujours en butte à leurs demandes , à leurs empressemens , forcés de s'occuper de soins étrangers et d'affaires , agités par de grands intérêts , et d'autant plus contraints qu'ils sont plus élevés , les grands ne sentiraient que le poids de la grandeur , et n'existeraient que pour les autres , s'ils ne se dérobaient par instans à la foule même des flatteurs. Pour jouir de soi-même , pour rappeler dans l'âme les affections personnelles , les desirs secrets , ces sentimens intimes , mille fois plus précieux que les idées de la grandeur , ils ont besoin de solitude : et quelle solitude plus variée , plus animée , que celle de la chasse ? quel exercice plus sain pour le corps ? quel repos plus agréable pour l'esprit ?

Il serait aussi pénible de toujours représenter que de toujours méditer. L'homme n'est pas fait par la nature pour la contemplation des choses abstraites ; et de même que s'occuper sans relâche d'études difficiles , d'affaires épineuses , mener une vie sédentaire , et faire de son cabinet le centre de son existence , est un état peu naturel ; il semble que celui d'une vie tumultueuse , agitée , entraînée , pour ainsi dire , par le mouvement des autres hommes , et où l'on est obligé de s'observer , de se contraindre , et de représenter continuellement à leurs yeux , est une situation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes , il est aisé de sentir que représenter n'est pas être , et aussi que nous sommes moins faits pour penser que pour agir , pour raisonner que pour jouir : nos vrais plaisirs consistent dans le libre usage de nous-mêmes ; nos vrais biens sont ceux de la nature ; c'est le ciel , c'est la terre , ce sont ces campagnes , ces

plâines , ces forêts , dont elle nous offre la jouissance utile , inépuisable. Aussi le goût de la chasse , de la pêche , des jardins , de l'agriculture , est un goût naturel à tous les hommes ; et dans les sociétés plus simples que la nôtre , il n'y a guère que deux ordres , tous deux relatifs à ce genre de vie : les nobles , dont le métier est la chasse et les armes ; et les hommes en sous-ordre , qui ne sont occupés qu'à la culture de la terre.

Et comme dans les sociétés policées on agrandit , on perfectionne tout ; pour rendre le plaisir de la chasse plus vif et plus piquant , pour anoblir encore cet exercice le plus noble de tous , on en a fait un art. La chasse du cerf demande des connaissances qu'on ne peut acquérir que par l'expérience ; elle suppose un appareil royal , des hommes , des chevaux , des chiens , tous exercés , stylés , dressés , qui , par leurs mouvemens , leurs recherches et leur intelligence , doivent aussi concourir au même but. Le veneur doit juger l'âge et le sexe ; il doit savoir distinguer et reconnaître précisément si le cerf qu'il a détourné <sup>1</sup> avec son limier <sup>2</sup> est un daguet <sup>3</sup> , un jeune cerf <sup>4</sup> , un cerf de

<sup>1</sup> *Détourner le cerf* , c'est tourner tout autour de l'endroit où un cerf est entré , et s'assurer qu'il n'en est pas sorti.

<sup>2</sup> *Limier* , chien que l'on choisit ordinairement parmi les chiens-courans , et que l'on dresse pour détourner le cerf , le chevreuil , le sanglier , etc.

<sup>3</sup> *Daguet* , c'est un jeune cerf portant les dagues ; et les *dagues* sont la première tête ou le premier bois du cerf , qui lui vient au commencement de la seconde année.

<sup>4</sup> *Jeune cerf* , cerf qui est dans la troisième , quatrième ou cinquième année de sa vie.



dix cors jeunement <sup>1</sup>, un cerf de dix cors <sup>2</sup>, ou un vieux cerf <sup>3</sup>; et les principaux indices qui peuvent donner cette connaissance, sont le pied <sup>4</sup> et les fumées <sup>5</sup>. Le pied du cerf est mieux fait que celui de la biche: sa jambe <sup>6</sup> est plus grosse et plus près du talon; ses voies <sup>7</sup> sont mieux tournées, et ses allures <sup>8</sup> plus grandes; il marche plus régulièrement; il porte le pied de derrière dans celui de devant; au lieu que la biche a le pied plus mal fait, les allures plus courtes, et ne pose pas régulièrement le pied de derrière dans la trace de celui de devant. Dès que le cerf est à sa quatrième tête <sup>9</sup>, il est assez reconnaissable pour ne s'y pas méprendre: mais il faut de l'habitude pour distinguer le pied du jeune cerf de celui de la biche; et pour être sûr, on doit y regarder de près et en revoir <sup>10</sup> souvent. Les cerfs de dix cors jeunement, de dix cors, etc. sont encore plus aisés à reconnaître: ils ont le pied de devant beaucoup plus gros que celui de derrière; et plus ils sont vieux, plus les côtés des pieds sont gros et

<sup>1</sup> *Cerf de dix cors jeunement*, cerf qui est dans la sixième année de sa vie.

<sup>2</sup> *Cerf de dix cors*, cerf qui est dans la septième année de sa vie.

<sup>3</sup> *Vieux cerf*, cerf qui est dans la huitième, neuvième dixième, etc. année de sa vie.

<sup>4</sup> *Pied empreinte* du pied du cerf sur la terre.

<sup>5</sup> *Fumée*, fiente du cerf.

<sup>6</sup> On appelle jambe les deux os qui sont au bas à la partie postérieure, et qui font trace sur la terre avec le pied.

<sup>7</sup> *Voies*, ce sont les pas du cerf

<sup>8</sup> *Allures du cerf*, distance de ses pas.

<sup>9</sup> *Tête*, bois ou cornes du cerf.

<sup>10</sup> *En revoir*, c'est avoir des indices du cerf par le pied.

usés <sup>1</sup> : ce qui se juge aisément par les allures , qui sont aussi régulières que celles des jeunes cerfs , le pied de derrière posant toujours assez exactement sur le pied de devant , à moins qu'ils n'aient mis bas leurs têtes ; car alors les vieux cerfs se méjugent <sup>2</sup> presque autant que les jeunes , mais d'une manière différente , et avec une sorte de régularité que n'ont ni les jeunes cerfs , ni les biches ; ils posent le pied de derrière à côté de celui de devant , et jamais au delà ni en deçà.

Lorsque le veneur , dans les sécheresses de l'été , ne peut juger par le pied , il est obligé de suivre le contre-pied <sup>3</sup> de la bête pour tâcher de trouver les fumées , et de la reconnaître par cet indice , qui demande autant et peut-être plus d'habitude que la connaissance du pied : sans cela , il ne lui serait pas possible de faire un rapport juste à l'assemblée des chasseurs. Et lorsque , sur ce rapport , l'on aura conduit les chiens à ses brisées <sup>4</sup> , il doit encore savoir animer son limier , et le faire appuyer sur les voies jusqu'à ce que le cerf soit lancé : dans cet instant , celui qui laisse courre <sup>5</sup> , sonne pour faire découpler les chiens <sup>6</sup> ; et dès qu'ils le sont , il doit les ap-

<sup>1</sup> Comme le pied du cerf s'use plus ou moins suivant la nature des terrains qu'il habite , il ne faut entendre ceci que de la comparaison entre cerfs du même pays , et par conséquent il faut avoir d'autres connaissances , parce que dans le tenis du rut on court souvent des cerfs venus de loin.

<sup>2</sup> *Se méjuger* , c'est , pour le cerf , mettre le pied de derrière hors de la trace de celui de devant.

<sup>3</sup> *Suivre le contre-pied* , c'est suivre les traces à rebours.

<sup>4</sup> *Brisées* , endroit où le cerf est entré , et où l'on a rompu des branches pour le remarquer.

<sup>5</sup> *Laisser courre un cerf* , c'est le lancer avec le limier , c'est-à-dire le faire partir.

<sup>6</sup> *Découpler les chiens* , c'est détacher les chiens l'un d'avec l'autre pour les faire chasser.

puyer de la voix et de la trompe ; il doit aussi être connaisseur , et bien remarquer le pied de son cerf , afin de le reconnaître dans le change <sup>1</sup> , ou dans le cas qu'il soit accompagné. Il arrive souvent alors que les chiens se séparent , et font deux chasses ; les piqueurs <sup>2</sup> doivent se séparer aussi , et rompre les chiens <sup>3</sup> qui se sont fourvoyés <sup>4</sup> , pour les ramener et les rallier à ceux qui chassent le cerf de meute. Le piqueur doit bien accompagner ses chiens , toujours piquer à côté d'eux , toujours les animer sans trop les presser , les aider sur le change , sur un retour , et , pour ne se pas méprendre , tâcher de revoir du cerf aussi souvent qu'il est possible ; car il ne manque jamais de faire des ruses : il passe et repasse souvent deux ou trois fois sur sa voie , il cherche à se faire accompagner d'autres bêtes pour donner le change ; et alors il perce et s'éloigne tout de suite , ou bien il se jette à l'écart , se cache , et reste sur le ventre. Dans ce cas , lorsqu'on est en défaut <sup>5</sup> , on prend les devans , on retourne sur les derrières ; les piqueurs et les chiens travaillent de concert : si l'on ne retrouve pas la voie du cerf , on juge qu'il est resté dans l'enceinte dont on vient de faire le tour ; on la foule de nouveau ; et lorsque le cerf ne s'y trouve pas , il ne reste d'autre moyen

<sup>1</sup> *Change* , c'est lorsque le cerf en va chercher un autre pour le substituer à sa place.

<sup>2</sup> *Les piqueurs* , sont ceux qui courent à cheval après les chiens , et qui les accompagnent pour les faire chasser.

<sup>3</sup> *Rompre les chiens* , c'est les rappeler , et leur faire quitter ce qu'ils chassent.

<sup>4</sup> *Se fourvoyer* , c'est s'écarter de la voie , et chasser quelque autre cerf que celui de la meute.

<sup>5</sup> *Être en défaut* , c'est lorsque les chiens ont perdu la voie du cerf.

que d'imaginer la refuite qu'il peut avoir faite , vu le pays où l'on est , et d'aller l'y chercher. Dès qu'on sera retombé sur les voies , et que les chiens auront relevé le défaut <sup>1</sup> , ils chasseront avec plus d'avantage , parce qu'ils sentent bien que le cerf est déjà fatigué ; leur ardeur augmente à mesure qu'il s'affaiblit ; et leur sentiment est d'autant plus distinct et plus vif , que le cerf est plus échauffé : aussi redoublent-ils et de jambes et de voix ; et quoiqu'il fasse alors plus de ruses que jamais , comme il ne peut plus courir aussi vite , ni par conséquent s'éloigner beaucoup des chiens , ses ruses et ses détours sont inutiles ; il n'a d'autre ressource que de fuir la terre qui le trahit , et de se jeter à l'eau pour dérober son sentiment aux chiens. Les piqueurs traversent ces eaux , ou bien ils tournent autour , et remettent ensuite les chiens sur la voie du cerf , qui ne peut aller loin dès qu'il a battu l'eau <sup>2</sup> , et qui bientôt est aux abois <sup>3</sup> , où il tâche encore de défendre sa vie , et blesse souvent de coups d'andouillers les chiens , et même les chevaux des chasseurs trop ardens , jusqu'à ce que l'un d'entr'eux lui coupe le jarret pour le faire tomber , et l'achève ensuite en lui donnant un coup de couteau au défaut de l'épaule. On célèbre en même tems la mort du cerf par des fanfares , on le laisse fouler aux chiens , et on les fait jouir pleinement de leur victoire , en leur faisant curée <sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> *Relever le défaut* , c'est retrouver les voies du cerf , et le lancer une seconde fois.

<sup>2</sup> *Battre l'eau* , *battre les eaux* , c'est traverser , après avoir été long-tems chassé , une rivière ou un étang.

<sup>3</sup> *Abois* c'est lorsque le cerf est à l'extrémité et tout-à-fait épuisé de forces.

<sup>4</sup> *Faire curée* , *donner la curée* , c'est faire manger aux chiens le cerf ou la bête qu'ils ont prise.

Toutes les saisons , tous les tems ne sont pas également bons pour courre le cerf <sup>1</sup> : au printems , lorsque les feuilles naissantes commencent à parer les forêts , que la terre se couvre d'herbes nouvelles et s'émaille de fleurs , leur parfum rend moins sûr le sentiment des chiens ; et comme le cerf est alors dans sa plus grande vigueur , pour peu qu'il ait d'avance , ils ont beaucoup de peine à le joindre. Aussi les chasseurs conviennent-ils que la saison où les biches sont prêtes à mettre bas , est celle de toutes où la chasse est la plus difficile , et que dans ce tems les chiens quittent souvent un cerf mal mené , pour tourner à une biche qui bondit devant eux : et de même au commencement de l'automne , lorsque le cerf est en rut <sup>2</sup> , les limiers quêtent sans ardeur : l'odeur forte du rut leur rend peut-être la voie plus indifférente ; peut-être aussi tous les cerfs ont-ils , dans ce tems , à peu près la même odeur. En hiver , pendant la neige , on ne peut pas courre le cerf ; les limiers n'ont point de sentiment , et semblent suivre les voies plutôt à l'œil qu'à l'odorat. Dans cette saison , comme les cerfs ne trouvent pas à viander <sup>3</sup> dans les forêts , ils en sortent , vont et viennent dans les pays plus découverts , dans les petits taillis , et même dans les terres ensemencées : ils se mettent en hardes <sup>4</sup> dès le mois de décembre ; et , pendant les grands froids , ils cherchent à se mettre à l'abri des côtes , ou dans des endroits bien fourrés , où ils se tiennent serrés les uns contre les autres , et se réchauffent de leur haleine. A la fin de l'hiver , ils

<sup>1</sup> *Courre le cerf* , chasser le cerf avec des chiens-courans.

<sup>2</sup> *Rut* , chaleur , ardeur d'amour.

<sup>3</sup> *Viander* , brouter , manger.

<sup>4</sup> *Harde* , troupe de cerfs.



gagnent le bord des forêts , et sortent dans les blés. Au printems , ils mettent bas <sup>1</sup> ; la tête se détache d'elle-même , ou par un petit effort qu'ils font en s'accrochant à quelque branche : il est rare que les deux côtés tombent précisément en même tems , et souvent il y a un jour ou deux d'intervalle entre la chute de chacun des côtés de la tête. Les vieux cerfs sont ceux qui mettent bas les premiers , vers la fin de février , ou au commencement de mars ; les cerfs de dix cors ne mettent bas que vers le milieu ou la fin de mars ; ceux de dix cors jeuneement , dans le mois d'avril ; les jeunes cerfs au commencement , et les daguets vers le milieu et la fin de mai : mais il y a sur tout cela beaucoup de variétés , et l'on voit quelquefois de vieux cerfs mettre bas plus tard que d'autres qui sont plus jeunes. Au reste , la mue de la tête des cerfs avance lorsque l'hiver est doux , et retarde lorsqu'il est rude et de longue durée.

Dès que les cerfs ont mis bas , ils se séparent les uns des autres , et il n'y a plus que les jeunes qui demeurent ensemble. Ils ne se tiennent pas dans les forêts ; mais ils gagnent les beaux pays , les buissons , les taillis clairs , où ils demeurent tout l'été pour y refaire leur tête : et dans cette saison , ils marchent la tête basse , crainte de la froisser contre les branches ; car elle est sensible tant qu'elle n'a pas pris son entier accroissement. La tête des plus vieux cerfs n'est encore qu'à moitié refaite vers le milieu du mois de mai , et n'est tout-à-fait alongée et endurcie que vers la fin de juillet. Celle des plus jeunes cerfs tombant plus tard , repousse et se refait aussi plus tard : mais dès qu'elle est entiè-

---

<sup>1</sup> Mettre bas , c'est lorsque le bois des cerfs tombe.

rement alongée , et qu'elle a pris de la solidité , les cerfs la frottent contre les arbres pour la dépouiller de la peau dont elle est revêtue ; et comme ils continuent à la frotter pendant plusieurs jours de suite , on prétend qu'elle se teint de la couleur de la sève du bois auquel ils touchent ; qu'elle devient rousse contre les hêtres et les bouleaux ; brune contre les chênes ; et noirâtre contre les charmes et les trembles. On dit aussi que les têtes des jeunes cerfs , qui sont lisses et peu perlées , ne se teignent pas à beaucoup près autant que celles des vieux cerfs , dont les perlures sont fort près les unes des autres , parce que ce sont ces perlures qui retiennent la sève qui colore le bois ; mais je ne puis me persuader que ce soit là la vraie cause de cet effet , ayant eu des cerfs privés et enfermés dans des enclos où il n'y avait aucun arbre , et où par conséquent ils n'avaient pu toucher au bois , desquels cependant la tête était colorée comme celle des autres.

Peu de tems après que les cerfs ont bruni leur tête , ils commencent à ressentir les impressions du rut ; les vieux sont les plus avancés : dès la fin d'août et le commencement de septembre ils quittent les buissons , reviennent dans les forêts , et commencent à chercher les bêtes <sup>1</sup> ; ils raient <sup>2</sup> d'une voix forte ; le cou et la gorge leur enflent ; ils se tourmentent ; ils traversent en plein jour les guérets et les plaines ; ils donnent de la tête contre les arbres et les cépées ; enfin ils paraissent transportés , furieux , et courent de pays en pays , jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des bêtes , qu'il ne suffit pas de rencontrer , mais qu'il faut encore poursuivre , contraindre , assujettir : car elles les évitent d'abord ; elles

---

<sup>1</sup> *Les bêtes* , en termes de chasse , signifient *les biches*.

<sup>2</sup> *Raire* , crier.

fuient , et ne les attendent qu'après avoir été long-tems fatiguées de leur poursuite. C'est aussi par les plus vieilles que commence le rut ; les jeunes biches n'entrent en chaleur que plus tard ; et lorsque deux cerfs se trouvent auprès de la même , il faut encore combattre avant que de jouir : s'ils sont d'égale force , ils se menacent , ils grattent la terre , ils raient d'un cri terrible , et , se précipitant l'un sur l'autre , ils se battent à outrance , et se donnent des coups de tête et d'andouillers<sup>1</sup> si forts , que souvent ils se blessent à mort. Le combat ne finit que par la défaite ou la fuite de l'un des deux ; et alors le vainqueur ne perd pas un instant pour jouir de sa victoire et de ses desirs , à moins qu'un autre ne survienne encore , auquel cas il part pour l'attaquer et le faire fuir comme le premier. Les plus vieux cerfs sont toujours les maîtres , parce qu'ils sont plus fiers et plus hardis que les jeunes , qui n'osent approcher d'eux ni de la bête , et qui sont obligés d'attendre qu'ils l'aient quittée pour l'avoir à leur tour : quelquefois cependant ils sautent sur la biche pendant que les vieux combattent ; et après avoir joui fort à la hâte , ils fuient promptement. Les biches préfèrent les vieux cerfs , non parce qu'ils sont plus courageux , mais parce qu'ils sont beaucoup plus ardents et plus chauds que les jeunes : ils sont aussi plus inconstans ; ils ont souvent plusieurs bêtes à la fois ; et lorsqu'ils n'en ont qu'une , ils ne s'y attachent pas , ils ne la gardent que quelques jours ; après quoi ils s'en séparent , et vont en chercher une autre auprès de laquelle ils demeurent encore moins , et passent ainsi successivement à plusieurs , jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait épuisés.

Cette fureur amoureuse ne dure que trois semaines ;

---

<sup>1</sup> *Andouillers* , cornichon du bois de cerf.

pendant ce tems ils ne mangent que très-peu , ne dorment ni ne reposent ; nuit et jour ils sont sur pied , et ne font que marcher , courir , combattre et jouer. Aussi sortent-ils de là si défaits , si fatigués , si maigres , qu'il leur faut du tems pour se remettre et reprendre des forces : ils se retirent ordinairement alors sur le bord des forêts , le long des meilleurs gagnages , où ils peuvent trouver une nourriture abondante , et ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils soient rétablis. Le rut , pour les vieux cerfs , commence au premier de septembre , et finit vers le 20 ; pour les cerfs de dix cors , et de dix cors jeunement , il commence vers le 10 de septembre , et finit dans les premiers jours d'octobre ; pour les jeunes cerfs , c'est depuis le 20 septembre jusqu'au 15 octobre ; et sur la fin de ce même mois , il n'y a plus que les daguets qui sont en rut , parce qu'ils y sont entrés les derniers de tous : les plus jeunes biches sont de même les dernières en chaleur. Le rut est donc entièrement fini au commencement de novembre , et les cerfs , dans ce tems de faiblesse , sont faciles à forcer. Dans les années abondantes en gland , ils se rétablissent en peu de tems par la bonne nourriture , et l'on remarque souvent un second rut à la fin d'octobre , mais qui dure beaucoup moins que le premier.

Dans les climats plus chauds que celui de la France , comme les saisons sont plus avancées , le rut est aussi plus précoc. En Grèce , par exemple , il paraît , par ce qu'en dit Aristote , qu'il commence dans les premiers jours d'août , et qu'il finit à la fin de septembre. Les biches portent huit mois et quelques jours ; elles ne produisent ordinairement qu'un faon <sup>1</sup> , et très-rare-

---

<sup>1</sup> *Faon* , c'est le petit cerf qui vient de naître.

ment deux ; elles mettent bas au mois de mai et au commencement de juin. Elles ont grand soin de dérober leur faon à la poursuite des chiens ; elles se présentent et se font chasser elles-mêmes pour les éloigner , après quoi elles viennent le rejoindre. Toutes les biches ne sont pas fécondes ; il y en a qu'on appelle *bréhaignes*, qui ne portent jamais. Ces biches sont plus grosses et prennent beaucoup plus de venaison que les autres ; aussi sont-elles les premières en chaleur : on prétend aussi qu'il se trouve quelquefois des biches qui ont un bois comme le cerf , et cela n'est pas absolument contre toute vraisemblance. Le faon ne porte ce nom que jusqu'à six mois environ ; alors les bosses commencent à paraître , et il prend le nom de hère , jusqu'à ce que ces bosses , alongées en dagues , lui fassent prendre le nom de daguct. Il ne quitte pas sa mère dans les premiers tems , quoiqu'il prenne un assez prompt accroissement ; il la suit pendant tout l'été. En hiver , les biches , les hères , les dagucts et les jeunes cerfs se rassemblent en hardes , et forment des troupes d'autant plus nombreuses , que la saison est plus rigoureuse. Au printems ils se divisent ; les biches se recèlent pour mettre bas , et dans ce tems il n'y a guère que les dagucts et les jeunes cerfs qui aillent ensemble. En général , les cerfs sont portés à demeurer les uns avec les autres , à marcher de compagnie , et ce n'est que la crainte ou la nécessité qui les disperse ou les sépare.

Le cerf est en état d'engendrer à l'âge de dix-huit mois ; car on voit des dagucts , c'est-à-dire , des cerfs nés au printems de l'année précédente , couvrir des biches en automne , et l'on doit présumer que ces accouplemens sont prolifiques. Ce qui pourrait peut-être en faire douter , c'est qu'ils n'ont encore pris alors qu'environ la moitié ou les deux tiers de leur accroi-



sement , que les cerfs croissent et grossissent jusqu'à l'âge de huit ans , et que leur tête va toujours en augmentant tous les ans jusqu'au même âge : mais il faut observer que le faon qui vient de naître se fortifie en peu de tems ; que son accroissement est prompt dans la première année , et ne se ralentit pas dans la seconde ; qu'il y a même déjà surabondance de nourriture , puisqu'il pousse des dagues ; et c'est-là le signe le plus certain de la puissance d'engendrer. Il est vrai que les animaux en général ne sont en état d'engendrer que lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement ; mais ceux qui ont un tems marqué pour le rut , ou pour le frai , semblent faire une exception à cette loi. Les poissons fraient et produisent avant que d'avoir pris le quart ou même la huitième partie de leur accroissement ; et dans les animaux quadrupèdes , ceux qui , comme le cerf , l'élan , le daim , le renne , le chevreuil , etc. , ont un rut bien marqué , engendrent aussi plutôt que les autres animaux.

Il y a tant de rapports entre la nutrition , la production du bois , le rut et la génération dans ces animaux , qu'il est nécessaire , pour en bien concevoir les effets particuliers , de se rappeler ici ce que nous avons établi de plus général et de plus certain au sujet de la génération ; elle dépend en entier de la surabondance de la nourriture. Tant que l'animal croît ( et c'est toujours dans le premier âge que l'accroissement est le plus prompt ) , la nourriture est entièrement employée à l'extension , au développement du corps : il n'y a donc nulle surabondance , par conséquent nulle production , nulle sécrétion de liqueur séminale ; et c'est par cette raison que les jeunes animaux ne sont pas en état d'engendrer : mais lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement , la surabon-

dance commence à se manifester par de nouvelles productions. Dans l'homme , la barbe , le poil , le gonflement des mamelles , l'épanouissement des parties de la génération , précèdent la puberté. Dans les animaux en général , et dans le cerf en particulier , la surabondance se marque par des effets encore plus sensibles ; elle produit la tête , le gonflement des dainties <sup>1</sup> , l'enflure du cou et de la gorge , la venaison <sup>2</sup> , le rut , etc. Et comme le cerf croît fort vite dans le premier âge , il ne se passe qu'un an depuis sa naissance jusqu'au tems où cette surabondance commence à se marquer au dehors par la production du bois : s'il est né au mois de mai , on verra paraître , dans le même mois de l'année suivante , les naissances du bois qui commence à pousser sur le têt <sup>3</sup>. Ce sont deux dagues qui croissent , s'allongent et s'endureissent à mesure que l'animal prend de la nourriture : elles ont déjà , vers la fin d'août , pris leur entier accroissement , et assez de solidité pour qu'il cherche à les dépouiller de leur peau en les frottant contre les arbres ; et dans le même tems il achève de se charger de venaison , qui est une graisse abondante , produite aussi par le superflu de la nourriture , qui dès-lors commence à se déterminer vers les parties de la génération , et à exciter le cerf à cette ardeur du rut qui le rend furieux ; et ce qui prouve évidemment que la production du bois et celle de la liqueur séminale dépendent de la même cause , c'est que si

<sup>1</sup> *Les dainties du cerf* sont ses testicules.

<sup>2</sup> *Venaison* , c'est la graisse du cerf , qui augmente pendant l'été , et dont il est surchargé au commencement de l'automne , dans le tems du rut

<sup>3</sup> *Le têt* est la partie de l'os frontal sur laquelle appuie le bois du cerf.

vous détruisez la source de la liqueur séminale en supprimant par la castration les organes nécessaires pour cette sécrétion, vous supprimez en même tems la production du bois : car si l'on fait cette opération dans le tems qu'il a mis bas sa tête, il ne s'en forme pas une nouvelle; et si on ne la fait au contraire que dans le tems qu'il a refait sa tête, elle ne tombe plus : l'animal, en un mot, reste pour toute la vie dans l'état où il était lorsqu'il a subi la castration; et comme il n'éprouve plus les ardeurs du rut, les signes qui l'accompagnent disparaissent aussi; il n'y a plus de venaison, plus d'enflure au cou ni à la gorge, et il devient d'un naturel plus doux et plus tranquille. Ces parties que l'on a retranchées étaient donc nécessaires non-seulement pour faire la sécrétion de la nourriture surabondante, mais elles servaient encore à l'animer, à la pousser au dehors dans toutes les parties du corps sous la forme de la venaison, et en particulier au sommet de la tête, où elle se manifeste plus que par tout ailleurs par la production du bois. Il est vrai que les cerfs coupés ne laissent pas de devenir gras; mais ils ne produisent plus de bois, jamais la gorge ni le cou ne leur enflent, et leur graisse ne s'exalte ni ne s'échauffe pas comme la venaison des cerfs entiers, qui, lorsqu'ils sont en rut, ont une odeur si forte, qu'elle infecte de loin; leur chair même en est si fort imbue et pénétrée, qu'on ne peut ni la manger ni la sentir, et qu'elle se corrompt en peu de tems, au lieu que celle du cerf coupé se conserve fraîche, et peut se manger dans tous les tems. Une autre preuve que la production du bois vient uniquement de la surabondance de la nourriture, c'est la différence qui se trouve entre les têtes des cerfs de même âge, dont les unes sont très-grosses, très-fournies, et les autres grêles et menues, ce qui dépend absolument

de la quantité de la nourriture : car un cerf qui habite un pays abondant , où il viande à son aise , où il n'est troublé ni par les chiens ni par les hommes , où , après avoir repu tranquillement , il peut ensuite ruminer en repos , aura toujours la tête belle , haute , bien ouverte , l'empaumure <sup>1</sup> large et bien garnie , le merrain <sup>2</sup> gros et bien perlé , avec grand nombre d'andouillers forts et longs ; au lieu que celui qui se trouve dans un pays où il n'a ni repos ni nourriture suffisante , n'aura qu'une tête mal nourrie , dont l'empaumure sera serrée , le merrain grêle , et les andouillers menus et en petit nombre , en sorte qu'il est toujours aisé de juger par la tête d'un cerf , s'il habite un pays abondant et tranquille , et s'il a été bien ou mal nourri. Ceux qui se portent mal , qui ont été blessés , ou seulement qui ont été inquiétés et courus , prennent rarement une belle tête et une bonne venaison ; ils n'entrent en rut que plus tard ; il leur a fallu plus de ~~temps~~ <sup>temps</sup> pour refaire leur tête , et ils ne la mettent bas qu'après les autres. Ainsi tout concourt à faire voir que ce bois n'est , comme la liqueur séminale , que le superflu , rendu sensible , de la nourriture organique , qui ne peut être employée toute entière au développement , à l'accroissement ou à l'entretien du corps de l'animal.

La disette retarde donc l'accroissement du bois , et en diminue le volume très-considérablement ; peut être même ne serait-il pas impossible , en retranchant beaucoup la nourriture , de supprimer en entier cette production , sans avoir recours à la castration : ce qu'il y a de

<sup>1</sup> *Empaumure* , c'est le haut de la tête du cerf , qui s'élargit comme une main , et où il y a plusieurs andouillers rangés inégalement comme des doigts.

<sup>2</sup> *Merrain* , c'est le tronc , la tige du bois de cerf.

sûr , e'est quo les cerfs coupés mangent moins que les autres ; et ce qui fait que dans cette espèce , aussi bien que dans celle du daim , du chevreuil et de l'élan , les femelles n'ont point de bois , e'est qu'elles mangent moins que les mâles , et que , quand même il y aurait de la surabondance , il arrive que dans le tems où elle pourrait se manifester au dehors , elles deviennent pleines ; par conséquent le superflu de la nourriture étant employé à nourrir le fœtus , et ensuite à allaiter le faon , il n'y a jamais rien de surabondant. Et l'exception que peut faire ici la femelle du renno , qui porte un bois comme le mâle , est plus favorable que contraire à cette explication ; car de tous les animaux qui portent un bois , le renne est celui qui , proportionnellement à sa taille , l'a d'un plus gros et d'un plus grand volume , puisqu'il s'étend en avant et en arrière , souvent tout le long de son corps : c'est aussi de tous celui qui se charge le plus abondamment de venaison , et d'ailleurs le bois que portent les femelles est fort petit en comparaison de celui des mâles. Cet exemple prouve donc seulement que quand la surabondance est si grande , qu'elle ne peut être épuisée dans la gestation par l'accroissement du fœtus , elle se répand au dehors , et forme dans la femelle , comme dans le mâle , une production semblable , un bois qui est d'un plus petit volume , parce que cette surabondance est aussi en moindre quantité.

Ce que je dis ici de la nourriture ne doit pas s'entendre de la masse ni du volume des alimens , mais uniquement de la quantité des molécules organiques que contiennent ces alimens : e'est cette seule matière qui est vivante , active et productrice ; le reste n'est qu'un mare , qui peut être plus ou moins abondant sans rien changer à l'animal. Et comme le liehen , qui est la nourriture ordinaire du renne , est un aliment plus



substantiel que les feuilles , les écorces ou les boutons des arbres dont le cerf se nourrit , il n'est pas étonnant qu'il y ait plus de surabondance de cette nourriture organique , et par conséquent plus de bois et plus de venaison , dans le renne que dans le cerf. Cependant il faut convenir que la matière organique qui forme le bois dans ces espèces d'animaux , n'est pas parfaitement dépouillée des parties brutes auxquelles elle était jointe , et qu'elle conserve encore , après avoir passé par le corps de l'animal , des caractères de son premier état dans le végétal. Le bois du cerf pousse , croît et se compose comme le bois d'un arbre : sa substance est peut-être moins osseuse que ligneuse ; c'est pour ainsi dire , un végétal greffé sur un animal , et qui participe de la nature des deux , et forme une de ces nuances auxquelles la nature aboutit toujours dans les extrêmes , et dont elle se sert pour rapprocher les choses les plus éloignées.

Dans l'animal , comme nous l'avons dit , les os croissent par les deux extrémités à la fois ; le point d'appui contre lequel s'exerce la puissance de leur extension en longueur , est dans le milieu de la longueur de l'os : cette partie du milieu est aussi la première formée , la première ossifiée ; et les deux extrémités vont toujours en s'éloignant de la partie du milieu , et restent molles jusqu'à ce que l'os ait pris son entier accroissement dans cette dimension. Dans le végétal , au contraire , le bois ne croît que par une seule de ses extrémités ; le bouton qui se développe et qui doit former la branche , est attaché au vieux bois par l'extrémité inférieure , et c'est sur ce point d'appui que s'exerce la puissance de son extension en longueur. Cette différence si marquée entre la végétation des os des animaux et des parties solides des végétaux , ne se trouve point dans le bois qui croît sur

la tête des cerfs ; au contraire , rien n'est plus semblable à l'accroissement du bois d'un arbre. Le bois du cerf ne s'étend que par l'une de ses extrémités , l'autre lui sert de point d'appui ; il est d'abord tendre comme l'herbe et se durcit ensuite comme le bois : la peau , qui s'étend et qui croît avec lui , est son écorce , et il s'en dépouille lorsqu'il a pris son entier accroissement ; tant qu'il croît , l'extrémité supérieure demeure toujours molle. Il se divise aussi en plusieurs rameaux ; le merain est l'arbre , les andouillers en sont les branches. En un mot , tout est semblable , tout est conforme dans le développement et dans l'accroissement de l'un et de l'autre ; et dès-lors les molécules organiques qui constituent la substance vivante du bois de cerf , retiennent encore l'empreinte du végétal , parce qu'elles s'arrangent de la même façon que dans les végétaux. La matière domine donc ici sur la forme , le cerf , qui n'habite que dans les bois , et qui ne se nourrit que des rejetons des arbres , prend une si forte teinture de bois , qu'il produit lui-même une espèce de bois qui conserve assez les caractères de son origine pour qu'on ne puisse s'y méprendre : et cet effet , quoique très-singulier , n'est cependant pas unique ; il dépend d'une cause générale que j'ai déjà eu occasion d'indiquer plus d'une fois dans cet ouvrage.

Le bois , dans le cerf , n'est qu'une partie accessoire , et , pour ainsi dire , étrangère à son corps ; une production qui n'est regardée comme partie animale que parce qu'elle croît sur un animal , mais qui est vraiment végétale , puisqu'elle retient les caractères du végétal dont elle tire sa première origine , et que ce bois ressemble au bois des arbres par la manière dont il croît , dont il se développe , se ramifie , se durcit , se sèche et se sépare : car il tombe de lui-même après avoir pris

son entière solidité , et dès qu'il cesse de tirer de la nourriture , comme un fruit dont le pédicule se détache de la branche dans le tems de sa maturité ; le nom même qu'on lui a donné dans notre langue , prouve bien qu'on a regardé cette production comme un bois , et non pas comme une corne , un os , une défense , une dent , etc. Et quoique cela me paraisse suffisamment indiqué , et même prouvé , par tout ce que je viens de dire , je ne dois pas oublier un fait cité par les anciens. Aristote , Théophraste , Plinè , disent tous que l'on a vu du lierre s'attacher , pousser et croître sur le bois des cerfs , lorsqu'il est encore tendre. Si ce fait est vrai , et il serait facile de s'en assurer par l'expérience , il prouverait encore mieux l'analogie intime de ce bois avec le bois des arbres.

Comme le cerf est cinq ou six ans à croître , il vit aussi sept fois cinq ou six ans , c'est-à-dire , trente-cinq ou quarante ans. Ce que l'on a débité sur la longue vie des cerfs , n'est appuyé sur aucun fondement : ce n'est qu'un préjugé populaire , qui régnait dès le tems d'Aristote ; et ce philosophe dit avec raison que cela ne lui paraît pas vraisemblable , attendu que le tems de la gestation et celui de l'accroissement du jeune cerf n'indiquent rien moins qu'une très-longue vie. Cependant , malgré cette autorité , qui seule aurait dû suffire pour détruire ce préjugé , il s'est renouvelé dans des siècles d'ignorance par une histoire ou une fable que l'on a faite d'un cerf qui fut pris par Charles VI dans la forêt de Senlis , et qui portait un collier sur lequel était écrit , *Cæsar hoc me donavit* ; et l'on a mieux aimé supposer mille ans de vie à cet animal , et faire donner ce collier par un empereur romain , que de convenir que ce cerf pouvait venir d'Allemagne , où les empereurs ont dans tous les tems pris le nom de César.

La tête des cerfs va tous les ans en augmentant en grosseur et en hauteur , depuis la seconde année de leur vie jusqu'à la huitième : elle se soutient toujours belle et à peu près la même pendant toute la vigueur de l'âge ; mais lorsqu'ils deviennent vieux , leur tête décline aussi. Il est rare que nos cerfs portent plus de vingt ou vingt-deux andouillers , lors même que leur tête est la plus belle , et ce nombre n'est rien moins que constant ; car il arrive souvent que le même cerf aura dans une année un certain nombre d'andouillers , et que l'année suivante il en aura plus ou moins , selon qu'il aura eu plus ou moins de nourriture et de repos : et de même que la grandeur de la tête et du bois du cerf dépend de la quantité de la nourriture , la qualité de ce même bois dépend aussi de la différente qualité des nourritures ; il est , comme le bois des forêts , grand , tendre et assez léger dans les pays humides et fertiles ; il est , au contraire , court , dur et pesant dans les pays secs et stériles.

Il en est de même encore de la grandeur et de la taille de ces animaux ; elle est fort différente , selon les lieux qu'ils habitent. Les cerfs de plaines , de vallées ou de collines abondantes en grains , ont le corps beaucoup plus grand et les jambes plus hautes que les cerfs des montagnes sèches , arides et pierreuses : ceux-ci ont le corps bas , court et trapu , ils ne peuvent courir aussi vite , mais ils vont plus long-tems que les premiers ; ils sont plus méchants , ils ont le poil plus long sur le massacre ; leur tête est ordinairement basse et noire , à peu près comme un arbre rabougri , dont l'écorce est rembrunie , au lieu que la tête des cerfs de plaines est haute et d'une couleur claire et rougeâtre , comme le bois et l'écorce des arbres qui croissent en bon terrain. Ces petits cerfs trapus n'habitent guère

les futaies , et se tiennent presque toujours dans les taillis , où ils peuvent se soustraire plus aisément à la poursuite des chiens : leur venaison est plus fine , et leur chair est de meilleur goût que celle des cerfs de plaines. Le cerf de Corse paraît être le plus petit de tous ces cerfs de montagne ; il n'a guère que la moitié de la hauteur des cerfs ordinaires ; c'est , pour ainsi dire , un basset parmi les cerfs ; il a le pelage brun , le corps trapu , les jambes courtes. Et ce qui m'a convaincu que la grandeur et la taille des cerfs en général dépendaient absolument de la quantité et de la qualité de la nourriture , c'est qu'en ayant fait élever un chez moi , et l'ayant nourri largement pendant quatre ans , il était à cet âge beaucoup plus haut , plus gros , plus étoffé que les plus vieux cerfs de mes bois , qui cependant sont de la belle taille. Ces petits cerfs bruns , que nous avons appelés *cerfs de Corse* , ne sont pas les seules variétés de cette espèce : il y a en Allemagne une autre race de cerfs qui est connue dans le pays sous le nom de *brandhirtz* , et de nos chasseurs sous celui de *cerf des Ardennes*. Ce cerf est plus grand que le cerf commun , et il diffère des autres cerfs non seulement par le pelage , qu'il a d'une couleur plus foncée et presque noire , mais encore par un long poil qu'il porte sur les épaules et sous le cou. Cette espèce de crinière et de barbe lui donnant quelque rapport , la première avec le cheval , et la seconde avec le bouc , les anciens ont donné à ce cerf les noms composés d'*hippélaphe* et de *tragélaphe*.

Le pelage le plus ordinaire pour le cerf est le fauve ; cependant il se trouve , même en assez grand nombre , des cerfs bruns , et d'autres qui sont roux : les cerfs blancs sont bien plus rares , et semblent être des cerfs devenus domestiques , mais très - anciennement ; car



Aristote et Plin parlent des cerfs blancs , et il parait qu'ils n'étaient pas alors plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui. La couleur du bois , comme la couleur du poil , semble dépendre en particulier de l'âge et de la nature de l'animal , et en général de l'impression de l'air : les jeunes cerfs ont le bois plus blanchâtre et moins teint que les vieux. Les cerfs dont le pelage est d'un fauve clair et délayé , ont souvent la tête pâle et mal teinte ; ceux qui sont d'un fauve vif l'ont ordinairement rouge ; et les bruns , sur-tout ceux qui ont du poil noir sur le cou , ont aussi la tête noire. Il est vrai qu'à l'intérieur le bois de tous les cerfs est à peu près également blanc : mais ces bois diffèrent beaucoup les uns des autres en solidité , et par leur texture plus ou moins serrée ; il y en a qui sont fort spongieux , et où même il se trouve des cavités assez grandes : cette différence dans la texture suffit pour qu'ils puissent se colorer différemment , et il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la sève des arbres pour produire cet effet , puisque nous voyons tous les jours l'ivoire le plus blanc jaunir ou brunir à l'air , quoiqu'il soit d'une matière bien plus compacte et moins poreuse que celle du bois du cerf.

Le cerf parait avoir l'œil bon , l'odorat exquis , et l'oreille excellente. Lorsqu'il veut écouter , il lève la tête , dresse les oreilles , et alors il entend de fort loin ; lorsqu'il sort dans un petit taillis ou dans quelque autre endroit à demi découvert , il s'arrête pour regarder de tous côtés , et cherche ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puisse l'inquiéter. Il est d'un naturel assez simple , et cependant il est curieux et rusé : lorsqu'on le siffle ou qu'on l'appelle de loin , il s'arrête tout court et regarde fixement , et avec une espèce d'admiration , les voitures ,

le bétail , les hommes ; et s'ils n'ont ni armes ni chiens , il continue à marcher d'assurance <sup>1</sup> , et passe son chemin fièrement et sans fuir. Il paraît aussi écouter avec autant de tranquillité que de plaisir le chalumeau ou le flageolet des bergers , et les veneurs se servent quelquefois de cet artifice pour le rassurer. En général , il craint beaucoup moins l'homme que les chiens , et ne prend de la défiance et de la ruse , qu'à mesure et qu'autant qu'il aura été inquiété. Il mange lentement , il choisit sa nourriture ; et lorsqu'il a viandé , il cherche à se reposer pour ruminer à loisir : mais il paraît que la rumination ne se fait pas avec autant de facilité que dans le bœuf ; ce n'est , pour ainsi dire , que par secousses que le cerf peut faire remonter l'herbe contenue dans son premier estomac. Cela vient de la longueur et de la direction du chemin qu'il faut que l'aliment parcoure : le bœuf a le cou court et droit , le cerf l'a long et arqué ; il faut donc beaucoup plus d'effort pour faire remonter l'aliment , et cet effort se fait par une espèce de hoquet dont le mouvement se marque au dehors et dure pendant tout le tems de la rumination. Il a la voix d'autant plus forte , plus grosse et plus tremblante , qu'il est plus âgé : la biche a la voix plus faible et plus courte ; elle ne rait pas d'amour , mais de crainte : le cerf rait d'une manière effroyable dans le tems du rut ; il est alors si transporté , qu'il ne s'inquiète ni ne s'effraie de rien : on peut donc le surprendre aisément ; et comme il est surchargé de venaison , il ne tient pas long-tems devant les chiens : mais il est dangereux aux abois , il se jette sur eux avec une espèce de furcur. Il ne boit guère en hiver , et encore moins au printems ; l'herbe tendre et char-

---

<sup>1</sup> *Marcher d'assurance , aller d'assurance* , c'est lorsque le cerf va d'un pas réglé et tranquille.

gée de rosée lui suffit : mais , dans les chaleurs et les sécheresses de l'été , il va boire aux ruisseaux , aux mares , aux fontaines ; et dans le tems du rut il est si fort échauffé , qu'il cherche l'eau partout , non-seulement pour apaiser sa soif brûlante , mais pour se baigner et se rafraichir le corps. Il nage parfaitement bien , et plus légèrement alors que dans tout autre tems , à cause de la venaison , dont le volume est plus léger qu'un pareil volume d'eau : on en a vu traverser de très-grandes rivières ; on prétend même qu'attirés par l'odeur des biches , les cerfs se jettent à la mer dans le tems du rut , et passent d'une île à une autre à des distances de plusieurs lieues. Ils sautent encore plus légèrement qu'ils ne nagent ; car lorsqu'ils sont poursuivis , ils franchissent aisément une haie , et même un palis d'une toise de hauteur. Leur nourriture est différente suivant les différentes saisons : en automne , après le rut , ils cherchent les boutons des arbustes verts , les fleurs de bruyères , les feuilles de ronces , etc. ; en hiver , lorsqu'il neige , ils pèlent les arbres et se nourrissent d'écorces , de mousse , etc. et lorsqu'il fait un tems doux , ils vont viander dans les blés ; au commencement du printems ils cherchent les chatons des trembles , des marsaules , des coudriers , les fleurs et les boutons du cornouiller , etc. ; en été ils ont de quoi choisir , mais ils préfèrent les seigles à tous les autres grains , et la bourgène à tous les autres bois. La chair du faon est bonne à manger , celle de la biche et du dagueu n'est pas absolument mauvaise , mais celle des cerfs a toujours un goût désagréable et fort : ce que cet animal fournit de plus utile , c'est son bois et sa peau ; on la prépare , et elle fait un cuir souple et très-durable ; le bois s'emploie par les couteliers , les fourbisseurs , etc. et l'on en tire , par la chimie , des esprits alkali-volatils , dont la médecine fait un fréquent usage.

---

## LE DAIM.

---

AUCUNE espèce n'est plus voisine d'une autre que l'espèce du daim l'est de celle du cerf : cependant ces animaux , qui se ressemblent à tant d'égards , ne vont point ensemble , se fuient , ne se mêlent jamais , et ne forment par conséquent aucune race intermédiaire. Il est même rare de trouver des daims dans les pays qui sont peuplés de beaucoup de cerfs , à moins qu'on ne les y ait apportés : ils paraissent être d'une nature moins robuste et moins agreste que celle du cerf ; ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts. On les élève dans des parcs où ils sont , pour ainsi dire , à demi domestiques. L'Angleterre est le pays de l'Europe où il y en a le plus , et l'on y fait grand cas de cette venaison : les chiens la préfèrent aussi à la chair de tous les autres animaux ; et lorsqu'ils ont une fois mangé du daim , ils ont beaucoup de peine à garder le change sur le cerf ou sur le chevreuil. Il y a des daims aux environs de Paris , et dans quelques provinces de France ; il y en a en Espagne et en Allemagne ; il y en a aussi en Amérique , qui peut-être y ont été transportés d'Europe. Il semble que ce soit un animal des climats tempérés ; car il n'y en a point en Russie , et l'on n'en trouve que très-rarement dans les forêts de Suède et des autres pays du nord,

Les cerfs sont bien plus généralement répandus ; il y

en a partout en Europe , même en Norwège , et dans tout le nord , à l'exception peut-être de la Laponie ; on en trouve aussi beaucoup en Asie , sur-tout en Tartarie et dans les provinces septentrionales de la Chine. On les retrouve en Amérique ; car ceux du Canada ne diffèrent des nôtres que par la hauteur du bois , par le nombre et par la direction des andouillers.

Comme le daim est un animal moins sauvage , plus délicat , et , pour ainsi dire , plus domestique que le cerf , il est aussi sujet à un plus grand nombre de variétés. Outre les daims communs et les daims blancs , dont on peut voir la description , l'on en connaît encore plusieurs autres : les daims d'Espagne , par exemple , qui sont presque aussi grands que des cerfs , mais qui ont le cou moins gros et la couleur plus obscure , avec la queue noirâtre , non blanche par dessous , et plus longue que celle des daims communs ; les daims de Virginie , qui sont presque aussi grands que ceux d'Espagne , et qui sont remarquables par la grandeur du membre génital et la grosseur des testicules ; d'autres qui ont le front comprimé , aplati entre les yeux , les oreilles et la queue plus longues que le daim commun , et qui sont marqués d'une tache blanche sur les ongles des pieds de derrière ; d'autres qui sont tachés ou rayés de blanc , de noir et de fauve clair ; et d'autres enfin qui sont entièrement noirs : tous ont le bois plus veule , plus aplati , plus étendu en largeur , et à proportion plus garni d'andouillers que celui du cerf ; il est aussi plus courbé en dedans , et il se termine par une large et longue empaumure , et quelquefois , lorsque leur tête est forte et bien nourrie , les plus grands andouillers se terminent eux-mêmes par une petite empaumure. Le daim commun a la queue plus longue que le cerf , et le pelage plus clair. La tête



de tous les daims muc connue celle des cerfs , mais elle tombe plus tard ; ils sont à peu près le même tems à la refaire , aussi leur rut arrive quinze jours ou trois semaines après celui du cerf : les daims raient alors assez fréquemment , mais d'une voix basse et comme entrecoupée ; ils ne s'excèdent pas autant que le cerf , ni ne s'épuisent par le rut ; ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller ehereher les femelles , cependant ils se les disputent et se battent à outrance. Ils sont portés à demeurer ensemble ; ils se mettent en hardes , et restent presque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs , lorsqu'ils se trouvent en grand nombre , ils forment ordinairement deux troupes , qui sont bien distinctes , bien séparées , et qui bientôt deviennent ennemies , parce qu'ils veulent également occuper le même endroit du parc : chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier , et c'est le plus fort et le plus âgé ; les autres suivent , et tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe du bon pays. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paraît y régner ; ils s'attaquent avec ordre , et se battent avec courage , se soutiennent les uns les autres , et ne se croient pas vaincus par un seul échec ; car le combat se renouvelle tous les jours , jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus faibles , et les relèguent dans le mauvais pays.

Ils aiment les terrains élevés et entrecoupés de petites collines. Ils ne s'éloignent pas , comme le cerf , lorsqu'on les chasse ; ils ne font que tourner , et cherchent seulement à se dérober des chiens par la ruse et par le change : cependant , lorsqu'ils sont pressés , échauffés et épuisés , ils se jettent à l'eau comme le cerf ; mais ils ne se hasardent pas à la traverser dans une aussi grande étendue : ainsi la chasse du daim et celle du cerf n'ont

entr'elles aucune différence essentielle. Les connaissances du daim sont , en plus petit , les mêmes que celles du cerf ; les mêmes ruses leur sont communes , seulement elles sont plus répétées par le daim : comme il est moins entreprenant , et qu'il ne se forlonge pas tant, il a plus souvent besoin de s'accompagner, de revenir sur ses voies , etc. ce qui rend en général la chasse du daim plus sujette aux inconvéniens que celle du cerf. D'ailleurs , comme il est plus petit et plus léger , ses voies laissent sur la terre , et aux portées , une impression moins forte et moins durable ; ce qui fait que les chiens gardent moins le change , et qu'il est plus difficile de rapprocher lorsqu'on a un défaut à relever.

Le daim s'apprivoise très-aisément. Il mange de beaucoup de choses que le cerf refuse : aussi conserve-t-il mieux sa venaison ; car il ne paraît pas que le rut , suivi des hivers les plus rudes et les plus longs , le maigrisse et l'altère ; il est presque dans le même état pendant toute l'année. Il broute de plus près que le cerf , et c'est ce qui fait que le bois coupé par la dent du daim repousse beaucoup plus difficilement que celui qui ne l'a été que par le cerf. Les jeunes mangent plus vite et plus avidement que les vieux ; ils ruminent , ils cherchent les femelles dès la seconde année de leur vie : ils ne s'attachent pas à la même , comme le chevreuil , mais ils en changent comme le cerf. La daine porte huit mois et quelques jours , comme la biche , elle produit de même ordinairement un faon , quelquefois deux , et très-rarement trois : ils sont en état d'engendrer et de produire depuis l'âge de deux ans jusqu'à quinze ou seize : enfin ils ressemblent aux cerfs par presque toutes les habitudes naturelles ; et la plus grande différence qu'il y ait entre ces animaux , c'est dans la durée de la vie. Nous avons dit , d'après le

témoignage des chasseurs, que les cerfs vivent trente-cinq ou quarante ans, et l'on nous a assuré que les daims ne vivent qu'environ vingt ans. Comme ils sont plus petits, il y a apparence que leur accroissement est encore plus prompt que celui du cerf : car dans tous les animaux la durée de la vie est proportionnelle à celle de l'accroissement, et non pas au tems de la gestation, comme on pourrait le croire, puisqu'ici le tems de la gestation est le même, et que dans d'autres espèces, comme celle du bœuf, on trouve que quoique le tems de la gestation soit fort long, la vie n'en est pas moins courte ; par conséquent on ne doit pas en mesurer la durée sur celle du tems de la gestation, mais uniquement sur le tems de l'accroissement, à compter depuis la naissance jusqu'au développement presque entier du corps de l'animal.

---

## LE CHEVREUIL.

---

**L**E cerf, comme le plus noble des habitans des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies ; le chevreuil, comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, et se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis : mais s'il a moins de noblesse, moins de force, et beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité, et même plus de courage que le cerf ; il est plus gai, plus lesté, plus éveillé ; sa forme est plus arrondie, plus élégante, et sa figure plus agréable ; ses yeux sur-tout sont plus beaux, plus brillans, et paraissent animés d'un sentiment plus vif ; ses membres sont plus souples, ses mouvemens plus prestes, et il bondit, sans effort, avec autant de force que de légèreté. Sa robe est toujours propre, son poil net et lustré : il ne se roule jamais dans la fange, comme le cerf ; il ne se plaît que dans les pays les plus élevés, les plus secs, où l'air est le plus pur. Il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre ; il a plus de finesse, plus de ressources, d'instinct : car quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, et qui donnent aux chiens plus d'ardeur et plus de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas de savoir

se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course et par ses détours multipliés. Il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque : dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore; et lorsqu'il a confondu par ses mouvemens opposés la direction de l'aller avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et, se jetant à côté, il se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis accutés.

Il diffère du cerf et du daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs, et aussi par presque toutes les habitudes de nature. Au lieu de se mettre en hardes comme eux, et de marcher par grandes troupes, il demeure en famille; le père, la mère et les petits vont ensemble, et on ne les voit jamais s'associer avec des étrangers. Ils sont aussi constans dans leurs amours que le cerf l'est peu; comme la chevrette produit ordinairement deux faons, l'un mâle et l'autre femelle, ces jeunes animaux, élevés, nourris ensemble, prennent une si forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne se quittent jamais, à moins que l'un des deux n'ait éprouvé l'injustice du sort, qui ne devrait jamais séparer ce qui s'aime : et c'est attachement encore plutôt qu'amour; car quoiqu'ils soient toujours ensemble, ils ne ressentent les ardeurs du rut qu'une seule fois par an, et ce tems ne dure que quinze jours; c'est à la fin d'octobre qu'il commence, et il finit avant le 15 de novembre. Ils ne sont point alors chargés, comme le cerf, d'une venaison surabondante; ils n'ont point d'odeur forte, point de fureur, rien en un mot qui les altère et qui change leur état, seulement ils ne souffrent



pas que leurs faons restent avec eux pendant ce tems ; le père les chasse , comme pour les obliger à céder leur place à d'autres qui vont venir , et à former eux-mêmes une nouvelle famille : cependant , après que le rut est fini , les faons reviennent auprès de leur mère , et ils y demeurent encore quelque tems , après quoi ils la quittent pour toujours , et vont tous deux s'établir à quelque distance des lieux où ils ont pris naissance.

La chevrette porte cinq mois et demi ; elle met bas vers la fin d'avril , ou au commencement de mai. Les biches , comme nous l'avons dit , portent plus de huit mois ; et cette différence seule suffirait pour prouver que ces animaux sont d'une espèce assez éloignée pour ne pouvoir jamais se rapprocher , ni se mêler , ni produire ensemble une race intermédiaire : par ce rapport , aussi bien que par la figure et par la taille , ils se rapprochent de l'espèce de la chèvre autant qu'ils s'éloignent de l'espèce du cerf ; car la chèvre porte à peu près le même tems , et le chevreuil peut être regardé comme une chèvre sauvage , qui , ne vivant que de bois , porte du bois au lieu de cornes. La chevrette se sépare du chevreuil lorsqu'elle veut mettre bas ; elle se recèle dans le plus fort du bois pour éviter le loup , qui est son plus dangereux ennemi. Au bout de dix ou douze jours les jeunes faons ont déjà pris assez de force pour la suivre. Lorsqu'elle est menacée de quelque danger , elle les cache dans quelque endroit fourré ; elle fait face , se laisse chasser pour eux : mais tous ses soins n'empêchent pas que les hommes , les chiens , les loups , ne les lui enlèvent souvent : c'est-là leur tems le plus critique , et celui de la grande destruction de cette espèce , qui n'est déjà pas trop commune ; j'en ai la preuve par ma propre expérience. J'habite souvent

une campagne dans un pays <sup>1</sup> dont les chevreuils ont une grande réputation; il n'y a point d'année qu'on ne m'apporte au printems plusieurs faons, les uns vivans, pris par les hommes, d'autres tués par les chiens, en sorte que, sans compter ceux que les loups dévorent, je vois qu'on en détruit plus dans le seul mois de mai que dans le cours de tout le reste de l'année : et ce que j'ai remarqué depuis plus de vingt-cinq ans, c'est que comme s'il y avait en tout un équilibre parfait entre les causes de destruction et de renouvellement, ils sont toujours, à très-peu près en même nombre dans les mêmes cantons. Il n'est pas difficile de les compter, parce qu'ils ne sont nulle part bien nombreux, qu'ils marchent en famille, et que chaque famille habite séparément, en sorte que, par exemple, dans un taillis de cent arpens, il y en aura une famille, c'est-à-dire trois, quatre ou cinq; car la chevrette, qui produit ordinairement deux faons, quelquefois n'en fait qu'un, et quelquefois en fait trois, quoique très-rarement. Dans un autre canton, qui sera du double plus étendu, il y en aura sept ou huit, c'est-à-dire deux familles; et j'ai observé que dans chaque canton cela se soutient toujours au même nombre, à l'exception des années où les hivers ont été trop rigoureux et les neiges abondantes et de longue durée : souvent alors la famille entière est détruite; mais dès l'année suivante il en revient une autre, et les cantons qu'ils aiment de préférence sont toujours à peu près également peuplés. Cependant on prétend qu'en général le nombre en diminue, et il est vrai qu'il y a des provinces en France où l'on n'en trouve plus; que, quoique communs en Écosse, il n'y en a point en Angleterre; qu'il n'y en a que peu

---

<sup>1</sup> A Montbard en Bourgogne.

en Italie ; qu'ils sont bien plus rares en Suède qu'ils ne l'étaient autrefois , etc. : mais cela pourrait venir , ou de la diminution des forêts , ou de l'effet de quelque grand hiver , comme celui de 1709 , qui les fit presque tous périr en Bourgogne ; en sorte qu'il s'est passé plusieurs années avant que l'espèce se soit rétablie. D'ailleurs ils ne se plaisent pas également dans tous les pays , puisque dans le même pays ils affectent encore des lieux particuliers : ils aiment les collines ou les plaines élevées au dessus des montagnes ; ils ne se tiennent pas dans la profondeur des forêts , ni dans le milieu des bois d'une vaste étendue ; ils occupent plus volontiers les pointes des bois qui sont environnées de terres labourables , les taillis clairs et en mauvais terrain , où croissent abondamment la bourgène , la ronce , etc.

Les faons restent avec leurs père et mère huit ou neuf mois en tout ; et lorsqu'ils se sont séparés , c'est-à-dire , vers la fin de la première année de leur âge , leur première tête commence à paraître sous la forme de deux dagues beaucoup plus petites que celles du cerf : mais ce qui marque encore une grande différence entre ces animaux , c'est que le cerf ne met bas sa tête qu'au printems , et ne la refait qu'en été , au lieu que le chevreuil la met bas à la fin de l'automne , et la refait pendant l'hiver. Plusieurs causes concourent à produire ces effets différens. Le cerf prend en été beaucoup de nourriture ; il se charge d'une abondante venaison : ensuite il s'épuise par le rut , au point qu'il lui faut tout l'hiver pour se rétablir et pour reprendre ses forces : loin donc qu'il y ait alors aucune surabondance , il y a disette et défaut de substance , et par conséquent sa tête ne peut pousser qu'au printems , lorsqu'il a repris assez de nourriture pour qu'il y en ait de superfluc. Le chevreuil au contraire , qui ne

s'épuise pas tant , n'a pas besoin d'autant de réparation ; et comme il n'est jamais chargé de venaison , qu'il est toujours presque le même , que le rut ne change rien à son état , il a dans tous les tems la même surabondance ; en sorte qu'en hiver même , et peu de tems après le rut , il met bas sa tête et la refait. Ainsi , dans tous ces animaux , le superflu de la nourriture organique , avant de se déterminer vers les réservoirs séminaux , et de former la liqueur séminale , se porte vers la tête , et se manifeste à l'extérieur par la production du bois , de la même manière que dans l'homme le poil et la barbe annoncent et précèdent la liqueur séminale ; et il parait que ces productions , qui sont , pour ainsi dire , végétales , sont formées d'une matière organique , surabondante , mais encore imparfaite et mêlée de parties brutes , puisqu'elles conservent , dans leur accroissement et dans leur substance , les qualités du végétal ; au lieu que la liqueur séminale , dont la production est plus tardive , est une matière purement organique , entièrement dépouillée des parties brutes , et parfaitement assimilée au corps de l'animal.

Lorsque le chevreuil a refait sa tête , il touche au bois , comme le cerf , pour la dépouiller de la peau dont elle est revêtue , et c'est ordinairement dans le mois de mars , avant que les arbres commencent à pousser. A la seconde tête , le chevreuil porte déjà deux ou trois andouillers sur chaque côté ; à la troisième , il en a trois ou quatre , à la quatrième , quatre ou cinq , et il est bien rare d'en trouver qui en aient davantage. On reconnaît seulement qu'ils sont vieux chevreuils à l'épaisseur du merrain , à la largeur de la meule , à la grosseur des perlures , etc. Tant que leur tête est molle , elle est extrêmement sensible. J'ai été témoin d'un coup de fusil , dont la balle coupa net l'un des côtés.

du refait de la tête qui commençait à pousser ; le chevreuil fut si fort étourdi du coup , qu'il tomba comme mort : le tireur , qui en était près , se jeta dessus et le saisit par le pied ; mais le chevreuil ayant repris tout d'un coup le sentiment et les forces , l'entraîna par terre à plus de trente pas dans le bois , quoique ce fût un homme très-vigoureux : enfin ayant été achevé d'un coup de couteau , nous vîmes qu'il n'avait eu d'autre blessure que le refait coupé par la balle. L'on sait d'ailleurs que les monches sont une des plus grandes incommodités du cerf lorsqu'il refait sa tête ; il se recèle alors dans le plus fort du bois où il y a le moins de mouches , parce qu'elles lui sont insupportables lorsqu'elles s'attachent à sa tête naissante : ainsi il y a une communication intime entre les parties molles de ce bois vivant , et tout le système nerveux du corps de l'animal. Le chevreuil , qui n'a pas à craindre les mouches , parce qu'il refait sa tête en hiver , ne se recèle pas ; mais il marche avec précaution , et porte la tête basse pour ne pas toucher aux branches.

Dans le cerf , le daim et le chevreuil , l'os frontal a deux apophyses ou éminences , sur lesquelles porte le bois ; ces deux éminences osseuses commencent à pousser à cinq ou six mois , et prennent en peu de tems leur entier accroissement ; et loin de continuer à s'élever davantage à mesure que l'animal avance en âge , elles s'abaissent et diminuent de hauteur chaque année , en sorte que les meules , dans un vieux cerf ou dans un vieux chevreuil , appuient d'assez près sur l'os frontal , dont les apophyses sont devenues fort larges et fort courtes ; c'est même l'indice le plus sûr pour reconnaître l'âge avancé dans tous ces animaux. Il me semble que l'on peut aisément rendre raison de cet effet , qui d'abord paraît singulier , mais qui cesse de l'être si l'on



fait attention que le bois qui porte sur cette éminence presse ce point d'appui pendant tout le tems de son accroissement , que par conséquent il le comprime avec une grande force tous les ans , pendant plusieurs mois : et comme cet os , quoique dur , ne l'est pas plus que les autres os , il ne peut manquer de céder un peu à la force qui le comprime , en sorte qu'il s'élargit , se rabaisse et s'applatit toujours de plus en plus par cette même compression réitérée à chaque tête que forment ces animaux ; et c'est ce qui fait que quoique les menles et le merrain grossissent toujours , et d'autant plus que l'animal est plus âgé , la hauteur de la tête et le nombre des andouillers diminuent si fort , qu'à la fin , lorsqu'ils parviennent à un très-grand âge , ils n'ont plus que deux grosses dagues ou des têtes bizarres et contrefaites , dont le merrain est fort gros , et dont les andouillers sont très-petits.

Comme la chevrette ne porte que cinq mois et demi , et que l'accroissement du jeune chevreuil est plus prompt que celui du cerf , la durée de sa vie est plus courte , et je ne crois pas qu'elle s'étende à plus de douze ou quinze ans tout au plus. J'en ai élevé plusieurs , mais je n'ai jamais pu les garder plus de cinq ou six ans : ils sont très-déliçats sur le choix de la nourriture ; ils ont besoin de mouvement , de beaucoup d'air , de beaucoup d'espace ; et c'est ce qui fait qu'ils ne résistent que pendant les premières années de leur jeunesse aux inconvéniens de la vie domestique. Il leur faut une femelle , et un parc de cent arpens , pour qu'ils soient à leur aise. On peut les apprivoiser , mais non pas les rendre obéissans , ni même familiers ; ils retiennent toujours quelque chose de leur naturel sauvage ; ils s'épouvantent aisément , et ils se précipitent contre les murailles avec tant de force , que

souvent ils se cassent les jambes. Quelque privés qu'ils puissent être , il faut s'en défier : les mâles sur-tout sont sujets à des caprices dangereux , à prendre certaines personnes en aversion ; et alors ils s'élancent et donnent des coups de tête assez forts pour renverser un homme , et ils le foulent encore avec les pieds lorsqu'ils l'ont renversé. Les chevreuils ne raient pas si fréquemment ni d'un cri aussi fort que le cerf ; les jeunes ont une petite voix , courte et plaintive , *mi... mi* , par laquelle ils marquent le besoin qu'ils ont de nourriture. Ce son est aisé à imiter , et la mère , trompée par l'appéan , arrive jusque sous le fusil du chasseur.

En hiver , les chevreuils se tiennent dans les taillis les plus fourrés , et ils vivent de ronces , de genêt , de bruyère , et de chatons de coudrier , de marsaule , etc. Au printems , ils vont dans les taillis plus clairs , et broutent les boutons et les feuilles naissantes de presque tous les arbres. Cette nourriture chaude fermente dans leur estomac , et les enivre de manière qu'il est alors très-aisé de les surprendre : ils ne savent où ils vont , ils sortent même assez souvent hors du bois , et quelquefois ils approchent du bétail et des endroits habités. En été , ils restent dans les taillis élevés , et n'en sortent que rarement pour aller boire à quelque fontaine , dans les grandes sécheresses ; car pour peu que la rosée soit abondante , ou que les feuilles soient mouillées de la pluie , ils se passent de boire. Ils cherchent les nourritures les plus fines ; ils ne viandent pas avidement comme le cerf , ils ne broutent pas indifféremment toutes les herbes , ils mangent délicatement , et ils ne vont que rarement aux gagnages , parce qu'ils préfèrent la bourgène et la ronce aux grains et aux légumes.

La chair de ces animaux est , comme l'on sait , ex-

cellente à manger ; cependant il y a beaucoup de choix à faire : la qualité dépend principalement du pays qu'ils habitent ; et dans le meilleur pays il s'en trouve encore de bons et de mauvais. Les bruns ont la chair plus fine que les roux : tous les chevreuils mâles qui ont passé deux ans , et que nous appelons vieux *brocards* , sont durs et d'assez mauvais goût. Les chevrettes , quoique du même âge , ou plus âgées , ont la chair plus tendre. Celle des faons , lorsqu'ils sont trop jeunes , est mollasse ; mais elle est parfaite lorsqu'ils ont un an ou dix-huit mois. Ceux des pays de plaines ou de vallées ne sont pas bons ; ceux des terrains humides sont encore plus mauvais ; ceux qu'on élève dans des parcs ont peu de goût ; enfin il n'y a de biens bons chevreuils que ceux des pays secs et élevés , entrecoupés de collines , de bois , de terres labourables , de friches , où ils ont autant d'air , d'espace , de nourriture , et même de solitude , qu'il leur en faut ; car ceux qui ont été souvent inquiétés sont maigres , et ceux que l'on prend après qu'ils ont été courus , ont la chair insipide et flétrie.

Cette espèce , qui est moins nombreuse que celle du cerf , et qui est même fort rare dans quelques parties de l'Europe , paraît être beaucoup plus abondante en Amérique. Ici nous n'en connaissons que deux variétés , les roux , qui sont les plus gros , et les bruns , qui ont une tache blanche au derrière , et qui sont les plus petits. Dans toute l'Amérique septentrionale , on trouve des chevreuils semblables à ceux d'Europe ; ils sont seulement plus grands , d'autant plus que le climat devient plus tempéré.

---

---

## LE LIÈVRE.

---

LES espèces d'animaux les plus nombreuses ne sont pas les plus utiles ; rien n'est même plus nuisibles que cette multitude de rats , de mulots , de sauterelles , de chenilles , et de tant d'autres insectes dont il semble que la nature permette et souffre , plutôt qu'elle ne l'ordonne , la trop nombreuse multiplication. Mais l'espèce du lièvre et celle du lapin ont pour nous le double avantage du nombre et de l'utilité : les lièvres sont universellement et très-abondamment répandus dans tous les climats de la terre ; les lapins , que qu'originaires de climats particuliers , multiplient si prodigieusement dans presque tous les lieux où l'on veut les transporter , qu'il n'est plus possible de les détruire , et qu'il faut même employer beaucoup d'art pour en diminuer la quantité , quelquefois incommode.

Lorsqu'on réfléchit donc sur cette fécondité sans bornes donnée à chaque espèce , sur le produit innombrable qui doit en résulter , sur la prompte et prodigieuse multiplication de certains animaux qui pullulent tout-à-coup et viennent par milliers désoler les campagnes et ravager la terre , on est étonné qu'ils n'envahissent pas la nature ; on craint qu'ils ne l'oppriment par le nombre , et qu'après avoir dévoré sa substance , ils ne périssent eux-mêmes qu'avec elle.

L'on voit en effet avec effroi arriver ces nuages épais,



1.



2.



3.

*De Sève, Del.*

*L'Épine, Sculp.*

1 LE LAPIN DOMESTIQUE.

2 LE LAPIN SAUVAGE. 3 LE LIEVRE.





ees phalanges ailées d'insectes affamés , qui semblent menacer le globe entier , et qui , se rabattant sur les plaines fécondes de l'Égypte , de la Pologne ou de l'Inde , détruisent en un instant les travaux , les espérances de tout un peuple , et , n'épargnant ni les grains , ni les fruits , ni les herbes , ni les racines , ni les feuilles , dépouillent la terre de sa verdure , et changent en un désert aride les plus riches contrées. L'on voit descendre des montagnes du nord des rats en multitude innombrable , qui , comme un déluge , ou plutôt un débordement de substance vivante , viennent inonder les plaines , se répandent jusque dans les provinces du midi , et , après avoir détruit sur leur passage tout ce qui vit ou végète , finissent par infecter la terre et l'air de leurs cadavres. L'on voit dans les pays méridionaux sortir tout à coup du désert des myriades de fourmis , lesquelles , comme un torrent dont la source serait intarissable , arrivent en colonnes pressées , se succèdent , se renouvellent sans cesse , s'emparent de tous les lieux habités , en chassent les animaux et les hommes , et ne se retirent qu'après une dévastation générale. Et dans les temps où l'homme , encore à demi sauvage , était comme les animaux , sujet à toutes les lois et même aux excès de la nature , n'a-t-on pas vu de ces débordemens de l'espèce humaine , des Normands , des Alains , des Huns , des Goths , des peuples , ou plutôt des peuplades d'animaux à face humaine , sans domicile et sans nom , sortir tout à coup de leurs antres , marcher par troupeaux éffrénés , tout opprimer sans autre force que le nombre , ravager les cités , renverser les empires , et après avoir détruit les nations et dévasté la terre , finir par la repeupler d'hommes aussi nouveaux et plus barbares qu'eux ?

Ces grands événemens , ces époques si marquées

dans l'histoire du genre humain , ne sont cependant que de légères vicissitudes dans le cours ordinaire de la nature vivante : il est en général toujours constant , toujours le même : son mouvement , toujours réglé , roule sur deux pivots inébranlables , l'un la fécondité sans bornes donnée à toute les espèces , l'autre les obstacles sans nombre qui réduisent le produit de cette fécondité à une mesure déterminée , et ne laissent en tout tems qu'à peu près la même quantité d'individus dans chaque espèce. Et comme ces animaux en multitude innombrable , qui paraissent tout à coup , disparaissent de même , et que le fonds de ces espèces n'en est point augmenté , celui de l'espèce humaine demeure aussi toujours le même ; les variations en sont seulement un peu plus lentes , parce que la vie de l'homme étant plus longue que celle de ces petits animaux , il est nécessaire que les alternatives d'augmentation et de diminution se préparent de plus loin et ne s'achèvent qu'en plus de tems ; et ce tems même n'est qu'un instant dans la durée , un moment dans la suite des siècles , qui nous frappe plus que les autres , parce qu'il a été accompagné d'horreur et de destruction : car , à prendre la terre entière et l'espèce humaine en général , la quantité des hommes doit , comme celle des animaux , être en tout tems à très-peu près la même , puisqu'elle dépend de l'équilibre des causes physiques ; équilibre auquel tout est parvenu depuis long-tems , et que les efforts des hommes , non plus que toutes les circonstances morales , ne peuvent rompre , ces circonstances dépendant elles-mêmes de ces causes physiques dont elles ne sont que des effets particuliers. Quelque soin que l'homme puisse prendre de son espèce , il ne la rendra jamais plus abondante en un lieu que pour la détruire ou la diminuer dans un autre. Lorsqu'une

portion de la terre est surchargée d'hommes, ils se dispersent, ils se répandent, ils se détruisent, et il s'établit en même tems des lois et des usages qui souvent ne préviennent que trop cet excès de multiplication. Dans les climats excessivement féconds, comme à la Chine, en Égypte, en Guinée, on relègue, on mutilé, on vend, on noie les enfans; ici on les condamne à un célibat perpétuel. Ceux qui existent s'arrogent aisément des droits sur ceux qui n'existent pas: comme êtres nécessaires, ils auéantissent les êtres contingens; ils suppriment, pour leur aisance, pour leur commodité, les générations futures. Il se fait sur les hommes, sans qu'on s'en aperçoive, ce qui se fait sur les animaux: on les seigne, on les multiplie, on les néglige, on les détruit, selon le besoin, les avantages, l'incommodité, les désagremens qui en résultent; et comme tous ces effets moraux dépendent eux-mêmes des causes physiques, qui, depuis que la terre a pris sa consistance, sont dans un état fixe et dans un équilibre permanent, il paraît que pour l'homme, comme pour les animaux, le nombre d'individus dans l'espèce ne peut qu'être constant. Au reste, cet état fixe et ce nombre constant ne sont pas des quantités absolues; toutes les causes physiques et morales, tous les effets qui en résultent, sont compris et balancent entre certaines limites plus ou moins étendues, mais jamais assez grandes pour que l'équilibre se rompe. Comme tout est en mouvement dans l'univers, et que toutes les forces répandues dans la matière agissent les unes contre les autres et se contre-balancent, tout se fait par des espèces d'oscillations, dont les points milieux sont ceux auxquels nous rapportons le cours ordinaire de la nature, et dont les points extrêmes en sont les périodes les plus éloignées. En effet, tant dans les animaux que

dans les végétaux , l'excès de la multiplication est ordinairement suivi de la stérilité ; l'abondance et la disette se présentent tour à tour , et souvent se suivent de si près , que l'on pourrait juger de la production d'une année par le produit de celle qui la précède. Les pommiers, les pruniers , les chênes , les hêtres , et la plupart des autres arbres fruitiers et forestiers , ne portent abondamment que de deux années l'une ; les chenilles , les hannetons , les mulots et plusieurs autres animaux , qui , dans de certaines années , se multiplient à l'excès , ne paraissent qu'en petit nombre l'année suivante. Que deviendraient en effet tous les biens de la terre , que deviendraient les animaux utiles , et l'homme lui-même , si dans ces années excessives chacun de ces insectes se reproduisait pour l'année suivante par une génération proportionnelle à leur nombre ? Mais non : les causes de destruction , d'anéantissement et de stérilité , suivent immédiatement celles de la trop grande multiplication ; et , indépendamment de la contagion , suite nécessaire des trop grands amas de toute matière vivante dans un même lieu , il y a dans chaque espèce des causes particulières de mort et de destruction que nous indiquerons dans la suite , et qui seules suffisent pour compenser les excès des générations précédentes.

Au reste , je le répète encore , ceci ne doit pas être pris dans un sens absolu ni même strict , sur-tout pour les espèces qui ne sont pas abandonnées en entier à la nature seule ; celles dont l'homme prend soin , à commencer par la sienne , sont plus abondantes qu'elles ne le seraient sans ces soins : mais comme ces soins ont eux-mêmes des limites , l'augmentation qui en résulte est aussi limitée et fixée depuis long-tems par des bornes immuables ; et quoique dans les pays policés l'espèce de l'homme et celles de tous les animaux utiles soient



plus nombreuses que dans les autres climats , elles ne le sont jamais à l'excès , parce que la même puissance qui les fait naître , les détruit dès qu'elles deviennent incommodés.

Dans les cantons conservés pour le plaisir de la chasse , on tue quelquefois quatre ou cinq cents lièvres dans une seule battue. Ces animaux multiplient beaucoup ; ils sont en état d'engendrer en tout tems , et dès la première année de leur vie. Les femelles ne portent que trente ou trente-un jours ; elles produisent trois ou quatre petits ; et dès qu'elles ont mis bas , elles reçoivent le mâle. Elles le reçoivent aussi lorsqu'elles sont pleines , et par la conformation particulière de leurs parties génitales il y a souvent superfétation : car le vagin et le corps de la matrice sont continus , et il n'y a point d'orifice ni de col de matrice comme dans les autres animaux ; mais les cornes de la matrice ont chacune un orifice qui déborde dans le vagin , et qui se dilate dans l'accouchement : ainsi ces deux cornes sont deux matrices distinctes , séparées , et qui peuvent agir indépendamment l'une de l'autre , ensorte que les femelles dans cette espèce peuvent concevoir et accoucher en différens tems par chacune de ces matrices ; et par conséquent les superfétations doivent être aussi fréquentes dans ces animaux , qu'elles sont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organ.

Ces femelles peuvent donc être en chaleur et pleines en tout tems ; et ce qui prouve assez qu'elles sont aussi lascives que fécondes , c'est une autre singularité dans leur conformation : elles ont le gland du clitoris proéminent , et presque aussi gros que le gland de la verge du mâle ; et comme la vulve n'est presque pas apparente , et que d'ailleurs les mâles n'ont au dehors ni

bourses ni testicules dans leur jeunesse , il est souvent assez difficile de distinguer le mâle de la femelle. C'est aussi ce qui a fait dire , que dans les lièvres il y avait beaucoup d'hermaphrodites , que les mâles produisaient quelquefois des petits comme les femelles , qu'il y en avait qui étaient tour à tour mâles et femelles , et qui en faisaient alternativement les fonctions , parce qu'en effet ces femelles , souvent plus ardentes que les mâles , les couvrent avant d'en être couvertes , et que d'ailleurs elles leur ressemblent si fort à l'extérieur , qu'à moins d'y regarder de très-près , on prend la femelle pour le mâle , ou le mâle pour la femelle.

Les petits ont les yeux ouverts en naissant. La mère les allaite pendant vingt jours , après quoi ils s'en séparent et trouvent eux-mêmes leur nourriture : ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres , ni du lieu où ils sont nés ; cependant ils vivent solitairement , et se forment chacun un gîte à une petite distance , comme de soixante ou quatre-vingts pas : ainsi , lorsqu'on trouve un jeune levraut dans un endroit , on est presque sûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. Ils paissent pendant la nuit plutôt que pendant le jour : ils se nourrissent d'herbes , de racines , de fruits , de graines , et préfèrent les plantes dont la sève est lacteuse ; ils rongent même l'écorce des arbres pendant l'hiver , et il n'y a guère que l'aune et le tilleul auxquels ils ne touchent pas. Lorsqu'on en élève , on les nourrit avec de la laitue et des légumes ; mais la chair de ces lièvres nourris est toujours de mauvais goût.

Ils dorment ou se reposent au gîte pendant le jour , et ne vivent , pour ainsi dire , que la nuit : c'est pendant la nuit qu'ils se promènent , qu'ils mangent et qu'ils s'accouplent ; on les voit au clair de la lune jouer ensemble , sauter et courir les uns après les autres ;

mais le moindre mouvement , le bruit d'une feuille qui tombe , suffit pour les troubler , ils fuient , et fuient chacun d'un côté différent.

Quelques auteurs ont assuré que les lièvres ruminent ; cependant je ne crois pas cette opinion fondée , puisqu'ils n'ont qu'un estomac , et que la conformation des estomacs et des autres intestins est toute différente dans les animaux ruminans : le cœcum de ces animaux est petit , celui du lièvre est extrêmement ample ; et si l'on ajoute à la capacité de son estomac celle de ce grand cœcum , on concevra aisément que pouvant prendre un grand volume d'alimens , cet animal peut vivre d'herbes seules , comme le cheval et l'âne , qui ont aussi un grand cœcum , qui n'ont de même qu'un estomac , et qui , par conséquent , ne peuvent ruminer.

Les lièvres dorment beaucoup , et dorment les yeux ouverts ; ils n'ont pas de cils aux paupières , et ils paraissent avoir les yeux mauvais : ils ont , comme par dédommagement , l'ouïe très-fine , et l'oreille d'une grandeur démesurée , relativement à celle de leur corps ; ils remuent ces longues oreilles avec une extrême facilité ; ils s'en servent comme de gouvernail pour se diriger dans leur course , qui est si rapide , qu'ils devancent aisément tous les autres animaux. Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière , il leur est plus commode de courir en montant qu'en descendant ; aussi , lorsqu'ils sont poursuivis , commencent-ils toujours par gagner la montagne : leur mouvement dans leur course est une espèce de galop , une suite de sauts très-prestes et très-pressés ; ils marchent sans faire aucun bruit , parce qu'ils ont les pieds couverts et garnis de poils , même par dessous : ce sont aussi peut-être les seuls animaux qui aient des poils au dedans de la bouche.

Les lièvres ne vivent que sept ou huit ans au plus ; et la durée de la vie est , comme dans les autres animaux , proportionnelle au tems de l'entier développement du corps : ils prennent presque tout leur accroissement en un an , et vivent environ sept fois un an. On prétend seulement que les mâles vivent plus long-tems que les femelles ; mais je doute que cette observation soit fondée. Ils passent leur vie dans la solitude et dans le silence , et l'on n'entend leur voix que quand on les saisit avec force , qu'on les tourmente et qu'on les blesse : ce n'est point un cri aigre , mais une voix assez forte , dont le son est presque semblable à celui de la voix humaine. Ils ne sont pas aussi sauvages que leurs habitudes et leurs mœurs paraissent l'indiquer ; ils sont doux et susceptibles d'une espèce d'éducation , on les apprivoise aisément , ils deviennent même caressans : mais ils ne s'attachent jamais assez pour pouvoir devenir animaux domestiques ; car ceux mêmes qui ont été pris tout petits et élevés dans la maison , dès qu'ils en trouvent l'occasion , se mettent en liberté et s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne , qu'ils s'asseient volontiers sur leurs pattes de derrière , et qu'ils se servent de celles de devant comme de bras , on en a vu qu'on avait dressés à battre du tambour , à gesticuler en cadence , etc.

En général , le lièvre ne manque pas d'instinct pour sa propre conservation , ni de sagacité pour échapper à ses ennemis ; il se forme un gîte ; il choisit en hiver les lieux exposés au midi , et en été il se loge au nord ; il se cache , pour n'être pas vu , entre des mottes qui sont de la couleur de son poil. « J'ai vu , dit du Fouil-  
 » loux , un lièvre si malicieux , que depuis qu'il oyait  
 » la trompe il se levait du gîte ; et eût-il été à un quart  
 » de lieue de là , il s'en allait nager en un étang , se re-

» laissant au milieu d'icelui sur des joncs , sans être  
» aucunement chassé des chiens. J'ai vu courir un liè-  
» vre bien deux heures devant les chiens , qui , après  
» avoir couru , venait pousser un autre et se mettait en  
» son gîte. J'en ai vu d'autres qui nageaient deux ou  
» trois étangs , dont le moindre avait quatre-vingts pas  
» de large. J'en ai vu d'autres qui , après avoir été bien  
» courus l'espace de deux heures , entraient par dessous  
» la porte d'un tect à brebis , et se relaisaient parmi le  
» bétail. J'en ai vu , quand les chiens les couraient ,  
» qui s'allaient mettre parmi un troupeau de brebis qui  
» passait par les champs , ne les voulant abandonner ne  
» laisser. J'en ai vu d'autres qui , quand ils oyaient les  
» chiens courans , se cachaient en terre. J'en ai vu  
» d'autres qui allaient par un côté de haie et retour-  
» naient par l'autre , en sorte qu'il n'y avait que l'épais-  
» seur de la haie entre les chiens et le lièvre. J'en ai vu  
» d'autres qui , quand ils avaient couru une demi-heure ,  
» s'en allaient monter sur une vicille muraille de six  
» pieds de haut , et s'allaient relaisser en un pertuis de  
» chauffant couvert de lierre. J'en ai vu d'autres qui  
» nageaient une rivière qui pouvait avoir huit pas de  
» large , et la passaient et repassaient en longueur de  
» deux cents pas , plus de vingt fois devant moi. » Mais  
ce sont-là sans doute les plus grands efforts de leur ins-  
tinct ; car leurs ruses ordinaires sont moins fines et  
moins recherchées : ils se contentent , lorsqu'ils sont  
lancés et poursuivis , de courir rapidement , et ensuite  
de tourner et retourner sur leurs pas ; ils ne dirigent  
pas leur course contre le vent , mais du côté opposé.  
Les femelles ne s'éloignent pas tant que les mâles , et  
tournoient davantage. En général , tous les lièvres qui  
sont nés dans le lieu même où on les chasse ne s'en  
écartent guère , ils reviennent au gîte ; et si on les chas-



se deux jours de suite , ils font le lendemain les mêmes tours et détours qu'ils ont faits la veille. Lorsqu'un lièvre va droit et s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé, c'est une preuve qu'il est étranger , et qu'il n'était en ce lieu qu'en passant. Il vient en effet , sur-tout dans le tems le plus marqué du rut , qui est aux mois de janvier , de février et de mars , des lièvres mâles , qui , manquant de femelles en leur pays , font plusieurs lieues pour en trouver , et s'arrêtent auprès d'elles : mais dès qu'ils sont lancés par les chiens , ils regagnent leur pays natal et ne reviennent pas. Les femelles ne sortent jamais : elles sont plus grosses que les mâles , et cependant elles ont moins de force et d'agilité , et plus de timidité ; car elles n'attendent pas au gîte les chiens de si près que les mâles , et elles multiplient davantage leurs ruses et leurs détours : elles sont aussi plus délicates et plus susceptibles des impressions de l'air ; elles craignent l'eau et la rosée ; au lieu que parmi les mâles il s'en trouve plusieurs , qu'on appelle *lièvres ladres* , qui cherchent les eaux , et se font chasser dans les étangs , les marais et autres lieux fangeux. Ces lièvres ladres ont la chair de fort mauvais goût , et en général tous les lièvres qui habitent les plaines basses ou les vallées , ont la chair insipide et blanchâtre , au lieu que dans les pays de collines élevées ou de plaines en montagne , où le serpolet et les autres herbes fines abondent , les levrauts , et même les vieux lièvres , sont excellens au goût. On remarque seulement que ceux qui habitent le fond des bois dans ces mêmes pays , ne sont pas à beaucoup près aussi bons que ceux qui en habitent les lisières , ou qui se tiennent dans les champs et dans les vignes , et que les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâles.

La nature du terroir influe sur ces animaux comme

sur tous les autres ; les lièvres de montagne sont plus grands et plus gros que les lièvres de plaine : ils sont aussi de couleur différente ; ceux de montagne sont plus bruns sur le corps , et ont plus de blanc sous le cou que ceux de plaine , qui sont presque rouges. Dans les hautes montagnes et dans les pays du Nord ils deviennent blancs pendant l'hiver , et reprennent en été leur couleur ordinaire : il n'y en a que quelques-uns , et ce sont peut-être les plus vieux , qui restent toujours blancs ; car tous le deviennent plus ou moins en vieillissant. Les lièvres des pays chauds , d'Italie , d'Espagne , de Barbarie , sont plus petits que ceux de France et des autres pays plus septentrionaux : selon Aristote , ils étaient aussi plus petits en Égypte qu'en Grèce. Ils sont également répandus dans tous ces climats : il y en a beaucoup en Suède , en Danemarck , en Pologne , en Moseovie ; beaucoup en France , en Angleterre , en Allemagne ; beaucoup en Barbarie , en Égypte , dans les îles de l'Archipel , sur-tout à Délos , aujourd'hui Idilis , qui fut appelée par les anciens Grecs *Lagia* , à cause du grand nombre de lièvres qu'on y trouvait. Enfin il y en a aussi beaucoup en Laponie , où ils sont blancs pendant dix mois de l'année , et ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Il paraît donc que les climats leur sont à peu près égaux ; cependant on remarque qu'il y a moins de lièvres en Orient qu'en Europe , et peu ou point dans l'Amérique méridionale , quoiqu'il y en ait en Virginie , en Canada , et jusque dans les terres qui avoisinent la baie de Hudson et le détroit de Magellan : mais ces lièvres de l'Amérique septentrionale sont peut-être d'une espèce différente de celle de nos lièvres : car les voyageurs disent que non-seulement ils sont beaucoup plus gros , mais que leur chair est blanche

et d'un goût tout différent de celui de la chair de nos lièvres ; ils ajoutent que le poil de ces lièvres du nord de l'Amérique ne tombe jamais , et qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays excessivement chauds, comme au Sénégal , à Gambie , en Guinée , et sur-tout dans les cantons de Fida , d'Apam , d'Acra , et dans quelques autres pays situés sous la zone torride en Afrique et en Amérique , comme dans la nouvelle Hollande et dans les terres de l'isthme de Panama , on trouve aussi des animaux que les voyageurs ont pris pour des lièvres , mais qui sont plutôt des espèces de lapins ; car le lapin est originaire des pays chauds , et ne se trouve pas dans les climats septentrionaux , au lieu que le lièvre est d'autant plus fort et plus grand qu'il habite un climat plus froid.

Cet animal , si recherché pour la table en Europe , n'est pas du goût des Orientaux : il est vrai que la loi de Mahomet , et plus anciennement la loi des juifs , a interdit l'usage de la chair du lièvre comme de celle du cochon ; mais les Grecs et les Romains en faisaient autant de cas que nous : *Inter quadrupedes gloria prima lepus* , dit Martial. En effet , sa chair est excellente ; son sang même est très-bon à manger , et est le plus doux de tous les sangs. La graisse n'a aucune part à la délicatesse de la chair : car le lièvre ne devient jamais gras tant qu'il est à la campagne en liberté , et cependant il meurt souvent de trop de graisse lorsqu'on le nourrit à la maison.

La chasse du lièvre est l'amusement et souvent la seule occupation des gens oisifs de la campagne : comme elle se fait sans appareil et sans dépense , et qu'elle est même utile , elle convient à tout le monde ; on va le matin et le soir au coin du bois attendre le lièvre à sa rentrée ou à sa sortie ; on le cherche pendant le

jour dans les endroits où il se gîte. Lorsqu'il y a de la fraîcheur dans l'air, par un soleil brillant, et que le lièvre vient de se gîter après avoir couru, la vapeur de son corps forme une petite fumée que les chasseurs aperçoivent de fort loin, sur-tout si leurs yeux sont exercés à cette espèce d'observation: j'en ai vu qui, conduits par cet indice, partaient d'une demi-lieue pour aller tuer le lièvre au gîte. Il se laisse ordinairement approcher de fort près, sur-tout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, et si, au lieu d'aller directement à lui, on tourne obliquement pour l'approcher. Il craint les chiens plus que les hommes; et lorsqu'il sent ou qu'il entend un chien, il part de plus loin: quoiqu'il coure plus vite que les chiens, comme il ne fait pas une route droite, qu'il tourne et retourne autour de l'endroit où il a été lancé, les levriers, qui le chassent à la vue plutôt qu'à l'odorat, lui coupent le chemin, le saisissent et le tuent. Il se tient volontiers en été dans les champs, en automne dans les vignes, et en hiver dans les buissons ou dans les bois, et l'on peut en tout tems, sans le tirer, le forcer à la course avec des chiens courans: on peut aussi le faire prendre par des oiseaux de proie, les ducs, les buses, les aigles. Les renards, les loups, les hommes, lui font également la guerre: il a tant d'ennemis, qu'il ne leur échappe que par hasard, et il est bien rare qu'ils le laissent jouir du petit nombre de jours que la nature lui a comptés.

---

## LE LAPIN.

---

LE lièvre et le lapin , quoique fort semblables tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ne se mêlant point ensemble , font deux espèces distinctes et séparées : cependant , comme les chasseurs disent que les lièvres mâles , dans le tems du rut , courent les lapines et les couvrent , j'ai cherché à savoir ce qui pourrait résulter de cette union , et pour cela j'ai fait élever des lapins avec des hases , et des lièvres avec des lapines ; mais ces essais n'ont rien produit , et m'ont seulement appris que ces animaux , dont la forme est si semblable , sont cependant de nature assez différentes pour ne pas même produire des espèces de mulets. Un levraut et une jeune lapine , à peu près du même âge , n'ont pas vécu trois mois ensemble ; dès qu'ils furent un peu forts , ils devinrent ennemis , et la guerre continuelle qu'ils se faisaient finit par la mort du levraut. De deux lièvres plus âgés que j'avais mis chacun avec une lapine , l'un eut le même sort , et l'autre , qui était très-ardent et très-fort , qui ne cessait de tourmenter la lapine en cherchant à la couvrir , la fit mourir à force de blessures ou de caresses trop dures. Trois ou quatre lapins de différens âges , que je fis de même appareiller avec des hases , les firent mourir en plus ou moins de tems ; ni les uns ni les autres n'ont produit : je crois cependant pouvoir assurer qu'ils se sont quelquefois réellement accouplés ;



au moins y a-t-il eu souvent certitude que , malgré la résistance de la femelle , le mâle s'était satisfait. Il y avait plus de raison d'attendre quelque produit de ces accouplemens , que des amours du lapin et de la poule , dont on nous a fait l'histoire <sup>1</sup> , et dont , suivant l'auteur , le fruit devait être *des poulets couverts de poils , ou des lapins couverts de plumes* ; tandis que ce n'était qu'un lapin vicieux ou trop ardent , qui , faute de femelle , se servait de la poule de la maison , comme il se serait servi de tout autre meuble , et qu'il est hors de toute vraisemblance de s'attendre à quelque production entre deux animaux d'espèces si éloignées , puisque de l'union du lièvre et du lapin , dont les espèces sont tout-à-fait voisines , il ne résulte rien.

La fécondité du lapin est encore plus grande que celle du lièvre ; et , sans ajouter foi à ce que dit Wotten , que d'une seule paire qui fut mise dans une île , il s'en trouva six mille au bout d'un an , il est sûr que ces animaux multiplient si prodigieusement dans les pays qui leur conviennent , que la terre ne peut fournir à leur subsistance : ils détruisent les herbes , les racines , les grains , les fruits , les légumes , et même les arbrisseaux et les arbres ; et si l'on n'avait pas contre eux les secours des furets et des chiens , ils feraient désertier les habitans de ces campagnes. Non-seulement le lapin s'accouple plus souvent et produit plus fréquemment et en plus grand nombre que le lièvre , mais il a aussi plus de ressources pour échapper à ses ennemis ; il se soustrait aisément aux yeux de l'homme : les trous qu'il se creuse dans la terre , où il se retire pendant le jour où il fait ses petits , le mettent à l'abri du loup , du renard et de l'oiseau de proie ; il y habite

---

<sup>1</sup> Voyez l'Art d'élever les poulets.

avec sa famille en pleine sécurité, il y élève et y nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois, et il ne les fait sortir de leur retraite pour les amener au dehors que quand ils sont tout élevés; il leur évite par-là tous les inconvéniens du bas âge, pendant lequel au contraire les lièvres périssent en plus grand nombre, et souffrent plus que dans tout le reste de la vie.

Cela seul suffit aussi pour prouver que le lapin est supérieur au lièvre par la sagacité : tous deux sont conformés de même, et pourraient également se creuser des retraites; tous deux sont également timides à l'exces : mais l'un, plus imbécille, se contente de se former un gîte à la surface de la terre, où il demeure continuellement exposé, tandis que l'autre, par un instinct plus réfléchi, se donne la peine de fouiller la terre et de s'y pratiquer un asyle; et il est si vrai que c'est par sentiment qu'il travaille, que l'on ne voit pas le lapin domestique faire le même ouvrage; il se dispense de se creuser une retraite, comme les oiseaux domestiques se dispensent de faire des nids, et cela parce qu'ils sont également à l'abri des inconvéniens auxquels sont exposés les lapins et les oiseaux sauvages. L'on a souvent remarqué que quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins et ceux qu'ils produisaient restaient, comme les lièvres, à la surface de la terre, et que ce n'était qu'après avoir éprouvé bien des inconvéniens, et au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commençaient à creuser la terre pour se mettre en sûreté.

Ces lapins clapiers, ou domestiques, varient pour les couleurs, comme tous les autres animaux domestiques; le blanc, le noir et le gris sont cependant les seuls qui entrent ici dans le jeu de la nature : les lapins noirs sont les plus rares; mais il y en a beaucoup de

tout blancs , beaucoup de tout gris , et beaucoup de mêlés. Tous les lapins sauvages sont gris , et parmi les lapins domestiques c'est encore la couleur dominante ; car dans toutes les portées il se trouve toujours des lapins gris , et même en plus grand nombre , quoique le père et la mère soient tous deux blancs , ou tous deux noirs , ou l'un noir et l'autre blanc : il est rare qu'ils en fassent plus de deux ou trois qui leur ressemblent ; au lieu que les lapins gris , quoique domestiques , ne produisent d'ordinaire que des lapins de cette même couleur , et que ce n'est que très-rarement et comme par hasard qu'ils en produisent de blancs , de noirs et de mêlés.

Ces animaux peuvent engendrer et produire à l'âge de cinq ou six mois : on assure qu'ils sont constans dans leurs amours , et que communément ils s'attachent à une seule femelle et ne la quittent pas ; elle est presque toujours en chaleur , ou du moins en état de recevoir le mâle. Elle porte trente ou trente-un jours , et produit quatre , cinq ou six , et quelquefois sept et huit petits : elle a , comme la femelle du lièvre , une double matrice , et peut par conséquent mettre bas en deux tems ; cependant il paraît que les superfétations sont moins fréquentes dans cette espèce que dans celle du lièvre , peut-être par cette même raison que les femelles changent moins souvent , qu'il leur arrive moins d'aventures , et qu'il y a moins d'accouplements hors de saison.

Quelques jours avant de mettre bas , elles se creusent un nouveau terrier , non pas en ligne droite , mais en zigzag , au fond duquel elles pratiquent une excavation , après quoi elles s'arrachent sous le ventre une assez grande quantité de poils , dont elles font une espèce de lit pour recevoir leurs petits. Pendant

les deux premiers jours elles ne les quittent pas ; elles ne sortent que lorsque le besoin les presse , et reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture : dans ce tems elles mangent beaucoup et fort vite ; elles soignent ainsi et allaitent leurs petits pendant plus de six semaines. Jusqu'alors le père ne les connaît point , il n'entre pas dans ce terrier qu'a pratiqué la mère ; souvent même , quand elle en sort et qu'elle y laisse ses petits , elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de son urine : mais lorsqu'ils commencent à venir au bord du trou , et à manger du seneçon et d'autres herbes que la mère leur présente , le père semble les reconnaître , il les prend entre ses pattes , il leur lustre le poil , il leur lèche les yeux , et tous , les uns après les autres , ont également part à ses soins : dans ce même tems la mère lui fait beaucoup de caresses , et souvent devient pleine peu de jours après.

Un gentilhomme de mes voisins <sup>r</sup> , qui pendant plusieurs années s'est amusé à élever des lapins , m'a communiqué ces remarques. « J'ai commencé , dit-il , » par avoir un mâle et une femelle seulement : le mâle » était tout blanc et la femelle toute grise ; et dans » leur postérité , qui fut très-nombreuse , il y en eut » beaucoup plus de gris que d'autres , un assez bon » nombre de blancs et de mêlés , et quelques-uns de » noirs. . . . Quand la femelle est en chaleur , le mâle » ne la quitte presque point ; son tempérament est » si chaud , que je l'ai vu se lier avec elle cinq ou six » fois en moins d'une heure. . . . La femelle , dans le » tems de l'accouplement , se couche sur le ventre à » plate terre , les quatre pattes alongées ; elle fait de » petits cris qui annoncent plutôt le plaisir que la dou-

---

<sup>r</sup> M. le Chapt du Moutier.

» leur. Leur façon de s'aceoupler ressemble assez à  
 » celle des chats, à la différence pourtant que le mâle  
 » ne mord que très-peu sa femelle sur le chignon. . . La  
 » paternité chez ces animaux est très-respectée ; j'en  
 » juge ainsi par la grande déférence que tous mes lapins  
 » ont eue pour leur premier père, qu'il m'étoit aisé  
 » de reconnaître à cause de sa blancheur, et qui est  
 » le seul mâle que j'aie conservé de cette couleur. La  
 » famille avoit beau s'augmenter, ceux qui devenaient  
 » pères à leur tour lui étoient toujours subordonnés :  
 » dès qu'ils se battaient, soit pour des femelles, soit  
 » parce qu'ils se disputaient la nourriture, le grand-  
 » père, qui entendait du bruit, accourait de toute sa  
 » force, et dès qu'on l'apercevoit, tout rentrait dans  
 » l'ordre ; et s'il en attrapait quelques uns aux prises,  
 » il les séparait et en faisait sur-le-champ un exemple  
 » de punition. Une autre preuve de sa domination sur  
 » toute sa postérité, c'est que les ayant aceoutumés à  
 » rentrer tous à un coup de sifflet, lorsque je donnais  
 » ce signal, et quelqu'éloignés qu'ils fussent, je voyais  
 » le grand-père se mettre à leur tête, et, quoiqu'arrivé  
 » le premier, les laisser tous défiler devant lui et ne  
 » rentrer que le dernier. . . . Je les nourrissais avec du  
 » son de froment, du foin et beaucoup de genièvre ; il  
 » leur en fallait plus d'une voiture par semaine : ils en  
 » mangeaient toutes les baies, les feuilles et l'écorce,  
 » et ne laissaient que le gros bois. Cette nourriture  
 » leur donnait du fumet ; et leur chair étoit aussi bonne  
 » que celle des lapins sauvages. »

Ces animaux vivent huit ou neuf ans ; comme ils  
 passent la plus grande partie de leur vie dans leurs  
 terriers, où ils sont en repos et tranquilles, ils pren-  
 nent un peu plus d'embonpoint que les lièvres. Leur  
 chair est aussi fort différente par la couleur et par le



goût ; celle des jeunes lapereaux est très-délicate , mais celle des vieux lapins est toujours sèche et dure. Ils sont , comme je l'ai dit , originaires des climats chauds : les Grecs les connaissaient , et il paraît que les seuls endroits de l'Europe où il y en eût anciennement , étaient la Grèce et l'Espagne ; delà on les a transportés dans des climats plus tempérés , comme en Italie , en France , en Allemagne , où ils se sont naturalisés ; mais dans les pays plus froids , comme en Suède et dans le reste du Nord , on ne peut les élever que dans les maisons , et ils périclitent lorsqu'on les abandonne à la campagne. Ils aiment , au contraire , le chaud excessif ; car on en trouve dans les contrées les plus méridionales de l'Asie et de l'Afrique , comme au golfe Persique , à la baie de Saldana , en Libye , au Sénégal , en Guinée , et on en trouve aussi dans nos îles de l'Amérique , qui y ont été transportés de l'Europe , et qui y ont très-bien réussi.

---

---

## LES ANIMAUX CARNASSIERS

### DE NOS CONTRÉES.

---

**J**USQU'ICI nous n'avons parlé que des animaux utiles : les animaux nuisibles sont en bien plus grand nombre ; et quoiqu'en tout , ce qui nuit paraisse plus abondant que ce qui sert , cependant tout est bien , parce que , dans l'univers physique , le mal concourt au bien , et que rien en effet ne nuit à la nature. Si nuire est détruire des êtres animés ; l'homme, considéré comme faisant partie du système général de ces êtres , n'est-il pas l'espèce la plus nuisible de toutes ? Lui seul immole , anéantit plus d'individus vivans , que tous les animaux carnassiers n'en dévorent. Ils ne sont donc nuisibles que parce qu'ils sont rivaux de l'homme ; parce qu'ils ont les mêmes appétits , le même goût pour la chair , et que , pour subvenir à un besoin de première nécessité , ils lui disputent quelquefois une proie qu'il réservait à ses excès ; car nous sacrifions plus encore à notre intempérance que nous ne donnons à nos besoins. Destructeurs nés des êtres qui nous sont subordonnés , nous épuiserions la nature si elle n'était inépuisable , si , par une fécondité aussi grande que notre déprédation , elle ne savait se réparer elle-même et se renouveler. Mais il est dans l'ordre que la mort serve à la vie , que la

reproduction naîsse de la destruction : quelque grande , quelque prématurée que soit donc la dépense de l'homme et des animaux carnassiers , le fonds , la quantité totale de substance vivante n'est point diminuée ; et s'ils précipitent les destructions , ils hâtent en même tem des naissances nouvelles.

Les animaux qui , par leur grandeur , figurent dans l'univers , ne font que la plus petite partie des substances vivantes ; la terre fourmille de petits animaux. Chaque plante , chaque graine , chaque particule de matière organique , contient des milliers d'atomes animés. Les végétaux paraissent être le premier fonds de la nature ; mais ce fonds de subsistance , tout abondant , tout inépuisable qu'il est , suffirait à peine au nombre encore plus abondant d'insectes de toute espèce. Leur pullulation , toute aussi nombreuse et souvent plus prompte que la reproduction des plantes , indique assez combien ils sont surabondans ; car les plantes ne se reproduisent que tous les ans ; il faut une saison entière pour en former la graine ; au lieu que dans les insectes , et sur-tout dans les plus petites espèces , comme celle des pucerons , une seule saison suffit à plusieurs générations. Ils multiplieraient donc plus que les plantes , s'ils n'étaient détruits par d'autres animaux dont ils paraissent être la pâture naturelle , comme les herbes et les graines semblent être la nourriture préparée pour eux-mêmes. Aussi parmi les insectes y en a-t-il beaucoup qui ne vivent que d'autres insectes ; il y en a même quelques espèces qui , comme les araignées , dévorent indifféremment les autres espèces et la leur : tous servent de pâture aux oiseaux , et les oiseaux domestiques et sauvages nourrissent l'homme , ou deviennent la proie des animaux carnassiers.

Ainsi la mort violente est un usage presque aussi né-

essaire que la loi de la mort naturelle ; ce sont deux moyens de destruction et de renouvellement , dont l'un sert à entretenir la jeunesse perpétuelle de la nature , et dont l'autre maintient l'ordre de ses productions , et peut seul limiter le nombre dans les espèces. Tous deux sont des effets dépendans des causes générales : chaque individu qui naît , tombe de lui-même au bout d'un tems ; ou lorsqu'il est prématurément détruit par les autres , c'est qu'il était surabondant. Eh ! combien n'y en a-t-il pas de supprimés d'avance ! que de fleurs moissonnées au printems ! que de races éteintes au moment de leur naissance ! que de germes auéantis avant leur développement ! L'homme et les animaux carnassiers ne vivent que d'individus tout formés , ou d'individus prêts à l'être : la chair , les œufs , les graines , les germes de toute espèce , font leur nourriture ordinaire : cela seul peut borner l'exubérance de la nature. Que l'on considère un instant quelqu'une de ces espèces inférieures qui servent de pâture aux autres ; celle des harengs , par exemple : ils viennent par milliers s'offrir à nos pêcheurs ; et après avoir nourri tous les monstres des mers du nord , ils fournissent encore à la subsistance de tous les peuples de l'Europe pendant une partie de l'année. Quelle pullulation prodigieuse parmi ces animaux ! et s'ils n'étaient en grande partie détruits par les autres , quels seraient les effets de cette immense multiplication ! eux seuls couvriraient la surface entière de la mer , mais bientôt , se nuisant par le nombre , ils se corrompraient , ils se détruiraient eux-mêmes ; faute de nourriture suffisante , leur fécondité diminuerait ; la contagion et la disette feraient ce que fait la consommation ; le nombre de ces animaux ne serait guère augmenté , et le nombre de ceux qui s'en nourrissent serait diminué. Et comme l'on peut dire la

même chose de toutes les autres espèces , il est donc nécessaire que les unes vivent sur les autres ; et dès-lors la mort violente des animaux est un usage légitime, innocent , puisqu'il est fondé dans la nature , et qu'ils ne naissent qu'à cette condition.

Avouons cependant que le motif par lequel on voudrait en douter fait honneur à l'humanité : les animaux, du moins ceux qui ont des sens , de la chair et du sang , sont des êtres sensibles ; comme nous , ils sont capables de plaisir et sujets à la douleur. Il y a donc une espèce d'insensibilité cruelle à sacrifier , sans nécessité , ceux sur-tout qui nous approchent , qui vivent avec nous , et dont le sentiment se réfléchit vers nous en se marquant par les signes de la douleur ; car ceux dont la nature est différente de la nôtre , ne peuvent guère nous affecter. La pitié naturelle est fondée sur les rapports que nous avons avec l'objet qui souffre ; elle est d'autant plus vive que la ressemblance , la conformité de nature est plus grande ; on souffre en voyant souffrir son semblable. *Compassion* ; ce mot exprime assez que c'est une souffrance , une passion qu'on partage : cependant c'est moins l'homme qui souffre , que sa propre nature , qui pâtit , qui se révolte machinalement , et se met d'elle-même à l'unisson de douleur. L'âme a moins de part que le corps à ce sentiment de pitié naturelle , et les animaux en sont susceptibles comme l'homme ; le cri de la douleur les émeut , ils accourent pour se secourir , ils reculent à la vue d'un cadavre de leur espèce. Ainsi l'horreur et la pitié sont moins des passions de l'âme que des affections naturelles , qui dépendent de la sensibilité du corps et de la similitude de la conformation ; ce sentiment doit donc diminuer à mesure que les natures s'éloignent. Un chien qu'on frappe , un agneau qu'on égorge , nous



font quelque pitié; un arbre que l'on coupe, une huître qu'on mord, ne nous en font aucune.

Dans le réel, peut-on douter que les animaux dont l'organisation est semblable à la nôtre, n'éprouvent des sensations semblables? ils sont sensibles, puisqu'ils ont des sens; et ils le sont d'autant plus que ces sens sont plus actifs et plus parfaits. Ceux au contraire dont les sens sont obtus ont-ils un sentiment exquis? et ceux auxquels il manque quelque organe, quelque sens, ne manquent-ils pas de toutes les sensations qui y sont relatives? Le mouvement est l'effet nécessaire de l'exercice du sentiment. Nous avons prouvé que de quelque manière qu'un être fût organisé, s'il a du sentiment, il ne peut manquer de le marquer au dehors par des mouvemens extérieurs. Ainsi les plantes, quoique bien organisées, sont des êtres insensibles, aussi bien que les animaux qui, comme elles, n'ont nul mouvement apparent. Ainsi, parmi les animaux, ceux qui n'ont, comme la plante appelée *sensitive*, qu'un mouvement sur eux-mêmes, et qui sont privés du mouvement progressif, n'ont encore que très-peu de sentiment; et enfin ceux même qui ont un mouvement progressif, mais qui, comme des automates, ne font qu'un petit nombre de choses, et les font toujours de la même façon, n'ont qu'une faible portion de sentiment, limitée à un petit nombre d'objets. Dans l'espèce humaine, que d'automates! combien l'éducation, la communication respectueuse des idées, n'augmentent-elles pas la quantité, la vivacité du sentiment! quelle différence à cet égard entre l'homme sauvage et l'homme polé, le paysanne et la femme du monde! Et de même parmi les animaux, ceux qui vivent avec nous deviennent plus sensibles par cette communication, tandis que ceux qui demeurent sauvages n'ont que la sensibilité

naturelle , souvent plus sûre , mais toujours moindre que l'acquise.

Ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences n'est pas de connaître les choses qui en font l'objet direct ; mais c'est qu'il faut auparavant les dépouiller d'une infinité d'enveloppes dont on les a couvertes , leur ôter toutes les fausses couleurs dont on les a masquées , examiner le fondement et le produit de la méthode par laquelle on les recherche , en séparer ce que l'on y a mis d'arbitraire , et enfin tâcher de reconnaître les préjugés et les erreurs adoptées que ce mélange de l'arbitraire au réel a fait naître : il faut tout cela pour retrouver la nature ; mais ensuite , pour la connaître , il ne faut plus que la comparer avec elle-même. Dans l'économie animale , elle nous paraît très-mystérieuse et très-cachée , non-seulement parce que le sujet en est fort compliqué , et que le corps de l'homme est de toutes ses productions la moins simple , mais sur-tout parce qu'on ne l'a pas comparée avec elle-même , et qu'ayant négligé ces moyens de comparaison qui seuls pouvaient nous donner des lumières , on est resté dans l'obscurité du doute , ou dans le vague des hypothèses. Nous avons des milliers de volumes sur la description du corps humain , et à peine a-t-on quelques mémoires commencés sur celle des animaux. Dans l'homme on a reconnu , nommé , décrit les plus petites parties , tandis que l'on ignore si dans les animaux l'on retrouve non-seulement ces petites parties , mais même les plus grandes : on attribue certaines fonctions à de certains organes , sans être informé si dans d'autres êtres , quoique privés de ces organes , les mêmes fonctions ne s'exercent pas ; en sorte que dans toutes ces explications qu'on a voulu donner des différentes parties de l'économie animale , on a eu le double désavantage

d'avoir d'abord attaqué le sujet le plus compliqué , et ensuite d'avoir raisonné sur ce même sujet sans fondement de relation et sans le secours de l'analogie.

Nous avons suivi partout , dans le cours de cet ouvrage une méthode très-différente : comparant toujours la nature avec elle-même , nous l'avons considérée dans ses rapports , dans ses opposés , dans ses extrêmes ; et pour ne citer ici que les parties relatives à l'économie animale , que nous avons eu occasion de traiter , comme la génération , les sens , le mouvement , le sentiment , la nature des animaux , il sera aisé de reconnaître qu'après le travail , quelquefois long , mais toujours nécessaire , pour écarter les fausses idées , détruire les préjugés , séparer l'arbitraire du réel de la chose , le seul art que nous ayons employé est la comparaison. Si nous avons réussi à répandre quelque lumière sur ces sujets , il faut moins l'attribuer au génie qu'à cette méthode que nous avons suivie constamment , et que nous avons rendue aussi générale , aussi étendue , que nos connaissances nous l'ont permis ; et comme tous les jours nous en acquérons de nouvelles par l'examen et la dissection des parties intérieures des animaux , et que , pour bien raisonner sur l'économie animale , il faut avoir vu de cette façon au moins tous les genres d'animaux différens , nous ne nous presserons pas de donner des idées générales avant d'avoir présenté les résultats particuliers.

Nous nous contenterons de rappeler certains faits qui , quoique dépendans de la théorie du sentiment et de l'appétit , sur laquelle nous ne voulons pas , quant à présent , nous étendre davantage , suffiront cependant seuls pour prouver que l'homme , dans l'état de nature , ne s'est jamais borné à vivre d'herbes , de graines ou de fruits , et qu'il a dans tous les tems , aussi bien

que la plupart des animaux, cherché à se nourrir de chair.

La diète pythagorique, préconisée par les philosophes anciens et nouveaux, recommandée même par quelques médecins, n'a jamais été indiquée par la nature. Dans le premier âge, au siècle d'or, l'homme, innocent comme la colombe, mangeait du gland, buvait de l'eau; trouvant partout sa subsistance, il était sans inquiétude, vivait indépendant, toujours en paix avec lui-même, avec les animaux: mais dès qu'oubliant sa noblesse il sacrifia sa liberté pour se réunir aux autres, la guerre, l'âge de fer prirent la place de l'or et de la paix; la cruauté, le goût de la chair et du sang, furent les premiers fruits d'une nature dépravée, que les mœurs et les arts achevèrent de corrompre.

Voilà ce que dans tous les tems certains philosophes austères, sauvages par tempérament, ont reproché à l'homme en société. Rehaussant leur orgueil individuel par l'humiliation de l'espèce entière, ils ont exposé ce tableau, qui ne vaut que par le contraste, et peut-être parce qu'il est bon de présenter quelquefois aux hommes des chimères de bonheur.

Cet état idéal d'innocence, de haute tempérance, d'abstinence entière de la chair, de tranquillité parfaite, de paix profonde, a-t-il jamais existé? n'est-ce pas un apologue, une fable, où l'on emploie l'homme comme un animal, pour nous donner des leçons ou des exemples? peut-on même supposer qu'il y eût des vertus avant la société? peut-on dire de bonne foi que cet état sauvage mérite nos regrets, que l'homme animal farouche fût plus digne que l'homme citoyen civilisé? Oui, car tous les malheurs viennent de la société, et qu'il importe qu'il y eût des vertus dans l'état de nature, s'il y

avait du bonheur, si l'homme dans cet état était seulement moins malheureux qu'il ne l'est ? La liberté, la santé, la force, ne sont-elles pas préférables à la mollesse, à la sensualité, à la volupté même, accompagnée de l'esclavage ? la privation des peines vaut bien l'usage des plaisirs ; et pour être heureux que faut-il, sinon de ne rien désirer ?

Si cela est, disons en même tems qu'il est plus doux de végéter que de vivre, de ne rien appéter que de satisfaire son appétit, de dormir d'un sommeil apathique, que d'ouvrir les yeux pour voir et pour sentir ; consentons à laisser notre âme dans l'engourdissement, notre esprit dans les ténèbres, à ne nous jamais servir ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au dessous des animaux, à n'être enfin que des masses de matière brute attachées à la terre.

Mais au lieu de disputer, discutons ; après avoir dit des raisons, donnons des faits. Nous avons sous les yeux, non l'état idéal, mais l'état réel de nature. Le sauvage habitant les déserts est-il un animal tranquille ? est-il un homme heureux ? car nous ne supposerons pas avec un philosophe, l'un des plus fiers censeurs de notre humanité<sup>1</sup>, qu'il y a une plus grande distance de l'homme en pure nature au sauvage, que du sauvage à nous ; que les âges qui se sont écoulés avant l'invention de l'art de la parole, ont été bien plus longs que les siècles qu'il a fallu pour perfectionner les signes et les langues, parce qu'il me paraît que lorsqu'on veut raisonner sur les faits, il faut éloigner les suppositions, et se faire une loi de n'y remonter qu'après avoir épuisé tout ce que la nature nous offre. Or nous voyons qu'on descend par degrés assez insensibles des nations les plus

---

<sup>1</sup> M. Rousseau.



plus éclairées, les plus polies, à des peuples moins industrieux; de ceux-ci à d'autres plus grossiers, mais encore soumis à des rois, à des lois; de ces hommes grossiers aux sauvages, qui ne se ressemblent pas tous, mais chez lesquels on trouve autant de nuances différentes que parmi les peuples policés; que les uns forment des nations assez nombreuses soumises à des chefs; que d'autres, en plus petite société, ne sont soumis qu'à des usages; qu'enfin les plus solitaires, les plus indépendans, ne laissent pas de former des familles et d'être soumis à leurs pères. Un empire, un monarque, une famille, un père, voilà les deux extrêmes de la société: ces extrêmes sont aussi les limites de la nature; si elles s'étendaient au delà, n'aurait-on pas trouvé, en parcourant toutes les solitudes du globe, des animaux humains privés de la parole, sourds à la voix comme aux signes, les mâles et les femelles dispersés, les petits abandonnés, etc. ? Je dis même qu'à moins de prétendre que la constitution du corps humain fût toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui, et que son accroissement fût bien plus prompt, il n'est pas possible de soutenir que l'homme ait jamais existé sans former des familles, puisque les enfans périraient s'ils n'étaient secourus et soignés pendant plusieurs années; au lieu que les animaux nouveaux nés n'ont besoin de leur mère que pendant quelques mois. Cette nécessité physique suffit donc seule pour démontrer que l'espèce humaine n'a pu durer et se multiplier qu'à la faveur de la société; que l'union des pères et mères aux enfans est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Or cette union ne peut manquer de produire un attachement respectif et durable entre les parents et l'enfant, et cela seul suffit encore pour qu'ils s'accoutument entr'eux à des gestes, à des signes, à des sons, en un

mot à toutes les expressions du sentiment et du besoin : ce qui est aussi prouvé par le fait , puisque les sauvages les plus solitaires ont , comme les autres hommes , l'usage des signes et de la parole.

Ainsi l'état de pure nature est un état connu ; c'est le sauvage vivant dans le désert , mais vivant en famille , connaissant ses enfans , connu d'eux , usant de parole et se faisant entendre. La fille sauvage ramassée dans les bois de champagne , l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre , ne prouvent pas le contraire : ils avaient vécu dans une solitude absolue ; ils ne pouvaient donc avoir aucune idée de société , aucun usage des signes ou de la parole : mais s'ils se fussent seulement rencontrés , la pente de nature les aurait entraînés , le plaisir les aurait réunis ; attachés l'un à l'autre ils se seraient bientôt entendus ; ils auraient d'abord parlé la langue de l'amour entr'eux , et ensuite celle de la tendresse entr'eux et leurs enfans : et d'ailleurs ces deux sauvages étaient issus d'hommes en société , et avaient sans doute été abandonnés dans les bois , non pas dans le premier âge , car ils auraient péri , mais à quatre , cinq ou six ans , à l'âge en un mot auquel ils étaient déjà assez forts de corps pour se procurer leur subsistance , et encore trop faibles de tête pour conserver les idées qu'on leur avait communiquées.

Examinons donc cet homme en pure nature , c'est-à-dire ce sauvage en famille. Pour peu qu'elle prospère , il sera bientôt le chef d'une société plus nombreuse , dont tous les membres auront les mêmes manières , suivront les mêmes usages et parleront la même langue ; à la troisième , ou tout au plus tard à la quatrième génération , il y aura de nouvelles familles qui pourront demeurer séparées , mais qui , toujours réunies par les liens communs des usages et du langage , for-

meront une petite nation , laquelle s'augmentant avec le tems , pourra , suivant les circonstances , ou devenir un peuple , ou demeurer dans un état semblable à celui des nations sauvages que nous connaissons. Cela dépendra sur-tout de la proximité ou de l'éloignement où ces hommes nouveaux se trouveront des hommes policés. Si , sous un climat doux , dans un terrain abondant , ils peuvent en liberté occuper un espace considérable au delà duquel ils ne rencontrent que des solitudes ou des hommes tout aussi neufs qu'eux , ils demeureront sauvages , et deviendront , suivant d'autres circonstances , ennemis ou amis de leurs voisins : mais lorsque sous un ciel dur , dans une terre ingrate , ils se trouveront gênés entr'eux par le nombre et serrés par l'espace , ils feront des colonies ou des irruptions , ils se répandront , ils se confondront avec les autres peuples dont ils seront devenus les conquérans ou les esclaves. Ainsi l'homme , en tout état , et dans toutes les situations et sous tous les climats , tend également à la société ; c'est un effet constant d'une cause nécessaire , puisqu'elle tient à l'essence même de l'espèce , c'est-à-dire à sa propagation.

Voilà pour la société ; elle est , comme l'on voit , fondée sur la nature. Examinant de même quels sont les appétits , quel est le goût de nos sauvages , nous trouverons qu'aucun ne vit uniquement de fruits , d'herbes ou de graines ; que tous préfèrent la chair et le poisson aux autres alimens ; que l'eau pure leur déplaît , et qu'ils cherchent les moyens de faire eux-mêmes ou de se procurer d'ailleurs une boisson moins insipide. Les sauvages du midi boivent l'eau du palmier ; ceux du nord avalent à longs traits l'huile dégoûtante de la baleine ; d'autres font des boissons fermentées ; et tous en général ont le goût le plus décidé .

la passion la plus vive pour les liqueurs fortes. Leur industrie, dictée par les besoins de première nécessité, excitée par leurs appétits naturels, se réduit à faire des instrumens pour la chasse et pour la pêche. Un arc, des flèches, une massue, des filets, un canot, voilà le sublime de leurs arts, qui tous n'ont pour objet que les moyens de se procurer une subsistance convenable à leur goût. Et ce qui convient à leur goût convient à la nature; car, comme nous l'avons déjà dit<sup>1</sup>, l'homme ne pourrait pas se nourrir d'herbe seule; il périrait d'inanition s'il ne prenait des alimens plus substantiels: n'ayant qu'un estomac et des intestins courts, il ne peut pas, comme le bœuf, qui a quatre estomacs et des boyaux très-longs, prendre à la fois un grand volume de cette maigre nourriture; ce qui serait cependant absolument nécessaire pour compenser la qualité par la quantité. Il en est à peu près de même des fruits et des graines, elles ne lui suffiraient pas; il en faudrait encore un trop grand volume pour fournir la quantité de molécules organiques nécessaire à la nutrition; et quoique le pain soit fait de ce qu'il y a de plus pur dans le blé, et que le blé même et nos autres grains et légumes, ayant été perfectionnés par l'art, soient plus substantiels et plus nourrissans que les graines qui n'ont que leurs qualités naturelles, l'homme, réduit au pain et aux légumes pour toute nourriture, traînerait à peine une vie faible et languissante.

Voyez ces pieux solitaires qui s'abstiennent de tout ce qui a eu vie, qui, par de saints motifs, renoncent aux dons du Créateur, se privent de la parole, fuient la société, s'enferment dans des murs sacrés contre lesquels se brise la nature; confinés dans ces asyles,

---

<sup>1</sup> Voyez l'article du bœuf.

ou plutôt dans ces tombeaux vivans , où l'on ne respire que la mort , le visage mortifié , les yeux éteints , ils ne jettent autour d'eux que des regards languissans ; leur vie semble ne se soutenir que par efforts ; ils prennent leur nourriture sans que le besoin cesse : quoique soutenus par leur ferveur ( car l'état de la tête fait à celui du corps ) , ils ne résistent que pendant peu d'années à cette abstinence cruelle ; ils vivent moins qu'ils ne meurent chaque jour par une mort anticipée , et ne s'éteignent pas en finissant de vivre , mais en achevant de mourir.

Ainsi l'abstinence de toute chair , loin de convenir à la nature , ne peut que la détruire ; si l'homme y était réduit , il ne pourrait , du moins dans ces climats , ni subsister , ni se multiplier. Peut-être cette diète serait possible dans les pays méridionaux , où les fruits sont plus cuits , les plantes plus substantielles , les racines plus succulentes , les graines plus nourries : cependant les Braclimanes font plutôt une secte qu'un peuple ; et leur religion , quoique très-ancienne , ne s'est guère étendue au delà de leurs écoles , et jamais au delà de leur climat.

Cette religion , fondée sur la métaphysique , est un exemple frappant du sort des opinions humaines. On ne peut pas douter , en ramassant les débris qui nous restent , que les sciences n'aient été très-anciennement cultivées , et perfectionnées peut-être au delà de ce qu'elles le sont aujourd'hui. On a su avant nous que tous les êtres animés contenaient des molécules indestructibles , toujours vivantes , et qui passaient de corps en corps. Cette vérité , adoptée par les philosophes , et ensuite par un grand nombre d'hommes , ne conserva sa pureté que pendant les siècles de lumière : une révolution de ténèbres ayant succédé , on ne se souvint



des molécules organiques vivantes , que pour imaginer que ce qu'il y avait de vivant dans l'animal était apparemment un tout indestructible qui se séparait du corps après la mort. On appela ce tout idéal , une *âme* , qu'on regarda bientôt comme un être réellement existant dans tous les animaux ; et joignant à cet être fantastique l'idée réelle , mais défigurée , du passage des molécules vivantes , on dit qu'après la mort cette âme passait successivement et perpétuellement de corps en corps. On n'excepta pas l'homme ; on joignit bientôt le moral au métaphysique ; on ne douta pas que cet être survivant ne conservât , dans sa transmigration , ses sentimens , ses affections , ses desirs : les têtes faibles frémissent ! Quelle horreur en effet pour cette âme , lorsqu'au sortir d'un domicile agréable , il fallait aller habiter le corps infect d'un animal immonde ! On eut d'autres frayeurs (chaque crainte produit sa superstition) ; on eut peur , en tuant un animal , d'égorger sa maîtresse ou son père : on respecta toutes les bêtes , on les regarda comme son prochain ; on dit enfin qu'il fallait , par amour , par devoir , s'abstenir de tout ce qui avoit eu vie. Voilà l'origine et le progrès de cette religion , la plus ancienne du continent des Indes : origine qui indique assez que la vérité , livrée à la multitude , est bientôt défigurée ; qu'une opinion philosophique ne devient opinion populaire qu'après avoir changé de forme ; mais qu'au moyen de cette préparation , elle peut devenir une religion d'autant mieux fondée que le préjugé sera plus général , et d'autant plus respectée qu'ayant pour base des vérités mal entendues , elle sera nécessairement environnée d'obscurités , et par conséquent paraîtra mystérieuse , auguste , incompréhensible ; qu'ensuite , la crainte se mêlant au respect , cette religion dégènera en superstitions , en pratiques ridi-

cules , lesquelles cependant prendront racines , produiront des usages qui seront d'abord scrupuleusement suivis , mais qui , s'altérant peu à peu , changeront tellement avec le tems , que l'opinion même dont ils ont pris naissance ne se conservera plus que par de fausses traditions , par des proverbes , et finira par des contes puérides et des absurdités : d'où l'on doit conclure que toute religion fondée sur des opinions humaines est fautive et variable , et qu'il n'a jamais appartenu qu'à Dieu de nous donner la vraie religion , qui , ne dépendant pas de nos opinions , est inaltérable , constante , et sera toujours la même.

Mais revenons à notre sujet. L'abstinence entière de la chair ne peut qu'affaiblir la nature. L'homme , pour se bien porter , a non-seulement besoin d'user de cette nourriture solide , mais même de la varier. S'il veut acquérir une vigueur complète , il faut qu'il choisisse ce qui lui convient le mieux ; et comme il ne peut se maintenir dans un état actif qu'en se procurant des sensations nouvelles , il faut qu'il donne à ses sens toute leur étendue ; qu'il se permette la variété des mets comme celle des autres objets , et qu'il prévienne le dégoût qu'occasionne l'uniformité de nourriture , mais qu'il évite les excès , qui sont encore plus nuisibles que l'abstinence.

Les animaux qui n'ont qu'un estomac et les intestins courts , sont forcés , comme l'homme , à se nourrir de chair. On s'assurera de ce rapport et de cette vérité en comparant , au moyen des descriptions , le volume relatif du canal intestinal dans les animaux carnassiers et dans ceux qui ne vivent que d'herbes : on trouvera toujours que cette différence dans leur manière de vivre dépend de leur conformation , et qu'ils prennent une nourriture plus ou moins solide , relativement à la capa-

citée plus ou moins grande du magasin qui doit la recevoir.

Cependant il n'en faut pas conclure que les animaux qui ne vivent que d'herbes soient , par nécessité physique , réduits à cette seule nourriture , comme les animaux carnassiers sont , par cette même nécessité , forcés à se nourrir de chair ; nous disons seulement que ceux qui ont plusieurs estomacs , ou des boyaux très-amplés , peuvent se passer de cet aliment substantiel et nécessaire aux autres ; mais nous ne disons pas qu'ils ne pussent en user , et que si la nature leur eût donné des armes , non-seulement pour se défendre , mais pour attaquer et pour saisir , ils n'en eussent fait usage et ne se fussent bientôt accoutumés à la chair et au sang , puisque nous voyons que les moutons , les veaux , les chèvres , les chevaux , mangent avidement le lait , les œufs , qui sont des nourritures animales , et que , sans être aidés de l'habitude , ils ne refusent pas la viande hachée et assaisonnée de sel. On pourrait donc dire que le goût pour la chair et pour les autres nourritures solides est l'appétit général de tous les animaux , qui s'exerce avec plus ou moins de véhémence ou de modération , selon la conformation particulière de chaque animal , puisqu'à prendre la nature entière , ce même appétit se trouve non-seulement dans l'homme et dans les animaux quadrupèdes , mais aussi dans les oiseaux , dans les poissons , dans les insectes et dans les vers , auxquels en particulier il semble que toute chair ait été ultérieurement destinée.

La nutrition , dans tous les animaux , se fait par les molécules organiques , qui , séparées du marc de la nourriture au moyen de la digestion , se mêlent avec le sang et s'assimilent à toutes les parties du corps. Mais indépendamment de ce grand effet , qui paraît être

le principal but de la nature , et qui est proportionnel à la qualité des alimens , ils en produisent un autre qui ne dépend que de leur quantité , c'est-à-dire , de leur masse et de leur volume. L'estomac et les boyaux sont des membranes souples , qui forment au dedans du corps une capacité très-considérable : ces membranes , pour se soutenir dans leur état de tension , et pour contre-balancer les forces des autres parties qui les avoisinent , ont besoin d'être toujours remplies en partie. Si , faute de prendre de la nourriture , cette grande capacité se trouve entièrement vide , les membranes n'étant plus soutenues au dedans , s'affaissent , se rapprochent , se collent l'une contre l'autre ; et c'est ce qui produit l'affaissement et la faiblesse , qui sont les premiers symptômes de l'extrême besoin. Les alimens , avant de servir à la nutrition du corps , lui servent donc de lest ; leur présence , leur volume est nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les parties intérieures , qui agissent et réagissent toutes les unes contre les autres. Lorsqu'on meurt par la faim , c'est donc moins parce que le corps n'est pas nourri , que parce qu'il n'est plus lesté ; aussi les animaux , sur-tout les plus gourmands , les plus voraces , lorsqu'ils sont pressés par le besoin , ou seulement avertis par la défaillance qu'occasionne le vide intérieur , ne cherchent qu'à le remplir , et avalent de la terre et des pierres. Nous avons trouvé de la glaise dans l'estomac d'un loup ; j'ai vu des cochons en manger ; la plupart des oiseaux avalent des cailloux , etc. Et ce n'est point par goût , mais par nécessité , et parce que le plus pressant n'est pas de rafraîchir le sang par un chyle nouveau , mais de maintenir l'équilibre des forces dans les grandes parties de la machine animale.

---







1.



2.

De Sève, Del.

J. Epine, Dirca.

1 LE RENARD . 2 LE LOUP.

---

## LE LOUP.

---

**L**E loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément ; et quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la nature les moyens de le satisfaire , qu'elle lui ait donné des armes , de la ruse , de l'agilité , de la force , tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver , attaquer , vaincre , saisir et dévorer sa proie , cependant il meurt souvent de faim , parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre , l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix , le force à fuir , à demeurer dans les bois , où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course , et qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience , en les attendant long-tems , et souvent en vain , dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier et poltron ; mais il devient ingénieux par besoin , et hardi par nécessité : pressé par la famine , il brave le danger , vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme , ceux surtout qu'il peut emporter aisément , comme les agneaux , les petits chiens , les chevreaux ; et lorsque cette manœuvre lui réussit , il revient souvent à la charge , jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé et maltraité par les hommes et les chiens , il se recèle pendant le jour dans son fort , n'en sort que la nuit , parcourt la campagne , rôde autour des habitations , ravit les animaux

abandonnés , vient attaquer les bergers , gratte et creuse la terre sous les portes , entre furieux , met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien , il retourne au fond des bois , se met en quête , cherche , suit à la piste , chasse , poursuit les animaux sauvages , dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter , les saisir dans leur fuite , et qu'ils en partageront la dépouille. Enfin , lorsque le besoin est extrême , il s'expose à tout ; il attaque les femmes et les enfans , se jette même quelquefois sur les hommes , devient furieux par ces excès , qui finissent ordinairement par la rage et la mort.

Le loup , tant à l'extérieur qu'à l'intérieur , ressemble si fort au chien , qu'il paraît être modelé sur la même forme ; cependant il n'offre tout au plus que le revers de l'empreinte , et ne présente les mêmes caractères que sous une face entièrement opposée : si la forme est semblable , ce qui en résulte est bien contraire ; le naturel est si différent , que non-seulement ils sont incompatibles , mais antipathiques par nature , ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup ; il fuit à l'odeur seule , qui , quoique nouvelle , inconnue , lui répugne si fort , qu'il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître : un mâtin , qui connaît ses forces , se hérissé , s'indigne , l'attaque avec courage , tâche de le mettre en fuite , et fait tous ses efforts pour se délivrer d'une présence qui lui est odieuse ; jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans combattre , et combattre à outrance , jusqu'à ce que la mort suive. Si le loup est le plus fort , il déchire , il dévore sa proie : le chien , au contraire , plus généreux , se contente de la victoire , et ne trouve pas que *le corps d'un ennemi mort*

*sente bon* ; il l'abandonne pour servir de pâture aux corbeaux , et même aux autres loups : car ils s'entredévorent ; et lorsqu'un loup est grièvement blessé , les autres le suivent au sang , et s'attroupent pour l'achever.

Le chien même sauvage n'est pas d'un naturel farouche ; il s'apprivoise aisément , s'attache et demeure fidèle à son maître. Le loup , pris jeune , se prive , mais ne s'attache point : la nature est plus forte que l'éducation ; il reprend avec l'âge son caractère féroce , et retourne , dès qu'il le peut , à son état sauvage. Les chiens , même les plus grossiers , cherchent la compagnie des autres animaux ; ils sont naturellement portés à les suivre et à les accompagner , et c'est par instinct seul , et non par éducation , qu'ils savent conduire et garder les troupeaux. Le loup est au contraire l'ennemi de toute société ; il ne fait pas même compagnie à ceux de son espèce : lorsqu'on les voit plusieurs ensemble , ce n'est point une société de paix , c'est un attrouplement de guerre , qui se fait à grand bruit avec des hurlemens affreux , et qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal , comme un cerf , un bœuf , ou de se défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire est consommée , ils se séparent et retournent en silence à leur solitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle et la femelle : ils ne se cherchent qu'une fois par an , et ne demeurent que peu de tems ensemble. C'est en hiver que les louves deviennent en chaleur : plusieurs mâles suivent la femelle , et cet attrouplement est encore plus sanguinaire que le premier ; car ils se la disputent cruellement , ils grondent , ils frémissent , ils se battent , ils se déchirent , et il arrive souvent qu'ils mettent en pièces celui d'entr'eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit long-tems , lasse tous ses aspirans , et se dérobe ,

pendant qu'ils dorment , avec le plus alerte ou le mieux aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours , et commence par les plus vieilles louves ; celle des plus jeunes n'arrive que plus tard. Les mâles n'ont point de rut marqué , ils pourraient s'accoupler en tout tems : ils passent successivement de femelles en femelles à mesure qu'elles deviennent en état de les recevoir ; ils ont des vieilles à la fin de décembre , et finissent par les jeunes au mois de février et au commencement de mars. Le tems de la gestation est d'environ trois mois et demi , et l'on trouve des louveteaux nouveau-nés depuis la fin d'avril jusqu'au mois de juillet. Cette différence dans la durée de la gestation entre les louves , qui portent plus de cent jours , et les chiennes , qui n'en portent guère plus de soixante , prouve que le loup et le chien , déjà si différens par le naturel , le sont aussi par le tempérament , et par l'un des principaux résultats des fonctions de l'économie animale. Aussi le loup et le chien n'ont jamais été pris pour le même animal que par les nomenclateurs en histoire naturelle , qui ne connaissant la nature que superficiellement , ne la considèrent jamais pour lui donner toute son étendue , mais seulement pour la resserrer et la réduire à leur méthode , toujours fautive , et souvent démentie par les faits. Le chien et la louve ne peuvent ni s'accoupler , ni produire ensemble ; il n'y a pas de races intermédiaires entr'eux ; ils sont d'un naturel tout opposé , d'un tempérament différent. Le loup vit plus long-tems que le chien : les louves ne portent qu'une fois par an , les chiennes portent deux ou trois fois. Ces différences si marquées sont plus que suffisantes pour démontrer que ces animaux sont d'espèces assez éloignées : d'ailleurs , en y regardant de près , on re-



connaît aisément que , même à l'extérieur , le loup diffère du chien par des caractères essentiels et constants. L'aspect de la tête est différent , la forme des os l'est aussi : le loup a la cavité de l'œil obliquement posée , l'orbite incliné ; les yeux étincelans , brillans pendant la nuit : il a le hurlement au lieu de l'aboïement , les mouvemens différens ; la démarche plus égale , plus uniforme , quoique plus prompte et plus précipitée ; le corps beaucoup plus fort et bien moins souple , les membres plus fermes , les mâchoires et les dents plus grosses , le poil plus rude et plus fourré.

Mais ces animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures. Les loups s'accouplent comme les chiens ; ils ont comme eux la verge osseuse et environnée d'un bourrelet qui se gonfle et les empêche de se séparer. Lorsque les louves sont prêtes à mettre bas , elles cherchent au fond du bois un fort , un endroit bien fourré , au milieu duquel elles aplannissent un espace assez considérable , en coupant , en arrachant les épines avec les dents ; elles y apportent ensuite une grande quantité de mousse , et préparent un lit commode pour leurs petits : elles en font ordinairement cinq ou six , quelquefois sept , huit et même neuf , et jamais moins de trois. Ils naissent les yeux fermés comme les chiens ; la mère les allaite pendant quelques semaines , et leur apprend bientôt à manger de la chair qu'elle leur prépare en la mâchant. Quelque tems après , elle leur apporte des mulots , des levrauts , des perdrix , des volailles vivantes : les louveteaux commencent par jouer avec elles et finissent par les étrangler ; la louve ensuite les déplume , les écorche , les déchire , et en donne une part à chacun. Ils ne sortent du fort où ils ont pris naissance , qu'au bout de six semaines ou deux mois ; ils suivent alors.

leur mère , qui les mène boire dans quelque tronc d'arbre ou à quelque mare voisine ; elle les ramène au gîte , ou les oblige à se recéler ailleurs lorsqu'elle craint quelque danger. Ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois. Quand on les attaque , elle les défend de toutes ses forces , et même avec fureur : quoique dans les autres tems elle soit , comme toutes les femelles , plus timide que le mâle ; lorsqu'elle a des petits , elle devient intrépide , semble ne rien craindre pour elle , et s'expose à tout pour les sauver : aussi ne l'abandonnent-ils que quand leur éducation est faite , quand ils se sentent assez forts pour n'avoir plus besoin de secours ; c'est ordinairement à dix mois ou un an , lorsqu'ils ont refait leurs premières dents , qui tombent à six mois , et lorsqu'ils ont acquis de la force , des armes et des talens pour la rapine.

Les mâles et les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Il est à croire que les femelles , comme dans presque toutes les espèces , sont à cet égard plus précoces que les mâles : ce qu'il y a de sûr , c'est qu'elles ne deviennent en chaleur tout au plus tôt qu'au second hiver de leur vie , ce qui suppose dix-huit ou vingt mois d'âge , et qu'une louve que j'ai fait élever n'est entrée en chaleur qu'au troisième hiver , c'est-à-dire à plus de deux ans et demi. Les chasseurs assurent que dans toutes les portées il y a plus de mâles que de femelles : cela confirme cette observation , qui paraît générale , du moins dans ces climats , que dans toutes les espèces , à commencer par celle de l'homme , la nature produit plus de mâles que de femelles. Ils disent aussi qu'il y a des loups qui dès le tems de la chaleur s'attachent à leur femelle , l'accompagnent toujours jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de mettre bas ; qu'alors elle se dérobe , cache soigneusement ses pe-

tits , de peur que leur père ne les dévore en naissant ; mais que lorsqu'ils sont nés , il prend de l'affection pour eux , leur apporte à manger , et que si la mère vient à manquer , il la remplace et en prend soin comme elle. Je ne puis assurer ces faits , qui me paraissent même un peu contradictoires. Ces animaux , qui sont deux ou trois ans à croître vivent quinze ou vingt ans ; ce qui s'accorde encore avec ce que nous avons observé sur beaucoup d'autres espèces , dans lesquelles le tems de l'accroissement fait la septième partie de la durée totale de la vie. Les loups blanchissent dans la vieillesse ; ils ont alors toutes les dents usées. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués , mais plus le jour que la nuit , et toujours d'un sommeil léger : ils boivent fréquemment ; et dans les tems de sécheresse , lorsqu'il n'y a point d'eau dans les ornières ou dans les vieux troncs d'arbres , ils viennent plus d'une fois par jour aux mares et aux ruisseaux. Quoique très-voraces , ils supportent aisément la diète ; ils peuvent passer quatre ou cinq jours sans manger , pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force , sur-tout dans les parties antérieures du corps , dans les muscles du cou et de la mâchoire. Il porte avec sa gueule un mouton , sans le laisser toucher à terre , et court en même tems plus vite que les bergers , en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre et lui faire lâcher prise. Il mord cruellement , et toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui résiste moins ; car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent se défendre. Il craint pour lui , et ne se bat que par nécessité , et jamais par un mouvement de courage. Lorsqu'on le tire et que la balle lui casse quelque membre , il crie , et cependant , lorsqu'on l'achève à coups de bâton , il ne se plaint pas.

comme le chien : il est plus dur , moins sensible , plus robuste ; il marche , court , rôde des jours entiers et des nuits ; il est infatigable , et c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course. Le chien est doux et courageux ; le loup , quoique féroce , est timide : lorsqu'il tombe dans un piège ; il est si fort et si long-tems épouvanté , qu'on peut ou le tuer sans qu'il se défende , ou le prendre vivant sans qu'il résiste ; on peut lui mettre un collier , l'enchaîner , le museler , le conduire ensuite partout où l'on veut , sans qu'il ose donner le moindre signe de colère ou même de mécontentement. Le loup a les sens très-bons , l'œil , l'oreille , et sur-tout l'odorat : il sent souvent de plus loin qu'il ne voit ; l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue ; il sent aussi de loin les animaux vivans , il les chasse même assez long-tems en les suivant aux portées. Lorsqu'il veut sortir du bois , jamais il ne manque de prendre le vent ; il s'arrête sur la lisière , éventa de tous côtés , et reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte de loin. Il préfère la chair vivante à la morte , et cependant il dévore les voiries les plus infectes. Il aime la chair humaine ; et peut-être , s'il était le plus fort , n'en mangerait-il pas d'autre. On a vu des loups suivre les armées , arriver en nombre à des champs de bataille où l'on n'avait enterré que négligemment les corps , les découvrir , les dévorer avec une insatiable avidité , et ces mêmes loups , accoutumés à la chair humaine , se jeter ensuite sur les hommes , attaquer le berger plutôt que le troupeau , dévorer des femmes , emporter des enfans , etc. L'on a appelé ces mauvais loups , *loups garoux* ; c'est-à-dire , loups dont il faut se garer.

On est donc obligé quelquefois d'armer tout un pays pour se défaire des loups. Les princes ont des équipa-

ges pour cette chasse, qui n'est point désagréable, qui est utile, et même nécessaire. Les chasseurs distinguent les loups en *jeunes loups*, *vieux loups*, et *grands vieux loups*; ils les connaissent par les *pieds*, c'est-à-dire par les *voies*, les traces qu'ils laissent sur la terre: plus le loup est âgé, plus il a le pied gros; la louve l'a plus long et plus étroit, elle a aussi le talon plus petit et les ongles plus minces. On a besoin d'un bon limier pour la quête du loup; il faut même l'animer, l'encourager, lorsqu'il tombe sur la voie; car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, et se rabattent froidement. Quand le loup est détourné, on amène les levriers qui doivent le chasser, on les partage en deux ou trois laisses, on n'en garde qu'une pour le lancer, et on mène les autres en avant pour servir de relais. On lâche donc d'abord les premiers à sa suite, un homme à cheval les appuie; on lâche les seconds à sept ou huit cents pas plus loin, lorsque le loup est prêt à passer, et ensuite les troisièmes lorsque les autres chiens commencent à le joindre et à le harecler. Tous ensemble le réduisent bientôt aux dernières extrémités, et le veneur l'achève en lui donnant un coup de couteau. Les chiens n'ont nulle ardeur pour le fouler, et répugnent si fort à manger de sa chair, qu'il faut la préparer et l'assaisonner lorsqu'on veut leur faire cuire. On peut aussi le chasser avec des chiens courans: mais comme il perce toujours droit en avant, et qu'il court tout un jour sans être rendu, cette chasse est ennuyeuse, à moins que les chiens courans ne soient soutenus par des levriers qui le saisissent, le harcèlent, et leur donnent le tems de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes et de mâtins, on tend des pièges, on présente des appâts, on fait des fosses, on répand des



boulettes empoisonnées; tout cela n'empêche pas que ces animaux ne soient toujours en même nombre, sur-tout dans les pays où il y a beaucoup de bois. Les Anglais prétendent en avoir purgé leur île; cependant on n'a assuré qu'il y en avait en Écosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire.

La couleur et le poil de ces animaux changent suivant les différens climats, et varient quelquefois dans le même pays. On trouve en France et en Allemagne, outre les loups ordinaires, quelques loups à poil plus épais et tirant sur le jaune. Ces loups, plus sauvages et moins nuisibles que les autres, n'approchent jamais ni des maisons ni des troupeaux, et ne vivent que de chasse et non pas de rapine. Dans les pays du nord, on en trouve de tout blancs et de tout noirs; ces derniers sont plus grands et plus forts que les autres. L'espèce commune est très-généralement répandue: on l'a trouvée en Asie, en Afrique et en Amérique comme en Europe. En Orient, et sur-tout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles pour le peuple: on les exerce de jeunesse à la danse, ou plutôt à une espèce de lutte contre un grand nombre d'hommes. On achète jusqu'à cinq cents écus, dit Chardin, un loup bien dressé à la danse. Ce fait prouve au moins qu'à force de tems et de contrainte ces animaux sont susceptibles de quelque espèce d'éducation. J'en ai fait élever et nourrir quelques uns chez moi: tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire, dans la première et la seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressans; et s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille, ni sur les autres animaux: mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel; on est obligé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir

et de faire du mal. J'en ai eu un qui ayant été élevé en toute liberté dans une basse-cour avec des poules pendant dix-huit ou dix-neuf mois, ne les avait jamais attaquées; mais, pour son coup d'essai, il les tua toutes en une nuit sans en manger aucune: un autre qui, ayant rompu sa chaîne à l'âge d'environ deux ans, s'enfuit après avoir tué un chien avec lequel il était familier; une louve que j'ai gardée trois ans, et qui, quoiqu'enfermée toute jeune et seule avec un mâtin de même âge dans une cour assez spacieuse, n'a pu pendant tout ce tems s'accoutumer à vivre avec lui, ni le souffrir, même quand elle devint en chaleur. Quoique plus faible, elle était la plus méchante; elle provoquait, elle attaquait, elle mordait le chien, qui d'abord ne fit que se défendre, mais qui finit par l'étrangler.

Il n'y a rien de bon dans cet animal que sa peau; on en fait des fourrures grossières, qui sont chaudes et durables. Sa chair est si mauvaise, qu'elle répugne à tous les animaux, et il n'y a que le loup qui mange volontiers du loup. Il exhale une odeur infecte par la gueule: comme pour assouvir sa faim il avale indistinctement tout ce qu'il trouve, des chairs corrompues, des os, du poil, des peaux à demi tannées et encore toutes couvertes de chaud; il vomit fréquemment, et se vide encore plus souvent qu'il ne se remplit. Enfin, désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort.

---

---

## LE RENARD.

---

**L**E renard est fameux par ses ruses , et mérite en partie sa réputation ; ce que le loup ne fait que par la force . il le fait par adresse , et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers , sans attaquer les troupeaux , sans traîner les cadavres , il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement , ses ressources semblent être en lui-même : ce sont , comme l'on sait , celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect , ingénieux et prudent , même jusqu'à la patience , il varie sa conduite , il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation : quoiqu'aussi infatigable , et même plus léger que le loup , il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course ; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asyle où il se retire dans les dangers pressans , où il s'établit , où il élève ses petits : il n'est point animal vagaboud , mais animal domicilié.

Cette différence , qui se fait sentir même parmi les hommes , a de bien plus grands effets , et suppose de bien plus grandes causes parmi les animaux. L'idée seule du domicile présuppose une attention singulière sur soi-même ; ensuite le choix du lieu , l'art de faire son manoir , de le rendre commode , d'en dérober l'entrée , sont autant d'indices d'un sentiment supérieur.

Le renard en est doné, et tourne tout à son profit : il se loge au bord des bois, à portée des hameaux : il écoute le chant des eoqs et le cri des volailles ; il les savoure de loin ; il prend habillement son tems, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les elôtures ou passer par dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-eour, y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie, qu'il eache sous la mousse, ou porte à son terrier ; il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte et eache de même, mais dans un autre endroit ; ensuite une troisième ; une quatrième, etc. jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées et dans les boquetaux où l'on prend les grives et les bécasses au lacet ; il devance le pipeur, va de très-grand matin, et souvent plus d'une fois par jour visiter les lacets, les gluaux ; emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, sur-tout au bord des chemins, dans les ornières, sous de la mousse, sous un genièvre ; les y laisse quelquefois deux ou trois jours, et sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier. Le loup nuit plus au paysan, le renard nuit plus au gentilhomme.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup ; elle est plus facile et plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup,

tous les chiens au contraire chassent le renard volontiers et même avec plaisirs ; car quoiqu'il ait l'odeur très-forte , ils le préfèrent souvent au cerf , au chevreuil et au lièvre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans , des briquets : dès qu'il se sent poursuivi , il court à son terrier ; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément. Cette manière est bonne pour prendre une portée entière de renards , la mère avec les petits ; pendant qu'elle se défend et combat les bassets , on tâche de découvrir le terrier par dessus , et on la tue ou on la saisit vivante avec des pinces. Mais comme les terriers sont souvent dans des rochers , sous des troncs d'arbres , et quelquefois trop enfoncés sous terre , on ne réussit pas toujours. La façon la plus ordinaire, la plus agréable et la plus sûre de chasser le renard , est de commencer par boucher les terriers : on place les tireurs à portée , on quête alors avec les briquets ; dès qu'ils sont tombés sur la voie , le renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une première décharge : s'il échappe à la balle , il fuit de toute sa vitesse , fait un grand tour , et revient encore à son terrier , où on le tire une seconde fois , et où , trouvant l'entrée fermée , il prend le parti de se sauver au loin , en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courans , lorsqu'on veut le poursuivre : il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup , parce qu'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés , où les chiens ont grand'peine à le suivre , et que , quand il prend la plaine , il y va très-loin sans s'arrêter.

Pour détruire les renards , il est encore plus commode de tendre des pièges , où l'on met de la chair pour appât , un pigeon , une volaille vivante , etc. Je fis un jour suspendre à neuf pieds de hauteur sur un



arbre les débris d'une halte de chasse , de la viande , du pain , des os ; dès la première nuit les renards s'étaient si fort exercés à sauter , que le terrain autour de l'arbre était battu comme une aire de grange. Le renard est aussi vorace que carnassier ; il mange de tout avec une égale avidité , des œufs , du lait , du fromage , des fruits , et sur-tout des raisins : lorsque les levrauts et les perdrix lui manquent , il se rabat sur les rats , les mulots , les serpens , les lézards , les crapauds , etc. il en détruit un grand nombre ; c'est là le seul bien qu'il procure. Il est très avide de miel ; il attaque les abeilles sauvages , les guêpes , les frelons , qui d'abord tâchent de le mettre en fuite en le perçant de mille coups d'aiguillon : il se retire en effet , mais c'est en se roulant pour les écraser ; et il revient si souvent à la charge , qu'il les oblige à abandonner le guépier : alors il le déterre et en mange et le miel et la cire. Il prend aussi des hérissons , les roule avec ses pieds , et les force à s'étendre. Enfin il mange du poisson , des écrevisses , des hannetons , des sauterelles , etc.

Cet animal ressemble beaucoup au chien , sur-tout par les parties intérieures ; cependant il en diffère par la tête , qu'il a plus grosse à proportion de son corps ; il a aussi les oreilles plus courtes , la queue beaucoup plus grande , le poil plus long et plus touffu , les yeux plus inclinés. Il en diffère encore par une mauvaise odeur très-forte qui lui est particulière , et enfin par le caractère le plus essentiel , par le naturel ; car il ne s'apprivoise pas aisément , et jamais tout-à-fait : il languit lorsqu'il n'a pas la liberté , et meurt d'ennui quand on veut le garder trop long-tems en domesticité. Il ne s'accouple point avec la chienne : s'ils ne sont pas antipathiques , ils sont au moins indifférens. Il produit en moindre nombre , et une seule fois par an ; les portées

sont ordinairement de quatre ou cinq , rarement de six , et jamais moins de trois. Lorsque la femelle est pleine , elle se recèle , sort rarement de son terrier , dans lequel elle prépare un lit à ses petits. Elle devient en chaleur en hiver , et l'on trouve déjà de petits renards au mois d'avril. Lorsqu'elle s'aperçoit que sa retraite est découverte , et qu'en son absence ses petits ont été inquiétés , elle les transporte tous les uns après les autres , et va chercher un autre domicile. Ils naissent les yeux fermés : ils sont , comme les chiens , dix-huit mois ou deux ans à croître , et vivent de même treize ou quatorze ans.

Le renard a les sens aussi bons que le loup , le sentiment plus fin , et l'organe de la voix plus souple et plus parfait. Le loup ne se fait entendre que par des hurlemens affreux ; le renard glapit , aboie , et pousse un son triste , semblable au cri du paon ; il a des tons différens selon les sentimens différens dont il est affecté ; il a la voix de la chasse , l'accent du désir , le son du murmure , le ton plaintif de la tristesse , le cri de la douleur , qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre ; car il ne crie point pour tout autre blessure , et il se laisse tuer à coups de bâton , comme le loup , sans se plaindre , mais toujours en se défendant avec courage. Il mord dangereusement , opiniâtrément , et l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espèce d'aboiement qui se fait par des sons semblables et très-précipités. C'est ordinairement à la fin du glapissement qu'il donne un coup de voix plus fort , plus élevé , et semblable au cri du paon. En hiver , sur-tout pendant la neige et la gelée , il ne cesse de donner de la voix , et il est au contraire presque muet en été. C'est dans cette saison

que son poil tombe et se renouvelle. L'on fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris en été. La chair du renard est moins mauvaise que celle du loup; les chiens et même les hommes en mangent en automne, sur-tout lorsqu'il s'est nourri et engraisé de raisins, et sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond: on l'approche aisément sans l'éveiller. Lorsqu'il dort, il se met en rond comme les chiens; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes de derrière et demeure étendu sur le ventre: c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des haies. Ils ont pour lui une si grande antipathie, que dès qu'ils l'aperçoivent, ils font un petit cri d'avertissement; les geais, les merles sur-tout, le conduisent du haut des arbres, répètent souvent le petit cri d'avis, et le suivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

J'ai fait élever quelques renards pris jeunes: comme ils ont une odeur très-forte, on ne peut les tenir que dans des lieux éloignés, dans des écuries, des étables, où l'on n'est pas à portée de les voir souvent; et c'est peut-être par cette raison qu'ils s'appivoisent moins que le loup, qu'on peut garder plus près de la maison. Dès l'âge de cinq à six mois les jeunes renards couraient après les canards et les poules; il fallut les enchaîner. J'en fis garder trois pendant deux ans, une femelle et deux mâles; on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes: quoiqu'ils n'eussent jamais vu des femelles de leur espèce, et qu'ils parussent pressés du besoin de jouir, ils ne purent s'y déterminer, ils refusèrent constamment toutes les chiennes; mais dès qu'on leur présenta leur femelle légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, et elle produisit quatre petits. Ces mêmes renards qui se jetaient sur les poules lorsqu'ils étaient en liberté, n'y touchaient plus dès

qu'ils avaient leur chaîne : on attachait souvent auprès d'eux une poule vivante , on les laissait passer la nuit ensemble , on les faisait même jeûner auparavant ; malgré le besoin et la commodité , ils n'oubliaient pas qu'ils étaient enchaînés , et ne touchaient point à la poule.

Cette espèce est une des plus sujettes aux influences du climat , et l'on y trouve presque autant de variétés que dans les espèces d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux , mais il s'en trouve aussi dont le poil est gris argenté : tous deux ont le bout de la queue blanc. Les derniers s'appellent en Bourgogne renards *charbonniers* , parce qu'ils ont les pieds plus noirs que les autres. Ils paraissent aussi avoir le corps plus court , parce que leur poil est plus fourni. Il y en a d'autres qui ont le corps réellement plus long que les autres , et qui sont d'un gris sale , à peu près de la couleur des vieux loups ; mais je ne puis décider si cette différence de couleur est une vraie variété , ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal , qui peut-être blanchit en vieillissant. Dans les pays du Nord il y en a de toutes couleurs , des noirs , des bleus , des gris , des gris de fer , des gris argentés , des blancs , des blancs à pieds fauves , des blancs à tête noire , des blancs avec le bout de la queue noir , des roux avec la gorge et le ventre entièrement blancs , sans aucun mélange de noir , et enfin des croisés qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos , et une autre ligne noire sur les épaules , qui traverse la première : ces derniers sont plus grands que les autres , et ont la gorge noire. L'espèce commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres : on la trouve partout en Europe , dans l'Asie septentrionale et tempérée , on la trouve de même en Amérique : mais elle est fort rare en Afri-

que et dans les pays voisins de l'équateur. Les voyageurs qui disent en avoir vu à Calicut et dans les autres provinces méridionales des Indes , ont pris les chacals pour les renards. Aristote lui-même est tombé dans une erreur semblable , lorsqu'il a dit que les renards d'Égypte étaient plus petits que ceux de Grèce : ces petits renards d'Égypte sont des putois , dont l'odeur est insupportable. Nos renards , originaires des climats froids , sont devenus naturels aux pays tempérés , et ne se sont pas étendus vers le midi au delà de l'Espagne et du Japon. Ils sont originaires des pays froids , puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espèce , et qu'on ne les trouve que là ; d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême : il y en a du côté du pôle antarctique comme vers le pôle arctique. La fourrure des renards blancs n'est pas fort estimée , parce que le poil tombe aisément ; les gris argentés sont meilleurs , les bleus et les croisés sont recherchés à cause de leur rareté : mais les noirs sont les plus précieux de tous ; c'est , après la zibeline , la fourrure la plus belle et la plus chère. On en trouve au Spitzberg , en Groenland , en Laponie , en Canada , où il y en a aussi de croisés , et où l'espèce commune est moins rousse qu'en France , et a le poil plus long et plus fourni.

Les voyageurs nous disent que les renards du Groenland sont assez semblables aux chiens par la tête et par les pieds , et qu'ils aboient comme eux. La plupart sont gris ou bleus , et quelques-uns sont blancs. Ils changent rarement de couleur ; et quand le poil dans l'espèce bleue commence à muer , il devient pâle , et la fourrure n'est plus bonne à rien. Ils vivent d'oiseaux et de leurs œufs ; et lorsqu'ils n'en peuvent pas attraper , ils se contentent de mouches , de crabes et de ce qu'ils pêchent. Ils font leurs tanières dans les fentes de rochers.



Au Kamtschatka , les renards ont un poil épais , si luisant et si beau , que la Sibérie n'a rien à leur comparer en ce genre. Les plus estimés sont les châtain-noirs, ceux qui ont le ventre noir et le corps rouge , et aussi ceux à poil couleur de fer.

Nous avons parlé des renards noirs de Sibérie , dont les fourrures se vendent encore bien plus cher que celles de ces renards rouges ou châtain-noirs de Kamtschatka.

En Norwège , il y a des renards blancs , des renards bais et des noirs ; d'autres qui ont deux raies noires sur les reins : ceux-ci et les tout noirs sont les plus estimés. On en fait un très-grand commerce. Dans le seul port de Bergen on embarque, tous les ans, plus de quatre mille de ces peaux de renards.

Pontoppidan, qui souvent donne dans le merveilleux, prétend qu'un renard avait mis par rangées plusieurs têtes de poissons à quelque distance d'une cabane de pêcheurs, qu'on ne pouvait guère deviner son but ; mais que , peu de tems après , un corbeau qui vint fondre sur ces têtes de poissons , fut la proie du renard. Il ajoute que ces animaux se servent de leur queue pour prendre des écrevisses etc.





De Seve, Del

L'Epine, Divex.

1 LE BLAIREAU. 2 LE PUTOIS.

---

## LE BLAIREAU.

---

LE blaireau est un animal paresseux , défiant , solitaire , qui se retire dans les lieux les plus écartés , dans les bois les plus sombres , et s'y creuse une demeure souterraine ; il semble fuir la société , même la lumière , et passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux , dont il ne sort que pour chercher sa subsistance. Comme il a le corps allongé , les jambes courtes , les ongles , sur-tout ceux des pieds de devant , très-longs et très-fermes , il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre , y fouiller , y pénétrer , et jeter derrière lui les déblais de son excavation , qu'il rend tortueuse , oblique , et qu'il pousse quelquefois fort loin. Le renard , qui n'a pas la même facilité pour creuser la terre , profite de ses travaux : ne pouvant le contraindre par la force , il l'oblige par adresse à quitter son domicile , en l'inquiétant , en faisant sentinelle à l'entrée , en l'infectant même de ses ordures ; ensuite il s'en empare , l'élargit , l'approprie , et en fait son terrier. Le blaireau , forcé à changer de manoir , ne change pas de pays ; il ne va qu'à quelque distance travailler sur nouveaux frais à se pratiquer un autre gîte , dont il ne sort que la nuit , dont il ne s'écarte guère , et où il revient dès qu'il sent quelque danger. Il n'a que ce moyen de se mettre en sûreté , car il ne peut échapper par la fuite ; il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Les chiens l'at-

teignent promptement , lorsqu'ils le surprennent à quelque distance de son trou : cependant il est rare qu'ils l'arrêtent tout-à-fait et qu'ils en viennent à bout , à moins qu'on ne les aide. Le blaireau a le poil très-épais , les jambes , la mâchoire et les dents très-fortes , aussi bien que les ongles ; il se sert de toute sa force , de toute sa résistance et de toutes ses armes en se couchant sur le dos , et il fait aux chiens de profondes blessures. Il a d'ailleurs la vie très-dure ; il combat long-tems , se défend courageusement , et jusqu'à la dernière extrémité.

Autrefois que ces animaux étaient plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui , on dressait des bassets pour les chasser et les prendre dans leurs terriers. Il n'y a guère que les bassets à jambes torses qui puissent y entrer aisément : le blaireau se défend en reculant , éboule de la terre , afin d'arrêter ou d'enterrer les chiens. On ne peut le prendre qu'en faisant ouvrir le terrier par dessus , lorsqu'on juge que les chiens l'ont acculé jusqu'au fond ; on le serre avec des tenailles , et ensuite on le musèle pour l'empêcher de mordre : on m'en a apporté plusieurs qui avaient été pris de cette façon , et nous en avons gardé quelques-uns long-tems. Les jeunes s'apprivoisent aisément , jouent avec les petits chiens , et suivent , comme eux , la personne qu'ils connaissent et qui leur donne à manger : mais ceux que l'on prend vieux demeurent toujours sauvages. Ils ne sont ni mal faisans ni gourmands comme le renard et le loup , et cependant ils sont animaux carnassiers ; ils mangent de tout ce qu'on leur offre , de la chair , des œufs , du fromage , du beurre , du pain , du poisson , des fruits , des noix , des graines , des racines , etc. , et ils préfèrent la viande crue à tout le reste. Ils dorment la nuit entière et les trois quarts du



jour , sans cependant être sujets à l'engourdissement pendant l'hiver , comme les marmottes ou les loirs. Ce sommeil fréquent fait qu'ils sont toujours gras , quoi- qu'ils ne mangent pas beaucoup ; et c'est par la même raison qu'ils supportent aisément la diète , et qu'ils restent souvent dans leur terrier trois ou quatre jours sans en sortir , sur-tout dans les tems de neige.

Ils tiennent leur domicile propre ; ils n'y font jamais leurs ordures. On trouve rarement le mâle avec la femelle : lorsqu'elle est prête à mettre bas , elle coupe de l'herbe , en fait une espèce de fagot , qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'au fond du terrier , où elle fait un lit commode pour elle et ses petits. C'est en été qu'elle met bas , et la portée est ordinairement de trois ou de quatre. Lorsqu'ils sont un peu grands , elle leur apporte à manger ; elle ne sort que la nuit , va plus au loin que dans les autres tems ; elle déterre les nids des guêpes , en emporte le miel , perce les rabouillères des lapins , prend les jeunes lapreaux , saisit aussi les mulots , les lézards , les serpens , les sauterelles , les œufs des oiseaux , et porte tout à ses petits , qu'elle fait sortir souvent sur le bord du terrier , soit pour les allaiter , soit pour leur donner à manger.

Ces animaux sont naturellement fruleux ; ceux qu'on élève dans la maison ne veulent pas quitter le coin du feu , et souvent s'en approchent de si près qu'ils se brûlent les pieds , et ne guérissent pas aisément. Ils sont aussi fort sujets à la gale ; les chiens qui entrent dans leurs terriers prennent le même mal , à moins qu'on ait grand soin de les laver. Le blaireau a toujours le poil gras et mal-propre ; il a entre l'anus et la queue une ouverture assez large , mais qui ne communique point à l'intérieur et ne pénètre guère qu'à un pouce de profondeur ; il en suinte continuellement une liqueur

onctueuse, d'assez mauvaise odeur, qu'il se plait à sucer. Sa chair n'est pas absolument mauvaise à manger, et l'on fait de sa peau des fourrures grossières, des colliers pour les chiens, des couvertures pour les chevaux, etc.

Nous ne connaissons point de variétés dans cette espèce, et nous avons fait chercher partout le blaireau-cochon dont parlent les chasseurs, sans pouvoir le trouver. Du Fouilloux dit qu'il y a deux espèces de *tessons* ou *blaireaux*, les *porchins* et les *chenins*; que les *porchins* sont un peu plus gras, un peu plus blancs, un peu plus gros de corps et de tête que les *chenins*. Ces différences sont, comme l'on voit, assez légères, et il avoue lui-même qu'elles sont peu apparentes, à moins qu'on n'y regarde de bien près. Je crois donc que cette distinction du blaireau en *blaireau-chien* et *blaireau-cochon* n'est qu'un préjugé, fondé sur ce que cet animal a deux noms, en latin *meles* et *taxus*, en français *blaireau* et *tesson*, etc., et que c'est une de ces erreurs produites par la nomenclature dont nous avons parlé dans le discours qui est à la page 383 de ce volume. D'ailleurs les espèces qui ont des variétés sont ordinairement très-abondantes et très-généralement répandues; celle du blaireau est, au contraire, une des moins nombreuses et des plus confinées. On n'est pas sûr qu'elle se trouve en Amérique, à moins que l'on ne regarde, comme une variété de l'espèce, l'animal envoyé de la nouvelle York, dont M. Brisson a donné une courte description, sous le nom de *blaireau blanc*. Elle n'est point en Afrique: car l'animal du cap de Bonne-Espérance, décrit par Kolbe sous le nom de *blaireau puant*, est un animal différent; et nous doutons que le *fossa* de Madagascar, dont parle Flaccourt dans sa relation, et qu'il dit ressembler au blaireau de

France, soit en effet un blaireau. Les autres voyageurs n'en parlent pas : le docteur Shaw dit même qu'il est entièrement inconnu en Barbarie. Il paraît aussi qu'il ne se trouve point en Asie ; il n'était pas connu des Grecs, puisqu'Aristote n'en fait aucune mention, et que le blaireau n'a pas même de nom dans la langue grecque. Ainsi cette espèce, originaire du climat tempéré de l'Europe, ne s'est guère répandue au delà de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Pologne et de la Suède ; elle est partout assez rare. Et non-seulement il n'y a que peu ou point de variétés dans l'espèce, mais même elle n'approche d'aucune autre : le blaireau a des caractères tranchés et fort singuliers ; les bandes alternatives qu'il a sur la tête, l'espèce de poche qu'il a sous la queue, n'appartiennent qu'à lui : il a le corps presque blanc par dessus, et presque noir par dessous ; ce qui est tout le contraire des autres animaux, dont le ventre est toujours d'une couleur moins foncée que le dos.

---

## LA FOUINE.

---

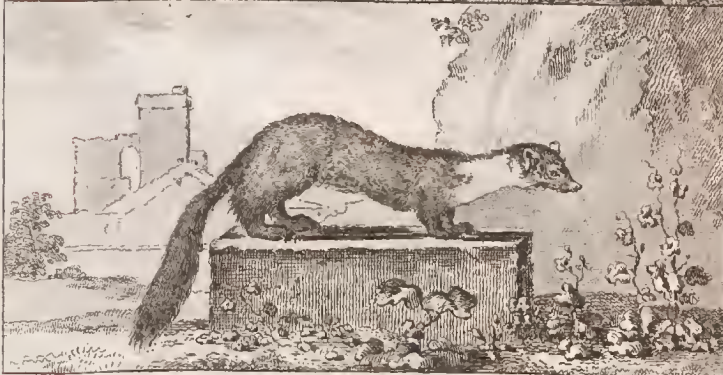
LA plupart des naturalistes ont écrit que la fouine et la marte étaient des animaux de la même espèce. Gesner et Ray ont dit , d'après Albert , qu'ils se mêlaient ensemble. Cependant ce fait , qui n'est appuyé par aucun autre témoignage , nous paraît au moins douteux ; et nous croyons , au contraire , que ces animaux , ne se mêlant point ensemble , font deux espèces distinctes et séparées. Je puis ajouter aux raisons qu'en donne M. Daubenton , des exemples qui rendront la chose plus sensible. Si la marte était la fouine sauvage , ou la fouine la marte domestique , il en serait de ces deux animaux comme du chat sauvage et du chat domestique ; le premier conserverait constamment les mêmes caractères , et le second varierait , comme on le voit dans le chat sauvage , qui demeure toujours le même , et dans le chat domestique , qui prend toutes sortes de couleurs. Au contraire , la fouine , ou , si l'on veut , la marte domestique , ne varie point : elle a ses caractères propres , particuliers , et tous aussi constans que ceux de la marte sauvage ; ce qui suffirait seul pour prouver que ce n'est pas une pure variété , une simple différence produite par l'état de domesticité. D'ailleurs c'est sans aucun fondement qu'on appelle la fouine *marte domestique* , puisqu'elle n'est pas plus domestique que le renard , le putois , qui , comme elle , s'ap-



1.



2.



3.

De Sève, del.

L. Epine, sculp.

1 LA FOUINE. 2 LE FURET. 3 LA MARTE.





prochent des maisons pour y trouver leur proie , et qu'elle n'a pas plus d'habitude , pas plus de communication avec l'homme , que les autres animaux que nous appelons *sauvages*. Elle diffère donc de la marte par le naturel et par le tempérament ; puisque celle-ci fuit les lieux découverts , habite au fond des bois , demeure sur les arbres , ne se trouve en grand nombre que dans les climats froids , au lieu que la fouine s'approche des habitations , s'établit même dans les vieux bâtimens , dans les greniers à foin , dans des trous de murailles ; qu'enfin l'espèce en est généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés , et même dans les climats chauds , comme à Madagascar , aux Maldives , et qu'elle ne se trouve pas dans les pays du Nord.

La fouine a la physionomie très-fine , l'œil vif , le saut léger , les membres souples , le corps flexible , tous les mouvemens très-prestes ; elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche ; elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites , entre dans les colombiers , les poulaillers , etc. , mange les œufs , les pigeons , les poules , etc. en tue quelquefois un grand nombre et les porte à ses petits ; elle prend aussi les souris , les rats , les taupes , les oiseaux dans leurs nids. Nous en avons élevé une que nous avons gardée long-tems : elle s'apprivoise à un certain point ; mais elle ne s'attache pas , et demeure toujours assez sauvage pour qu'on soit obligé de la tenir enchaînée. Elle faisait la guerre aux chats ; elle se jetait aussi sur les poules dès qu'elle se trouvait à portée. Elle s'échappait souvent , quoiqu'attachée par le milieu du corps : les premières fois elle ne s'éloignait guère , et revenait au bout de quelques heures , mais sans marquer de la joie , sans attachement pour personne ; elle demandait ce-

pendant à manger comme le chat et le chien : peu après elle fit des absences plus longues , et enfin ne revint plus. Elle avait alors un an et demi , l'âge apparemment auquel la nature avait pris le dessus. Elle mangeait de tout ce qu'on lui donnait , à l'exception de la salade et des herbes ; elle aimait beaucoup le miel , et préférait le chenevis à toutes les autres graines. On a remarqué qu'elle buvait fréquemment , qu'elle dormait quelquefois deux jours de suite , et qu'elle était aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir ; qu'avant le sommeil elle se mettait en rond , cachait sa tête et l'enveloppait de sa queue ; que tant qu'elle ne dormait pas , elle était dans un mouvement continu si violent et si incommode , que quand même elle ne se serait pas jetée sur les volailles , on aurait été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briser. Nous avons eu quelques autres fouines plus âgées , que l'on avait prises dans des pièges : mais celles-là demeurèrent tout-à-fait sauvages ; elles mordaient ceux qui voulaient les toucher , et ne voulaient manger que de la chair crue.

Les fouines , dit-on , portent autant de tems que les chats. On trouve des petits depuis le printems jusqu'en automne ; ce qui doit faire présumer qu'elles produisent plus d'une fois par an : les plus jeunes ne font que trois ou quatre petits , les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent pour mettre bas dans un magasin à foin , dans un trou de muraille , où elles poussent de la paille et des herbes ; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un tronc d'arbre , où elles portent de la mousse , et lorsqu'on les inquiète , elles déménagent et transportent ailleurs leurs petits , qui grandissent assez vite : car celle que nous avons élevée avait au bout d'un an , presque atteint sa grandeur naturelle ;

et de là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux musc, qui n'est pas absolument désagréable : les martes et les fouines, comme beaucoup d'autres animaux, ont des vésicules intérieures qui contiennent une matière odorante, semblable à celle que fournit la civette; leur chair a un peu de cette odeur; cependant celle de la marte n'est pas mauvaise à manger; celle de la fouine est plus désagréable, et sa peau est aussi beaucoup moins estimée.

---

## LA MARTE.

---

LA marte , originaire du nord , est naturelle à ce climat , et s'y trouve en si grand nombre qu'on est étonné de la quantité de fourrures de cette espèce qu'on y consomme et qu'on en tire : elle est , au contraire , en petit nombre dans les climats tempérés , et ne se trouve point dans les pays chauds. Nous en avons quelques-unes dans nos bois de Bourgogne ; il s'en trouve aussi dans la forêt de Fontainebleau : mais , en général , elles sont aussi rare en France que la fouine y est commune. Il n'y en a point du tout en Angleterre , parce qu'il n'y a pas de bois. Elle fuit également les pays habités et les lieux découverts ; elle demeure au fond des forêts , ne se cache point dans les rochers , mais parcourt les bois et grimpe au dessus des arbres. Elle vit de chasse , et détruit une quantité prodigieuse d'oiseaux , dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs , elle prend les écrevilles , les mulots , les lérots , etc. ; elle mange aussi du miel comme la fouine et le putois. On ne la trouve pas en pleine campagne , dans les prairies , dans les champs , dans les vignes ; elle ne s'approche jamais des habitations , et elle diffère encore de la fouine par la manière dont elle se fait chasser. Dès que la fouine se sent poursuivie par un chien , elle se soustrait en gagnant promptement son grenier ou son trou : la marte , au contraire , se fait suivre assez long-tems par



les chiens , avant de grimper sur un arbre ; elle ne se donne pas la peine de monter jusqu'au dessus des branches ; elle se tient sur la tige , et de là les regarde passer. La trace que la marte laisse sur la neige paraît être celle d'une grande bête , parce qu'elle ne va qu'en sautant , et qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Elle est un peu plus grosse que la fouine , et cependant elle a la tête plus courte ; elle a les jambes plus longues , et court par conséquent plus aisément : elle a la gorge jaune , au lieu que la fouine l'a blanche ; son poil est aussi bien plus fin , bien plus fourni , et moins sujet à tomber. Elle ne prépare pas , comme la fouine , un lit à ses petits ; néanmoins elle les loge encore plus commodément. Les écureuils font , comme l'on sait , des nids au dessus des arbres , avec autant d'art que les oiseaux : lorsque la marte est prête à mettre bas , elle grimpe au nid de l'écureuil , l'en chasse , en élargit l'ouverture , s'en empare et y fait ses petits : elle se sert aussi des anciens nids de dues et de buses , et des trous des vieux arbres , dont elle déniche les pics-de-bois et les autres oiseaux. Elle met bas au printems ; la portée n'est que de deux ou trois : les petits naissent les yeux fermés et cependant grandissent en peu de tems ; elle leur apporte bientôt des oiseaux , des œufs , et les mène ensuite à la chasse avec elle. Les oiseaux connaissent si bien leurs ennemis , qu'ils font pour la marte , comme pour le renard , le même petit cri d'avertissement ; et une preuve que c'est la haine qui les anime , plutôt encore que la crainte , c'est qu'ils les suivent assez loin , et qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces et carnassiers , tels que le loup , le renard , la marte , le chat sauvage , la belette , et jamais contre le cerf , le chevreuil , le lièvre , etc.

Les martes sont aussi communes dans le nord de l'Amérique que dans le nord de l'Europe et de l'Asie; on en apporte beaucoup du Canada; il y en a dans toute l'étendue des terres septentrionales de l'Amérique jusqu'à la baie de Hudson, et en Asie jusqu'au nord du royaume du Tunquin et de l'empire de la Chine. Il ne faut pas la confondre avec la marte zibeline, qui est un autre animal dont la fourrure est bien plus précieuse. La zibeline est noire; la marte n'est que brune et jaune. La partie de la peau qui est la plus estimée dans la marte, est celle qui est la plus brune, et qui s'étend tout le long du dos jusqu'au bout de la queue.

---

---

## LE PUTOIS.

---

**L**E putois ressemble beaucoup à la fouine par le tempérament , par le naturel , par les habitudes ou les mœurs , et aussi par la forme du corps. Comme elle , il s'approche des habitations , monte sur les toits , s'établit dans les greniers à foin , dans les granges et dans les lieux peu fréquentés , d'où il ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Il se glisse dans les basses-cours , monte aux volières , aux colombiers , où , sans faire autant de bruit que la fouine , il fait plus de dégât ; il coupe ou érase la tête à toutes les volailles , et ensuite il les transporte une à une , et en fait magasin ; si , comme il arrive souvent , il ne peut les emporter entières , parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit , il leur mange la cervelle et emporte les têtes. Il est aussi fort avide de miel ; il attaque les ruches en hiver , et force les abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guère des lieux habités ; il entre en amour au printems : les mâles se battent sur les toits et se disputent la femelle ; ensuite ils l'abandonnent et vont passer l'été à la campagne ou dans les bois : la femelle , au contraire , reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas , et n'em-mène ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été ; elle en fait trois ou quatre , et quelquefois cinq , ne les allaite pas long-tems , et les accoutume de bonne heure à sucer du sang et des œufs.

A la ville ils vivent de proie, et de chasse à la campagne; ils s'établissent pour passer l'été dans des terriers de lapins, dans des fentes de rochers, dans des troncs d'arbres creux, d'où ils ne sortent guère que la nuit pour se répandre dans les champs, dans les bois; ils cherchent les nids des perdrix, des alouettes et des cailles; ils grimpent sur les arbres pour prendre ceux des autres oiseaux; ils épient les rats, les taupes, les mulots, et font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aisément dans leurs trous; une seule famille de putois suffit pour détruire une garenne. Ce serait le moyen le plus simple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans.

Le putois est un peu plus petit que la fouine; il a la queue plus courte, le museau plus pointu, le poil plus épais et plus noir; il a du blanc sur le front, aussi bien qu'aux côtés du nez et autour de la gueule. Il en diffère encore par la voix: la fouine a le cri aigu et assez éclatant, le putois a le cri plus obscur; ils ont tous deux, aussi bien que la marte et l'écureuil, un grognement d'un ton grave et colère, qu'ils répètent souvent lorsqu'on les irrite. Enfin le putois ne ressemble point à la fouine par l'odeur, qui, loin d'être agréable, est au contraire si fétide, qu'on l'a d'abord distingué et dénommé par là. C'est sur-tout lorsqu'il est échauffé, irrité, qu'il exhale et répand au loin une odeur insupportable. Les chiens ne veulent point manger de sa chair; et sa peau même, quoique bonne, est à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entièrement son odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follicules ou vésicules que ces animaux ont auprès de l'anus, et qui filtrent et contiennent une matière onctueuse, dont l'odeur est très-désagréable dans le putois, le furet, la

belette , le blaireau , etc. et qui n'est au contraire qu'une espèce de parfum dans la civette , la fouine , la marte , etc.

Le putois paraît être un animal des pays tempérés : on n'en trouve que peu ou point dans les pays du Nord , et ils sont plus rares que la fouine dans les climats méridionaux. Il est sûr que ces animaux craignent le froid , puisqu'ils se retirent dans les maisons pour y passer l'hiver , et qu'on ne voit jamais de leurs traces sur la neige , dans les bois et dans les champs éloignés des maisons ; et peut-être aussi craignent-ils la trop grande chaleur , puisqu'on n'en trouve point dans les pays méridionaux.

---



---

## LE FURET.

---

QUELQUES auteurs ont douté si le furet et le putois étaient des animaux d'espèces différentes. Ce doute est peut-être fondé sur ce qu'il y a des furets qui ressemblent aux putois par la couleur du poil : cependant le putois , naturel aux pays tempérés , est un animal sauvage comme la fouine ; et le furet , originaire des climats chauds , ne peut subsister en France que comme animal domestique. On ne se sert point du putois , mais du furet , pour la chasse du lapin , parce qu'il s'appriivoise plus aisément ; car d'ailleurs il a , comme le putois , l'odeur très-forte et très-désagréable : mais ce qui prouve encore mieux que ce sont des animaux différens , c'est qu'ils ne se mêlent point ensemble , et qu'ils diffèrent d'ailleurs par un grand nombre de caractères essentiels. Le furet a le corps plus alongé et plus mince , la tête plus étroite , le museau plus pointu que le putois : il n'a pas le même instinct pour trouver sa subsistance ; il faut en avoir soin , le nourrir à la maison , du moins dans ces climats : il ne va pas s'établir à la campagne ni dans les bois ; et ceux que l'on perd dans les trous de lapins , et qui ne reviennent pas , ne se sont jamais multipliés dans les champs ni dans les bois , ils périssent apparemment pendant l'hiver. Le furet varie aussi par la couleur du poil , comme les autres animaux domestiques , et il est aussi commun dans les pays chauds que le putois y est rare.

La femelle est dans cette espèce sensiblement plus petite que le mâle : lorsqu'elle est en chaleur, elle le recherche ardemment, et l'on assure qu'elle meurt si elle ne trouve pas à se satisfaire ; aussi a-t-on soin de ne les pas séparer. On les élève dans des tonneaux ou dans des caisses, où on leur fait un lit d'étoupes ; ils dorment presque continuellement. Ce sommeil si fréquent ne leur tient lieu de rien ; car dès qu'ils s'éveillent, ils cherchent à manger : on les nourrit de son, de pain, de lait, etc. Ils produisent deux fois par an ; les femelles portent six semaines : quelques-unes dévorent leurs petits presque aussitôt qu'elles ont mis bas, et alors elles deviennent de nouveaux en chaleur et font trois portées, lesquelles sont ordinairement de cinq ou six, et quelquefois de sept, huit et même neuf.

Cet animal est naturellement ennemi mortel du lapin : lorsqu'on présente un lapin, même mort, à un jeune furet qui n'en a jamais vu, il se jette dessus et le mord avec fureur ; s'il est vivant, il le prend par le cou, par le nez, et lui suce le sang. Lorsqu'on le lâche dans les trous des lapins, on le musèle, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, et qu'il les oblige seulement à sortir et à se jeter dans le filet dont on couvre l'entrée. Si on laisse aller le furet sans muselière, on court risque de le perdre, parce que après avoir sucé le sang du lapin il s'endort, et la fumée qu'on fait dans le terrier n'est pas toujours un moyen sûr pour le ramener, parce que souvent il y a plusieurs issues, et qu'un terrier communique à d'autres, dans lesquels le furet s'engage à mesure que la fumée le gagne. Les enfans se servent aussi du furet pour dénicher les oiseaux ; il entre aisément dans les trous des arbres et des murailles, et il les apporte au dehors.

Selon le témoignage de Strabon, le furet a été ap-

porté d'Afrique en Espagne; et cela ne me paraît pas sans fondement , parce que l'Espagne est le climat naturel des lapins , et le pays où ils étaient autrefois le plus abondans : on peut donc présumer que pour en diminuer le nombre , devenu peut-être très-incommode , on fit venir des furets , avec lesquels on fait une chasse utile , au lieu qu'en multipliant les putois on ne pourrait que détruire les lapins , mais sans aucun profit , et les détruire peut-être beaucoup au delà de ce que l'on voudrait.

Le furet , quoique facile à apprivoiser , et même assez docile , ne laisse pas d'être fort colère ; il a une mauvaise odeur en tout tems , qui devient bien plus forte lorsqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite ; il a les yeux vifs , le regard enflammé , tous les mouvemens très-souples ; et il est en même-tems si vigoureux , qu'il vient aisément à bout d'un lapin qui est au moins quatre fois plus gros que lui.

---





1.



2.



3.

De Sève, Del.

L'Epine, Sculp.

1 LA BELETTE. 2 L'HERMINE. 3 L'ECUREUX.



---

## LA BELETTE.

---

**L**A belette ordinaire est aussi commune dans les pays tempérés et chauds qu'elle est rare dans les climats froids ; l'hermine , au contraire , très-abondante dans le nord , n'est qu'en petit nombre dans les régions tempérées , et ne se trouve point vers le midi. Ces animaux forment donc deux espèces distinctes et séparées. Ce qui a pu donner lieu de les confondre et de les prendre pour le même animal , c'est que parmi les belettes ordinaires il y en a quelques-unes qui , comme l'hermine , deviennent blanches pendant l'hiver , même dans notre climat. Mais si ce caractère leur est commun , elles en ont d'autres qui sont très-différens : l'hermine , rousse en été , blanche en hiver , a en tout tems le bout de la queue noire : la belette , même celle qui blanchit en hiver , a le bout de la queue jaune ; elle est d'ailleurs sensiblement plus petite , et a la queue beaucoup plus courte que l'hermine ; elle ne demeure pas , comme elle , dans les déserts et dans les bois , elle ne s'écarte guère des habitations. Nous avons eu les deux espèces , et il n'y a nulle apparence que ces animaux , qui diffèrent par le climat , par le tempérament , par le naturel et par la taille , se mêlent ensemble : il est vrai que parmi les belettes il y en a de plus grandes et de plus petites ; mais cette différence ne va guère qu'à un pouce sur la longueur entière du corps , au lieu que l'hermine est de deux pouces plus longue que la belette

la plus grande. Ni l'une ni l'autre ne s'appriivoisent ; elles demeurent toujours très-sauvages dans les cages de fer où l'on est obligé de les garder ; ni l'une ni l'autre ne veulent manger du miel ; elles n'entrent pas dans les ruches , comme le putois et la fouine. Ainsi l'hermine n'est pas la belette sauvage, l'*ictis* d'Aristote, puisqu'il dit qu'elle devient fort privée , et qu'elle est fort avide de miel : la belette et l'hermine , loin de s'appriivoiser , sont si sauvages , qu'elles ne veulent pas manger lorsqu'on les regarde ; elles sont dans une agitation continuelle , cherchent toujours à se cacher ; et si l'on veut les conserver , il faut leur donner un paquet d'étoupes dans lequel elles puissent se fourrer : elles y traînent tout ce qu'on leur donne , ne mangent guère que la nuit , et laissent pendant deux ou trois jours la viande fraîche se corrompre avant que d'y toucher. Elles passent les trois quarts du jour à dormir ; celles qui sont en liberté attendent aussi la nuit pour chercher leur proie. Lorsqu'une belette peut entrer dans un poulailler , elle n'attaque pas les coqs ou les vieilles poules ; elle choisit les poulettes , les petits poussins , les tue par une seule blessure qu'elle leur fait à la tête , et ensuite les emporte tous les uns après les autres : elle casse aussi les œufs , et les succ avec une incroyable avidité. En hiver , elle demeure ordinairement dans les greniers , dans les granges ; souvent même elle y reste au printemps pour y faire ses petits dans le foin ou la paille ; pendant tout ce tems , elle fait la guerre , avec plus de succès que le chat , aux rats et aux souris , parce qu'ils ne peuvent lui échapper , et qu'elle entre après eux dans leurs trous : elle grimpe aux colombiers , prend les pigeons , les moineaux , etc. En été elle va à quelque distance des maisons , sur-tout dans les lieux bas , autour des moulins , le long des ruis-

seaux , des rivières ; se cache dans les buissons pour attraper des oiseaux , et souvent s'établit dans le creux d'un vieux saule pour y faire ses petits ; elle leur prépare un lit avec de l'herbe , de la paille , des feuilles , des étoupes : elle met bas au printemps ; les portées sont quelquefois de trois , et ordinairement de quatre ou de cinq. Les petits naissent les yeux fermés , aussi bien que ceux du putois , de la marte , de la fouine , etc. ; mais en peu de tems ils prennent assez d'accroissement et de force pour suivre leur mère à la chasse : elle attaque les couleuvres , les rats d'eau , les taupes , les mulots , etc. parcourt les prairies , dévore les cailles et leurs œufs. Elle ne marche jamais d'un pas égal , elle ne va qu'en bondissant par petits sauts inégaux et précipités ; et lorsqu'elle veut monter sur un arbre , elle fait un bond par lequel elle s'élève tout d'un coup à plusieurs pieds de hauteur ; elle bondit de même lorsqu'elle veut attraper un oiseau.

Ces animaux ont , aussi bien que le putois et le furet , l'odeur si forte , qu'on ne peut les garder dans une chambre habitée ; ils sentent plus mauvais en été qu'en hiver ; et lorsqu'on les poursuit ou qu'on les irrite , ils infectent de loin. Ils marchent toujours en silence , ne donnent jamais de voix qu'on ne les frappe ; ils ont un cri aigre et enroué qui exprime bien le ton de la colère. Comme ils sentent eux-mêmes fort mauvais , ils ne craignent pas l'infection. Un paysan de ma campagne prit un jour trois belettes nouvellement nées dans la carcasse d'un loup qu'on avait suspendu à un arbre par les pieds de derrière ; le loup était presque entièrement pourri , et la mère belette avait apporté des herbes , des pailles et des feuilles pour faire un lit à ses petits dans la cavité du thorax.

---

## L'HERMINE ,

### OU LE ROSELET.

LA belette à queue noire s'appelle *hermine* et *roselet*; hermine lorsqu'elle est blanche , roselet lorsqu'elle est rousse ou jaunâtre : quoique moins commune que la belette ordinaire , on ne laisse pas d'en trouver beaucoup , sur-tout dans les anciennes forêts , et quelquefois pendant l'hiver dans les champs voisins des bois. Il est aisé de la distinguer en tout tems de la belette commune , parce qu'elle a toujours le bout de la queue d'un noir foncé , le bord des oreilles et l'extrémité des pieds blancs.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons déjà dit de cet animal , et à ce que M. Daubenton en a écrit dans sa description ; nous observerons seulement que comme d'ordinaire l'hermine change de couleur en hiver , il y a toute apparence que celle dont il parle , et que nous avons encore au mois d'avril 1758 , serait devenue blanche et telle qu'elle était l'année passée lorsqu'on la prit au premier mars 1757 , si elle fût demeurée libre : mais comme elle a été enfermée depuis ce tems dans une cage de fer , qu'elle se frotte continuellement contre les barreaux , et que d'ailleurs elle n'a pas essuyé toute la rigueur du froid , ayant toujours été à l'abri sous une arcade contre un mur , il n'est pas surprenant qu'elle ait gardé son poil d'été. Elle est tou-

jours extrêmement sauvage; elle n'a rien perdu de sa mauvaise odeur : à cela près, c'est un joli petit animal, les yeux vifs, la physionomie fine, et les mouvemens si prompts, qu'il n'est pas possible de les suivre de l'œil. On l'a toujours nourrie avec des œufs et de la viande; mais elle la laisse corrompre avant que d'y toucher : elle n'a jamais voulu manger du miel qu'après avoir été privée pendant trois jours de toute autre nourriture, et elle est morte après en avoir mangé. La peau de cet animal est précieuse; tout le monde connaît les fourrures d'hermine : elles sont bien plus belles et d'un blanc plus mat que celles du lapin blanc; mais elles jaunissent avec le tems, et même les hermines de ce climat ont toujours une légère teinte de jaune.

Les hermines sont très-communes dans tout le Nord, sur-tout en Russie, en Norvège, en Laponie; <sup>1</sup> elles

<sup>1</sup> On trouve dans *l'histoire naturelle de la Norvège* par Pontoppidan, les observations suivantes :

« En Norvège, l'hermine fait sa demeure dans des monceaux de pierres. Cet animal pourrait bien être de l'espèce des belettes. Sa peau est blanche, à l'exception du cou, qui est taché de noir. Celles de Norvège et de Laponie conservent leur blancheur mieux que celles de Moscovie, qui jaunissent plus facilement; et c'est par cette raison que les premières sont recherchées à Pétersbourg même. L'hermine prend des souris comme les chats, et emporte sa proie quand cela lui est possible. Elle aime particulièrement les œufs; et lorsque la mer est calme, elle passe à la nage dans les îles voisines des côtes de Norvège, où elle trouve une grande quantité d'oiseaux de mer. On prétend qu'une hermine venant à faire des petits sur une île, les ramène au continent sur un morceau de bois qu'elle dirige avec son museau. Quelque petit que soit cet animal, il fait périr les plus grands; tels que l'élan et l'ours; il saute dans l'une de leurs oreilles pendant qu'ils dorment, et s'y accroche si fortement avec ses dents, qu'ils ne peuvent s'en débarrasser. Il surprend de la même manière les aigles et les coqs de bruyère, sur lesquels il s'attache, et ne les quitte pas même lorsqu'ils s'envolent, que la perte de leur sang ne les fasse tomber.



y sont , comme ailleurs , rousses en été , et blanches en hiver ; elles se nourrissent de petits-gris , et d'une espèce de rats dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage , et qui est très-abondante en Norwège et en Laponie. Les hermines sont rares dans les pays tempérés , et ne se trouvent point dans les pays chauds. L'animal du cap de Bonne-Espérance , que Kolbe appelle *hermine* , et duquel il dit que la chair est saine et agréable au palais , n'est point une hermine , ni même rien d'approchant. Les belettes de Cayenne dont parle M. Barrère , et les hermines grises de la Tartarie orientale et du nord de la Chine , dont il est fait mention par quelques voyageurs , sont aussi des animaux différens de nos belettes et de nos hermines.

---

#### ADDITION A L'ARTICLE

#### DE L'HERMINE.

**J**E dois citer ici avec éloge et reconnaissance une lettre qui m'a été écrite par madame la comtesse de Noyan , datée au château de la Mancelière en Bretagne , le 20 juillet 1771.

« Vous êtes trop juste , Monsieur , pour ne pas faire réparation d'honneur à ceux que vous avez offensés. Vous avez fait un outrage à la race de l'hermine , en l'annonçant comme une bête que l'on ne pouvait apprivoiser. J'en ai une depuis un mois que l'on a prise dans mon jardin , qui , reconnaissante des soins que je prends d'elle , vient m'embrasser , me lécher et jouer

avec moi , comme le pourrait faire un petit chien. Elle est à peu près de la taille d'une belette , roussâtre sur le dos , le ventre et les pattes blanches ; cinq belles petites griffes à ses jolies petites pattes ; sa bouche bien fendue , et ses dents pointues comme des aiguilles ; le tour des oreilles blanc ; la barbe longue , blanche et noire ; et le bout de la queue d'un beau noir. Sa vivacité surpasse celle de l'écureuil.... Cette jolie petite bête , jouissant de sa liberté jusqu'à l'heure que nous nous retirons , joue , vole nos sacs d'ouvrage , et tout ce qu'elle peut emporter. »

J'avoue que je ne me suis peut-être pas assez occupé de l'éducation des belettes et des hermines que j'ai fait nourrir ; car toutes m'ont paru également farouches. Je ne doute pas néanmoins de ce que me marque madame de Noyan , et d'autant moins que voici un second exemple qui confirme le premier.

M. Giély , de Mornas dans le Comtat Venaissin , m'écrivit dans les termes suivans :

« Un homme ayant trouvé une portée de jeunes belettes , résolut d'en élever une , et le succès répondit promptement à ses soins. Ce petit animal s'attacha à lui , et il s'amusa à l'exercer un jour de fête dans une promenade publique , où la jeune belette le suivit constamment , et sans prendre le change , pendant plus de six cents pas , et dans tous les détours qu'il fit à travers les spectateurs. Cet homme donna ensuite ce joli animal à ma femme. La méthode de les apprivoiser est de les manier souvent en leur passant doucement la main sur le dos , mais aussi de les gronder et même de les battre si elles mordent. Elle est , comme la belette ordinaire et le rousselet , rousse supérieurement et blanche inférieurement. Le fouet de la queue est d'un poil brun approchant du noir. Elle n'a que cinq semaines , et j'igno-

re si , avec l'âge , ce poil du bout de la queue ne deviendra pas tout noir. Le tour des oreilles n'est pas blanc comme au rousset ; mais elle a , comme lui , l'extrémité des deux pattes de devant blanche , les deux de derrière étant rousses même par dessous. Elle a une petite tache blanche sur le nez , et deux petites taches rousses oblongues , isolées dans le blanc au dessous des yeux , selon la longueur du museau. Elle n'exhale encore aucune mauvaise odeur , et ma femme , qui a élevé plusieurs de ces animaux , assure qu'elle n'a jamais été incommodée de leur odeur , excepté les cas où quelqu'un les excédait et les irritait. On la nourrit de lait , de viande bouillie et d'eau ; elle mange peu , et prend son repas en moins de quinze secondes : à moins qu'elle n'ait bien faim , elle ne mange pas le miel qu'on lui présente. Cet animal est propre ; et s'il dort sur vous et que ses besoins l'éveillent , il vous gratte pour le mettre à terre.

Au surplus , cette belette est très-familière et très-gaie : ce n'est pas contrainte ni tolérance , c'est plaisir , goût , attachement. Rechercher les caresses , provoquer les agaceries , se coucher sur le dos , et répondre à la main qui la flatte , de mille petits coups de pattes et de dents très-aiguës , dont elle sait modérer et retenir l'impression au simple chatouillement , sans jamais s'oublier ; me suivre partout , me grimper et parcourir tout le corps ; s'insinuer dans mes poches , dans ma manche , dans mon sein , et delà m'inviter au badinage ; dormir sur moi ; manger à table sur mon assiette , boire dans mon gobelet , me baiser la bouche , et suer ma salive , qu'elle paraît aimer beaucoup (sa langue est rude comme celle du chat) ; folâtrer sans cesse sur mon bureau pendant que j'écris , et jouer seule , et sans agacerie ni retour de ma part , avec mes mains et

ma plume : voilà la mignarderie de ce petit animal.... Si je me prête à son jeu , il le continuera deux heures de suite , et jusqu'à la lassitude. »

Par une seconde lettre de M. Giély de Mornas , du 15 août 1775 , il m'informe que sa belette a été tuée par accident , et il ajoute les observations suivantes :

» 1°. Ses excrémens commençaient à empuantir le lieu où je la logeais ; il faut y apporter beaucoup de soins et de propreté et la nourrir plus souvent d'œufs ou d'omelette aux herbes que de viande.

2°. Il ne faut pas la toucher ni la prendre pendant qu'elle prend son repas ; dans ce court intervalle , elle est intraitable.

3°. Elle me saigna des poussins qu'on avait placés à sa portée par inadvertance ; mais elle n'a jamais osé attaquer de front de gros poulets que j'engraisais en cage ; ils la harcelaient et la mettaient en fuite à coups de bec. Il était amusant d'observer les ruses et les feintes qu'elle employait pour tâcher de les surprendre.

4°. Quant à sa familiarité et aux grâces de son badinage et même à son attachement , je n'ai rien avancé qui ne se soit soutenu jusqu'à sa fin prématurée. Seulement elle s'oubliait par fois dans la chaleur de ses agaceries , et , comme par transports , elle serrait un peu trop les dents ; mais la correction opérait d'abord l'amendement. Il faut lorsqu'on la corrige, la gronder , et la frapper postérieurement , et jamais vers la tête ; ce qui les irrite.

5°. Elle n'avait pas beaucoup grossi , et était probablement de la petite espèce ; car , lors de son accident , c'est-à-dire , ayant plus de deux mois , tout son corps glissait encore dans le même collier. »

---

## L'ÉCUREUIL.

---

L'ÉCUREUIL est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné : il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux ; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine et du gland. Il est propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux ; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos : sa jolie figure est encore rébaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève juste dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre : le dessous de son corps est garni d'un appareil tout aussi remarquable, et qui annonce de grandes facultés pour l'exercice de la génération. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres ; il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter à sa bouche. Au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air ; il approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure, comme eux, sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine ; il n'approche



jamais des habitations ; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur , sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre , et l'on assure que lorsqu'il faut la passer , il se sert d'une écorce pour vaisseau , et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engouffre pas comme le loir pendant l'hiver ; il est en tout tems très-éveillé ; et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose , il sort de sa petite bauge , fuit sur un autre arbre , ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été , en remplit les troncs , les fentes d'un vieux arbre , et a recours en hiver à sa provision ; il les cherche sous la neige , qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la foinie ; il a de plus un murmure à bouche fermée , un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher ; il va ordinairement par petits sauts , et quelquefois par bonds ; il a les ongles si pointus et les mouvemens si prompts , qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

On entend les écureuils , pendant les belles nuits d'été , crier en courant sur les arbres les uns après les autres ; ils semblent craindre l'ardeur du soleil ; ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile , dont ils sortent le soir pour s'exercer , jouer , faire l'amour et manger. Ce domicile est propre , chaud , et impénétrable à la pluie : c'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent ; ils commencent par transporter des bûchettes qu'ils mêlent , qu'ils entrelacent avec de la mousse ; ils la serrent ensuite ; ils la foulent , et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage pour y être à l'aise et en sûreté

avec leurs petits : il n'y a qu'une ouverture vers le haut , juste , étroite , et qui suffit à peine pour passer ; au dessus de l'ouverture est une espèce de couvert en cône qui met le tout à l'abri , et fait que la pluie s'écoule par les côtés et ne pénètre pas. Ils produisent ordinairement trois ou quatre petits ; ils entrent en amour au printems , et mettent bas au mois de mai ou au commencement de juin : ils muent au sortir de l'hiver ; le poil nouveau est plus roux que celui qui tombe. Ils se peignent. ils se polissent avec les mains et les dents ; ils sont propres , ils n'ont aucune mauvaise odeur ; leur chair est assez bonne à manger. Le poil de la queue sert à faire des pineaux ; mais leur peau ne fait pas une bonne fourrure.

Il y a beaucoup d'espèces voisines de celle de l'écureuil , et pas de variétés dans l'espèce même ; il s'en trouve quelques-uns de cendrés , tous les autres sont roux. Les petits-gris , qui sont d'une espèce différente , demeurent toujours gris. Et sans citer les écureuils volans , qui sont bien différens des autres , l'écureuil blond de Cambaie , qui est fort petit , et qui a la queue semblable à l'écureuil d'Europe ; celui de Madagascar , nommé *tsitsihi* , qui est gris , et qui n'est , dit l'Placeourt , ni beau , ni bon à apprivoiser ; l'écureuil blanc de Siam , l'écureuil gris un peu tacheté de Bengale , l'écureuil rayé de Canada , l'écureuil noir , le grand écureuil gris de Virginie , l'écureuil de la nouvelle Espagne à raies blanches , l'écureuil blanc de Sibérie , l'écureuil varié ou le *mus ponticus* , le petit écureuil d'Amérique , celui du Brésil , celui de Barbarie , le rat palmiste , etc. , forment autant d'espèces distinctes et séparées.

*Fin du quatrième volume.*

# TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

---

<i>ANIMAUX domestiques de nos contrées.</i>	Page	1.
<i>Le cheval. (FIG.)</i>		6.
<i>Addition à l'article du cheval.</i>		72.
<i>L'âne. (FIG.)</i>		84.
<i>De la dégénération des animaux.</i>		106.
<i>Des mulets. (FIG.)</i>		156.
<i>Le bœuf. (FIG.)</i>		180.
<i>La brebis. (FIG.)</i>		212.
<i>La chèvre. (FIG.)</i>		228.
<i>Le cochon, le cochon de Siam et le sanglier. (FIG.)</i>		240.
<i>Le chien. (FIG.)</i>		262.
<i>Addition à l'article du chien.</i>		288.
<i>Le chat. (FIG.)</i>		302.
<i>Animaux sauvages de nos contrées.</i>		314.
<i>Le cerf. (FIG.)</i>		321.
<i>Le daim. (FIG.)</i>		347.
<i>Le chevreuil. (FIG.)</i>		352.
<i>Le lièvre. (FIG.)</i>		362.
<i>Le lapin. (FIG.)</i>		376.
<i>Animaux carnassiers de nos contrées.</i>		381.
<i>Le loup. (FIG.)</i>		401.
<i>Le renard. (FIG.)</i>		412.
<i>Le blaireau. (FIG.)</i>		421.

<i>La fouine.</i> (FIG.)	426.
<i>La martre.</i> (FIG.)	430.
<i>Le putois.</i> (FIG.)	433.
<i>Le furet.</i> (FIG.)	436.
<i>La belette.</i> (FIG.)	439.
<i>L'hermine ou le roselet.</i> (FIG.)	442.
<i>Addition à l'article de l'hermine.</i>	444.
<i>L'écureuil.</i> (FIG.)	448.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.





